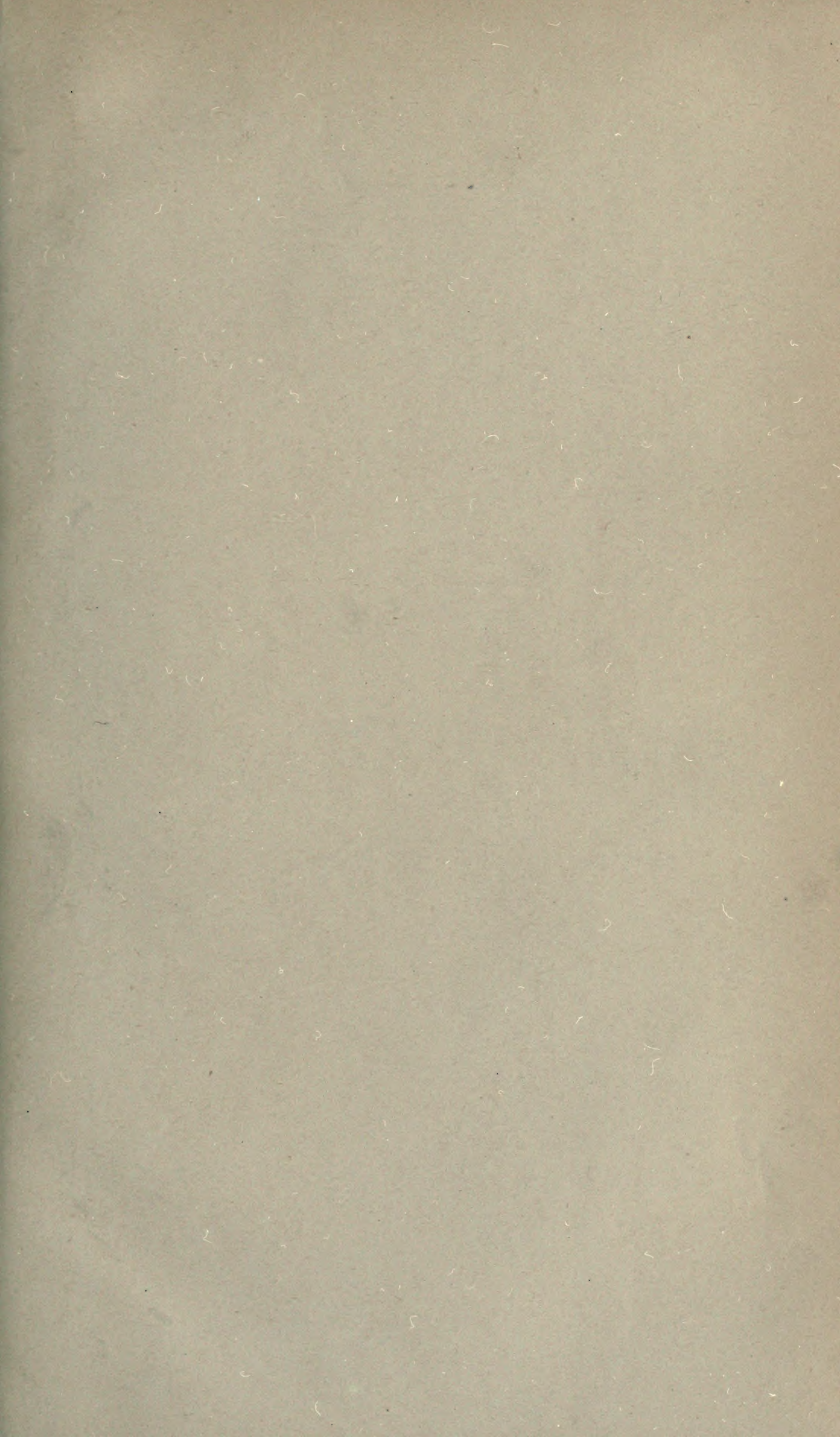


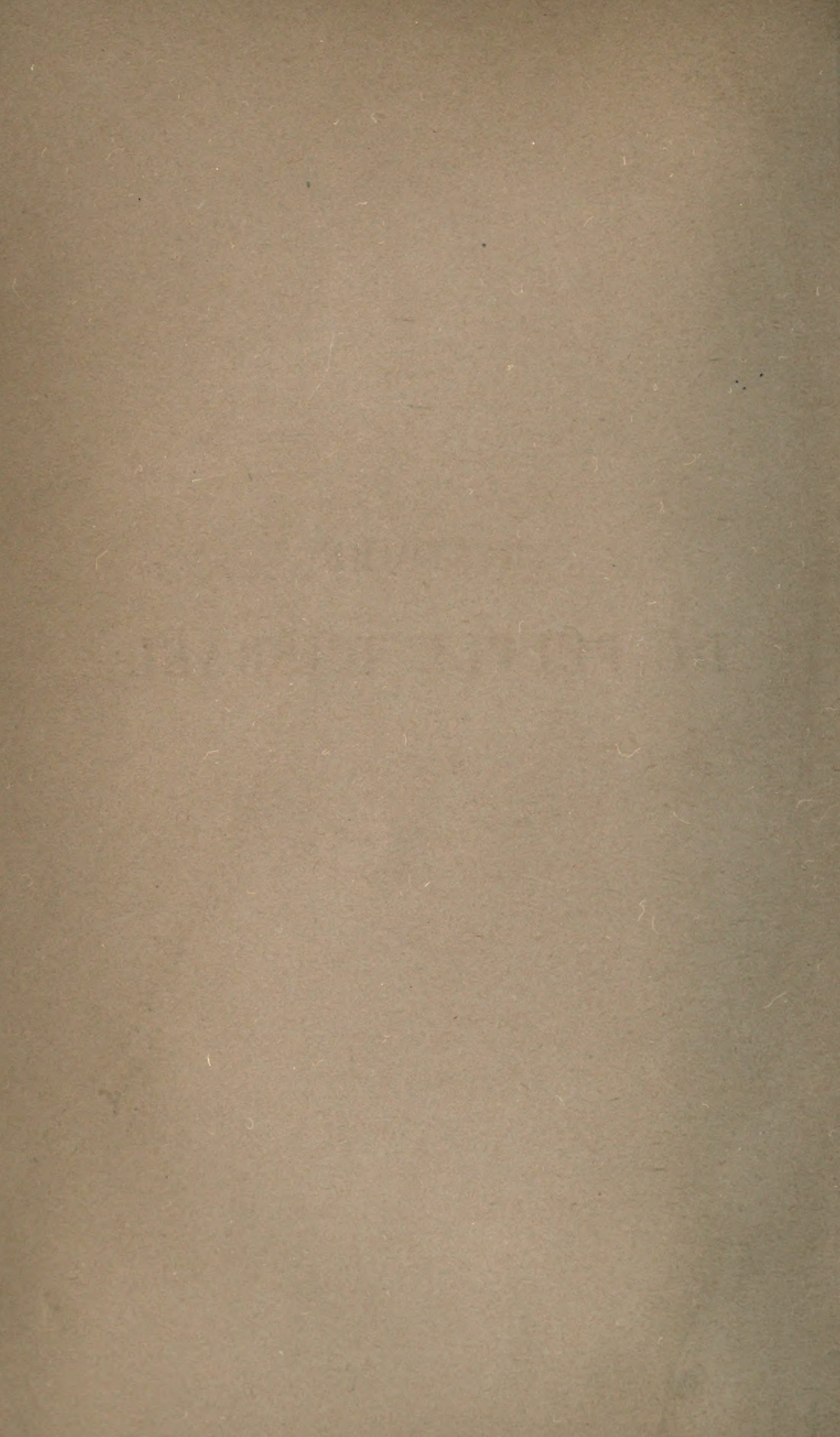

BOUND BY
HUNTER ROSE & CO.
TORONTO











HISTOIRE

DU PEUPLE D'ISRAËL

III

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.
LES APÔTRES.
SAINT PAUL, avec cartes des voyages de saint Paul.
L'ANTECHRIST.
LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE.
L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.
MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE ANTIQUE.

INDEX GÉNÉRAL pour les sept volumes de l'HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

FORMAT IN-8

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème	1 —
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre	1 —
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES	1 —
HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL, tomes I et II	2 —
ETUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	1 —
AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, essai historique	1 —
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE	1 —
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES	1 —
QUESTIONS CONTEMPORAINES	1 —
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE	1 —
DE L'ORIGINE DU LANGAGE	1 —
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES	1 —
DRAMES PHILOSOPHIQUES, édition complète	1 —
CALIBAN, drame philosophique	1 —
L'EAU DE JOUVENCE, drame philosophique	1 —
LE PRÊTRE DE NEMI, drame philosophique	1 —
L'ABBESSE DE JOUARRE, drame	1 —
VIE DE JÉSUS, édition illustrée	1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE	1 —
DISCOURS ET CONFÉRENCES	1 —
L'AVENIR DE LA SCIENCE	1 —

MISSION DE PHÉNICIE. — Cet ouvrage comprend un volume in-4 de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches, un titre et une table des planches.

FORMAT GRAND IN-18

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE	1 volume.
ETUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE	—
VIE DE JÉSUS, édition populaire	—
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE	—

En collaboration avec M. VICTOR LECLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV[e] SIÈCLE. — Deux volumes grand in-8.

3825. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.

HISTOIRE

DU

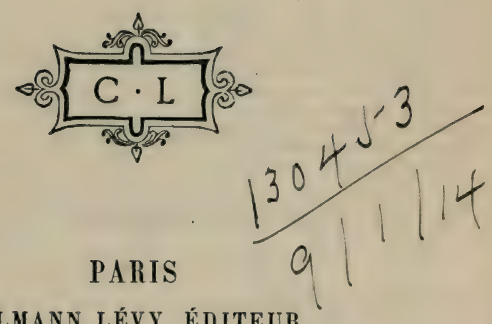
PEUPLE D'ISRAËL

PAR

ERNEST RENAN

Membre de l'Institut, professeur au Collège de France

TOME TROISIÈME



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1891



PRÉFACE

Dans ce volume, on verra l'œuvre des prophètes monothéistes acquérir une telle solidité que le coup terrible frappé par Nabuchodonosor sur Jérusalem ne pourra la détruire. Par un miracle de foi et d'espérance unique dans l'histoire, les iahvéistes de la réforme prophétique dispersés sur les bords de l'Euphrate décideront le retour en Judée, le rétablissement du culte, la reconstruction de Jérusalem. J'espère que j'aurai la force, dans un quatrième volume, de montrer la suite de la pensée juive jusqu'à l'apparition du christianisme et de clore ainsi le cycle d'histoire religieuse que j'ai embrassé comme ma tâche. C'est là une espérance que j'osais à peine concevoir il y a quelques années. Je crois maintenant pouvoir sans présomption entrevoir

l'achèvement du travail qui a été le but principal de ma vie.

On m'a reproché d'avoir trop souvent, dans le précédent volume, fait des rapprochements entre les antiques événements que je raconte et les mouvements des temps modernes. Ce n'est pas ma faute si, dans le présent volume, j'ai été encore amené à blesser, en ce point, la susceptibilité des rhéteurs. L'histoire du judaïsme ancien est l'exemple où l'on voit le mieux l'opposition des questions politiques et des questions sociales. Les penseurs d'Israël sont les premiers qui se révoltèrent contre l'injustice du monde, qui refusèrent de subir les inégalités, les abus, les privilèges sans lesquels il n'y a ni armée ni société forte. Ils compromirent l'existence de leur petite nationalité, mais fondèrent l'édifice religieux qui, sous le nom de judaïsme, de christianisme, d'islamisme, a servi d'abri à l'humanité jusqu'à ce jour. Il y a là une leçon que les peuples modernes ne sauraient assez méditer. Les nations qui se livreront aux questions sociales périront; mais, si l'avenir appartient à de pareilles questions, il sera beau d'être mort pour la cause destinée à triompher. Tous les gens sensés de Jérusalem, vers l'an 500 avant Jésus-Christ, étaient furieux contre les prophètes, qui rendaient impossibles toute action militaire, toute diplomatie. Quel dommage, cependant, si ces fous sublimes avaient été arrêtés! Jérusalem y eût gagné d'être un peu plus longtemps la capitale d'un insignifiant

royaume; elle ne serait pas la capitale religieuse de l'humanité.

Pour les dates courantes au haut des pages, le lecteur est prié de vouloir bien se reporter aux observations qui sont à la fin de la préface du tome II. Je réserve pour le quatrième volume une carte de Palestine et un plan de Jérusalem, conformes aux données actuelles de la science. Pour la partie orientale de la typographie de ce volume et des deux précédents, je dois les plus grands remerciements à M. le Directeur de l'Imprimerie nationale, qui a bien voulu mettre à notre disposition tous les caractères qui étaient nécessaires pour la bonne exécution de l'ouvrage.



HISTOIRE
DU PEUPLE D'ISRAËL

LIVRE V

LE ROYAUME DE JUDA SEUL

CHAPITRE PREMIER

ÉZÉCHIAS.

La destruction de Samarie fut, selon une loi ordinaire de l'histoire, l'exaltation de Jérusalem, sa rivale. Le travail religieux et littéraire qui s'accomplissait par les deux moitiés séparées de Jacob va maintenant s'accomplir par Juda seul. Or Juda, c'était Jérusalem. La religion d'Israël jusqu'ici

n'avait pas de nom; dans la forme que va lui donner le génie hiérosolymite, elle s'appellera le *judaïsme.* Ainsi concentrée, la force du mouvement religieux allumé par les prophètes acquit un nouveau degré d'intensité. La petite ville de David devint un foyer de création comme il n'y en a pas eu d'autre dans l'ordre religieux. Les problèmes moraux et sociaux s'y posèrent avec une originalité hors ligne. La première religion organisée est en voie de se former; le christianisme, l'islamisme, le protestantisme, et, *mutatis mutandis*, le socialisme moderne en sortiront.

Le iahvéisme, l'élohisme et les cultes qui s'y rattachaient, même les disciplines qui, depuis des siècles, constituaient le prophétisme, n'étaient pas encore des religions ayant un principe d'identité qui assurât leur durée. C'étaient des germes énergiques, d'où devait sortir la tige de l'arbre religieux de l'humanité; ce n'étaient que des germes. Les réformes d'Ézéchias et de Josias, les livres qui en résultèrent, le terrible fanatisme de Jérémie, la captivité, le retour, furent le nœud qui lia tout cela en un faisceau désormais impossible à briser. Le royaume d'Israël une fois disparu, sa religion disparut avec lui; le royaume de Juda disparaîtra, mais sa religion lui survivra. Le judaïsme, de

religion locale, deviendra une religion sans lien avec un pays déterminé, susceptible d'être pratiquée dans tous les pays, embrassée par les races les plus diverses.

Deux grands hommes, Ezéchias et Isaïe, sont à l'origine de ce mouvement extraordinaire, qui a décidé du sort de l'humanité. Les circonstances y aidèrent puissamment. Les trois années que dura le siège de Samarie et les années qui suivirent furent pour Jérusalem un temps de fièvre ardente. A chaque moment, on croyait voir se détourner sur la Judée le fléau qui broyait Éphraïm. Une sorte de patriotisme empêcha Isaïe et Michée de pousser trop hautement des cris de triomphe à la prise de Samarie; mais, en fait, la victoire du iahvéisme était complète. Les prédictions des prophètes de Jérusalem s'étaient réalisées. Le royaume d'Éphraïm était tombé victime de son infidélité à Iahvé. Seule en Syrie, Jérusalem avait été épargnée. Quoi de plus clair? Dès qu'on admettait que les Assyriens étaient le fléau avec lequel Iahvé battait les peuples, cette immunité de Jérusalem ne pouvait être que l'effet d'une protection divine. Une belle surate d'Isaïe [1], qui paraît se rapporter à ce temps, contient la théorie complète de la Providence selon les

1. Isaïe, depuis x, 5, jusqu'à la fin de xii.

prophètes, théorie qui est restée l'universelle philosophie de l'histoire jusqu'à Bossuet.

Dieu gouverne le monde par le châtiment. Pour châtier, il a besoin d'instruments; mais ces instruments ne connaissent pas la main qui se sert d'eux; ils s'imaginent faire eux-mêmes ce que Dieu leur fait faire. « C'est par ma propre force, se dit Assur, que j'ai fait tout cela; c'est par ma sagesse et mon intelligence que j'ai changé les frontières des peuples, pillé les trésors, renversé les rois, broyé les peuples. » Quelle folie!

La cognée s'élève-t-elle contre celui qui la brandit?
La scie fait-elle la glorieuse contre celui qui la manie?
C'est comme si le bâton voulait diriger la main qui le lève,
Comme si la verge prétendait mouvoir le bras qui la tient.

L'orgueil d'Assur sera puni. Sa politique est d'exterminer les peuples les uns après les autres. Calno et Karkemis, Hamath et Arpad[1], Damas et Samarie ont succombé[2]. Jérusalem, que l'exemple de Samarie n'a pas rendue sage, aura le même sort. Le prophète entend en quelque sorte la marche de l'ennemi venant du Nord, écrasant tout sur son passage.

1. Tell-Erfad, au nord d'Alep.
2. Il est remarquable qu'il n'est pas question de Tyr.

Les voilà arrivés à Ayyat [1],
Ils ont passé à Migron,
Ils confient leurs bagages à Mikmas.

Ils franchissent le passage :
« Ce soir [disent-ils] nous coucherons à Géba » ;
Rama tremble ; Gibéa de Saül est en fuite.

Élève ta voix, fille de Gallim,
Prête l'oreille du côté de Laïs, pauvre Aniyya [2].

Madména est en fuite,
Les habitants de Gébim se sauvent.

« Encore une halte aujourd'hui à Nob » ;
De là ils étendent la main vers la montagne de Sion,
Vers la colline de Jérusalem.

C'est au moment où Assur se croit sûr de prendre Jérusalem que Iahvé saisit sa hache contre lui. Assur était comme un Liban couvert de hautes forêts ; Iahvé le jette à terre et le rase [3]. Les défaites d'Israël ont cela de particulier qu'elles ne sont jamais complètes. Un reste d'Israël est toujours gardé par Iahvé pour servir de noyau à une renaissance qui sera l'ère du bonheur [4]. Les justes ont été la cause de la victoire ; les justes règneront, sous le sceptre d'un roi parfait, qui, dans l'esprit du prophète, est à la fois Ézéchias et le roi idéal de la théocratie future.

1. Isaïe, x, 28 et suiv.
2. Nom d'Anatoth arrangé symboliquement.
3. Is., x, 33-34.
4. Voy. t. II, p. 510.

Un rameau sortira de la souche d'Isaï,
Un rejeton poussera de ses racines.

Et l'esprit de Iahvé reposera sur lui,
Esprit de sagesse et d'intelligence,
Esprit de conseil et de force,
Esprit de science et de crainte de Dieu [1].

Il ne jugera pas selon ce que ses yeux croiront voir,
Il ne décidera pas selon ce que ses oreilles auront entendu;
Mais il jugera les faibles avec justice,
Il rendra des arrêts équitables pour les humbles du pays;
Il frappera les violents [2] de la verge de sa bouche;
Et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.

La justice sera la ceinture de ses reins,
Et la fidélité le baudrier de ses flancs.

Alors le loup habitera avec la brebis,
Le tigre se couchera à côté du chevreau.
Le veau, le lionceau, l'agneau vivront ensemble,
Et un petit garçon les mènera.

La génisse et l'ours paîtront dans la même prairie,
Leurs petits reposeront côte à côte;
Le lion mangera de la paille comme le bœuf.

L'enfant jouera près du nid de la vipère,
Et dans le repaire de l'aspic le nouveau-né mettra la main.

Plus de mal, plus de souillure
Sur ma montagne sainte;
Car le pays sera plein de la connaissance de Iahvé,
Comme la mer est pleine d'eau.

1. Le texte actuel est prégnant, par suite d'intercalation de variantes dans le texte.

2. Je lis ערץ pour ארץ ; parallélisme avec רשע.

En ce jour-là, il y aura un rejeton d'Isaï
Qui sera élevé comme un drapeau pour les peuples;
Les nations viendront lui rendre hommage,
Et sa résidence sera glorieuse.

Et en ce jour-là, Iahvé étendra une seconde fois la main
Pour rassembler les restes de son peuple
D'Assur, de Mesraïm, de Patros, de Cousch,
D'Élam, de Sennaar, de Hamath et des îles de la mer.

Et il élèvera un signe de ralliement visible chez tous les peuples,
Pour rassembler les exilés d'Israël
Et recueillir les dispersés de Juda
Des quatre coins de la terre;
Et la jalousie d'Éphraïm cessera,
Et les haineux de Juda disparaîtront.

Les deux familles d'Israël réunies battront les Philistins, les Édomites, les Moabites, les Ammonites. Iahvé, renouvelant les miracles de l'exode, rendra l'Euphrate guéable, pour que les restes de son peuple qui seront dispersés en Assur puissent revenir. Les justes du royaume idéal éclatent alors en un chant triomphal. La victoire sera le fruit de l'amélioration morale; car pour avoir l'appui de Iahvé, il faut être pur. La vraie politique a pour base l'ordre moral. La nation qui observe l'ordre peut être éprouvée, non vaincue.

Jamais mieux qu'à ce moment ne se voit la pensée des piétistes d'Israël. L'État est une fonction de la religion; les ennemis ou les serviteurs

tièdes de Iahvé perdent la chose publique ; les gardiens de la chose publique ont donc pour premier devoir de veiller à ce que Iahvé soit servi comme il entend l'être. Le vrai culte de Iahvé, c'est la pureté du cœur et des actions, l'horreur pour les fétiches matériels, en bois ou en métal. Les serviteurs de Iahvé sont des pauvres, des humbles. Les riches sont, en général, durs, impies, violents. Le premier devoir du souverain pieux est d'être juste envers ces pauvres de Dieu et de refréner vigoureusement l'exploitation des pauvres par les riches; les pauvres finiront par régner un jour.

Telle était, sans nuance différentielle bien sensible, la doctrine de tous les prophètes iahvéistes. Or, pendant les années qui suivirent la ruine du royaume d'Israël, le parti des prophètes fut tout-puissant en Judée. Le roi s'y livra sans réserve. Son caractère était porté vers la justice et la piété. Déjà l'ensemble des écritures hébraïques était considérable et pouvait servir de base à une éducation morale. Ézéchias y puisa beaucoup de ses qualités et son sérieux d'esprit. Il paraît avoir été plus jeune qu'Isaïe; la culture littéraire, qui distingue Isaïe et Michée, le pénétra encore plus profondément. Ce fut presque un lettré [1] ; ce fut surtout un piétiste;

1. Prov., XXV, 1.

mais on était au début; les excès de zèle où glisse facilement le piétisme furent cette fois évités.

On est quelquefois porté à croire que l'ardeur avec laquelle Ézéchias se consacra à la vraie religion fut le résultat d'une conversion qui eut sa date, d'une puissante révulsion morale, qui l'attacha désormais irrévocablement aux idées qu'il tenait pour la vérité absolue[1]. La proclamation officielle du judaïsme aurait ainsi fort ressemblé à celle du bouddhisme, amenée par la conversion du roi Asoka. La psychologie juive ne semble pas exiger un coup de cette sorte. Le langage d'Isaïe et de Michée, dans les premières années d'Ézéchias, ne diffère pas beaucoup de ce qu'il était sous Achaz[2]. Le iahvéisme impliquait un levain théocratique qui ne pouvait que se développer. Le iahvéisme des prophètes de Juda est essentiellement une religion sociale; son but est la réforme de la société selon la justice. Le roi est la clef de voûte de l'édifice iahvéiste. Le roi est choisi, sacré par Dieu[3]. Il est le *mesih* (l'Oint) de Dieu. Son devoir est de faire régner Dieu et de se conduire par les conseils des

1. II Chron., XXX et XXXI.

2. Voy. t. II, p. 518, 519.

3. Idées analogues chez Iehaumélek, roi de Byblos, *Corpus inscr. semit.*, 1re partie, n° 1.

hommes de Dieu, c'est-à-dire des prophètes. Ézéchias ne fit donc que suivre l'indication d'événements qui pour lui étaient la manifestation évidente de la volonté de Iahvé, la prise de Samarie, la captivité de Hosée. Il n'y eut pas deux hommes dans Ézéchias. Il y eut un convaincu, que des signes plus ou moins évidents frappèrent. Si Salmanasar n'eût pas fait sa campagne de Syrie, il est probable que Jérusalem eût continué, malgré Isaïe et Michée, à se traîner dans l'espèce de médiocrité religieuse d'où elle ne réussissait pas à sortir. Que dis-je? Sans les grands événements qui semblèrent la justification des oracles iahvéistes, Isaïe et Michée n'eussent point été ce qu'ils furent. Iahvé est le Dieu vivant de l'histoire, le Dieu qui gouverne le monde. Il triomphe par l'histoire; les grandes révolutions du monde sont ses manifestations.

CHAPITRE II

POLITIQUE ET ADMINISTRATION.

De 721 à 711, à peu près, l'état de la Judée paraît avoir été assez prospère. Dans les premières années qui suivirent la prise de Samarie, la situation d'Ézéchias à l'égard de l'empire d'Assyrie fut celle d'un vassal. Une circonstance, cependant, vint rendre sa situation moins mauvaise qu'on ne devrait le supposer. Salmanasar mourut avant que la guerre contre Samarie fût terminée, et eut pour successeur un de ses officiers, Saryoukin ou Sargon. Le commencement d'une nouvelle dynastie est toujours un moment favorable à ceux que la dynastie précédente a tenus dans la sujétion.

Sargon fut un souverain trop puissant pour que le prudent Ézéchias songeât à se révolter contre lui. Les propositions réelles ou présumées de

l'Égypte étaient cependant une perpétuelle tentation, ce qu'est maintenant, en France, l'alliance russe pour les esprits agités. Les conseillers politiques du roi y étaient favorables. De ce nombre était surtout un certain Sebna ou Sebent[1], peut-être un Sébennyte, certainement un étranger, un homme sans famille, qui arriva au titre de *soken* ou conseiller intime du roi, et était revêtu des fonctions de préfet du palais. Isaïe et les prophètes étaient contraires à l'alliance égyptienne, par suite de leur principe général que les moyens humains sont une injure à Iahvé, et aussi par suite de la juste vue qu'ils avaient de la situation militaire du temps.

En 711, la tentation fut plus forte que jamais[2]. Le tartan ou général des armées de Sargon traversa le pays de Juda pour aller conduire une expédition en Egypte et en Éthiopie. Le premier acte de la campagne fut le siège d'Asdod. Une ligue générale de l'Egypte et des pays palestiniens paraissait indiquée. Isaïe fit à cette politique la plus

1. Les deux formes שבנא et שבנה viennent bien d'une forme שבנת, par la confusion de א et ת, fréquente dans l'ancienne écriture, et la confusion de ה et ת, fréquente dans la nouvelle. Voir t. II, p. 64, note 4.

2. Isaïe, ch. XX, emprunté à un livre où il était question d'Isaïe. Cf. Dillmann, *Der Proph. Jesaia*, p. 182-183.

vive opposition, et employa, pour la combattre, les énergiques moyens de démonstration par les yeux qui lui étaient habituels. Un jour, on le vit se promener dans la rue de Jérusalem, déchaussé, dans un état de nudité honteuse. Il déclarait que Iahvé lui avait ordonné de se montrer ainsi, pour que l'on vît l'état ignominieux [1] où le roi d'Assyrie ramènerait les prisonniers d'Égypte et d'Éthiopie.

La haine d'Isaïe contre celui qu'il appelle « l'opprobre de la maison de son maître » s'est exprimée, sous une forme moins bizarre, dans un morceau où les luttes intérieures de la cour d'Ézéchias éclatent visiblement[2]. Sebna, dont le père n'est jamais nommé et qui devait être de basse extraction, menait grand train, se faisait creuser, en vrai parvenu qu'il était, un tombeau dans le roc de la colline royale. Cela rendait furieux la coterie des piétistes. « Iahvé, disaient-ils, le précipitera du faîte de ses honneurs; ses chars ne lui serviront de rien. » L'intrigue pour remplacer Sebna était évidemment déjà toute prête. Le candidat du parti théocratique et anti-égyptien était Éliaqim fils de Hilqiah[3], qui devait, selon l'usage de l'Orient,

1. Voy. t. II, p. 37 et 497.
2. Isaïe, XXII, 15-25.
3. Cf. Isaïe, XXXVI, 3.

porter toute sa famille aux honneurs avec lui. Iahvé apostrophe Sebna et fait la réclame pour le saint homme, qui réparera les scandales du mécréant.

Alors j'appellerai mon serviteur Éliaqim fils de Hilqiah, et je le revêtirai de ta tunique, et je le ceindrai de ton baudrier, et je mettrai ton pouvoir en sa main, et il sera un père pour le peuple de Jérusalem et la maison de Juda, et je placerai la clef de la maison de David sur son épaule; il ouvrira, et après lui personne ne fermera; il fermera, et après lui personne n'ouvrira. Je l'enfoncerai comme une cheville en un endroit solide[1];... on y suspendra toute la gloire de la maison de son père, branches nobles et humbles pousses, vases petits [et grands], depuis les bassines jusqu'aux cruches[2]. En ce jour-là, au contraire, dit Iahvé Sebaoth, le clou qui paraissait solidement enfoncé sera ébranlé; il cédera, il tombera, et la charge qui posait dessus s'abîmera, car Iahvé l'a dit.

Éliaqim, en effet, remplaça Sebna dans la charge de préfet du palais[3]; mais Sebna n'en garda pas moins à la cour une haute autorité[4]. En somme, Isaïe avait raison malgré l'étrangeté de ses arguments. L'Égypte n'était pas un appui solide; c'est l'Assyrie qui était vraiment l'organe de Iahvé, car

1. Le trait : « Et il sera un siège de gloire pour la maison de son père » paraît transposé.

2. Pensée qui de nos jours paraîtrait épigrammatique : « Tous les membres, grands et petits, de la famille d'Éliaqim auront une place. »

3. Isaïe, XXXVI, 3 ; II Rois, XVIII, 18.

4. Voy. ci-après, p. 93, 106.

l'Assyrie était forte. Les prophètes, voyant l'action de Iahvé dans tout ce qui triomphait, devaient être pour l'Assyrie. Ce n'est pas impunément qu'on exécute les arrêts de Iahvé, qu'on est son ministre, le réalisateur de ses plans[1]. La force païenne chargée d'une telle mission devait paraître quelque chose de sacré. C'est ainsi que le parti prophétique fut amené à saluer l'Assyrie, puis la Perse, comme des institutions divines. La cour de Rome, toujours acquise au plus puissant, est la vraie continuatrice de cette politique. Le fort fait la volonté de Dieu. Lui désobéir, c'est désobéir à la volonté de Dieu. Ajoutons qu'étant presque indifférents en religion, les Assyriens se présentaient aux populations pieuses de la Syrie un peu comme les Mongols aux yeux des croisés. Ils ne portaient point atteinte à la liberté religieuse, la seule que ces races aient toujours désirée. Sujet en politique d'un empire qui respecte sa religion, tel est, dès la plus haute antiquité, la position logiquement voulue par Israël.

Cet état de vassalité relativement à l'Assyrie avait d'ailleurs pour Ézéchias de réels avantages. L'Assyrie ne paraît pas avoir visé à des délimitations bien exactes de frontières. Plusieurs villes de l'ancien

1. Dans Is., x, 10-11, Assur fait un raisonnement iahvéiste.

royaume d'Israël purent être rattachées à Juda. Du côté des Philistins[1], les armes d'Ézéchias furent tout à fait victorieuses. Le pays, sans doute épuisé par ses luttes contre l'Assyrie[2], tomba, jusqu'à son extrémité méridionale, c'est-à-dire jusqu'à Gaza, entre les mains du roi de Juda.

L'organisation de la royauté paraît s'être retrouvée, dans les bonnes années d'Ézéchias, ce qu'elle fut aux meilleures époques de la dynastie davidique. Le roi est entouré de *soferim*, constituant une sorte de classe administrative, et de *sokenim*, ministres et conseillers. Le préfet du palais ou majordome est le premier *soken*, une sorte de vizir. Cette place, comme nous l'avons vu à propos de Sebna et d'Éliaqim, donnait un grand pouvoir et était l'objet de vives compétitions. Les prêtres apparaissent subordonnés et réduits au service du temple. Les prophètes étaient tout; ils avaient bénéficié de ce que l'ordre civil avait perdu par les victoires de l'Assyrie.

Les travaux publics de Jérusalem, qui semblent avoir été actifs sous Achaz, le furent plus encore sous Ézéchias. Une vraie transformation de la ville s'opéra. La population augmentait; il est pro-

1. II Rois, XVIII, 8.
2. Is., XX, 1.

bable que beaucoup d'Israélites, sans patrie depuis la fin du royaume du Nord, vinrent s'y fixer.

L'approvisionnement d'eau a toujours été la grande difficulté de Jérusalem, la ville étant assise tout près de la ligne culminante entre la Méditerranée et la mer Morte, et n'étant dominée que par quelques sommets très éloignés. La population hiérosolymite a toujours vécu de ses citernes, qui sont en grand nombre et bien exécutées. La petite source de Gihon, sur le versant de Sion, n'a qu'un mince filet. Les eaux recueillies à la naissance de la vallée occidentale sont peu de chose, et proviennent uniquement des terrains environnants, servant pendant l'hiver de surfaces récoltantes. Ézéchias entreprit de tirer le meilleur parti possible de cette pauvreté[1], et en même temps de prendre les précautions nécessaires pour qu'en cas de siège, la ville ne pût être coupée de sa provision d'eau. Il fit construire dans la ville une grande piscine[2] et creuser une conduite souterraine qui y amenait, dans la saison des pluies, les eaux de la

1. Les vasques d'Étham ont sûrement été faites pour l'approvisionnement de la cité. Il n'en est jamais question dans les textes bibliques. Ce beau travail, qui n'a qu'un défaut, c'est de supposer une police exacte établie dans le pays, paraît être l'ouvrage de Pilate (Jos., *B. J.*, III, IX, 4).

2. II Rois, XX, 20. C'est probablement *Amygdalon* ou *Birket*

piscine supérieure (*Birket Mamillah*), alimentée elle-même par les eaux du plateau.

Les travaux du *siloh* paraissent avoir été exécutés du temps d'Achaz[1]. Peut-être furent-ils achevés sous Ézéchias; du moins on les lui attribua[2]. Ce *siloh* ou « émissaire » était un canal souterrain destiné à porter aux jardins royaux et à la porte du Sud-Est les eaux de la fontaine Gihon, peut-être aussi à les soustraire à l'action de l'ennemi. Une inscription, récemment découverte[3], nous apprend que le travail de percement fut entrepris par les deux extrémités et montre la peine qu'eurent les deux brigades de travailleurs à se rejoindre sous la colline. L'examen du travail souterrain révèle à la fois beaucoup de hardiesse et beaucoup d'hésitation dans une œuvre qui devait, en l'absence de mires perfectionnées, présenter d'énormes difficultés.

L'art hébreu paraît avoir atteint son plus haut degré sous Ézéchias. L'enlèvement des objets d'art

Hammâm el-Batrak. Si la piscine de II Rois, XX, 20, est la même que la Vieille piscine d'Isaïe, XXII, 11, il faudrait supposer qu'Ézéchias ne fit que mettre en état un travail plus ancien. La circonstance « entre deux murailles » (Isaïe, *l. c.*) conviendrait bien à cet emplacement, qu'Ézéchias put couvrir d'un second mur.

1. Voir t. II, p. 509 et 511.
2. II Chron., XXXII, 4,30; Sirach, XLVIII, 17.
3. Voir t. II, p. 509, note 4.

sous Achaz[1] fut bien vite réparé. Le palais retrouva tous ses ornements, et nous verrons Ézéchias, sur la fin de son règne, fier des richesses ciselées qu'il avait su amasser[2]. Le style assyrien luttait déjà avec avantage contre l'imitation égyptienne, que les Phéniciens avaient mise à la mode; un autre symbolisme tendait à prévaloir[3]. Le temple était rétabli en sa splendeur, bien que la simplicité du culte ne fût pas altérée. On ne sait rien des habits sacerdotaux de ce temps[4]. Les troupes de lévites et de chanteurs que l'on imagine comme une vaste maîtrise autour du temple sont des imaginations de l'auteur des *Chroniques*, empruntées au second temple. Aux fêtes de Pâques, on chantait des cantiques; dans les marches du pèlerinage, on s'accompagnait de la flûte[5]; les sentiments religieux s'exhalaient au son des *neginoth;* mais rien ne prouve que la musique du temple fût déjà organisée[6]. Les prophètes, qui avaient si fort déprécié les *cohanim*,

1. Voir t. II, p. 512.
2. Voir ci-après, p. 117-118.
3. Isaïe, VI.
4. Les longs détails donnés par le Lévitique sont du second temple.
5. Isaïe, XXX, 29.
6. Cant. d'Ézéchias (dans Isaïe, XXXVIII), verset 20, n'implique pas une musique liturgique réglée.

n'étaient pas favorables à l'application de l'art à la religion. Leur culte était tout abstrait. A quoi bon ces pompes, cet appareil extérieur? Dieu ne demande à l'homme que la justice et la pureté du cœur.

Les utopies socialistes ont besoin, pour se développer librement, d'un temps assez prospère. On ne déclame bien à son aise que quand on n'est pas trop malheureux. Quoi qu'en dise Isaïe dans ses moments de mauvaise humeur, le gouvernement réalisait la mesure d'ordre et de justice dont le pays et le temps étaient capables. Mais les grandes races sont insatiables; elles réclament toujours contre l'insuffisance de la dose de liberté et d'égalité qui leur est départie. Il n'est pas bon de se résigner facilement. L'état d'inquiétude sacrée où vivaient les prophètes était le grand propulseur religieux du génie de ce peuple, la garantie de son avenir. L'impossibilité des rêves qui empêchaient de dormir ces prodigieux agitateurs ne pouvait se découvrir encore. Ils voulaient la justice. Il fallait du temps pour arriver à voir que les abus qu'ils appelaient injustices tiennent aux conditions d'existence de la nature et qu'il faudrait supprimer la vie humaine pour les supprimer.

CHAPITRE III

CONSTITUTION DÉFINITIVE DU IAHVEISME.

C'est bien dans cette période de paix et de prospérité relative du règne d'Ézéchias que l'on peut placer, par approximation, la fixation définitive de la religion iahvéiste, telle que les prophètes du temps d'Achab l'avaient conçue, telle qu'Isaïe et Michée l'ont parachevée. Iahvé n'a presque plus aucun lien avec la nature. Son caractère de Dieu national est momentanément effacé; la victoire du monothéïsme paraît complète. Iahvé est le Dieu qui a fait le ciel et la terre. Il veut le bien. L'homme lui rend hommage en pratiquant la justice. Ce culte-là, tout le monde peut le lui rendre, et, en ce sens, l'humanité tout entière est appelée au culte de Iahvé[1].

1. Voir t. II, p. 476 et suiv.

Iahvé exerce sa justice par le train ordinaire du monde, qu'il gouverne jusque dans le moindre détail, en maître absolu[1]. La réalité présentait ici d'étranges objections au penseur le plus facile à satisfaire, l'honnête homme étant souvent malheureux et le pervers souvent récompensé en apparence. Le iahvéisme s'abîmait dans ce gouffre. Iahvé, questionné sur le chapitre de sa providence, ne répond à l'homme que par des coups de tonnerre. Le gouvernement du monde est parfaitement juste, sans que l'homme puisse savoir comment. Jamais le moindre appel n'est fait par les sages de ce temps à des récompenses ou à des châtiments d'outre-tombe. La justice de Iahvé, d'ailleurs, est sommaire; il punit les sociétés malades, au risque d'atteindre plus d'un innocent. Cette justice est surtout intermittente. Iahvé a ses jours; il laisse la malice humaine aller à son comble; alors il apparaît et punit.

Toute l'histoire du monde est le développement d'un plan conçu et voulu par Iahvé. La race d'Israël est le pivot de cette histoire. Iahvé l'a choisie dans la famille araméenne, comme une tribu privilégiée; il la suit des yeux depuis plus de mille ans. La

1. Voir t. II, p. 270-271.

grande marque d'affection qu'il lui a donnée fut de la tirer de l'Égypte par son serviteur Moïse, à qui il a fait, dans le désert du Sinaï, diverses manifestations de ses volontés, sans que pourtant la source de ces oracles soit tarie. Iahvé parle sans cesse par ses *nabis*, qui sont une révélation permanente. Au VIII[e] siècle, la divination par l'éphod avait à peu près disparu; mais la nécromancie était plus en vogue que jamais; le *qosem* était presque aussi consulté que le *nabi*. Or, selon le iahvéiste pur, Iahvé seul devait être consulté. Tout oracle autre que le sien était une injure à sa majesté, et impliquait la supposition qu'il existe quelque pouvoir fatidique et divin, inhérent à la nature.

L'Assyrie est la force que Iahvé met en mouvement pour l'exécution de ses plans secrets, lesquels ne sont autre chose que la réalisation d'un monde juste par Israël. Le royaume de Samarie, qui resta si loin de cette perfection, est déjà détruit; celui de Juda le sera aussi probablement. Mais les destinées de Sion sont éternelles. Sion sera le centre d'une humanité régénérée. Le vrai roi de la dynastie bethléhémite, le David idéal, qui ne s'est pas vu encore, apparaîtra et réunira dans sa main Israël tout entier. Roi et prophète à la fois, il conduira

le peuple dans la voie du pur iahvéisme. Le monde alors reconnaîtra la supériorité de Sion; l'univers se fera iahvéïste; les sacrifices seront abolis; le vrai culte de Iahvé sera la justice et le bonheur.

Tel est le rêve splendide dans lequel se concentra toute la puissance d'aimer et de croire des Judaïtes pieux, vers 720 et 710 avant Jésus-Christ. Le règne d'Ézéchias fut le moment où l'on fixa les traits de cet âge d'or. Le messianisme est une création de Jérusalem, non des tribus du Nord. Il y fallait David, Sion, une dynastie légitime. Le roi était nécessaire au nouvel idéal conçu par Juda. Ézéchias répondait à quelques-uns des traits du parfait roi davidique. A certains moments, on put croire que la grande destinée d'Israël se révèlerait par lui [1], surtout quand il serait entouré de gens pieux comme Éliaqim et sa famille. Les signes prochains étaient pourtant trop peu en vue; les temps étaient trop durs. Le roi théocrate fut relégué dans l'avenir; il devenait une sorte de soleil apparaissant à la fin des âges. Mais ce soir du monde devait être si beau qu'on se résignait à ne pas le voir. Il suffisait d'avoir travaillé à le préparer.

Ce système religieux étrange, le moins mytholo-

1. Voir ci-dessus, p. 5.

gique et le moins métaphysique qu'ait jamais conçu un cerveau de grande race, n'était au fond que le vieil élohisme patriarcal, devenu vivant, humanitaire et introduit dans l'histoire. Le déisme était si profond chez ces nomades incorrigibles qu'il parvint à expulser, par un travail d'élimination séculaire, la forte dose de paganisme qui était entrée en Israël avec le faux dieux Iahvé, dieu essentiellement local et national. Les nabis, représentants obstinés du vieil esprit monothéiste, avaient réussi. *Iahvé* n'était plus qu'un synonyme de *Élohim* [1]. Ce que l'on disait de Dieu, on le dit de Iahvé, et, puisque Dieu a créé le ciel et la terre, Iahvé aussi a créé le ciel et la terre. Iahvé, en un mot, purement, simplement, sans nuance de différence, signifia « Dieu [2] ».

L'emploi des deux mots devint indistinct. On chercha au mot *Iahvé* une étymologie qui en fît le nom du dieu unique. L'opinion très dominante était que le nom de *Iahvé* fit partie de la révélation sinaïtique, que Dieu même en avait donné l'explication à Moïse, le tirant de la racine *haïa* ou *hawa*

1. Voir t. I, 85 et suiv., 173 et suiv., 261 et suiv.; t. II, 268 et suiv.

2. C'est ainsi qu'au moyen âge, le Christ prit toutes les fonctions de Dieu et que, de nos jours, on a été accusé d'enlever Dieu des écoles parce qu'on enlevait les crucifix.

(araméen), qui veut dire *être*[1]. Cette idée, fort belle assurément, n'était pourtant pas exclusive de deux autres systèmes, qui avaient leurs partisans. Les uns voulaient qu'Abraham eût déjà offert des sacrifices au nom de Iahvé[2]; d'autres soutenaient que l'usage de ce nom solennel remontait aux premiers temps de l'humanité, au patriarche Seth, fils d'Adam[3].

Dès l'époque, déjà passablement philosophique, où nous sommes arrivés, beaucoup d'esprits se disaient sans doute qu'il y avait en tout cela un sensible porte-à-faux, que ce Iahvé, ayant sa politique et sa providence personnelles, était après tout un dieu particulier, fort distinct de l'El absolu des sages antiques, dont l'école se poursuivait chez les Thémanites et chez les Beni-Qédem[4]. La grande contradiction qui était au fond de la conscience d'Israël : — d'une part, le Dieu abstrait et universel de l'univers, — d'une autre part, le dieu particulier d'Israël, — était recouverte d'un palliatif grossier, qui suffisait. On ne voit pas que les élohistes purs, comme ceux qui écrivirent *Job* et les Proverbes, aient jamais protesté contre ce qu'il

1. Exode, III, 14.
2. Gen., XV.
3. Gen., IV, 26.
4. Le livre de Job offre la trace de cette dualité.

y avait de paganisme et, en un sens, de polythéisme, dans un nom propre donné à Dieu; on ne voit pas non plus que les iahvéistes aient jamais combattu un parti de déistes purs, niant qu'Israël eût, comme les autres tribus, un dieu protecteur spécial. Tous deux avaient pour commun adversaire le groupe des fous qui disaient : « Il n'y a pas de Dieu[1]. » Ceux-ci seuls étaient les pervers, les hommes dangereux[2]. Comme ils se gardaient d'écrire, nous ne savons pas combien ils étaient. L'histoire ne voit que les surfaces; mais, en réalité, les surfaces seules existent dans l'humanité; elles sont les apparences; or, en dehors de l'ordre scientifique pur, les choses humaines ne sont qu'apparences. La bataille gagnée est celle qu'on croit gagnée. L'opinion triomphante est celle qui, à une certaine heure, réussit à prouver qu'elle avait le droit de triompher.

C'est parce que le mouvement iahvéiste des prophètes était un retour en arrière, un effort pour revenir à une religion plus ancienne et plus pure, que le grand mouvement prophétique du VIIIe siècle ressemble si fort au protestantisme. L'œuvre des

1. Ps. XIV, 1; LIII, 2.

2. Le nom symbolique איתיאל (Prov. XXX, 1) semble une affirmation opposée à ces insensés. « El existe ».

prophètes qui entourent Ézéchias, sans être entièrement maîtres de lui, consista à épurer, à éliminer des scories. Le caractère essentiel du judaïsme est dès lors nettement marqué ; c'est une réforme de puritains, une négation, une religion de mesures préventives et de précautions. Jamais l'ancien iahvéisme n'avait réussi à écarter absolument les superstitions, soit qu'elles vinssent des nomades antiques, soit qu'elles fussent des imitations des cultes chananéens et araméens. Les sages se contentaient de sourire de ces inepties, et ne trouvaient pas mauvais que leurs femmes eussent des petits dieux grotesques dans leurs poches et leurs bagages. Vers le milieu du VII[e] siècle, on y regarda de plus près. Deux devoirs s'imposaient aux puritains, d'abord chasser tout ce qui n'était pas le iahvéisme, puis dégager le iahvéisme lui-même des tolérances qui, selon les prophètes, en ternissaient la pureté.

La destruction du royaume et des sanctuaires du Nord donna au temple de Jérusalem une importance considérable. Jusque-là, comme nous l'avons dit, ce petit *naos* n'avait guère été que la chapelle particulière du roi de Jérusalem. Maintenant chaque jour voit grandir ses destinées. Il va devenir le sanctuaire national d'Israël tout entier ; une piété

ardente s'attache à lui; une foule de zélateurs se font un point d'honneur de sa pureté absolue. Isaïe pensait sans doute trop peu à cette petite maison de pierre pour qu'il ait pu rien conseiller au roi à ce sujet. On ne voit pas, d'ailleurs, que son habitude ait été de prendre les portiques voisins du temple pour lieu de ses prédications, ainsi que le firent d'autres écoles prophétiques. Le temple, sous Ézéchias, fut purifié, sanctifié, non embelli ni développé [1]. Il lui arriva comme à une église du moyen âge, Saint-Pierre de Genève, par exemple, subissant l'influence de Calvin. Il est possible que plusieurs des motifs de l'ornementation du temps de Salomon, à laquelle ne présida pas un goût très rigoriste, aient été soumis en ce temps à des retouches sévères, et peut-être ce fait, qui nous a surpris, d'absence de représentations figurées dans la description des décors du temple [2], vient-il, non du goût du fondateur, mais des actes de vandalisme, comme nous dirions, auxquels se livrèrent les zélotes d'un âge postérieur. On ne saurait, cependant, appuyer beaucoup sur cette hypothèse. Si de telles retouches eussent été considé-

1. Les amplifications des Chroniques (II, XXIX et suiv.) sont sans valeur historique.

2. Voir t. II, p. 158-159.

rables, il semble bien que quelque texte nous en aurait gardé le souvenir. Nous connaissons, en effet, par un texte formel[1], l'acte le plus hardi que l'esprit iconoclaste dicta aux nouveaux réformateurs.

Parmi les ustensiles du temple, l'objet qui déplaisait par-dessus tout aux prophètes était ce qu'on appelait le *nehustan* (abréviation, avec jeu de mot, de *nehas nehost*, serpent d'airain), vieux talisman que Moïse avait, dit-on, fait fabriquer contre la piqûre des serpents. Les Israélites lui avaient jusque-là offert de l'encens comme à un dieu, et il n'est pas impossible que ce fût en effet une vieille image de Iahvé, provenant d'un temps où l'on représentait ce dieu sous des formes empruntées à l'Égypte[2]. Ézéchias le fit mettre en pièces[3]. Il fallait pour une innovation aussi hardie un parti religieux bien fort. Le *nehustan* était une relique nationale de premier ordre, comme en France la sainte ampoule ou le goupillon de saint Éloi. La religion nationale est toujours superstitieuse. Le jour où Ézéchias ordonna de casser le serpent d'airain de Moïse, il fit ce que firent, en partie à son imitation, les protestants du XVIe siècle,

1. II Rois, XVIII, 4.
2. Voy. t. I, p. 146, 178.
3. II Rois, XVIII, 4.

mutilant les saints gothiques, brisant les autels les plus vénérés. L'horreur de l'imposture sacerdotale et du matérialisme religieux l'emportait sur le respect de la tradition. Héros de l'abstraction et du vrai absolu, le prophète juif est plus que patriote. Les mensonges dont le patriote se contente si facilement lui soulèvent le cœur. Une fable attribuant quelque vertu à un objet naturel lui paraît une diminution du pouvoir de Iahvé. De plus en plus, la religion des prophètes de Jérusalem devient une religion humanitaire, et cesse d'être un culte en rapport avec une race ou un pays.

Ni Salomon, ni aucun de ses successeurs jusqu'au temps où nous sommes ne songea à faire du temple de Jérusalem la place exclusive des sacrifices. Les hauts-lieux des temps antiques continuèrent à être des endroits de culte. On y adorait Iahvé, et souvent aussi les anciennes divinités topiques. Le pays était couvert de *masséboth* ou cippes sacrés et d'*aséroth* ou stèles phalliques, portant le signe d'Astarté ⚲. Ces objets choquaient les puritains, qui obtinrent d'Ézéchias leur suppression[1]. Réclamèrent-ils aussi l'unité du lieu de culte, demande qui, à ce qu'il semble, eût été de nature

1. II Rois, XVIII, 4.

à plaire à la royauté, toujours centralisatrice? Les prophètes judaïtes du VIIIe siècle sont pleins de désirs en ce sens. Leur idéal est Iahvé adoré en Sion et uniquement en Sion[1]. Il est probable qu'Isaïe sollicita plus d'une fois Ézéchias de supprimer les sacrifices extra-urbains[2]. Mais, bien que le roi fût en parfaite intelligence avec le parti pieux, il ne se laissa jamais complètement mener par ce parti. Son attitude rappelle celle de saint Louis, si profondément religieux, et cependant gardant à l'égard du clergé une certaine indépendance. La suppression des sacrifices locaux aurait sûrement entraîné des vexations, des perturbations, comme il y en eut sous Josias. Or ce qui caractérisa le mouvement d'Ézéchias et d'Isaïe, en opposition avec celui de Josias et de Jérémie, c'est qu'il ne fut, au moins dans sa première période, accompagné d'aucune crise ni d'aucune mesure de rigueur.

1. Isaïe, XXX, 29.

2. Les passages Isaïe XXXVI, 7 et II Rois, XVIII, 22, supposeraient que la réforme en question fut en effet opérée. Mais il y a là un malentendu, le message assyrien confondant les cultes idolâtriques qui se pratiquaient sur les hauts-lieux, qu'Ézéchias abolit (XVIII, 4), et les sacrifices de Iahvé qui se faisaient sur ces mêmes hauts-lieux, et qui ne furent abolis que par Josias.

Voilà un fait bien remarquable, et difficilement on en trouverait un autre pareil dans l'histoire religieuse. Plus d'une fois, sans doute, on conseilla au roi de sévir contre les endurcis[1] ; il n'est pas prouvé qu'il ait jamais cédé. Il se bornait à donner les fonctions de son entourage et toute l'importance qui dépendait de lui à des hommes pieux, qui lui étaient recommandés par Isaïe, comme fut Éliaqim fils de Hilqiah. Autant que nous savons, il ne persécuta personne. Même la ville de Jérusalem ne fut pas ramenée à un état de purification absolue. On y voyait des représentations idolâtriques ou du moins scandaleuses pour les iahvéistes austères[2]. Le roi ne se croyait pas le droit de supprimer ces représentations, contraires à ses sentiments personnels, mais que les mœurs toléraient.

La circoncision, de simple préparation au mariage qu'elle était à l'origine, devenait de plus en plus une règle religieuse à Jérusalem. C'était un des usages les plus anciens de la nation; mais la

1. Voir ci-après, p. 47 et suiv., 114.

2. Isaïe, x, 11; xxvii, 9; xxix, 11 et suiv.; xxx, 9 et suiv., 22. Comp. Michée, v, 11-13, etc. Voir t. II, p. 518, 519. Michée ne vit que les premières années d'Ézéchias, antérieures peut-être aux réformes.

signification religieuse n'en fut pas d'abord très précise [1]. Les prophètes ne parlent jamais de cette pratique. Ils la trouvaient évidemment chose secondaire [2]. Ni le livre de l'Alliance, ni le Décalogue ne contenaient non plus rien à cet égard, sans doute parce que la chose allait sans dire et n'était pas encore tenue pour un précepte. Le caractère religieux, cependant, prenait de plus en plus le dessus. La loi de la circoncision allait bientôt devenir fondamentale [3]. Des traits importants du récit élohiste ont pour objet de montrer que cette opération est obligatoire chez les Abrahamides [4]. Tous les gens prévoyants, tous les bons pères de famille la pratiquaient sur leurs enfants, pour leur éviter plus tard une situation fausse, exactement comme il en est de nos jours de la vaccination. Il fut reçu que Iahvé le voulait ainsi, et qu'on manquait à un précepte de Iahvé en ne circoncisant pas son fils dès ses premiers jours.

Les fêtes juives se développaient, mais n'arri-

1. Voir t. I, p. 123 et suiv.

2. On parcourrait aussi tous les sermonnaires et les catéchismes de notre temps, sans y rien trouver sur la vaccination.

3. Exode, XII, 48; Lévitique, XII, 3; XIX, 23; XXVI, 41; Josué, ch. V.

4. Gen., ch. XVII. Cf. XXI, 4. — Le chapitre XXXIV (épisode des Sichémites) est mêlé de jéhoviste et d'élohiste.

vaient à rien d'universel, de national[1]. La pâque, fondue avec la fête des pains azymes, devenait la grande fête annuelle. On l'inaugurait dans la nuit; elle était accompagnée de réjouissances et de chants[2]. Les gens pieux croyaient déjà que cette fête était le mémorial de la sortie miraculeuse de l'Égypte[3]. Mais pour la plupart, c'était simplement la grande fête de Iahvé au printemps. L'idée se répandait de plus en plus que tous les actes religieux gagnaient à être célébrés à Jérusalem, au temple[4]. La petitesse du royaume de Juda rendait une telle idée praticable. Les fidèles les plus éloignés de Jérusalem n'avaient guère plus de dix lieues à faire pour y venir. Déjà un groupe de dévots très exaltés se formait autour du temple; ils en devenaient les hôtes, les *gérim*[5]. Ces *gérim* de Iahvé n'avaient guère été jusque-là que des parasites, vivant des sacrifices et de la bombance qui entourait les temples; un esprit moral s'introduisit dans cette institution, qui ailleurs n'a rien produit de bon. On pensa que, pour être le voisin de Iahvé, il fallait une grande pureté morale. L'homme ver-

1. Voir t. I, 55 et suiv.; t. II, 355 et suiv.
2. Comp. Isaïe, XXX, 29.
3. Exode, XII.
4. Isaïe, XXX, 29. Cf. Ps. CXXII, 1, 4.
5. Voir t. II, p. 60-61.

tueux se consolait en disant à Dieu : « Le méchant ne saurait être ton *ger*[1]. »

Iahvé qui pourra être le voisin de ta tente[2] ?
Qui est digne d'habiter sur ta montagne sainte?

Celui qui marche irréprochable et fait ce qui est juste,
Qui n'a que des pensées vraies en son cœur;

Qui ne dénonce, ni ne calomnie,
Qui ne fait pas de mal à son prochain;
Et n'outrage pas son semblable;

Qui méprise ce qui est méprisable,
Qui respecte ceux qui craignent Iahvé,
Qui ne change rien à ce qu'il a juré;

Qui ne place pas son argent à usure,
Qui n'accepte pas de présents au détriment de l'innocent.

Celui qui fait ces choses ne sera jamais ébranlé.

1. לֹא יְגֻרְךָ רָע. Ps. v, 5.

2. Ps. xv. Le nom de *Gériah* eût semblé prétentieux; on ne le trouve que sous la forme *Gēro*, où le pronom personnel représente Dieu. Voir Mém. sur les noms théophores apocopés, *Revue des études juives*, oct.-nov.-déc. 1882, p. 167-168.

CHAPITRE IV

LES *ANAVIM*.

Ainsi se constitua une sorte de petite morale excellente, déjà en germe dans les écrits des prophètes antérieurs, qui maintenant est représentée par un parti et forme une école. C'est une morale de gens du peuple et de moyenne classe, affamés de justice et d'honnêteté, détestant les hautes allures des aristocrates, comprenant peu les nécessités de l'État, affectant des dehors doux et humbles. Prêchée avec acharnement par les prophètes et leurs disciples jusqu'à la confection définitive du judaïsme, pratiquée par les juifs pieux durant les siècles qui précèdent notre ère, répandue par le christianisme, cette morale est devenue la morale du genre humain. Grâce à elle, les droits du pauvre, ou pour mieux dire du faible, ont partout

triomphé, au moins jusqu'au temps où le christianisme, faussant complètement sa nature première, fit alliance avec les classes militaires et aristocratiques et n'eut plus à prêcher au pauvre que la résignation.

Dans le partage idéal qu'il avait fait à son peuple des biens de la terre, Iahvé n'avait pas prévu qu'il y aurait des riches et des pauvres. Les riches, aux yeux du iahvéiste conséquent, sont un pur inconvénient. Le perpétuel objectif de la politique iahvéiste est de protéger le faible contre le fort et de réduire presque à rien les avantages du riche sur le pauvre[1]. Le roi est le roi des pauvres[2]. Prêter l'argent à intérêt est un crime. Le riche est, en général, présenté comme un être violent, uniquement occupé à dépouiller le faible. Dans la pensée des piétistes israélites, l'origine de la fortune est toujours mauvaise. Ils sont de l'avis de saint Jérôme : *Omnis dives iniquus aut hæres iniqui*. C'est l'idée générale de l'Orient. Le pauvre y est, *a priori*, considéré comme bon, le riche comme méchant. Un jour que je faisais à mon drogman l'éloge des gens d'un village que nous venions de traverser : « C'est tout simple, me dit-il, ils sont pauvres. »

1. Voy. t. II, p. 424 et suiv.
2. Is., XI, 4. Cf. XIV, 30, 32; XXIX, 19.

Le pauvre est l'ami de Iahvé. Il s'établit à cet égard des synonymies singulières. Le mot *anav*, « doux » et le mot *ani*, « pauvre, affligé, » dérivant tous deux d'une racine qui marque l'humilité, en vinrent à s'employer l'un pour l'autre[1]. « Pauvre, affligé, malheureux, opprimé, doux, résigné, pieux, humble » ne se distinguèrent plus. Les mots qui signifient proprement « pauvre » (*dal*, *ébion*) devinrent équivalents de saintes gens, d'amis de Dieu. Les expressions « les pauvres de Dieu ou pauvres de Iahvé, les humbles du pays, les chétifs de la terre, les doux du peuple », furent les noms dont se désignèrent les iahvéistes purs[2]. Tout cela

1. Ajoutons que, par suite de la confusion paléographique du *iod* et du *vav*, ענוים, ענוי, et עניים, עניי, ne différaient presque pas pour les copistes.

2. Voir Gesenius, aux mots ענו et עני. Les mots *ani*, *anav*, pour désigner les gens pieux, se trouvent déjà dans les plus anciens prophètes, et ont pour synonymes *ébion* et *dal*. Amos, II, 6-7 (synonymie de *saddiq*, *ébion*, *dal*, *anav*); cf. V, 11 (voir t. II, p. 428); Zacharie, IX, 9; Psaumes, X, 2; XIV, 5-6; CXII, 9-10; CXL, 13-14. On trouve cet emploi presque à chaque page d'Isaïe et des prophètes postérieurs, même quand il s'agit de gens aisés; dans Jérémie, XX, 13, אביון est pris au sens religieux. L'emploi de ces mots dans les Psaumes est on ne peut plus fréquent; mais ici la date est presque toujours incertaine. — Dans le livre de l'Alliance (Exode, XXII, 24), dans Agur (Prov., XXX, 14), dans la Femme forte (Prov., XXXI, 20), עני est au sens propre.

se fit dans un sentiment analogue à celui qui créa, au moyen âge, les noms de mineurs, minimes, pauvres de Dieu, humiliés, etc. Le sentiment de tristesse résignée qui remplit le cœur du pauvre confine par quelques côtés à la piété, et l'humilité des sentiments prédispose à un certain état de dévotion[1]. Par contre, les mots hébreux signifiant « riche, grand, fort » (*asir*, *gadol*, *aris*) se prennent presque toujours en mauvaise part[2].

A partir du règne d'Ézéchias, ces associations d'idées sont fixées d'une manière irrévocable[3]. Le vrai serviteur de Iahvé est un pauvre, persécuté par les riches, vexé par les gens du monde. Iahvé l'aime, parce qu'il est humble, parce qu'il ne fait pas ombrage à sa grandeur. Iahvé est son protecteur, son justicier ; il finira par lui donner la victoire. Les ennemis de Iahvé sont les ennemis des pauvres ; les ennemis des pauvres sont ceux de Iahvé. On sent qu'un tel esprit devait facilement dégénérer en hypocrisie sournoise, en humilité factice, surtout dans un état de croyances qui n'admettait pas que l'homme juste ajournât à un autre

1. Dans certains proverbes arabes, مسكين a un sens avantageux.

2. Comp. Isaïe, LIII, 9; Prov., XVIII, 23; Michée, VI, 12; Matth., XIX, 23, 24. Même observation sur *nadib*, Isaïe, XIII, 2.

3. Isaïe, dès sa première époque, XIV, 32. Voir ci-dessus p. 6-7.

monde ses revanches et ses compensations. Un sérieux terrible crispait tous ces fronts. Les railleurs (*lécim*) sont toujours présentés comme des impies. Le *léç*, c'est l'homme frivole, hardi, rieur ; c'est le voltairien du temps, l'homme du monde, qui se moque des frocards. Ces *lécim* faisaient bande à part, s'asseyaient sur un banc à eux ; c'était ce qu'on appelait « le banc des railleurs ». Il partait de ce banc plus d'une plaisanterie contre les saintes gens ; ceux-ci, de leur côté, ne regardaient qu'avec haine ce groupe de pestiférés [1].

Une démocratie théocratique, une religion résidant presque toute dans les questions sociales, voilà le judaïsme du VIII[e] siècle, le vrai judaïsme, dont le christianisme n'a été que l'épanouissement et l'application. Les *anavim* ou *hasidim* [2] forment une élite de l'humanité ; ce sont les doux de la terre ; ce sont surtout les justes, les droituriers (*isarim*), la génération juste (*dor saddiq*), les fidèles du pays (*néemné érès*), les gens tranquilles (*rigeé érès*), les cœurs droits (*isré leb*), les sectateurs de la voie parfaite (*temimé dérek*), les hommes qui craignent Dieu, qui l'aiment, qui ont confiance en lui, ceux

1. Ps. I, 1.

2. *Hasidim* est le mot favori des Psaumes ; il apparaît dans Michée, VII, 2 ; cf. Prov., II, 8.

qui cherchent Iahvé[1]. C'est ici le point où il faut se placer pour voir le départ des lignes qui, d'abord parallèles, divergeront ensuite à l'infini. Constitués en une sorte de fraternité ou de société pieuse[2], les *anavim* ne veulent avoir de relations qu'entre eux, pour ne pas se souiller[3]. Quand on appliqua à ces sortes de piétistes le nom de *pharisiens*, vers l'époque asmonéenne, il n'y eut en réalité d'innovation que pour les mots. Les *anavim* nous font entrevoir à l'horizon les pharisiens de l'Évangile. D'un autre côté, quel avenir a cet *ébion*, frère de l'*anav* et du *hasid*, qui sera le premier chrétien (Ébionites)[4] et dont le nom constituera la première béatitude: « Heureux les *ébionim !* » Ce qu'on ne saurait dire, c'est à quel point tout le christianisme naissant est dans Isaïe, dans ses contemporains, dans ce qui s'agita d'original, à ce moment tout à fait solennel, en la conscience d'Israël.

Une chose est dès à présent évidente. Israël ne fondera ni une république, ni une royauté, ni un

1. Ces expressions sont très fréquentes dans les Psaumes.

2. Ps., XXII, 23. Comparez les expressions עדת צדיקים, סוד ישרים, דור דרשי יהוה, דור צדיקים.

3. Éternelle déclamation contre les רשעים, qui fait le fond des Psaumes de ce temps.

4. Voir *Hist. des origines du christianisme*, I, 132-138, 185 et suiv.; 189-190, 376; II, 115 et suiv.; III, 511; V, 44-45, 48 et suiv.; 73-74, 195-196, 275-277; VI, 280 et suiv.

État civil, ni une *polis*. Israël fondera la synagogue, l'Église, la coterie pieuse, le pharisaïsme et le christianisme. Le piétisme, au fond, tue le citoyen. Ce n'est plus Israël dans son ensemble qui est le peuple de Iahvé; ce sont les *anavim*, les *hasidim* seuls, qui sont le troupeau de Iahvé. Israël n'est plus qu'une élite de saints; les profanes sont le terreau qui sert à produire les plantes élues, la vigne qui sert à produire le vin. Tout cela ressemble beaucoup à l'islam. Ces *hasidim* sont des musulmans qui ont dévolu leurs affaires entre les mains de Dieu[1]. Dieu est leur *vékil;* et quel vékil! Sûrement il les vengera. Avec de tels raisonnements, on donne au monde de grandes disciplines morales; mais on supprime la nation.

L'État et même la *polis* (on peut dire surtout la *polis*) supposent des classes, des privilèges héréditaires, des injustices, des abus, la liberté laissée à certains vices, une élimination sévère des questions sociales. Israël, au contraire, ne voulait que la justice sociale. Une cour, une classe militaire, une aristocratie de naissance, lui étaient antipathiques. L'*ébion* acceptait sa pauvreté, mais à condition qu'il fût bien entendu qu'il était l'ami de Dieu et le pivot de la nation. Des sacrifices qu'il faut faire à la pa-

1. Ps. XXII, 9; XXXVII, 5; Prov., XVI, 3.

trie, il exagéra les uns et ne voulut pas des autres. Il ne voulut pas des austères devoirs qui sont l'acceptation de l'inégalité, la résignation à l'injustice. Ainsi il travailla plus pour l'humanité que pour sa patrie terrestre ; il perdit le pays qui était censé lui avoir été donné. Israël était destiné à être un ferment universel, bien plus qu'une nation particulière, mariée à une terre. Sa dispersion était écrite à l'avance; c'est comme dispersé qu'il devait accomplir sa principale vocation.

Le roi Ézéchias présidait à ces transformations, avec une sorte d'impartialité bienveillante. Sa piété était dans les sentiments, dans une foi ardente, dans une confiance absolue en Iahvé. Il poussait, dit-on, jusqu'à l'ostentation le mépris des moyens humains, affectant de n'attendre son secours que de Dieu. Comme David, il espérait que Iahvé, en récompense de ce qu'il avait fait pour lui, bénirait toutes ses entreprises. Si, par moments, Iahvé semblait l'abandonner, il lui en faisait de tendres reproches; mais il ne se décourageait pas[1]. Son objectif était uniquement la vie présente. Quand Isaïe lui communiquait ses grands rêves d'un avenir sans bornes, que disait-il? Il serait puéril de vouloir le conjecturer. Le propre de la conscience

1. Cantique, dans Isaïe, XXXVIII.

d'Israël, le secret de sa force et de ses contradictions, était de tenir latentes des réserves d'idées destinées à se dérouler en leur temps et auxquelles durant des siècles il avait pu paraître étranger.

Ézéchias doit ainsi figurer en tête de l'histoire, non plus mythique, mais désormais positive, du judaïsme. L'idéal des *anavim*, en effet, n'allait pas sans un roi qui fût à leur service. Les poètes pieux avaient peut-être composé, dès cette époque, ces Psaumes où la perfection du roi théocrate est tracée en vives couleurs.

> O Dieu, prête au roi ta justice[1],
> Et ta sagesse au fils du roi[2].
>
> Qu'il juge ton peuple avec droiture,
> Et tes pauvres avec équité.....
>
> Qu'il rende la justice aux humbles du peuple,
> Qu'il vienne au secours des fils de l'indigent,
> Et qu'il broie l'oppresseur.
>
> Qu'on le craigne tant que luira le soleil,
> Tant que durera la lune.
>
> Qu'il descende comme la pluie sur un pré,
> Comme l'ondée qui fertilise la terre.
>
> Que de son temps fleurisse le bon droit,
> Et la plénitude de la paix, jusqu'à ce que disparaisse la lune.

1. Ps. LXXII.
2. Le fils du roi, c'est son grand vizir. Comp. I Rois, XXII, 26; Soph., I, 8; Jérém., XXXVI, 26; peut-être II Rois, XIX, 37. Comp. בן ביתי (mon intendant), Gen., XV, 2.

Qu'il commande de la mer à la mer,
Et du Fleuve aux extrémités de la terre[1].

Que devant lui ses adversaires se courbent[2],
Et que ses ennemis lèchent la terre.

Que les rois de Tharsis et des îles soient ses tributaires,
Que les rois de Scheba et Seba lui apportent leurs redevances,

Et que tous les souverains se prosternent devant lui,
Que tous les peuples soient ses sujets.

Car il délivrera le pauvre qui crie,
L'infortuné qui n'a point d'aide;

Il aura pitié du faible et de l'indigent,
Il sauvera la vie des malheureux.

Il garantira leur existence contre la ruse de l'oppression;
Leur sang aura du prix à ses yeux.

Ils vivront, et il leur donnera de l'or de Seba,
Et ils prieront pour lui sans cesse;
Tous les jours, ils le béniront.

On croit entendre, dans les strophes que voici, la prière par laquelle les *hasidim* du temple accueillaient le roi quand il venait sacrifier[3].

Que Iahvé t'exauce, au jour de l'angoisse,
Que le nom du Dieu de Jacob te protège.

Qu'il t'envoie de son sanctuaire le secours dont tu as besoin,
Que de Sion il te fortifie.

Qu'il se souvienne de tes offrandes,
Qu'il ait pour agréables tes holocaustes.....

1. Voir t. II, p. 116-117.
2. Lisez צריו.
3. Ps. XX. Peut-être du temps de Josias. Comp. Ps. LXXXIV, 10.

Tels sont fiers de leurs chars, tels de leurs chevaux ;
Nous, c'est au nom de Iahvé, notre Dieu, que nous triomphons[1].

Les voilà courbés, les voilà tombés;
Nous voilà debout, nous voilà levés[2].

Iahvé, donne la victoire au roi;
Exauce-nous au jour où nous t'invoquons.

Un accent de victoire domine dans le morceau suivant[3] qui se termine comme toujours par des menaces contre l'aristocratie hostile aux réformes. Le roi saura aller chercher ces méchants dans leurs repaires et les exterminer.

Iahvé que par ta force le roi se réjouisse,
Que par ton aide il soit tenu en joie.

Tu lui as accordé le désir de son cœur,
Tu n'as pas repoussé la prière de ses lèvres.

Tu l'as comblé des bénédictions du bonheur,
Tu as mis sur sa tête une couronne d'or.

Il t'a demandé de la vie, tu lui en as donné,
Une longueur de jours indéfinie.

Grande est sa gloire, grâce à toi;
Tu as mis sur lui éclat et majesté.

Tu fais reposer sur lui des bénédictions éternelles,
Tu le remplis de joie par la vision de ta face.

Car le roi a confiance en Iahvé,
Et, par la bonté du Très-Haut, il ne chancellera pas.

1. נזכיר n'est pas la bonne leçon. Comparez le grec.
2. Lisez נתעורר.
3. Ps. XXI, fort analogue à XX.

Ta main, ô roi, atteindra tes ennemis,
Ta droite saura trouver tous ceux qui te haïssent.

Tu les feras flamber comme une fournaise, devant ta face;
Iahvé les dévorera en sa colère, le feu les mangera.

Tu détruiras leur fruit de la terre,
Leur postérité d'entre les fils des hommes;

Car ils complotent le mal contre toi,
Ils trament des intrigues qu'ils ne pourront réaliser...

D'autres fois, le roi se trace à lui-même, par la plume de ses pieux conseillers, le programme accompli d'un roi théocrate[1].

Je veux comprendre la voie parfaite,
La conduite irréprochable à tenir au sein de ma maison.

Je ne souffrirai pas devant mes yeux celui qui fait le mal;
Je haïrai le malfaiteur; il n'aura pas de relations avec moi.

Loin de moi le cœur pervers!
Je ne connaîtrai pas le méchant.

Celui qui calomnie en secret son prochain, je l'exterminerai;
L'homme aux yeux hauts et au cœur large[2], je ne le supporterai pas.

Mes yeux inviteront les fidèles de la terre à demeurer avec moi;
Celui qui est irréprochable en sa voie sera mon ministre.

L'artisan de fraude ne demeurera pas dans ma maison;
Celui qui profère le mensonge ne se tiendra pas devant mes yeux.

Je me lèverai chaque matin pour anéantir les méchants de la terre,
Pour exterminer de la cité de Iahvé tous ceux qui font l'iniquité.

1. Ps. CI. Il y a, au commencement de ce morceau, des superfétations venant d'erreurs de copistes. Cf. Ps. XLII, 3, et CI, 2.

2. En mauvaise part. L'*anav*, toujours triste et contrit, a le cœur étroit, serré en quelque sorte.

Ce psaume peut être du temps de Josias, comme du temps d'Ézéchias. On voit combien le pharisaïsme est ancien en Israël. La question des rapports sociaux était grave pour l'homme pieux. Notre principe moral, qu'il n'y a pas de contagion pour le galant homme, qu'on peut voir et toucher tout le monde sans contracter nulle souillure, était le contraire de l'esprit des saintes gens d'Israël. Il fallait choisir sa compagnie, s'arranger pour n'avoir de relations qu'avec les gens de la même secte que soi. Ce principe, divisant le monde en petites coteries sectaires, a rendu impossible en Orient ce que nous appelons la société. L'inquisition la plus odieuse en sortait comme conséquence nécessaire. Le roi qui mettrait en pratique les maximes du parfait roi d'Israël serait un tyran redoutable. Il est dangereux d'avoir pour programme de purger sa ville des ennemis de Dieu, c'est-à-dire de ceux qu'on suppose tels; car Dieu ne met personne dans ses confidences, et ne communique pas la liste de ses amis. Philippe II, pour obéir à ce verset, signait ses listes d'extermination et les faisait exécuter le matin. Israël a fondé bien plutôt la moralité que la liberté. A vrai dire, sept cents ans avant Jésus-Christ, personne n'avait l'idée de la liberté comme nous l'entendons; la Grèce elle-

même commençait à peine à en apercevoir quelque lueur. Selon le rédacteur jéhoviste de la Genèse, les pensées de l'homme vont naturellement au mal; le roi, représentant de Dieu, doit surtout réprimer. Notre libéralisme « au cœur large » eût fait à ces vieux croyants l'effet qu'il produit sur les musulmans, sur les protestants puritains; il leur eût semblé l'impiété même, la négation absolue des droits de Iahvé. Le banc sur lequel nous enseignons cette douce philosophie leur eût paru être la chaire du mal, et sûrement ils l'eussent appelé, *mosab lécim* « le banc des railleurs ».

CHAPITRE V

FUSION DES DEUX RÉCITS DE L'HISTOIRE SAINTE.

Les deux royaumes, comme nous l'avons vu, avaient chacun leur rédaction de la primitive histoire des Beni Israël, allant de la création à la division théocratique du pays par Josué. Le plan des deux livres était le même, la religion des deux auteurs la même aussi; mais l'esprit était sensiblement différent. Le livre du Nord, dit le jéhoviste, avait une ampleur, une naïveté, une façon de concevoir le rôle de Iahvé qui devaient plaire aux iahvéistes pieux, soit de Samarie, soit de Jérusalem. Bien avant la destruction du royaume du Nord, le récit jéhoviste était accepté dans le monde pieux, mais nullement étroit encore, de Jérusalem. Les belles choses qui s'y trouvaient faisaient passer condamnation sur certaines autres. Beaucoup de

parties de ce vieux texte eussent été assurément écrites autrement qu'elles ne le sont, si le livre eût été composé depuis les prédications d'Amos, d'Osée, d'Isaïe. Rien, cependant, dans la haute naïveté du récit, n'était de nature à choquer les piétistes. L'orgueil d'Éphraïm et des tribus du Nord y était sensible, mais ne s'exprimait pas d'une manière trop blessante pour Juda. L'histoire de Joseph, annonçant si clairement la supériorité des Joséphites sur leurs frères, cessait d'être choquante depuis que Joseph n'existait plus. Le Livre de l'Alliance, qui était la seule partie législative du vieux livre israélite, avait bien des préceptes dirigés contre le culte de Jérusalem; mais rien de tout cela n'était une attaque directe. On pouvait entendre ces parties comme ne se rapportant qu'au temps du séjour au désert. L'erreur critique la plus grave serait de supposer qu'on eût alors quelque idée d'un texte sacré. On croyait qu'il y avait eu des révélations de Iahvé; les principales étaient censées avoir été faites à Moïse au Sinaï; mais aucun livre n'avait la prétention de représenter exclusivement ces révélations. Il n'y avait pas un volume qui fût la *Thorat Iahvé* uniquement et par excellence. On prenait la parole divine de toutes mains, et il est probable que la tradition orale était

considérée comme une source bien préférable aux textes écrits.

On ne trouve de difficultés à une telle conception que quand on se figure les parties législatives de ces anciens livres, en particulier le Livre de l'Alliance, comme ayant eu force légale dès le moment où le livre était accepté[1]. On s'imaginerait volontiers, par exemple, qu'Ézéchias, adoptant pleinement le iahvéisme, a dû mettre en vigueur les articles contenus dans le petit code qui en est le résumé. Il n'en fut rien sans doute. Plusieurs de ces articles étaient probablement de droit coutumier et mis en pratique comme tels; mais, jamais avant Josias, ni même avant la captivité, l'État juif ne fut gouverné par une loi absolument théocratique et révélée. Ces codes constituaient des modèles de perfection, dont on espérait que l'État se rapprocherait un jour; mais les ardents utopistes qui les écrivaient savaient bien que leur œuvre n'allait pas le lendemain s'imposer aux juges, ni créer des arrêts. Les idées s'arrangeaient à cet égard un peu comme chez les peuples chrétiens, lesquels, tout en admettant le Pentateuque comme un Code révélé, ont très rarement été tentés d'appliquer la législation du Pentateuque. Il a fallu la rigoureuse logique du protes-

1. Voir t. II, p. 375.

tantisme écossais pour arriver à viser, dans les considérants de jugements exécutoires, des articles de l'Exode et du Deutéronome comme des articles ayant force de loi.

La meilleure preuve, du reste, qu'aucun texte n'avait encore la prétention de résumer les révélations de Iahvé, c'est qu'à côté du récit que nous appelons jéhoviste, on gardait le récit que nous appelons élohiste, produit d'une rédaction plus moderne. Ce livre présentait le Livre de l'Alliance sous une forme mieux accommodée aux idées hiérosolymitaines, sous la forme du Décalogue. Il ne renfermait rien qui pût blesser les prétentions de Juda, puisqu'il avait été rédigé à Jérusalem. Et pourtant ce livre était moins lu que le récit jéhoviste[1], sans doute parce qu'on le trouvait moins pieux, moins propre à montrer les devoirs étroits d'Israël envers Iahvé. Le nombre des exemplaires devait être extrêmement peu considérable. Le récit élohiste, ayant pour objet principal les généalogies, pouvait n'être contenu que dans un ou deux exemplaires. On lisait peu alors; la parole remplaçait le livre, et voilà pourquoi la parole affectait des

1. Les prophètes, le Deutéronome en font peu d'usage; on ne peut dire cependant qu'ils l'ignorent. Voir t. II, p. 380-381, note. Ézéchiel fait usage du x[e] chapitre (élohiste) de la Genèse.

formes si vives, conçues en vue de frapper la mémoire et de s'y imprimer.

Cette duplicité dans la rédaction d'un livre qui, chaque jour, prenait plus d'autorité, n'était pas, néanmoins, sans de graves inconvénients. Elle avait eu sa raison d'être, à l'époque des deux royaumes; elle n'en avait plus depuis que la maison d'Israël était réduite à un petit territoire. Si la dispersion des juifs n'avait pas été si grande au moyen âge, certainement les deux Talmuds de Jérusalem et de Babylone seraient arrivés à se réunir en un seul. L'idée de fondre ensemble les deux récits de l'Histoire sainte dut venir de bonne heure. C'est par conjecture que nous rapportons cette opération au règne d'Ézéchias. Nous croyons, cependant, qu'on trouverait difficilement un temps qui réponde mieux que celui-ci à l'état d'esprit où une telle entreprise put être conçue et exécutée[1].

Cette fusion, en effet, exigea des partis si francs, si naïfs, qu'on ne peut guère la concevoir à une époque de scribes pieux, considérant superstitieusement les vieux livres comme écritures sacrées. On ne taille pas avec une telle liberté dans un texte

1. Pour prendre les formules en usage dans certaines écoles, R avait B entre les mains; or B se perdit bien avant la captivité; donc R travaillait à une époque ancienne.

admis comme inspiré. L'anatomie ne s'exerce pas sur des corps saints. Les divergences entre les deux récits étaient très fortes. Les règles que suivit l'unificateur furent à peu près celles-ci : 1° quand les deux récits étaient identiques ou à peu près, n'en mettre qu'un, en sacrifiant les détails secondaires que l'autre pouvait contenir[1]; 2° quand les deux récits étaient parallèles, sans se toucher tout à fait, ainsi que cela avait lieu pour le déluge, l'histoire d'Ismaël, l'épisode de Dina, enchevêtrer les deux narrations, au risque de produire un texte incohérent, plein de zigzags et de retours; 3° dans le cas de contradiction formelle, sacrifier nettement un des deux récits ou, quand la possibilité s'en offrait, faire deux histoires avec une[2]. Si l'unificateur avait cru que ses deux textes étaient sacrés, il n'est pas admissible qu'il en eût

1. Ainsi le récit de la mort des patriarches est presque toujours pris à l'élohiste. En suivant ses procédés ordinaires, sujets à beaucoup de répétitions, l'auteur fût arrivé à faire mourir deux fois ses personnages. Plus d'une fois, on sent qu'une chose qui ne se trouve plus que dans le jéhoviste avait eu aussi sa place dans l'élohiste.

2. Ainsi les nombreuses alliances des patriarches avec Iahvé, les consécrations de Béthel, revenant sans cesse. On remarquera l'analogie de ces procédés avec ceux qui présidèrent à la rédaction des Évangiles, surtout de l'Évangile dit de Saint-Matthieu. Voir *Hist. des orig. du christ.*, t. V, p. 173 et suiv.

jeté au rebut des parties si considérables, il n'est pas admissible surtout qu'il eût laissé dans sa rédaction des contradictions aussi fortes que celles qui subsistent, le principe le plus élémentaire de l'esprit humain étant qu'un fait ne peut pas s'être passé de plusieurs manières à la fois.

La méthode de l'unificateur fut celle de la plupart des compilateurs orientaux[1]. Le plus souvent, il ne changeait rien aux mots du texte qu'il copiait. Il visait surtout à utiliser toutes ses retailles, à perdre le moins possible de ses originaux. Les historiens arabes arrivent au même résultat d'une manière plus commode en rapportant successivement les opinions diverses : « Il y en a qui disent que... D'autres disent que... » et en terminant par la phrase consacrée : *Allah alam*, « Dieu sait mieux ce qu'il en est ». Le narrateur biblique ne laisse jamais ouverte l'option entre des partis divers; mais il place souvent les uns à côté des autres, ou à quelque distance les uns des autres, des détails qui s'excluent; si bien que de tels récits ne sont réellement intelligibles que si on les imprime sur deux colonnes, ou en distinguant les rédactions par

1. On peut aussi la comparer au procédé de Tillemont, moins les manchettes et les crochets.

des caractères différents[1]. La précision d'esprit n'existait chez l'unificateur à aucun degré, et il n'était dominé par aucune préoccupation d'art.

L'histoire sainte qui résulta de ces coups de ciseaux et de ces sutures grossières fut une œuvre assurément mal faite et incohérente, une compilation. Il faut dire que, si l'unificateur avait plus habilement accompli sa fusion, nous ne verrions plus la diversité des sources. Un coup de rabot eût effacé toutes ces inégalités. Le texte nous offrirait une matière parfaitement homogène, sur laquelle la critique n'aurait aucune prise, comme c'est le cas pour l'œuvre si bien ordonnée des historiens grecs. Ces grands artistes regardent comme une faute impardonnable de laisser voir la différence de leurs documents. Dans l'œuvre hébraïque, au contraire, telle que nous l'avons, les morceaux existent à l'état entier et non digéré[2]; nous pouvons encore les retrouver, puis, jusqu'à un certain point, les rapprocher et rétablir ainsi les composants primitifs[3]. Les additions et retouches de l'uni-

1. Voir t. II, p. 334, note. Voy. aussi l'essai de MM. Kautzsch et Socin (Fribourg en Brisgau, 1888).

2. Il en est de même dans quelques compilations grecques de basse époque, par exemple dans la Chronique d'Antioche de Jean Malalas.

3. Toutes les compilations orientales sont dans ce cas. Le

ficateur paraissent s'être bornées à peu de chose; on les remarque surtout dans l'histoire de Joseph.

Là est l'essentielle différence de l'*épos* hébreu et de l'*épos* grec. Les Grecs eurent du génie jusque dans la compilation. Leur Homère, malgré plus d'un *hiatus*, est un prodige d'harmonie. L'Histoire sainte des Hébreux renferme des pages admirables; mais la lecture suivie en est très pénible. Le moyen âge sera dans le vrai en y taillant des sujets pour des images et des moralités. Les deux composants étaient deux chefs-d'œuvre de récit simple et naturel; le texte unifié est une marqueterie, un raboutage de découpures mal jointes, un tas de diamants taillés pour un autre arrangement.

Pour dresser une Histoire sainte qui pût remplacer avec avantage les deux récits parallèles, l'unificateur n'avait-il pas quelques autres documents, dont il ait cru devoir tenir compte dans son œuvre d'harmonisation? Nous avons vu que le jéhoviste, en composant son livre, eut devant les

dernier venu absorbe ses devanciers, sans se les assimiler; si bien que la compilation la plus récente a toujours dans son ventre, si l'on peut s'exprimer de la sorte, les morceaux des ouvrages antérieurs à l'état cru. Ainsi Mar Ibas Cadina est tout entier dans Moïse de Khorène; Tabari a été mangé par ceux qui l'ont suivi; Firdoussi a absorbé les livres des Rois antérieurs; une fois il a eu l'honnêteté d'en avertir.

yeux des écrits plus anciens, les Légendes patriarcales des tribus du Nord et le *Iasar* ou Livre des guerres de Iahvé. Il est presque certain que l'unificateur, et en général, les lettrés d'Ézéchias possédaient encore ces deux livres, en d'autres termes, que la rédaction jéhoviste n'avait pas fait disparaître ses sources, ainsi que cela est arrivé si souvent en histoire. Nous en aurons bientôt la preuve pour le *Iasar*. Quant aux Légendes patriarcales du Nord, on est presque obligé d'admettre que l'unificateur les avait entre les mains en même temps que la rédaction jéhoviste.

Un fait bien remarquable, en effet, c'est que l'unificateur, dans plusieurs cas, paraît reproduire le texte des Légendes patriarcales du Nord, même quand il a reproduit le texte jéhoviste. Les légendes du Nord, par exemple, présentaient un récit cher aux conteurs d'histoires patriarcales. Abraham, chez Abimélek, roi de Gérare, était amené à faire passer sa femme pour sa sœur. Ce sujet avait fourni au jéhoviste deux récits distincts, l'un mis sur le compte d'Abraham en Égypte, l'autre mis sur le compte d'Isaac à Gérare. L'unificateur a emprunté au jéhoviste ces deux récits [1]; mais cela ne lui a point suffi. Au chapitre XX de la Genèse, il

1. Gen., ch. XII et XXVI.

nous a conservé le texte primitif des Légendes du Nord. La même observation peut être faite à propos de plusieurs autres épisodes, en particulier en ce qui concerne le sacrifice d'Isaac, l'économie politique de Joseph, les légendes sur Ismaël, sur Caleb, sur la famille de Moïse. On peut admettre également que, dans la section dite des Nombres[1], certains passages du *Iasar* ou du Livre des guerres de Iahvé, qu'avait négligés le jéhoviste, ont été repris par l'unificateur. Le rôle de celui-ci, en un mot, n'a pas uniquement consisté à fondre deux textes ensemble; sa tâche a été plus compliquée : voulant en finir avec les rédactions plus anciennes, il a tenu à transcrire dans sa rédaction tout ce qui lui paraissait intéressant. Il savait que le livre des Légendes du Nord ne survivrait pas à l'emploi qu'il en faisait; il a voulu l'épuiser en quelque sorte[2].

C'est la loi de l'historiographie orientale, en effet, qu'un livre tue son prédécesseur. Les sources d'une compilation survivent rarement à la compilation même. Un livre, en Orient, ne se recopie guère tel qu'il est. On le met au courant en y ajoutant ce que l'on sait ou croit savoir d'ailleurs. L'individualité

1. Ch. XXI.

2. Cela est surtout sensible dans les récits sur Jacob, Gen., XXX, XXXI. Pour Ismaël, notez Gen., XXI, 8-21.

du livre historique n'existe pas en Orient; on tient au fond, non à la forme; on ne se fait nul scrupule de mêler les auteurs et les styles. On veut être complet, voilà tout.

Le volume qui sortit de ce travail d'unification formait à peu près la moitié de l'Hexateuque actuel. Il y manquait le Deutéronome, tout l'ensemble des lois lévitiques et plusieurs récits de la vie de Moïse faisant double emploi avec les récits déjà adoptés par l'unificateur, et que plus tard on emprunta aux Vies des prophètes. Les plus belles parties du nouveau livre et les plus développées étaient prises au récit jéhoviste. C'est grâce à la préférence que leur a donnée l'unificateur que ces vieux récits d'Israël ont passé à la postérité et ont été l'objet de l'admiration de tous les siècles. Le texte élohiste, cependant, obtint sur un point le triomphe le plus complet. Nous ignorons ce qu'était, dans le jéhoviste, le récit de la création. Il était sans doute moins beau et moins complet que celui de l'élohiste. C'est ce qui décida l'unificateur à commencer son ouvrage par la page solennelle qui servait de début à l'élohiste : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*. Pour toute l'histoire des origines de l'humanité, l'unificateur garde le cadre de l'élohiste, en y insérant de longs morceaux du jéhoviste, si

bien que l'on peut dire que les premières pages de l'élohiste, jusqu'à l'entrée en scène d'Abraham, nous ont été conservées entières. Les six premiers fragments élohistes, en effet, mis à la suite les uns des autres, font une narration continue, ce qui n'a pas lieu pour les fragments jéhovistes; on sent entre ceux-ci des lacunes considérables. Il semble que, dans l'esprit de l'unificateur, la rédaction élohiste avait une certaine primauté, comme rédaction particulièrement juive et hiérosolymitaine; son plan était de la compléter au moyen de l'autre rédaction. Seulement, il est arrivé que les suppléments ont dépassé en étendue et en importance le texte qu'il s'agissait d'amplifier.

La partie législative était représentée, dans le texte unifié, par le Livre de l'Alliance conservé intégralement, et par le Décalogue tel qu'il est dans l'Exode. Il n'est sûrement pas impossible que quelques-unes des prescriptions amenées par la formule : « Et Dieu dit à Moïse... » qui maintenant font partie des prescriptions lévitiques, existassent dès lors. Il est probable que le temple eut de bonne heure des règlements écrits, le code des lépreux[1],

1. Le Deutéronome, XXIV, 8, se réfère à un code des lépreux, qui se trouve en effet dans le Lévitique, XIII, XIV.

la liste des choses impures[1], peut-être le code des sacrifices[2], les articles sur les offrandes, les vœux, les impuretés légales; mais ces petits codes formaient des livrets à part, non fondus dans l'Histoire sainte; ils n'ont été réunis que plus tard, sans doute après la captivité, pour former l'ensemble des lois qu'on peut appeler lévitiques[3]. En somme, les quinze premiers chapitres du Lévitique, en y ajoutant le vingt-septième chapitre[4], peuvent fort bien avoir existé, au moins pour le fond, du temps de l'ancien temple. Plus tard, on aura repris ces prescriptions sacerdotales en les adaptant au temps

1. Des deux listes de choses impures données dans le Lévitique, XI, et dans le Deutéronome, XIV, celle du Lévitique est la plus ancienne, la plus naïve. Il est admissible qu'en de pareilles listes, on ait retranché des défenses qui pouvaient faire sourire; il l'est moins qu'on ait ajouté des animaux infects dont personne, à une époque un peu civilisée, ne pouvait être tenté de manger.

2. Lévit., I-VII. On croit remarquer, cependant, que ce petit traité des sacrifices présente un état de culte postérieur à celui qui résulte du Deutéronome. — Pour les mélanges hétérogènes, et pour quelques autres points où le Lévitique paraît antérieur au Deutéronome, voir ci-après, p. 213, note 2, et p. 232, note 1.

3. Ces Pandectes s'étendent éparses de Exode, XXIV, à Nombres, XX, englobant le Lévitique entier. Plusieurs chapitres de cette partie du Pentateuque sont anciens; mais de grandes additions ont été faites lors de la restauration du culte après la captivité.

4. Tous les passages où le Deutéronome paraît s'appuyer sur des textes lévitiques antérieurs se trouvent dans ces chapitres.

de la restauration et en les faussant par de singulières hypothèses, telles que les villes lévitiques, l'*ohel moëd*.

Les esprits animés d'un sentiment religieux élevé, comme Isaïe, n'étaient nullement portés vers les pratiques rituelles. Mais tout le monde n'était pas dans ce cas. La piété pousse d'ordinaire aux scrupules et aux observances. Quand les railleurs, pour se moquer des prophètes, allaient répétant sur leur passage d'un ton nasillard : *Qav laqav, sav lasav*[1], « règles sur règles, lois sur lois », ils marquaient bien le commencement de la casuistique rituelle, qui plus tard devait dévorer Israël. Un dicton sans cesse répété était celui-ci :

> De Sion sortira la Thora,
> Et la parole de Iahvé de Jérusalem [2].

Le mot d'ordre des prophètes était *Iahvé mehoqeqénou*, « Iahvé est notre législateur[3] ». L'esprit qui se traduira dans cent ans par le Deutéronome était déjà en germe dans l'école d'Isaïe. Outre le Livre de l'Alliance, dont quelques parties avaient vieilli, et le Décalogue, toujours jeune, il y avait peut-être des petites Thora, si l'on peut s'exprimer ainsi, telles

1. Isaïe, XXVIII, 10.
2. Isaïe, II, 3, et Michée, IV, 3.
3. Isaïe, XXXIII, 22.

que le Psaume xv[1], où l'on énumérait en quelques lignes excellentes les devoirs du serviteur de Iahvé. Isaïe affectionnait ces sortes de résumés[2]. Il n'y avait pas, pour ces commandements de Dieu, de texte consacré, de rédaction unique; mais le fond était bien toujours le même, et, quand on parlait de la « Loi de Dieu », tout le monde savait de quoi il s'agissait. On verra plus tard comment ce noyau législatif prit d'énormes développements, et comment, grâce à des additions successives, le livre des légendes sacrées, étant devenu principalement un livre de lois, arriva, par une syllepse hardie, à s'appeler la *Thora*.

On peut admettre que le vieux livre, du temps d'Ézéchias, se terminait par le cantique censé de Moïse qui occupe aujourd'hui le chapitre xxxii du Deutéronome, morceau dont la rhétorique rappelle celle des prophètes de l'époque classique. Une seule pensée y domine : le bonheur ou le malheur d'Israël seront toujours en proportion de sa fidélité à la loi de Iahvé. Ce morceau semble originaire du royaume du Nord, et on croit en retrouver l'écho dans Osée et Isaïe. Il est douteux, cependant, qu'il figurât dans le jéhoviste. C'est un

1. Comp. Ps. ci.
2. Is., xxxiii, 15.

exemple, et il y en eut sans doute beaucoup d'autres, de ces pièces sporadiques que l'unificateur employa concurremment avec les documents plus étendus. La science ne peut avoir la prétention, en ces matières difficiles, d'indiquer autre chose que les lignes générales. On doit l'indulgence aux savants qui les premiers ont usé leurs yeux à ce travail. Les déchiffreurs des rouleaux d'Herculanum n'eurent pas une tâche plus difficile. Dans ces petits blocs calcinés, toutes les lettres étaient visibles; mais les pages se compénétraient, à tel point soudées et collées ensemble, qu'on ne pouvait affirmer si telle lettre appartenait à une page ou à une autre. D'habiles opérations de dévidement ont introduit le discernement dans ce qui ne paraissait que confusion. On reproche quelquefois aux hypothèses modernes sur la composition de l'Hexateuque d'être trop compliquées. Ce qui est bien probable, c'est qu'elles ne le sont pas assez, et qu'il y eut dans la réalité une foule de circonstances particulières qui nous échappent. Les hypothèses simples sont presque toujours les hypothèses fausses, et, si nous voyions les faits tels qu'ils se sont passés, nous reconnaîtrions que, sur une foule de points, nous avions conçu les choses comme plus régulières qu'elles ne le furent en réalité.

CHAPITRE VI

LE TRAVAIL LITTÉRAIRE SOUS ÉZÉCHIAS.

Le règne d'Ézéchias fut une époque de grande activité littéraire; ce fut ce qu'on peut appeler l'époque classique de la littérature hébraïque. Chaque développement humain a ainsi son heure d'accord parfait, où toutes les parties du génie national battent leur plus haute note à l'unisson. La langue hébraïque atteignait la perfection. Outre Isaïe et son école, qui possédaient admirablement la tradition de l'ancienne éloquence, beaucoup d'écrivains d'un rare talent maintenaient la langue et lui faisaient encore produire des chefs-d'œuvre. Une compagnie d'hommes qu'on appela plus tard « les hommes d'Ézéchias[1] » apparaît autour du roi, occupée avant tout d'extraits et de compi-

1. אנשי חזקיה, Prov., xxv, 1.

lations[1] ; mais sans doute aussi, à quelques égards, ce fut une académie littéraire, préoccupée de style. Le roi lui-même cultivait avec succès la poésie lyrique et parabolique[2]. La baisse rapide qui se remarque en cent ans, d'Isaïe à Jérémie, dans la manière d'écrire l'hébreu, montre qu'on était à une de ces époques où, pour conserver la langue, il fallait des précautions, une sorte de garde de l'État.

L'écriture était devenue en Judée d'un usage tout à fait ordinaire. Les arrêts de la justice se rendaient par écrit[3] ; on les portait avec orgueil attachés à l'épaule, quand ils vous étaient favorables[4]. Le spécimen que nous avons de l'écriture de Jérusalem au VIIIe siècle[5] nous montre un caractère déjà fatigué, affectant les lignes courbes, tournant au cursif. La matière sur laquelle on écrivait était probablement le papyrus préparé, ou *charta*, importé d'Égypte. La forme du livre ou du document un peu étendu (*sépher*) était le rouleau[6]. Le moment où l'écriture devient ainsi très commune

1. C'est le sens du mot העתיקו.
2. Isaïe, XXXVIII, 10 et suiv.
3. Isaïe, X, 1.
4. Job, XXXI, 36.
5. Inscr. de Siloé. Voir t. II, p. 509, note 4.
6. Le mot מגלה ne se trouve pas avant Jérém., XXXVI, 2 et suiv. Le passage ps. XL, 8, est douteux. Septante : χάρτης, χαρτίον.

et où la matière sur laquelle on écrit cesse d'être d'un prix élevé est presque toujours un moment littéraire important. On se met à rédiger une foule de choses qu'on n'avait pas encore fixées; on codifie ce pour quoi la tradition orale avait suffi jusque-là. C'est le moment des compilations et des recueils. En Orient, nous l'avons dit, recopier, c'est le plus souvent refaire. La plupart des documents de l'ancienne littérature hébraïque subirent ainsi, vers le temps d'Ézéchias, de profonds remaniements.

Beaucoup de lettrés du Nord s'étaient réfugiés à Jérusalem après la destruction du royaume d'Israël. Ils apportaient avec eux des textes d'une grande beauté littéraire, à peine connus en Juda. Il s'agissait de fixer toute cette partie de la tradition, qui allait se perdre. Nous avons vu le travail qui s'accomplit sur l'Histoire sainte. Le récit unifié s'arrêtait, comme les deux récits séparés, à la conquête censée de la Palestine par Josué et au partage de la terre entre les tribus. Cette histoire avait un caractère essentiellement religieux, et toujours elle eut son cadre à part. Mais une curiosité bien naturelle faisait désirer aux gens quelque peu réfléchis de savoir ce qui se passa ensuite. De la conquête de la Palestine à l'établissement de la royauté, s'écoula un long inter-

valle, où Israël n'eut que des *sofetim* intermittents; c'était l'âge héroïque de la nation, le commencement de l'histoire proprement dite. Le *Iasar* ou Livre des guerres de Iahvé contenait sur ces temps des renseignements inestimables, des chants d'une facture toute primitive, des aventures d'un rare intérêt. Racontées à un point de vue profane et sans but d'édification, ces vieilles histoires avaient un charme qui captivait tout le monde. Il n'y avait qu'à les extraire. C'est ce que fit l'auteur du livre des *Juges*. Il retoucha très peu le texte qu'il trouva établi[1], n'y ajouta que des réflexions destinées à montrer les malheurs du peuple comme la suite de ses infidélités, retrancha sans doute peu de chose. Ainsi un trésor nous est parvenu, un texte du IXe ou Xe siècle avant Jésus-Christ, retrouvable encore à travers les corrections des scribes postérieurs.

Les récits des Guerres de Iahvé et les chants du *Iasar* allaient, selon nous, jusqu'à l'avènement définitif de David à la royauté de Jérusalem. Ces récits du temps de Saül et de la jeunesse de David ont formé le fond des livres dits de *Samuel;* mais ici des éléments d'autre provenance ont été mêlés ou ajoutés : d'une part des pièces et des fragments

1. Auparavant sans doute, bien des histoires, comme celle de Samson, avaient été modifiées.

de *mazkirim* du temps de David; de l'autre, des pages de médiocre valeur, tirées de Vies de prophètes et d'écrits tout à fait légendaires.

De la sorte, les parties essentielles des grandes compositions narratives du xe siècle entrèrent dans des compositions plus récentes. Le *Iasar*, les Guerres de Iahvé, les Légendes patriarcales du Nord furent dépecés en quelque sorte au profit d'arrangements postérieurs. Dans l'antiquité, une littérature ainsi exploitée, non seulement n'était plus copiée, mais disparaissait vite. On croyait qu'elle avait fourni sa part à l'œuvre commune; on n'y tenait plus. Les anciens livres du Nord périrent donc, au moment de leur plein succès. Peut-être cette littérature exquise inspira-t-elle quelques pastiches aux lettrés du temps d'Ézéchias. Le charmant livre de Ruth nous est resté comme une épave indécise de la littérature idyllique qui rapportait au temps des Juges l'âge idéal de toute poésie[1].

Pour l'époque de Salomon, de Roboam, de Jéroboam et de leurs successeurs, on possédait des annales sérieuses, d'où l'on tira une histoire des rois de Juda et d'Israël, qui fut continuée à mesure. De là ces *Livres des Rois*, qui sûrement n'avaient

1. Le livre est certainement judaïte; il suppose l'Histoire sainte dans l'état où elle est actuellement (IV, 11).

pas, au temps d'Ézéchias, la physionomie sèche et étriquée qu'ils ont aujourd'hui. Après la captivité, un abréviateur maladroit, tenant de près à Baruch et à l'école de Jérémie, fit à coups de ciseaux le livre que nous avons, chétif extrait, taillé avec l'esprit le plus partial dans un vaste ensemble de documents, et mêlé de parties faibles empruntées aux agadas prophétiques.

Dès le temps d'Ézéchias, commencèrent probablement ces Vies de prophètes, intimement liées à l'histoire des rois. Certains récits sur Élie et Élisée ont un grandiose qui les rapproche des plus belles pages du jéhoviste; d'autres, au contraire, ont des détails exagérés, puérils, presque odieux, introduits sans doute à l'époque où l'on aimait à se figurer les prophètes confondant les rois et dominant les populations par la terreur. La prophétie d'Élie et d'Élisée eut un si grand caractère que jamais on ne vit poindre, à Jérusalem, la pensée qu'ils fussent schismatiques. Nous inclinerions, cependant, à croire que les belles parties de cette légende furent écrites dans le Nord. Il serait du plus grand intérêt de savoir comment elles réussirent à s'acclimater à Jérusalem.

Le travail littéraire des « Hommes d'Ézéchias » s'exerçait dans des ordres assez divers. Un des

genres les plus chers aux peuples sémitiques, à toutes les époques, a été celui des *mesalim*, proverbes, maximes exprimées d'une façon piquante, petits morceaux d'une tournure énigmatique et recherchée. C'est un usage constant des littératures de cet ordre qu'un personnage réel ou fictif, célèbre à tort ou à raison par sa sagesse, endosse toutes les sentences anonymes et centralise les maximes des siècles les plus divers. Chez les Hébreux, dès l'époque d'Ézéchias, c'était Salomon qui jouait ce rôle d'auteur parémiographique et gnomique par excellence. Les Hommes d'Ézéchias compilèrent un recueil de proverbes, qu'on mettait déjà sur le compte du fils de David[1], et réunirent à la suite quelques autres petits recueils d'une sagesse fort ancienne, attribués à des personnages énigmatiques, Lemuel[2], Agour, Ithiel[3]. Là aussi trouva

1. Prov., ch. XXV et suiv. Les deux autres recueils (I et suiv. ; X et suiv.) paraissent moins anciens. Les répétitions qui existent entre le recueil des Hommes d'Ézéchias et le recueil ch. X et suiv. empêchent de supposer que les Hommes d'Ézéchias aient simplement continué le recueil X et suiv.

2. Ce nom est probablement symbolique. V. t. II, p. 440-441, note. Peut-être למואל est-il une faute pour למדאל, « le disciple de El ». Comp. למדי יהוה, Is., VIII, 16; L, 4; LIV, 13. Voir cependant Gen., XLVI, 10, et Nombr., XXVI, 12 (*lamed* écourté devenant *iod*).

3. *Agour-ben-Iaqé* (Prov., XXX, 1) est également symbolique. לאיתיאל répété par dittographie, est probablement une glose introduite dans le texte. *Ithiel* serait alors le vrai nom de l'auteur.

place le joli poème alphabétique de la Femme forte, petit chef-d'œuvre qui n'a d'égal que le portrait de la femme folle, dans Prov., IX, 13-18 :

L'eau furtive est bien douce;
Le pain qu'on mange en cachette a des charmes particuliers...

L'esprit de pareils poèmes est ainsi parfois plus qu'à demi profane. C'était presque de la libre philosophie. Dieu pourtant s'y appelle *Iahvé*[1]. Une sorte de compromis s'était établi entre le iahvéisme et la sagesse commune à toutes les nations. La religion n'enserre pas encore l'homme tout entier; la vue du monde n'est pas interceptée; le fanatisme existe à peine, ou du moins n'empêche pas l'exercice individuel de l'esprit.

Cet essai de culture profane n'était pas, du reste, un fait isolé dans l'Orient sémitique. Les tribus voisines de la Palestine, tels que les *Beni-Kédem* ou *Orientaux*, participaient à la même philosophie[2]. La tribu iduméenne de Théman, en particulier, était célèbre par ses sages[3]. La place

1. יהוה est employé dans toutes les parties des Proverbes, même dans Agour et la Femme forte. קדשים (les Saints), pour Dieu, se trouve deux fois dans les Proverbes : IX, 10; XXX, 3. Cf. Osée, XII, 1.

2. I Rois, V, 10.

3. Jérémie, XLIX, 7; Obadia, 9; Baruch, III, 22-23. Comparez Job, XV, 10, 18, 19.

du roi Lemuel ou Limmudel[1], dont nous sommes censés avoir un début de poème gnomique, n'est pas probablement plus à chercher dans une dynastie arabe ou araméenne que dans la série des rois palestiniens. Il semble bien, cependant, qu'il y eut un mode de culture intellectuelle, se traduisant par la forme parabolique, dont le peuple juif nous a seul transmis le souvenir, mais qui ne lui était pas exclusivement propre. Il est même possible que, parmi les monuments de la sagesse hébraïque, se trouve plus d'un fragment de la sagesse des tribus voisines, caractérisée, comme celle d'Israël, par la forme sentencieuse, le parallélisme et le jeu qui consistait à commencer chaque strophe par les lettres de l'alphabet dans leur ordre cadméen[2].

Un livre extraordinaire nous est resté comme l'expression de ce moment unique où, malgré le fardeau de sa vocation religieuse, Israël leva vers le ciel un regard hardi[3]. Le livre de Job est un des

1. Prov., XXXI, 1-9. L'idée que *massa* (Prov., XXX, 1, et XXXI, 1) serait un royaume d'Arabie n'a aucune vraisemblance.

2. Le petit poème de la Femme forte et le Ps. XXXVII (assez ancien) présentent déjà cette particularité.

3. Les analogues littéraires du livre de Job sont : Amos, Joël, Osée, Isaïe, le cantique d'Ézéchias et les psaumes des *anavim*. Voir ci-après, p. 130 et suiv. On dirait que le livre a été com-

monuments les plus étonnants que nous ait légués le passé de l'esprit humain. Cette admirable composition, qui a sûrement été écrite par un Israélite, mais qui aurait pu être aussi bien l'œuvre d'un Thémanite ou d'un Saracène[1], nous apparaît au sommet des deux pentes du génie hébreu, celle qui monte et celle qui descend. Il traite la question même qui est au cœur du judaïsme. C'est le livre hébreu par excellence, et, chose qui montre bien combien le siècle dont Ézéchias est le centre fut libre et large, ce n'est pas un livre sacré; c'est bien un livre de philosophie; il n'enseigne pas, il discute.

Comment se fait-il que, sous l'empire d'un Dieu juste, le méchant réussisse fréquemment, tandis que l'homme juste, fréquemment aussi, est frappé de malheurs immérités? La question était pour l'Israélite absolument capitale. On peut dire que la lutte contre cette antinomie est l'histoire du ju-

posé par un *anav*. Comp. aussi Is., XIX, 5, et Job, XIV, 11. Pour plus de développements, voir l'étude en tête de ma traduction du *Livre de Job* (Paris, Lévy, 1858).

1. L'attention à ne pas employer le mot de *Iahvé* dans la discussion philosophique implique bien que Job et ses amis sont, pour l'auteur, étrangers au iahvéisme. De même, les narrateurs sacrés évitent de mettre le nom de Iahvé dans la bouche de non-israélites, et le narrateur élohiste s'interdit ce nom avant la révélation du Sinaï. Le livre de Job et les livres sapientiaux s'interdisent également *Sebaoth*.

daïsme tout entier. L'histoire du judaïsme est un long effort de six cents ans pour arriver aux solutions que la croyance à l'immortalité de l'individu fournit tout d'abord aux races aryennes. Plus avancés par certains côtés que les autres peuples, les Beni-Israël virent bien que les récompenses et les châtiments d'outre-tombe sont chose vaine, sans réalité. C'est dans le cercle de la vie réelle qu'il faut chercher l'équilibre de la justice suprême. Posé de cette façon, le problème est absolument insoluble, ou plutôt il implique une fausse majeure, c'est que ce monde est gouverné par une conscience claire et déterminée, par une Providence réfléchie, ayant souci d'être juste envers l'individu. L'exagération du dogme de la Providence est la grande erreur du judaïsme et de l'islam. Si Iahvé est le Dieu juste par excellence, et si tout ce qui arrive dans le monde se fait par Iahvé, ou du moins à sa connaissance, il faut que la liquidation finale des comptes du créateur avec sa créature se solde par une balance exacte entre le mérite et la récompense. Crime et châtiment sont synonymes. Celui qui a semé le bien, récoltera le bien; celui qui a semé le mal, récoltera le mal [1]. Quoi de plus contraire

1. Osée, VIII, 7; X, 13; Job. à chaque page. Voir t. I, p. 132.

à l'expérience journalière des faits de ce monde? Éliphaz cherche en vain une réponse à l'objection de ceux qui disaient :

> Qu'en saura Dieu?
> Peut-il juger à travers la nuit sombre?
> Les nuages l'empêchent de voir;
> Il se promène sur la voûte du ciel[1].

Une connaissance plus étendue de l'univers et surtout l'habitude de distinguer entre la raison consciente et la raison inconsciente ont à peu près supprimé pour nous, en laissant à la place une effroyable plaie béante, le problème qui tourmentait ces vieux sages. Il n'y a pas eu guérison, il y a eu extirpation, et l'extirpation sera peut-être mortelle pour l'humanité. Pour l'Hébreu, étranger à l'idée de l'infinité de l'univers et n'ayant pas la moindre notion de l'inconscience de la raison suprême, la situation était sans issue. Jusqu'à un certain point, elle était tenable pour les prophètes, pour un Isaïe par exemple, ne voulant considérer que la race et la nation, sachant se contenter, pour le train ordinaire des choses, d'une justice sommaire, et vivant dans l'attente d'un jour de réparations absolues, où toutes les choses faussées par l'homme seront rétablies en leur droit sens. On

1. Job, XXII, 13-14.

expliquait bien la chute du royaume du Nord par ce fait qu'il n'avait pas pratiqué un iahvéisme assez pur [1]; mais il était difficile de prouver que, dans ces terribles avalanches assyriennes, il y avait une ombre de discernement du juste et de l'injuste. Le pauvre Ézéchias, tout homme accompli qu'il était, passe sa vie, au moins avant la catastrophe de Sennachérib, comme l'oiseau sur la branche, à épier d'où souffle le vent. Que dire surtout de la justice divine à l'égard des individus? Non seulement la vertu n'est pas ici-bas récompensée; on peut presque dire qu'elle est punie. C'est la bassesse qui est récompensée; les profits sont tous pour elle; sans cela les habiles lui tourneraient le dos. La vertu héroïque, celle qui va jusqu'à la mort, trouve dans son héroïsme même l'exclusion de toute rémunération possible.

C'était, on le voit, le problème de la morale, de la vertu, du devoir, qui se posait, dès le VIII[e] siècle avant Jésus-Christ, avec une netteté redoutable. L'auteur du livre de Job ne le résout pas, et certes il en est excusable. Kant le résout en le supprimant; l'impératif catégorique, qui est son Iahvé, manque de parole à l'homme de la manière la plus indigne. Le souci extrême qu'Israël a de l'honneur de son

1. II Rois, XVII.

Dieu ne lui permet pas de le croire capable d'une telle banqueroute. De là une lutte sans fin contre la réalité.

L'excellence du livre de Job est de présenter cette lutte dans un cadre d'une admirable grandeur. Un homme irréprochable est frappé de malheurs qui viennent tous des fatalités de la nature ou de l'humanité, mais qui, selon l'idée du temps, sont attribués à l'action directe de Iahvé. Job se soumet à la volonté divine, mais maudit la condition humaine exposée à de telles épreuves. Moins sages que lui, ses trois amis, l'un d'eux surtout, Éliphaz, appartenant à l'école des sages de Théman, cherchent la cause de ses infortunes et croient la trouver dans des crimes cachés que Job a dû commettre. La conscience humaine est si obscure! Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. On est souvent impur aux yeux de Dieu sans le savoir. Job, qui a la certitude de son innocence, proteste, et, pour se défendre, se laisse aller à des paroles hardies, qui semblent incriminer la justice de Dieu. Ses amis le traitent d'impie [1]. Iahvé apparaît alors, du sein de la tempête, et, blâmant les amis de leur dureté, Job de sa

1. Le discours d'Élihou (ch. XXXII-XXXVII) est certainement une interpolation. C'est, du reste, un morceau insignifiant et sans valeur doctrinale.

témérité, écrase à coups de foudre l'orgueil de l'homme qui prétend comprendre quelque chose aux œuvres de Dieu. Job s'humilie; Dieu le rétablit dans son premier état, lui rend même tout au double; au lieu de sept fils, il en a quatorze; au lieu de trois mille chameaux, il en a six mille. Il meurt rassassié de jours.

Le trait de génie de ce poème, c'est l'indécision de l'auteur, en un sujet où l'indécision est le vrai. Toutes les solutions sont essayées par les interlocuteurs; aucune n'est définitivement retenue. Tantôt la justice retrouve son compte dans l'ensemble de la tribu; tantôt la famille est l'unité qui explique tout. Un homme inique peut prospérer, c'est vrai; mais ses enfants sont peu considérés après lui; on tire de leur ventre avec des crocs les richesses mal acquises de leur père. A quoi Job répond que c'est là une sanction peu efficace, puisque, dans le scheol, on ne sent rien, on ne voit rien, on ne se souvient de rien[1].

L'auteur est-il même entièrement satisfait du dénouement qu'il propose? On en peut certes douter. Mais ce dénouement est bien celui qu'exigeait la pensée hébraïque. Le livre de Tobie, frère

1. Job, XIV, 21-22.

de celui de Job, à huit siècles de distance, se contente de la même solution[1]. Tobie est frappé de cécité dans l'exercice d'un acte pieux; le cas, par conséquent, est plus étrange encore que celui de Job. Tobie persiste à espérer en Iahvé. Il est guéri; il meurt très vieux, voit ses enfants bien établis, Ninive, l'ennemie de son peuple, ruinée. Que pouvait-il désirer de plus? Judith a également pour récompense de vivre cent vingt ans, et de mourir entourée d'honneurs, au milieu de son peuple, sauvé et heureux par elle[2]. Les malheurs qui arrivent aux fidèles de Iahvé sont une épreuve passagère. Iahvé se doit de les en tirer et même de leur donner une compensation pour ce qu'ils ont souffert. Cette compensation a toujours lieu dans cette vie. La mort n'a rien dont l'homme puisse se plaindre, quand il meurt vieux, en laissant derrière soi une famille nombreuse pour conserver son nom.

Cette théorie enfantine était chaque jour plus ébranlée; il faudra six siècles encore, il faudra des martyrs pour qu'Israël sorte de ces deux dogmes inconciliables : « Dieu est juste; l'homme est passager », par l'expédient désespéré de la résurrection

1. *Hist. des orig. du christ.*, VI, 228-237.
2. *Ibid.*, V, 29 et suiv.

et du règne de mille ans[1]. L'immortalité absolue, le vieil Israël ne l'admit jamais; cela eût fait de l'homme un dieu. Mille ans, c'est bien long, et vraiment le martyr qui aura vécu ce temps-là, au sein d'une Jérusalem devenue la capitale du monde, devra être content.

C'est dans le livre de Job que l'on voit au plus haut degré la force, la beauté, la profondeur du génie hébreu. Le Pentateuque, Isaïe, les Psaumes ont exercé une bien plus grande action sur le monde. *Job* a produit l'étonnement, la terreur; le moyen âge n'osa le traduire[2]; il est surprenant qu'il soit resté dans le Canon. Si le Cantique des Cantiques prouve qu'Israël fut jeune à son jour, le livre de Job prouve aussi qu'à son jour il pensa librement. Certes, les limites du développement philosophique qui pouvait sortir d'un tel esprit se laissent entrevoir. L'immensité du Dieu de Job ne devait pas permettre un complet embrassement du *cosmos*. L'étude ana-

1. C'est ce qui sera expliqué dans le tome IV de cet ouvrage, si j'ai le temps et la force de l'écrire. Voir *Hist. des orig. du christ.*, t. I, 56-57, 290 et suiv.; II, 97-98; t. III, 196-197, 379, 413 et suiv., 529-530; t. IV, 446, 447, 468; t. VI, 220.

2. « Ces paroles sont de si fort latin et plaines de si grant mistère que nus... ne les devroit oser translater, car lais gens pouroient errer;... et pour ce les trespasserai-je. » Guyart Des Moulins. *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVIII, p. 449.

lytique de la réalité était impossible sous l'empire d'un tel maître. La donnée fondamentale de notre système du monde, la fixité des lois de la nature, ne saurait être conciliée avec une volonté aussi absolue, s'étendant à tous les détails de l'univers. L'auteur du livre de Job, vivant des milliers d'années, ne fût jamais arrivé à la science, comme les Grecs l'ont conçue et comme le génie moderne l'a définitivement créée. Mais il fût arrivé à une philosophie très raffinée. Il eût senti la nécessité d'introduire la nuance dans ses hautaines affirmations. Il eût vu qu'un Iahvé tel qu'il se l'imagine ne saurait être juste, que les choses ne se passent pas du tout comme il le croit, qu'aucune volonté particulière ne gouverne le monde, et que ce qui arrive est le résultat d'un effort aveugle tendant en somme vers le bien.

A ce point de vue nouveau, il eût compris qu'aucun homme n'a jamais été, comme son héros, en butte à des coups systématiques du sort; que Job a bien tort de maudire le jour de sa naissance, puisque ce jour a été pour lui la cause de plus de bien que de mal; que ses richesses, Dieu ne les lui a pas plus enlevées qu'il ne les lui avait données; enfin que, pour fermer la bouche à ses superficiels amis, il n'avait qu'une observation à faire,

c'est que le mal moral n'exerce aucune action appréciable sur le cours des faits physiques, si bien qu'au nom de la morale même, il faut absolument écarter l'idée de récompense et de châtiment de l'ordre des faits contingents. La justice lui fût apparue dans l'avenir; il eût vu qu'elle fait défaut dans le présent, qu'elle est l'œuvre lente de la raison, non une sorte de loi immanente du monde. Cet intelligent Israélite, au XVII[e] siècle, aurait été Spinoza; de nos jours, il serait un de ces juifs amis du vrai, qui se résignent au tardif avènement du règne de la justice, sachant fort bien que les impatiences des hommes ne peuvent rien pour avancer la marche des choses. Au fond, les *beni élohim* ont raison; la création est bonne et fait beaucoup d'honneur à l'Éternel; les objections du *Satan* contre l'œuvre de Dieu sont essentiellement déplacées; mais des milliards de siècles sont probablement nécessaires pour que le Dieu juste soit une réalité. Attendons.

Le travail qui s'accomplit sous le règne d'Ézéchias consista en grande partie, nous l'avons vu, à sauver, dans le naufrage du royaume d'Israël, les textes hébreux écrits dans le Nord. Le livre de Job fut-il du nombre de ces écrits, et la liberté d'esprit qu'on y remarque est-elle un fruit de l'air plus libre qu'on respirait dans les tribus restées près de la vie

nomade? Cela est possible assurément. Un autre ouvrage, toutefois, dont l'origine israélite peut être plus certainement affirmée, c'est le Cantique des Cantiques[1]. Ce joli poème fut sûrement conçu dans le Nord. L'opposition de Jérusalem et de Thirsa[2], capitale du royaume d'Israël avant Samarie, et aussi le rôle presque ridicule qu'y joue Salomon, suffiraient pour le prouver. Dans les mariages, il était d'usage de réciter et de chanter des scènes d'amour dialoguées, dont le thème, varié en épisodes divers, roulait toujours sur le même sujet : une jeune bergère du Nord, enlevée par les pourvoyeurs du harem de Salomon, reste fidèle à son amant, malgré les séductions de la cour. Toutes les scènes qui servaient à rendre cette idée unique se terminaient par le même tableau, la jeune fille endormie dans les bras de son amant[3]. Cela se savait par cœur; le plan de l'œuvre étant très lâche et la prosodie de tels morceaux n'ayant rien de fixe, on pouvait se permettre les changements que l'on voulait, ainsi que font les improvisateurs italiens. Après la destruction du royaume d'Israël, la perte

1. Voir l'étude que j'ai mise en tête de ma traduction (Paris, Lévy, 1860).

2. Cant., VI, 4.

3. C'était ce qu'on appelait, קול חתן וקול כלה, Jérémie, VII, 34; XVI, 9; XXV, 10.

d'un tel *scenario* était tout à fait à craindre. Nous admettons volontiers que le *Sir has-sirim* fut écrit d'abord par les lettrés d'Ézéchias, sans être sûrs que le texte tout à fait défectueux qui est venu jusqu'à nous soit celui qui fut alors fixé par le *kalam*.

Un genre qui fut, au contraire, l'œuvre propre de Jérusalem, commença de se développer richement sous Ézéchias. Le *sir* ou cantique était vieux comme les peuples sémitiques eux-mêmes; mais les anciens âges, peu mystiques, avaient tout à fait ignoré les raffinements qu'on pouvait porter dans les modulations du sentiment. Vers le temps d'Ézéchias, le *sir* se diversifie à l'infini. Ce n'est plus, comme autrefois, l'écho poétique d'un fait extérieur; c'est la méditation de l'âme sur la situation que lui créent les injustices des hommes et ses propres défaillances. Le *sir* se rapprochait ainsi du *masal*, et quelquefois il était difficile de discerner entre l'un et l'autre. Le petit poème de ce genre s'appelait *mizmor*. La musique en était l'accompagnement ordinaire. Il est douteux qu'au temps d'Ézéchias, le *mizmor* eût un emploi dans la liturgie; mais la tendance était déjà de ce côté. Beaucoup d'hommes pieux auraient voulu dès lors que le sacrifice fût aboli et remplacé par la louange (*toda*). En tout cas, le *mizmor*, chanté sur une des variétés de la lyre ou

de la guitare (*nébel*, *cinnor*, *negina*), était la manière de parler à Dieu, de s'entretenir avec lui. Nous verrons bientôt Ézéchias prier sous cette forme. C'est dans la génération suivante que le *mizmor* produira ses chefs-d'œuvre. Il fleurit pourtant dès le temps où nous sommes. Deux ou trois fois, on voit Isaïe s'exprimer sur le ton d'un psalmiste accompli[1].

Ainsi fut inauguré le psaume, cette création littéraire la plus belle peut-être, et certainement la plus féconde du génie d'Israël. La prière antique, accompagnée de danses et de cris, pour attirer l'attention du dieu, était rejetée parmi les ridicules naïvetés d'un âge grossier. La prière du cœur venait de naître. Le piétisme sobre et ferme des *anavim* montra ici sa haute originalité. D'un genre froidement patriotique et solennellement officiel, il fit l'hymne pur; d'un bruit confus il fit une lyre décacorde, se prêtant à toutes les effusions subjectives de l'âme meurtrie par les duretés de la vie. L'homme pieux eut dès lors une consolation, un *alibi* au milieu de ses troubles, une chapelle intime où il put se livrer à des dialogues secrets avec son créateur bienveillant. Avant de se montrer dur pour ces

1. Isaïe, XII, 1 et suiv., 4 et suiv.

rêves du passé, il faudra se rappeler le parti merveilleux que l'Église sut tirer du chant des Psaumes, supputer les âmes tendres et bonnes que la harpe d'Israël a consolées.

Commença-t-on, dès l'époque d'Ézéchias, à grouper en un recueil les pièces lyriques que l'on possédait d'époques plus anciennes? Cela serait conforme à l'esprit du temps; l'académie d'Ézéchias aurait trouvé là un emploi bien naturel de son activité. Mais un tel recueil, s'il avait été fait, nous serait arrivé, en paquet ficelé à part, dans la collection générale des Psaumes, ainsi que la chose se passa pour les Proverbes. Or aucun des cinq livres qui composent aujourd'hui le livre des Psaumes ne saurait être la collection qui aurait été ainsi formée sous Ézéchias.

Le mot de « siècle d'Ézéchias » ne serait pas déplacé pour désigner ce remarquable ensemble littéraire que produisit le génie hébreu vers la fin du VIIIe siècle et le commencement du VIIe siècle avant Jésus-Christ. L'usage, dérouté par les fausses idées chronologiques de la critique orthodoxe, ne l'a pas adopté. Une telle expression supposerait, d'ailleurs, dans ce petit monde palestinien, une ampleur de vie que la Grèce, l'Italie, l'Europe moderne ont seules connue. De grosses lacunes empêchaient

le cadre de la société israélite de pouvoir devenir comme la Grèce le modèle complet d'une société civilisée. L'Assyrie toute-puissante mettait la Palestine dans l'état où se fût trouvée l'Hellade, si la Perse l'eût vaincue, deux cents ans plus tard. L'emploi beaucoup plus répandu de l'écriture donnait à la Syrie du VIIIe siècle sur la Grèce du même temps[1] une avance énorme; mais la liberté civique a des avantages que rien ne compense. Le génie grec, tout renfermé qu'il était dans le cercle étroit des chants homériques et hésiodiques, se décelait déjà comme plus compréhensif, plus étendu, plus laïque, si j'ose le dire. L'esprit grec l'emportera dans l'ordre intellectuel, philosophique, politique; mais les questions religieuses et sociales échapperont à sa sérénité enfantine. Isaïe a planté le drapeau de la religion de l'avenir, quand Solon et Thalès de Milet ne sont pas nés encore. On est enragé de justice à Jérusalem, quand, à Athènes et à Sparte, nulle protestation ne s'élève contre l'esclavage, quand la conscience grecque, dans les conjonctures embarrassantes, est satisfaite de cette raison péremptoire : Διὸς δ'ἐτελείετο βουλή.

1. Vers 700 avant Jésus-Christ, quelques îles de la Grèce pratiquaient seules l'alphabet cadméen.

CHAPITRE VII

INVASION DE SENNACHÉRIB.

La domination assyrienne n'était que militaire. L'œuvre de la conquête avait sans cesse besoin d'être refaite. Le passage des armées n'était pas suivi, comme cela eut lieu pour la domination romaine, d'une sorte de conquête administrative et civile. Sargón, qui, au commencement de son règne, avait paru si terrible à la Syrie, fit peu parler de lui en ce pays durant les quinze années qui suivirent.

Les nuages qui obscurcirent la fin de son règne[1] purent encourager la révolte. Ézéchias cessa de payer le tribut[2] et rompit ainsi les liens de vassalité qui l'attachaient à Ninive. En même temps, il entamait des négociations avec l'Égypte, avec

1. Maspero, *Hist. anc.*, p. 431-432, 4e édit.
2. II Rois, XVIII, 7.

l'Éthiopie surtout, qui était alors au comble de sa puissance[1] et qui entretenait avec la Syrie des relations très suivies.

Il semble qu'en tout cela Ézéchias suivait les conseils de Sebna[2], qui avait, à ce qu'il paraît, conservé son crédit à la cour, sous un autre titre[3]. Isaïe continuait ses intrigues et ses déclamations contre lui. On peut rapporter à ce moment le manifeste où Jérusalem est désignée par le nom symbolique d'*Ariel*[4].

Ariel sera broyé dans un an par des masses compactes qui approchent. Ce sera sa faute; Ariel n'écoute pas les prophètes; il ne pratique que le culte extérieur; nul ne songe au vrai culte, qui est le culte du cœur. La justice est mal rendue.

Puisque ce peuple ne me rend hommage que de bouche et ne m'honore que des lèvres, et que son cœur est loin de moi, et que sa piété se borne à des préceptes d'hommes, à une leçon apprise, je vais continuer à faire avec ce peuple des choses surprenantes, singulières, où la sagesse de ses sages ne verra goutte, où l'intelligence de ses gens d'esprit se voilera[5]. Malheur aux

1. Isaïe, ch. XVIII, supposant une étonnante connaissance de l'Afrique centrale. Cf. Maspero, *ibid.*, p. 410 et suiv.

2. Voir ci-dessus, p. 12 et suiv.

3. Dans Isaïe, XXII, 15, Sebna est *soken;* ailleurs, il n'est plus que *sopher*.

4. Is., ch. XXIX. Le morceau d'Isaïe, de XVII, 12, à XVIII, 7, paraît de la même situation.

5. Allusion aux machinations de Sebna et de son parti.

artisans de trames profondes, croyant cacher leurs desseins à Iahvé, travaillant dans les ténèbres et disant : « Qui peut rien voir à ce que nous faisons? » O perversité! Le potier pas plus estimé que l'argile! L'œuvre disant de l'ouvrier : « Je ne le connais pas »! Le vase disant de celui qui l'a fabriqué : « Il n'y entend rien. »

L'Éthiopie a envoyé des messagers en Judée. Le prophète défend qu'on les écoute. Tant que Iahvé le veut, la force sera aux Assyriens. Quand Iahvé le voudra, les Assyriens seront écrasés; leurs cadavres couvriront la Judée, et serviront de proie aux oiseaux. Alors les Éthiopiens reviendront pour offrir des offrandes à Iahvé[1]. Le triomphe des *anavim*, des *ébionim* sera complet. Ce sera la fin des violents (*arisim*), des railleurs (*lécim*), des juges iniques, des pervertisseurs du droit. Les égarés reviendront à la sagesse; les rebelles se plieront à l'instruction.

L'assassinat de Sargon, dans son palais de Khorsabad, vers 704, ne fit qu'accentuer, dans les provinces, le mouvement de révolte contre la puissance ninivite. Sennachérib, fils et successeur de Sargon, eut presque à reconquérir tout ce que son père avait

1. Il est remarquable que les Éthiopiens sont toujours montrés par les prophètes comme ayant de la propension vers le culte de Iahvé et qu'ils sont pour ce motif traités avec plus de faveur que les autres *goïm*.

tenu par la force[1]. Élulée, roi de Sidon, refusa le tribut, et son exemple fut suivi par le roi d'Askalon. Les habitants d'Ékron, mécontents de Padi[2], que Sargon leur avait donné pour roi, se saisirent de sa personne et l'envoyèrent à Ézéchias. C'était en même temps lui faire don de leur ville. Ézéchias accepta; mais, au lieu de mettre Padi à mort, comme le voulaient les Ékronites, il se contenta de le retenir prisonnier. Plus prudents qu'Élulée et Ézéchias, les petits princes d'Arvad, de Gebal, d'Asdod, les rois de Moab et d'Ammon gardèrent la neutralité jusqu'à ce que la fortune se décidât d'un côté ou de l'autre.

A Jérusalem, le parti militaire et patriote poussait vivement à ne pas manquer une occasion qu'il croyait excellente pour écraser l'éternel danger de la liberté de l'Orient. Ce parti militaire paraît avoir été presque indifférent en religion; ce n'était pas, du moins, des iahvéistes de l'école réformée; ils ne repoussaient pas les images sculptées[3]; ils étaient durs, peut-être injustes envers les gens du peuple, comme le sont souvent les aristocrates.

1. Schrader, *Die Keil. und das A. T.*, p. 285 et suiv.; G. Smith, *History of Sennacherib* (Londres, 1878); Maspero, p. 433 et suiv.

2. פדה[אל].

3. Isaïe, XXX, 22.

Vis-à-vis d'eux, tranchait, comme le blanc sur le noir, le parti de la théocratie démocratique et du puritanisme religieux, ennemi de l'État laïque, des précautions militaires, ne voulant entendre parler que de réformes sociales et religieuses.

Dans un an, disaient-ils [1], la ville sera détruite; elle deviendra le refuge des bêtes, jusqu'à ce qu'un esprit d'en haut soit répandu, et que tout soit transformé. Le désert alors fleurira; la paix universelle règnera au sein d'une prospérité sans mélange. Ce sera le fruit de la justice, fruit elle-même de l'attention que l'on prêtera aux discours des prophètes inspirés par Iahvé.

Les femmes, à ce qu'il semble, étaient du parti des politiques, plutôt que de celui des prophètes [2]. Isaïe les regarde en général comme des ennemies de la réforme et est pour elles très sévère [3]. Dans une de ses pièces les plus violentes, il apostrophe les insoucieuses qui, préoccupées de leur parure, ne veulent pas croire aux malheurs futurs. C'étaient probablement les dames de la famille royale que le rude prophète visait. Nous verrons, en effet,

1. Isaïe, XXXII, 9 et suiv.
2. Isaïe, XXXII, 9-20.
3. Voir t. II, p. 497-498, et ci-après, p. 122-123, 147, 183.

plus tard [1], que les femmes de l'entourage d'Ézéchias étaient très peu favorables aux doctrines austères des réformés.

Il est rare qu'on serve en même temps plusieurs causes, même bonnes. L'homme de foi est toujours un danger politique; car il met sa foi avant l'intérêt de la patrie. Le parti des prophètes l'a emporté dans l'histoire. Ils étaient pour la soumission à l'Assyrie, et, vu l'impossibilité de vaincre une si forte puissance, on ne peut pas dire qu'ils eussent tort. Si Sebna n'eût pas été contrebalancé par Isaïe, il est probable que Jérusalem aurait eu, sous Ézéchias, le même sort que Samarie sous Hosée. Mais le métier de décourageur est triste; il faut être bien sûr d'avoir les paroles de Iahvé pour se croire obligé de dire à un peuple vaincu : « Soumettez-vous; ne faites rien pour la revanche; vous seriez infailliblement battus. »

C'est là pourtant l'idée qui remplit les manifestes d'Isaïe vers le temps où nous sommes. Toutes les ressources de ce talent virulent et populaire sont employées à déclamer contre la diplomatie et les préparatifs militaires, contre l'alliance égyptienne surtout [2]. Cette alliance a été conclue sans con-

1. Voir ci-après, p. 122-123.

2. Isaïe, ch. XXX, XXXI, XXXII, trois surates distinctes.

sulter la bouche de Iahvé. Iahvé n'en veut pas. Tout ce voyage de cadeaux à travers l'Arabie Pétrée finira par des désastres.

Malheur à ceux qui descendent en Égypte pour y chercher de l'aide, qui s'appuient sur des chevaux, qui mettent leur confiance dans le nombre des chars et la force des cavaliers, mais qui ne tournent pas leurs regards vers le Saint d'Israël, ne se soucient pas de Iahvé[1]! Lui aussi, il est habile; il dispose du mal; il ne retire pas sa parole; il se lève contre la maison des méchants et contre les alliés des impies. Mesraïm est un homme, non un dieu; ses chevaux sont chair et non esprit. Iahvé étend sa main, le protecteur trébuche, et le protégé tombe, et tous deux périssent ensemble.

Il y a des gens superficiels qui veulent qu'on leur prêche selon leurs illusions et non selon la vérité, qui s'impatientent quand on leur parle de Iahvé. Malheur à eux! Le salut viendrait par la conversion, par la réforme de la société.

...Vous ne l'avez pas voulu; vous avez dit : « Non; à cheval! à cheval! » Eh bien! vous en aurez du cheval. « Au galop! au galop! » Ah! le beau galop sur vos talons! Mille, à la menace d'un seul, à la menace de cinq, vous fuirez, jusqu'à ce que vous restiez comme une perche sur le sommet d'une montagne, comme un signal sur la colline...

Le prophète se repose, en finissant, sur des perspectives heureuses. Assur sera exterminé sans

1. Comp. XXX, 16, et Psaumes XX, 8; XXXIII, 17; LXXVI, 7; CXLVII, 10.

l'intervention d'une épée maniée par l'homme. Le peuple renoncera à ses idoles d'argent et d'or. Il en jettera les morceaux aux ordures... Au lendemain de chaque crise, on croyait ainsi voir s'ouvrir un âge d'or social, où le roi serait juste, où les administrateurs seraient parfaits, où l'on écouterait les prophètes, où l'impie serait réduit à l'impuissance. Alors, même les étourdis sauront comprendre. « L'insensé ne sera plus appelé noble; l'intrigant ne sera plus dit libéral... »

Ne croirait-on pas entendre un sectaire socialiste de nos jours, déclamant contre l'armée, raillant la patrie, annonçant avec une sorte de joie les défaites futures, et se résumant à peu près ainsi : « La justice pour le peuple, voilà la vraie revanche; réformez la société, et vous serez victorieux de vos ennemis; là où le pauvre est victime, là où il y a de riches privilégiés, il n'y a pas de patrie. » Isaïe, hâtons-nous de le dire, sait donner à ces vérités dangereuses un éclat qu'elles n'ont jamais eu depuis. Le beau morceau politique que nous analysons finit par une théophanie de Iahvé qui respire le vieil esprit naturaliste et se confond, comme en un cinquième acte d'opéra, avec les reflets du bûcher d'Assur[1].

1. Is., XXX, 27 et suiv.

Voici Sem-Iahvé[1] qui vient de loin ;
Sa face brûle, l'incendie éclate,
Ses lèvres sont pleines de colère,
Sa langue est comme un feu dévorant.

Son souffle est un torrent débordé,
Où l'on plonge jusqu'au cou.

Il vient pour vanner les nations avec le van de la ruine,
Et passer la bride de l'égarement aux mâchoires des peuples.
Vos chants éclateront alors comme en la nuit de la fête ;
Votre joie sera celle des pèlerins qui viennent à la montagne de [Iahvé au son de la flûte....]

Oui, à la voix de Iahvé Assur tremble ;
Car Iahvé va le frapper de sa verge.
Et. à chaque coup de verge dont Iahvé le frappe,
Retentissent les tambourins et les harpes [des peuples] ;
La bataille est ardente autour de lui ;
Car depuis hier, la fosse de feu est préparée,
Préparée pour Assur, préparée pour le roi ;
On l'a faite large et profonde;
Du feu, du bois en abondance !
Le souffle de Iahvé, comme un torrent de souffre, la fait flamber.

Ce ne fut qu'au bout de trois ans que Sennachérib, vainqueur de ses ennemis, dans la région du Tigre et de l'Euphrate, put se tourner vers la Syrie et l'Égypte[2]. Il prit la vallée de l'Oronte et la côte, écrivit sa stèle sur les rochers du fleuve du Chien au nord de Beyrouth, comme l'avait déjà fait

1. Voir t. I. p, 288.

2. Pour les difficultés chronologiques résultant de II Rois, XVIII, 13; Isaïe, XXXVI, 1, voir Dillmann, *Der Proph. Jes.*, p.312-313. L'hypothèse qui substitue *Sargon* à *Sennachérib* est sujette à de trop graves difficultés.

Ramsès II, écrasa toutes les petites royautés phéniciennes, Tyr exceptée, ne fut arrêté que devant Ékron. Là il rencontra une première armée égyptienne, qu'il mit en pièces; il prit la ville, et tourna toutes ses forces contre Lakis, au sud du pays des Philistins.

Comment Ézéchias, qui avait trempé dans la ligue contre l'Assyrie, ne joignit-il pas ses forces à celles de l'Égypte et des villes philistines, pour arrêter Sennachérib à Ékron? Ce fut là, sans doute, une des suites de l'indécision que la turbulence des prophètes faisait régner dans les conseils du roi de Jérusalem. Isaïe n'était pas assez fort pour empêcher les patriotes israélites de se tourner vers l'Égypte et l'Éthiopie; mais son éternelle déclamation contre les précautions humaines et contre tout ce qui ressemblait à une politique de prévoyance, paralysait ce qu'aurait pu faire Ézéchias. Le bon sens naturel du roi et sa piété se neutralisaient.

L'armée assyrienne ravagea la Judée d'une effroyable manière[1]. L'émotion à Jérusalem fut extrême. Aucun préparatif n'avait été fait pour résister. Le mur de la citadelle était plein de brèches; on n'avait pas pris de mesures pour sou-

1. II Rois, XVIII, 13 et suiv., 27; XIX, 29 et suiv. Schrader, *Die Keil.*, p. 285 et suiv.; Maspero, *Hist. anc.*, p. 433 et suiv.

straire l'approvisionnement d'eau à l'ennemi[1]. Les prophètes eussent vu dans ces précautions une sorte d'injure à Iahvé. A ceux qui parlaient de chevaux, de chars de guerre, ils répondaient par leur éternel refrain : « Ceux-ci espèrent dans les chevaux, ceux-là dans les chars; nous, nous espérons dans le nom de Iahvé[2]. »

Quand la terreur était trop forte, de courts oracles circulaient, annonçant que Iahvé avait résolu de détruire l'armée d'Assyrie en Palestine même[3].

IAHVÉ A JURÉ CECI :

Oui, ce que j'ai résolu arrivera,
Ce que j'ai décrété s'accomplira.

J'écraserai Assur en ma terre,
Sur mes montagnes je le broierai.

Et son joug disparaîtra de dessus les hommes,
Son fardeau de dessus leur épaule.

Voilà le décret décrété sur toute la terre,
Voilà la main étendue sur toutes les nations.

Quand Iahvé Sebaoth a décrété, qui peut empêcher?
Sa main étendue, qui peut la ramener?

Les manifestes — nous dirions aujourd'hui les articles — d'Isaïe, à ce moment solennel, se suc-

1. Isaïe, XXII, 8-10.

2. Ps. XX, 8. II Chron., XXXII, 6-8, exprime bien cet état. Pour l'expression שם יהוה, cf. Isaïe, XXX, 27. Voir ci-dessus p. 100.

3. Isaïe, XIV, 24-27.

cèdent de jour en jour. Chose incroyable! Il ne semble pas le moins du monde affecté d'un état de choses dont il était en partie la cause. « Qu'as-tu donc à monter sur les toits[1], ville tumultueuse, bruyante, toujours agitée? » Il ne reproche aux malheureux Hiérosolymites que de ne pas assez jeûner et pleurer[2]. De toute la tribu de Juda, on s'entasse à Jérusalem. Cela ne sauvera personne; tous seront pris ensemble. Élam, Qir (les provinces les plus éloignées de l'Assyrie) approchent. La cavalerie s'établit aux portes, le siège va commencer.

Et ce jour là, vous irez inspecter l'arsenal du palais de la Forêt[3], et vous constaterez les nombreuses brèches de la Ville de David, et vous emmagasinerez les eaux de la Piscine inférieure[4], et vous ferez le recensement des maisons de Jérusalem, et vous abattrez des maisons pour fortifier la muraille, et vous ferez un réservoir entre deux murs pour les eaux de la Vieille piscine[5], et vous n'aurez pas d'yeux pour celui qui est cause de tout cela, et vous ne saurez pas reconnaître celui qui a préparé de loin ces catastrophes. En ce jour-là, ce à quoi le Seigneur Iahvé Sebaoth vous appelle, c'est à pleurer, à vous lamenter, à vous raser la tête, à ceindre le *saq*. Or voilà que, chez vous tout est plaisir, réjouissance, tuerie de bœufs, égorgement de moutons, mangerie de viande, beuverie de vin. « Mangeons et buvons, dites-vous,

1. Pour voir venir les événements.
2. Isaïe, XXII, 1-14.
3. Voir t. II, p. 133-134.
4. La piscine de Siloé.
5. Probablement la piscine d'Ézéchias. V. ci-dessus, p. 17-18.

car demain nous mourrons. » Mais l'arrêt de Iahvé nous a été révélé : « Ah! [je veux n'être pas,] si ce péché vous est jamais pardonné... » dit le Seigneur Iahvé Sebaoth.

Ézéchias prit le seul parti que ses tergiversations antérieures eussent laissé à son choix. Il envoya au camp de Lakis faire sa soumission au roi d'Assyrie[1]. Sennachérib lui imposa une contribution de trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Il fallut livrer tout l'argent qui se trouvait dans le temple et dans les trésors du palais, et cela ne suffit pas. Pour compléter la somme, on dut enlever le revêtement des portes du temple et détacher les riches chambranles qu'Ézéchias lui-même avait fait plaquer. Padi fut rétabli dans sa royauté d'Ékron, et reçut, en dédommagement de la prison que lui avait fait subir Ézéchias, quelques villes de Juda. Les rois d'Asdod et de Gaza furent également récompensés de leur fidélité à l'Assyrie, aux dépens d'Ézéchias.

Si la campagne s'était terminée de la sorte, le triomphe du iahvéisme eût été médiocre. La conscience nationale voulait quelque chose de plus éclatant. Soit que la légende, par les combinaisons historiographiques artificielles qui lui sont habituelles, se soit donné pleine carrière[2]; soit qu'en effet

1. Layard, *Monum. of Nineveh*, 2e série, pl. XXIII.

2. La contradiction des récits originaux se sent, II Rois, XVIII,

la campagne de Sennachérib ait mal fini pour les Assyriens, le parti prophétique raconta la chose comme une victoire complète de Iahvé. Sennachérib, à ce qu'il paraît, crut à une trahison d'Ézéchias et eut un retour offensif contre Jérusalem. Une armée égyptienne se formait à Péluse; Tahraqa accourait d'Éthiopie pour soutenir la coalition.

Sennachérib envoya, dit-on, de Lakis, les trois principaux personnages de son gouvernement, le tartan, le chef des eunuques et le grand échanson, avec des forces considérables pour obtenir la soumission complète de Jérusalem [1]. L'armée assyrienne campa près du conduit de la Piscine supérieure, dans la plaine qui est au N.-O. de Jérusalem [2].

entre les versets 16 et 17. On dirait qu'on a fondu ensemble les données relatives à deux expéditions assyriennes.

1. Tout l'épisode qui suit (Is., XXXVI-XXXIX; II Rois, XVIII-XX) a été tiré par l'éditeur d'Isaïe d'un livre où il y avait des pièces d'Isaïe. De là aussi l'a pris le dernier rédacteur des livres des Rois. L'éditeur d'Isaïe n'a pas puisé dans les livres des Rois; car il a en plus le cantique d'Ézéchias.

2. L'indication topographique est ici répétée de Isaïe, VII, 3, mot pour mot. Cela surprend; *à priori*, il est presque certain que le camp des Assyriens a dû être vers l'établissement russe actuel, endroit où ils interceptaient aux assiégés les eaux venant de Mamillah. C'est ce qu'on appelait la παρεμβολὴ τῶν Ἀσσυρίων. Là fut aussi le camp de Titus, celui des croisés, etc. Dans la vallée de Cédron, le campement serait invraisemblable. Il doit donc être question ici des conduites d'eau du N.-O., alimentant la pis

Les trois chefs assyriens exprimèrent le désir de parlementer, et le roi délégua, pour s'entendre avec eux, Éliaqim fils de Helqia, Sebna[1] et Ioah fils d'Asaf, le mazkir. Le grand échanson montra aux Juifs ce qu'il y avait de présomptueux dans la conduite d'Ézéchias, de vain dans l'alliance avec l'Égypte, ce roseau brisé qui perce la main de celui qui s'y appuie[2]. Leur Dieu Iahvé a été mécontenté par le roi, qui a eu la fâcheuse idée d'abolir son culte ailleurs qu'à Jérusalem[3]. Iahvé lui-même protège les Assyriens, puisqu'il leur livre sa terre. Les parlementaires finissaient, dit-on, par la raillerie. Les Juifs ont espéré dans les chars et les cavaliers de l'Égypte[4]. Les Assyriens leur donneront, s'ils veulent, deux mille chevaux, à condition qu'ils trouvent des cavaliers pour les monter[5].

Le peuple, selon le récit traditionnel, était sur la muraille et entendait tout cela. Les trois fonctionnaires juifs furent effrayés de l'effet que de

cine d'Ézéchias. L'épisode d'Achaz, au contraire, paraît avoir eu lieu vers la fontaine de la Vierge. V. t. II, p. 509.

1. Association peu vraisemblable.

2. Phrase familière aux prophètes (cf. Ézéch., XXIX, 6), peu vraisemblable dans la bouche de l'Assyrien.

3. Voir ci-dessus, p. 32, note 2.

4. Encore une idée des prophètes, mise dans la bouche de Rabsacès.

5. Peut-être allusion à Is., XXX, 16 et suiv.

tels discours pouvaient produire sur la foule. Ils prièrent le grand échanson de parler en araméen, langue qu'ils comprenaient, et non en hébreu. Mais le grand échanson continua de s'adresser à la multitude. Il n'aurait pas caché aux Hiérosolymites que le plan de son maître, après son retour victorieux de l'Égypte, était de les transplanter, pour les soustraire au voisinage de leur allié naturel; il promit que le pays qu'on leur donnerait vaudrait la Judée en fertilité. Iahvé est un Dieu impuissant; il ne les sauvera pas; Iahvé, au fond, est pour les Assyriens. Les dieux des autres peuples n'ont sauvé aucun de leurs clients des mains des Assyriens.

La conduite d'Isaïe en ces circonstances difficiles, paraît avoir été des plus correctes [1]. Le prophète assurait que Iahvé saurait venger son honneur, que les Assyriens pourraient bien encore par leur présence empêcher une fois la moisson, mais que l'année d'après les semailles se feraient, qu'en aucun cas l'ennemi n'assiègerait Jérusalem. Iahvé sera le plus fort. Le juste sera sauvé.

« Qui est le juste? » demandaient les railleurs.

> C'est celui qui marche droit et parle vrai,
> Qui refuse les gains de l'iniquité,
> Qui secoue la main pour repousser les présents ;

1. Isaïe, ch. XXXIII.

Qui ferme son oreille quand on lui parle de sang,
Qui clot ses yeux quand on lui propose le mal;
Voilà celui qui habite sur les pics,
Qui a pour asile les créneaux du rocher;
Son pain lui est garanti d'avance,
Sa ration d'eau est assurée [1].

Un seul cri sortit de la bouche des piétistes durant ces jours d'angoisse :

Iahvé est notre juge,
Iahvé est notre législateur,
Iahvé est notre roi;
C'est lui qui nous sauve.

Effectivement, les affaires de Sennachérib s'embrouillaient de plus en plus. Tarhaqa, qui venait de conquérir l'Égypte, s'avançait pour l'attaquer. On apprit bientôt que l'armée assyrienne quittait la Judée et le pays des Philistins pour aller au-devant de l'Éthiopien [2]. On respira dans Jérusalem; les crocs du monstre qui tenait la ville enserrée commençaient à se relâcher.

On éclata de joie quelques semaines après. L'armée assyrienne n'existait plus; elle avait été

1. Allusion au rationnement du pain et de l'eau, pendant le siège.

2. L'ordre du jour d'Isaïe, conservé dans la légende II Rois, ch. XIX et dans Isaïe, ch. XXXVII, est d'une authenticité douteuse.

détruite dans la Basse-Égypte, plus ce semble par les maladies que par l'épée des ennemis[1]. Sennachérib regagna Ninive en fuyard.

Quel triomphe pour Iahvé! Les prophéties d'Isaïe s'étaient accomplies de point en point. Ézéchias avait vaincu, parce qu'il avait eu confiance en Iahvé seul. Très vite la légende se forma. On se rappela les oracles d'Isaïe, annonçant que l'armée de Sennachérib serait exterminée en Judée, sans le secours de la main de l'homme[2]. La peste, dans l'antiquité, était toujours attribuée à un Dieu ou à un ange exterminateur[3]. On raconta bientôt que le *maleak Iahvé*, en une nuit, avait tué cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens, et que, le lendemain matin, la plaine était couverte de cadavres. Les Égyptiens expliquèrent également la disparition de l'armée assyrienne par un miracle[4].

Le règne de Sennachérib se prolongea longtemps encore, brillant et prospère[5]. Plus tard, il fut, dit-on, assassiné par deux de ses officiers, Adrammélek et Saréser, pendant qu'il priait dans un

1. Hérodote, II, 141.
2. Voir ci-dessus, p. 102.
3. Se rappeler l'ange d'Arevna.
4. Hérodote, *l. c.;* Maspero, p. 440.
5. Maspero, p. 440 et suiv.

temple. Cette fin fut considérée comme une suite de la vengeance divine. Les annalistes juifs en avancèrent la date pour la rapprocher de l'extermination prétendue et rendre plus complète la vengeance de Iahvé. Les ennemis de la théocratie n'ont pas le droit de mourir sans que leur mort soit une punition du ciel.

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES ANNÉES D'ÉZÉCHIAS; TRIOMPHE DE LA DÉMOCRATIE THÉOCRATIQUE.

Par la disparition de Sennachérib, Ézéchias se trouva porté à un degré de puissance supérieur à celui dont il avait disposé dans la première partie de son règne. Les petits princes voisins, qui s'étaient enrichis de ses disgrâces, s'empressèrent de se remettre bien avec lui. Les présents lui arrivèrent de tous les côtés. Ses trésors, qu'il avait dû vider pour payer sa rançon, se remplirent promptement[1]. La sécurité du côté de l'Assyrie était absolue. Comme tout État bicéphale, l'empire fondé sur l'union momentanée de Ninive et de Babylone menaçait de se disloquer. Mérodach-Baladan, qui, depuis longtemps déjà, représentait la protestation de Babylone contre Ninive[2], rechercha l'al-

1. Isaïe, XXXIX, 2; II Chron., XXXII, 27-29.
2. G. Smith, *History of Sennacherib*, p. 129 et suiv., et les

liance du roi de Juda[1]. Depuis le temps de Josaphat, on n'avait pas vu à Jérusalem une telle prospérité.

Le parti réformateur eut là quelques années de pouvoir sans partage. La tentative manquée de Sennachérib fut, en effet, dans l'histoire du judaïsme, un événement décisif. On se souvint longtemps de ce terrible épisode, de la famine, peut-être de la peste, qui l'accompagnèrent. Les proclamations d'Isaïe, pendant la crise, furent presque toutes conservées. Même en admettant que la légende de l'ange exterminateur se soit développée bien plus tard, la délivrance annoncée par les prophètes, accomplie sans chevaux, sans chars, sans aucun des moyens étrangers à l'ancienne tactique d'Israël, n'était-elle pas le plus grand des miracles ? Le dieu national venait de remporter une victoire sans égale.

Au premier coup d'œil, c'était là un faible avantage pour la morale. Le dieu national d'Israël est un grand orgueilleux, un jaloux. Il veut que toute

discussions de Schrader. Les textes assyriens porteraient à placer tout ce qui concerne Mérodach-Baladan avant la mort de Sennachérib. Mais nous répugnons à modifier l'ordre assez logique de l'historiographie hébraïque.

1. II Rois, xx, 12. בן בלאדן, variante introduite dans le texte. Le nom assyrien *Binbaliddina* existe en effet.

gloire lui soit rapportée. Il aime qu'on le loue, qu'on le flatte ; il n'est pas fâché qu'on lui mente[1], quand c'est un ennemi vaincu qui est réduit à s'incliner devant lui. On ne voit pas bien pourquoi, fait de la sorte, il est passionné pour le droit et le bien. Mais c'est ici le chef-d'œuvre des prophètes israélites. Leur Dieu idéal était en même temps le dieu de la nation. Là fut le secret de leur force. Une cause patriotique a plus de chances de succès qu'une cause abstraite[2]. Les religions, dans leur âge viril, font plier la politique ; mais les religions naissantes ont souvent dépendu de circonstances politiques maintenant oubliées. Le moment de Sennachérib fut, comme celui d'Antiochus Épiphane, comme celui du retour de la captivité, un de ces moments où l'avenir de l'humanité se joua sur un coup de dés. Isaïe avait en quelque sorte engagé son enjeu sur un fait tangible, la délivrance de Jérusalem. Il avait parié, et il gagna son pari. Si Sennachérib fût revenu vainqueur de l'Égypte et eût pris Jérusalem, le judaïsme et par conséquent le christianisme n'existeraient pas.

Pendant tout le reste du règne d'Ézéchias, c'est-

1. Sens de כִּחֵשׁ. Ps. LXVI, 3 ; LXXXI, 16.

2. Le babisme, par excemple, ne réussira que quand il se sera identifié avec quelque cause nationale en Perse.

à-dire pendant cinq ou six années, les prophètes furent tout-puissants. Isaïe était l'âme des conseils du roi. Ézéchias, convaincu des dons supérieurs de son prophète, s'inclinait devant lui, et peut-être, en cette dernière période, la modération qui avait signalé la première partie de son règne, ne fut-elle pas toujours observée. Il y eut des conspirations, des complots. Les *anavim* assuraient le roi qu'il triompherait des pervers, et l'engageaient à les exterminer, eux et leur race[1]. Le roi ne paraît pas avoir suivi les mauvais conseils qu'on lui donnait; mais il donna satisfaction aux vœux des gens de bien. Les réformes intérieures furent activement poussées dans le sens voulu par les *anavim;* le parti des railleurs fut abaissé, et l'autorité passa presque tout entière entre les mains des hommes pieux. La justice fut probablement mieux rendue aux pauvres; mais les gens du monde, les hommes intelligents furent froissés, les femmes violemment irritées. La force de la réaction qui suivit, sous Manassès, semble bien indiquer que les saints, pendant qu'ils furent les maîtres, abusèrent plus d'une fois de leur pouvoir.

Un des plus beaux morceaux lyriques de la littéra-

1. Ps. XXI, 9 et suiv.

ture hébraïque, le psaume *Quare fremuerunt gentes*[1], se rapporte peut-être à ce temps. Le triomphe des *anavim* y est associé à une défaite des rois de la terre, qui avaient juré la ruine du peuple saint. Le roi de Sion est l'Oint de Iahvé; Dieu lui a dit : « Tu es mon fils; aujourd'hui je t'ai enfanté. » Les complots que l'on forme contre lui sont frivoles. Les impies veulent rejeter le joug qui pèse sur leur tête. Iahvé se rit d'eux. Le roi les gouvernera avec une verge de fer, les brisera comme un vase d'argile. Grande leçon pour ceux qui jugent la terre! Servir Iahvé avec crainte, voilà ce qui sauve au jour de la colère. Comme Isaïe, le psalmiste rêve un monde converti au iahvéisme et voit le domaine du roi messianique s'étendant jusqu'aux extrémités de la terre[2].

Une maladie que fit Ézéchias[3] montra bien les nuances singulières de la piété du temps. Isaïe, connaissant la gravité du mal, lui dit : « Règle les

1. Ps. II. Au v. 12, au lieu de בר, lisez בו.

2. On escomptait surtout la conversion d'Aram et de Hamath. Cf. Ps. LXVI, en tenant compte des corrections de Græetz et en comparant Zach., IX, 1.

3. Isaïe, ch. XXXVIII. Selon le v. 6, Sennachérib n'avait pas encore évacué la Palestine, et les quinze années du verset 5 sont probablement calculées dans cette hypothèse. Mais alors le trésor d'Ézéchias (XXXIX, 2) a quelque chose de surprenant. Tous ces appendices historiques d'Isaïe sont pleins de rapprochements artificiels, sentant la légende.

affaires de ta maison; car tu es un homme mort. » Ézéchias se tourna contre le mur et adressa cette prière à son Dieu : « Ah! Iahvé, souviens-toi donc que j'ai marché devant toi avec fidélité, d'un cœur intègre, et que j'ai toujours fait ce qui était agréable à tes yeux. » Et il pleurait beaucoup. Isaïe n'était pas encore sorti de la cour intérieure que la parole de Iahvé descendit à son oreille : « Retourne et dis à Ézéchias, le chef de mon peuple : Voici ce que dit Iahvé, le dieu de ton père David. J'ai entendu ta prière, j'ai vu tes larmes : je vais te guérir. Dans trois jours, tu monteras à la maison de Iahvé, et j'ajouterai à tes jours quinze années encore. » Ézéchias demanda un signe pour être plus sûr de la vérité de la prophétie. Le prodige choisi par Isaïe reste pour nous une énigme. Il consista, paraît-il, à faire reculer de dix degrés l'ombre du cadran solaire établi dans la cour du palais par Achaz. Isaïe fit en outre appliquer un cataplasme de figues sur la pustule. Le roi composa sur sa convalescence un cantique qui nous a été conservé :

« Au milieu de mes jours, je m'en vais aux portes du scheol ;
Je suis frustré du surplus de mes ans.

« Je ne verrai plus Iahvé sur la terre des vivants,
Je n'aurai plus de commerce avec les humains,
Je n'aurai pour compagnons que les habitants du repos.

« Ma vie a été emportée loin de moi comme la tente du berger,
Mon existence a été tranchée comme par le tisserand;
Le fil est coupé;
Dans quelques heures tu m'auras achevé »......

Ainsi, comme l'hirondelle plaintive je gémissais,
Je roucoulais comme la colombe,
Mes yeux languissants cherchaient en haut.....

Et voilà que tu m'as ramené au salut,
Tu as tiré mon âme de la fosse du néant;
Car tu as jeté derrière toi tous mes péchés[1].

Le scheol, en effet, ne te célèbre pas;
La mort ne te loue pas;
Au fond de la fosse, on ne compte plus sur ta fidélité.

Le vivant, le vivant, voilà celui qui te loue[2],
Comme je le fais aujourd'hui;
Le père à ses enfants enseigne ta fidélité.

Iahvé nous a sauvés!
Tous les jours de notre vie, on entendra nos lyres
Auprès de la maison de Iahvé.

Mérodach-Baladan était avec Ézéchias dans des rapports si intimes qu'il crut devoir lui envoyer des ambassadeurs pour le féliciter de sa guérison[3]. Il est probable que le roi de Babylone voulait en même temps l'engager dans une ligue contre Ninive. Ézéchias fit fête aux envoyés et leur montra tout ce qu'il

1. Tu les as oubliés.
2. Comp. Ps. CXV, 17-18, et le touchant בעודי, Ps. CXLVI, 2.
3. On soupçonne ici quelque combinaison artificielle de l'historiographie hébraïque, influencée par les prophètes.

avait de précieux : argent, or, parfums, armes, ustensiles de toutes sortes. Isaïe, qui voyait sans doute les conséquences d'une telle alliance, fut mécontent de cette imprudente exhibition. Il réprimanda vivement le roi, et lui annonça, dit-on, qu'un jour toutes ces belles choses seraient transportées à Babylone. Selon des récits relativement modernes, il aurait ajouté que plus d'un de ses descendants serait eunuque dans le palais du roi de Babel. Ézéchias d'abord ému, se serait rassuré en disant : « Bonne est la parole de Iahvé! Pourvu du moins que la paix et la sécurité durent autant que moi!.. » Dans cette circonstance, du reste, Isaïe fut encore inspiré par une politique assez sage. La tentative d'indépendance babylonienne à laquelle on attache le nom de Mérodach-Baladan ne paraît pas avoir réussi[1].

Le règne d'Ézéchias laissa les traces les plus profondes. Il vit ce qu'on peut appeler la fondation définitive du judaïsme, par l'espèce de précipité qui s'opéra entre les éléments divers tenus jusqu'alors en suspens dans la conscience israélite. Il y avait en quelque sorte deux iahvéismes, comme, de nos jours, il y a en réalité deux catholicismes, le

1. H. Winckler, *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte* (Leipzig, 1889), p. 55 et suiv.

catholicisme modéré, qui n'est qu'une fidélité traditionnelle au culte établi, et le catholicisme exalté, qui a la fièvre en pensant à l'avenir de l'Église et de la papauté, qui exerce une propagande, qui s'oblige à n'avoir pas de rapports avec les mal pensants. On peut appartenir au culte catholique, même aller à la messe, sans être l'adepte du parti catholique, qui croit le catholicisme destiné à transformer le monde et à résoudre tous les problèmes sociaux. Sous la Restauration, quand les jésuites dominaient, on pouvait être très attaché à la religion de son pays sans appartenir à ce qu'on nommait « la congrégation ». Au XVI[e] siècle, on pouvait se dire très sincèrement chrétien, sans suivre les réformés dans leur manie théologique et sans embrasser leur haine contre l'état religieux fort abusif que les siècles avaient consacré.

Il y avait de même, parmi les adorateurs de Iahvé, des gens sensés, fort honnêtes à leur manière, qui n'aimaient pas l'extérieur d'affectation austère des prophètes et la part de charlatanerie qu'ils mêlaient à leur activité pieuse. Qu'on se rappelle les frérots, les papelards du temps de saint Louis et l'antipathie qu'ils excitaient. C'était comme une « armée du salut », importune, hautaine en son humilité, maîtresse du pouvoir, et à laquelle il

fallait plaire pour arriver. Forte était la mauvaise humeur des gens sérieux, quand ils voyaient tirer de leur bouge des affiliés de la secte prophétique, qui passaient en une heure de la poussière aux plus hautes fonctions de l'État[1]. Toutes les fois qu'une coterie dévote s'empare ainsi du gouvernement, elle provoque de vives réactions. Une foule de haines se tenaient en réserve contre les *anavim*, pour le jour où le protecteur royal viendrait à leur manquer.

Les piétistes sont essentiellement persécuteurs ; ils se plaignent fort, quand on les persécute ; et pourtant ils trouvent très mauvais qu'on les empêche de persécuter les autres ; ils sont si sûrs d'avoir raison ! Le roi fut plus sage que ses pieux amis ; mais son entier dévouement à la cause des *anavim* avait excité dans la classe aristocratique des mécontentements qui devaient un jour éclater violemment. Les mondains et les pauvres de Iahvé devenaient d'irréconciliables ennemis.

1. I Sam., II, 8 (psaume inséré).

CHAPITRE IX

RÉACTION CONTRE LES *ANAVIM*. MANASSÈS ET AMON.

Ézéchias mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, après vingt-neuf ans de règne. On ne sait pas où il fut enterré. A partir d'Ézéchias, la vieille sépulture des rois de Juda, au pied d'Ophel, fut délaissée. Peut-être ces sépultures offraient-elles plus d'une trace de paganisme, et les puritains crurent-ils devoir en dissimuler l'entrée[1].

Isaïe avait probablement devancé au scheol le roi dont il avait été l'intime conseiller. D'après les idées iahvéistes, Ézéchias n'avait pas eu le compte de jours auquel il avait droit, et, si le scheol n'avait pas été aussi dénué de conscience que le pensait

1. Les grands feux qu'on faisait anciennement aux funérailles des rois (II Chron., XVI, 14; XXI, 19; Jér., XXXIV, 5) se rattachaient peut-être à quelque usage païen.

Ézéchias lui-même, certes Isaïe aurait eu de la peine à expliquer pourquoi cette vie, si conforme aux voies de Iahvé, n'avait pas duré cent vingt ans. Ce qui dut être plus inexplicable encore aux yeux des iahvéistes, c'est que le règne du roi parfait fut suivi d'un règne beaucoup plus long (le plus long qu'on eût vu à Jérusalem), qui, en tout, présenta justement la contre-partie de la conduite d'Ézéchias.

Menassé, qu'on a coutume d'appeler Manassès, n'avait que douze ans quand il devint roi. Sa mère s'appelait *Hefsi-bah*, c'est-à-dire « Mon désir est en elle ». Il régna cinquante-cinq ans à Jérusalem (696-641), sans qu'on sache de lui autre chose si ce n'est que sa conduite fut en tout le contraire de celle de son père. Les haines accumulées par le règne absolu des *anavim* portèrent leur fruit. Le parti des gens du monde, des *lécim*, qui, sans être des impies, avaient été froissés, peut-être vexés par les hypocrites, reprit le dessus. Le manque de documents ne nous permet pas d'énoncer même une conjecture sur la manière dont se passa cette révolution, très conforme du reste aux lois générales de l'histoire. Le jeune âge de Manassès en fut sans doute la cause principale. L'influence de Hefsi-bah, mère du jeune roi, devint prépondérante. Or les femmes, une reine surtout, ne devaient pas être favorables au mouve-

ment des prophètes. Ces sordides porteurs de *saq* ne pouvaient guère être sympathiques aux gens bien élevés. Les prophètes de leur côté, étaient fort opposés aux concupiscences féminines. Isaïe, nous l'avons vu, traitait les femmes avec une extrême dureté. Ces grandes religions sémitiques organisées sont faites pour les hommes, non pour les femmes. L'ancien judaïsme[1], comme l'ancien islamisme[2], ne faisaient presque aucune place aux femmes; aussi les femmes y furent-elles d'abord peu favorables[3].

Les classes dirigeantes, d'un autre côté, les militaires surtout, reprirent leur influence. Les sectaires qui avaient capté la faveur d'Ézéchias, et qui d'ailleurs n'avaient plus leur chef Isaïe, se trouvèrent, après la mort du roi, exposés à l'animadversion de ceux qu'ils avaient malmenés. Le coup

1. Les superstitions des femmes ne tiraient pas à conséquence. Voir cependant Prov., XXXI, 30. Notez aussi la prophétesse Hulda.

2. Dans l'ancien islam, la femme n'a pas de religion, ni même d'âme. Un des éloges qu'un ancien poète arabe fait de sa maîtresse, c'est qu'elle ne lit pas le Coran. C'est seulement depuis une époque très moderne que les femmes ont une place dans les galeries des mosquées. Les musulmans n'aiment pas que leurs femmes soient dévotes. Chez les schiites, moins sémites que les sunnites, les femmes sont plus pieuses.

3. Nous verrons la même chose se produire à la mort de Josias (voir ci-après, p. 302, 303, 313).

de vent fut assez vif. Le parti opposé aux *anavim* arriva en masse au pouvoir. Les institutions judiciaires du temps, ou plutôt l'absence d'institutions judiciaires, laissaient place à un arbitraire terrible. Les procès à la porte de la ville étaient, comme les accusations devant l'agora dans les villes grecques, une menace suspendue sur la tête de tous [1]. Le grand devoir de Iahvé est de sauver ses serviteurs, quand ils sont en justice. La justice était le grand fléau du temps. Chacun courait risque d'être traduit à la barre du tribunal de ses ennemis. Le faux témoignage était la chose du monde la plus ordinaire; le parti dominant tenait ainsi entre ses mains la vie de ses adversaires. Les fanatiques ne s'étaient pas privés de ce moyen pour se débarrasser de leurs ennemis. Les libertins, devenus tout puissants, rendirent cruellement la pareille à leurs anciens oppresseurs.

Jusqu'où allèrent ces violences? On n'a pas à cet égard de détails précis. Il est très possible que certains zélotes provocateurs aient expié les actes de prépotence qu'ils avaient commis sous Ézéchias, et que quelques saints personnages aient été victimes de leur zèle intempérant. Mais on sait combien les

1. Les métaphores tirées des procès auxquels on doit répondre sont innombrables dans les Psaumes et dans le livre de Job. Ps. XXXVII, 33; CIX, 7; CXXVII, 5, etc.

fanatiques sont prompts à se plaindre, quand on résiste à leur fanatisme. L'accusation « d'avoir rempli Jérusalem de sang innocent, comme un vase où le liquide affleure[1] » est sûrement exagérée. Jérémie, cent ans après, n'a que des allusions vagues[2]. Les fanatiques ont coutume de se dire opprimés, quand ils ne sont pas les maîtres; la tolérance est ce qu'ils détestent le plus. Ils aiment mieux être vexés que mis par le droit commun sur un pied d'égalité avec ce qu'ils appellent l'erreur. On a toujours tort de les persécuter; mais d'ordinaire il faut faire dans les malheurs qui les frappent une part à leurs taquineries.

Ce qui paraît vrai, c'est que les violences de langage de l'école prophétique furent énergiquement réfrénées, et que Manassès pratiqua en réalité la tolérance, n'accordant aucun privilège exclusif au culte de Iahvé, et laissant librement pratiquer les rites païens que son père avait proscrits. Les lieux consacrés aux cultes profanes se rétablirent. Manassès ne se borna pas à laisser chacun de ses sujets adorer à sa guise. Lui-même paraît avoir été éclectique en re-

1. II Rois, XXI, 16; XXIII, 26; XXIV, 3-4.

2. Voir le chap. II de Jérémie, où sont groupés tous les méfaits du temps de Manassès. Le méfait relatif aux אביונים נקיים, Jér., II, 34, n'est pas clair. Le passage Jér., II, 30, est général; cependant, s'il n'est pas spécial à Manassès, il implique Manassès.

ligion. Dans l'enceinte du temple de Iahvé, il érigea des autels à Baal et aux dieux étrangers. Il se fit des *aséroth* comme en avait fait Achab. Une de ces images sculptées[1] était dans le temple même. Les monothéistes juifs s'imaginaient volontiers que les dieux des nations n'étaient autre chose que des astres; on prétendit que les deux cours du temple avaient des autels pour toute l'armée céleste, et que le roi s'inclinait tour à tour devant ces stèles.

Une accusation assurément plus grave, si elle ne fut pas une calomnie, fut d'avoir fait passer son fils [aîné] par le feu, c'est-à-dire de l'avoir sacrifié, en le brûlant à Iahvé ou à Moloch, sans doute dans quelque péril extrême où il put se trouver. Il semble que le VII[e] siècle vit une sorte de recrudescence chez les Juifs de cet usage hideux des anciens peuples sémitiques[2]. La vallée de Hinnom, au sud de Jérusalem[3], en fut le théâtre. Il y avait là, près de la Porte de la Poterie[4], des *bamoth* ou levées

1. פסל האשרה.

2. Les textes bibliques plus anciens ne mentionnent jamais ce crime. Comp. t. II, p. 516-517, note. Qu'il s'agît d'une vraie crémation, non d'une lustration ou passage rapide par la flamme, c'est ce que prouvent II Rois, XVII, 31; Ézéchiel, XVI, 20; XXIII, 37; Jérém., XIX, 5; XXXII, 35; cf. VII, 31. Voir ci-après, p. 171.

3. *Gé-hinnom* ou Géhenne.

4. חרסות ou חרסית. Jérémie, XIX, 2. Ce devait être près du Chaudemar des croisés (*Haceldama*).

de terre sur lesquelles le bûcher de Moloch était en quelque sorte en permanence ; les cris des enfants y répandaient l'horreur. Les gens qui se respectaient s'écartaient de cet endroit, ou en passant crachaient dessus ; si bien qu'on arriva bientôt à l'appeler le *Topheth*, ou « crachat[1] ». Les iahvéistes de la réforme avaient horreur de ces rites et soutenaient qu'il était faux que jamais Iahvé eût ordonné rien de pareil[2].

Manassès ne blessa pas moins les orthodoxes par son penchant pour la divination et la sorcellerie. Il consulta les revenants et les nécromanciens ventriloques, toutes choses que le iahvéiste pur trouvait condamnables au premier chef. Le nabi iahvéiste, primé ainsi par son rival, le *qosem*, rentra dans l'ombre. On ne parle pas, sous Manassès, d'un seul prophète s'occupant des affaires de l'intérieur, comme avaient été Isaïe, Michée, Osée, Amos. Nahum, le seul prophète de ce temps, est en quelque sorte un publiciste profane, sans aucune tendance ni messianique ni morale.

Ce qui rendit cette crise tout à fait cruelle pour la conscience du vrai Israélite, c'est qu'elle fut excessivement longue. Elle dura près de soixante-quinze

1. II Rois, XXIII, 10; Jér., VII, 31, 32; XIX, 6, 11, 12, 13, 14.
2. Jérémie, VII, 31; XIX, 5.

ans, le règne d'Amon et les premières années du règne de Josias, ayant eu le même caractère que celui de Manassès. Le prophétisme, durant ce temps, sembla se taire. Il fallut la ténacité extrême de l'esprit hébreu pour ne pas céder à une tentation qui atteignait sa croyance dans ses bases mêmes. Que dire, en effet, d'un Dieu qui n'a que la vie présente pour récompenser ses fidèles, et qui les abandonne à leurs ennemis, qui néglige son honneur au point de se laisser railler outrageusement par ceux qui le nient? Évidemment il dort, il s'oublie. « Lève-toi, réveille-toi, Iahvé[1] », est le cri de ce temps. Le trésor concentré de tristesse et de haine que créa, en se prolongeant, cette situation contre nature, fut l'âme d'une série de psaumes conçus dans un esprit nouveau[2]. L'auteur s'y présente toujours comme en détresse, abandonné de Dieu, entouré de méchants, en butte aux railleries de l'impiété triomphante. Ces psaumes remplacent en quelque sorte les prophètes, qui nous manquent pour ce temps. Nous y sentons, aussi clairement que dans n'importe quel prophète, la rage des *anavim* humiliés, leur colère contre les mondains.

1. קומה, עור.

2. Tous ces psaumes sont caractérisés par de nombreuses fautes de copistes. Ils ont eu une destinée critique à part.

Dieu des revanches, Iahvé[1],
Dieu des revanches, éclate.

Lève-toi, juge de la terre,
Rends la pareille aux insolents.

Jusques à quand les méchants, ô Iahvé,
Jusques à quand les méchants triompheront-ils,

Vomiront-ils des paroles creuses, impertinentes, orgueilleuses,
Ces artisans d'iniquité?

Ils écrasent ton peuple[2], Iahvé,
Ils oppriment les tiens.

Ils tuent la veuve et l'orphelin,
Ils assassinent l'étranger,

Et ils disent: « Iah ne le voit pas;
Le Dieu de Jacob n'en saura rien. »

Entendez, gens stupides;
Insensés, quand comprendrez-vous?

Celui qui a planté l'oreille, comment n'entendrait-il pas?
Celui qui a formé l'œil, comment ne verrait-il pas?

. . . .

T'aurait-il pour allié, le trône d'iniquité,
Qui fait du mal la loi?

Ils se ruent sur l'âme juste,
Ils versent par leurs condamnations le sang innocent.

Mais Iahvé est ma forteresse;
Dieu est le rocher de mon refuge.

Il fera retomber sur eux leur iniquité,
Par leur méchanceté même il les perdra;
Oui, Iahvé, notre Dieu, les exterminera!

1. Ps. XCIV. Notez surtout le verset 20, כסא הוות, allusion directe à Manassès: un gouvernement qui forge l'iniquité sur le *hoq*, sur la légalité.

2. Les *anavim*.

L'impunité des méchants amène souvent l'*anav* persécuté à des pensées fort analogues à celles du livre de Job[1].

Oui, Dieu est bon pour les hommes droits[2],
Pour ceux dont le cœur est pur.

Pour moi, peu s'en faut que mon pied n'ait bronché,
Que mes pas n'aient glissé.

Car j'ai éprouvé un sentiment d'envie,
En voyant la prospérité des méchants.

Pour eux, point d'épreuves ;
Inaltérable est leur bonne mine en tout temps[3].

Ils n'ont point leur part dans les souffrances des hommes ;
Ils ne sont pas atteints par les coups qui atteignent les autres.

Voilà pourquoi l'orgueil est leur hausse-col,
La violence le manteau où ils se drapent.

La bouffissure leur ferme les yeux,
Leur cœur est obstrué par la graisse[4].

Tout bas, ils complotent des méfaits ;
Tout haut, ils débitent des insolences.

Leur bouche affronte le ciel,
Leur langue ravage la terre.

Voilà pourquoi la foule les suit,
Et s'enivre de leurs exemples[5].

Et ils disent : « Comment Dieu le saura-t-il[6] ?
Est-ce qu'il y a quelque savoir chez le Très-Haut ? »

1. Ps. LXXIII. On en peut rapprocher le psaume XLIX.
2. Correction pour ישראל.
3. Verset altéré.
4. Verset altéré. Peut-être משכלות לבם.
5. Très obscur.
6. Comp. Job, ci-dessus, p. 79.

Voyez ces méchants, ils sont prospères ;
Ces pervers, ils croissent en force [1].

C'est donc en vain que j'ai gardé mon cœur pur,
Que j'ai lavé mes mains dans le *bor*,

Que j'ai été éprouvé chaque jour,
Châtié tous les matins [2].....

J'ai réfléchi pour comprendre tout cela ;
Ç'a été pour moi un rude travail,

Jusqu'à ce que, pénétrant dans le sanctuaire de Dieu,
J'ai vu clair dans leur fin.

Oui, tu les as mis sur un chemin glissant.
Tu les mènes à la désolation.

Ils tomberont subitement dans la ruine.
Ils finiront dans les terreurs.

Comme un songe fuit devant le réveil,
Ainsi s'évanouira leur ombre, à ton lever, Seigneur [3].

Ainsi, quand mon cœur s'aigrissait,
Et que mes reins étaient transpercés,

J'étais comme une brute, je ne savais rien,
Je devais paraître un animal à tes yeux.

Désormais je resterai toujours avec toi ;
Tu tiens ma main droite.

Conduis-moi par ton conseil,
Tire-moi derrière toi par la main [4].

Ma force [5] est dans les cieux ;
A côté de toi, je ne désire rien sur la terre.

1. Je lis ישליו et עוילים.
2. J'omets le verset 15, à peu près inintelligible.
3. Je lis בעורך. Comp. les Septante.
4. Bonnes corrections de M. Grætz.
5. Correction de M. Grætz.

Ma chair et mon cœur se consument en ton attente ;
Mon rocher, mon partage est Dieu pour jamais.

Certainement ceux qui s'éloignent de toi périront.
Tu extermines ceux qui te sont infidèles.

Pour moi, être près de Dieu m'est bon ;
J'ai mis ma confiance dans le seigneur Iahvé.
Je raconterai tes hauts faits aux portes de la fille de Sion [1].

D'autres fois, le désespoir l'emporte, et, sans abandonner jamais l'affirmation de son innocence, l'*anav* s'envisage comme abandonné par le Dieu obligé de le venger.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné [2] ?
Pourquoi t'éloignes-tu quand je t'implore [3] ?

Mon Dieu, je crie de jour, et tu ne m'exauces pas,
De nuit, et tu ne fais nulle attention à moi [4].

Et pourtant tu es le Saint,
Assis sur les louanges d'Israël [5].

En toi nos pères ont eu confiance,
Ils ont eu confiance, et tu les as sauvés.

Ils ont crié vers toi, et tu les as délivrés,
Ils ont espéré en toi et ils n'ont pas été confondus.

1. D'après les Septante. Sur l'expression fille du Sion et autres analogues, voir t. II, p. 525, note 1.

2. Ps. XXII, très altéré.

3. Doublets de variantes. Voir Dyserinck et Grætz.

4. דומיה est sûrement une faute.

5. Peut-être lacune, « assis sur [les chérubins, célébré par] les louanges d'Israël. »

6. Allusion à Ps. XXXVII, 5.

Moi, je suis un ver et non un homme,
L'opprobre de tous, le méprisé du peuple.

Tous ceux qui me voient se moquent de moi,
Ricanent des lèvres, hochant la tête :

« Il a remis ses affaires à Iahvé, que Iahvé le sauve !
« Qu'il le délivre, puisqu'il l'aime ! »

C'est toi qui m'as tiré du ventre de ma mère,
Qui m'as fait reposer en confiance sur son sein.

J'ai été jeté sur toi dès ma naissance ;
Dès le sein de ma mère, tu as été mon Dieu.

Ne t'éloigne pas de moi ; car l'angoisse est proche,
Et nul n'est là pour m'aider.

Des taureaux nombreux m'environnent,
Les colosses de Basan m'assiègent ;

Ils ouvrent contre moi leur gueule,
Comme des lions déchirants et rugissants.

Je m'en vais comme de l'eau,
Tous mes os se disloquent,
Mon cœur est comme une cire
Qui fond au milieu de mes entrailles ;

Mon gosier est sec comme un tesson,
Ma langue adhère à mes dents ;
Tu m'envoies rouler dans la poussière de la mort.

Car des chiens m'environnent,
La bande des méchants tourne autour de moi,
Comme un lion, [ils broient] mes mains, mes pieds[1].

Quand je raconte ce que je souffre[2],
Ils me toisent, me regardent.

Ils se partagent déjà mes habits,
Ils jettent le sort sur mon vêtement.

1. Cf. Isaïe, XXXVIII, 13.
2. Lisez עצבותי, par la règle בו = מ.

Mais toi, Iahvé, ne t'éloigne pas;
Mon Dieu[1], hâte-toi de me secourir,

Sauve mon âme du glaive,
Ma vie de la dent des chiens;

Arrache-moi de la gueule du lion,
Délivre-moi des cornes des buffles.

Je redirai ton nom à mes frères,
Je te louerai au milieu de l'assemblée:

« Adorateurs de Iahvé [dirai-je], louez-le;
Race de Jacob, célébrez-le;
Révérez-le, race d'Israël.

« Car il n'a point dédaigné la misère de l'*anav;*
Il n'a point caché de lui son visage;
Il écoute le pauvre, quand celui-ci crie vers lui! »

Je célébrerai tes louanges dans la grande assemblée;
J'acccomplirai mes vœux devant ceux qui te craignent.

Les *anavim* mangeront[2] et seront rassasiés,
Les adorateurs de Iahvé le loueront.
« Soyez, [se diront-ils entre eux], réconfortés pour toujours. »

Les confins de la terre se souviendront et se convertiront à Iahvé,
Devant lui se prosterneront toutes les familles des peuples.

Car à Iahvé appartient la royauté,
Il domine sur toutes les nations.

Tous les habitants de la terre[3] mangeront[4] et adoreront,
Devant lui s'inclineront ceux qui allaient mourir de faim,
Une race de nouveaux serviteurs sera inscrite au culte d'Adonaï[5].

1. אלהי.
2. Des sacrifices que l'auteur offrira pour accomplir ses vœux.
3. De la Palestine. Je lis ישבי.
4. Le rétablissement des sacrifices rendra la vie aux prêtres pauvres, qui, pendant le triomphe des *lécim*, mouraient de faim.
5. Comp. Ps. LXXXVII, 5-6.

Ils viendront et célèbreront sa justice,
Ils diront au peuple à naître ce qu'Il a fait.

L'épreuve eût été au-dessus des forces de toute autre race. Un dieu qui manque à ce point à toutes ses promesses eût été ailleurs abandonné. La puissance d'attente d'Israël éclata dans cette circonstance, peut-être plus que dans aucune autre. Le principe de la justice intermittente de Iahvé sauva tout. Iahvé sommeille habituellement ; sa justice s'exerce par de grands jours, par des révolutions subites, où tout est réparé. S'il y eut réellement des martyrs sous Manassès, ils durent mourir enragés. On ne voit pas, en effet, paraître dès cette époque les idées de résurrection et de règne des martyrs, qui du temps d'Antiochus Épiphane, furent l'échappatoire à une situation désespérée. L'*anav* pauvre, dédaigné par les puissants du monde, se consolait en récapitulant les motifs qu'il avait de ne pas porter envie à ses adversaires heureux. Leur prospérité ne durera pas... Et puis le juste est plus heureux dans sa tranquille médiocrité... Il finira par posséder la terre... On n'a jamais vu un juste tout à fait pauvre..., etc.

Ne t'irrite pas contre les méchants[1],
Ne sois pas jaloux de ceux qui font l'iniquité ;

1. Ps. XXXVII, alphabétique. Nous reproduisons ce morceau,

Car ils seront vite fauchés comme de l'herbe,
Ils se faneront comme la verdure des prairies.

Aie confiance en Iahvé, et fais le bien,
Ainsi tu habiteras la terre, et tu y vivras en sécurité.

Mets tes délices en Iahvé,
Et il t'accordera les demandes de ton cœur.

Jette le soin de tes affaires sur Iahvé,
Fie-toi en lui ; il fera tout ce qu'il faut ;

Et ton innocence éclatera comme la lumière,
Ton droit comme la clarté de midi.

Dors tranquille sur Iahvé, et mets ton espérance en lui ;
Ne t'irrite pas contre l'homme qui réussit
En nouant des intrigues coupables.

Renonce au dépit, laisse la colère,
Ne t'emporte pas contre le mal ;

Car les méchants seront exterminés,
Et ceux qui attendront patiemment Iahvé posséderont la terre.

Encore un peu, et le méchant n'est plus,
Tu regardes sa place, il n'y est plus.

Et les *anavim* posséderont la terre,
Et se délecteront en pleine prospérité.

Le méchant complote sans cesse contre le juste,
Et grince des dents contre lui.

Adonaï rit de lui ;
Car il voit venir le jour de son châtiment.

Les méchants ont tiré l'épée et bandé leur arc,
Pour abattre l'humble et le pauvre,
Pour massacrer ceux de la voie droite.

malgré ses longueurs, pour qu'on voie de quelles sortes de cantilènes se délectaient ces hommes pieux. Comp. Prov., XXIV, 1.

Leur épée entrera dans leur propre cœur,
Leur arc sera brisé.

Mieux vaut la médiocrité du juste
Que la richesse surabondante des méchants;

Car les bras des méchants seront brisés,
Et le soutien des justes est Iahvé.

Iahvé sait le compte des jours réservés aux parfaits,
Il voit leur héritage assuré pour toujours.

Ils ne seront pas confondus au temps de la calamité;
Au jour de la famine, ils seront rassassiés.

Car les méchants périront
Et les ennemis de Iahvé passeront comme le foin des prés,
Ils s'en vont en fumée, ils disparaissent.

Le méchant emprunte et ne paie pas[1];
Le juste donne et donne encore.

Car ceux que Dieu bénit possèdent la terre,
Et ceux qu'Il maudit sont exterminés.

Iahvé raffermit les pas de l'homme pur;
Il porte intérêt à sa voie.

Si l'homme pur tombe, il ne s'étend pas tout de son long;
Car Iahvé le soutient par la main.

J'ai été jeune autrefois, et maintenant je suis vieux;
Jamais je n'ai vu un juste délaissé, ni sa race chercher son pain.

Tous les jours, il donne, il prête,
Et sa race est bénie.

Fuis le mal et fais le bien,
Et tu habiteras éternellement [la terre[2]];

Car Iahvé aime le droit
Et il ne délaissera pas ses *hasidim*.

1. Il fait de mauvaises affaires.
2. C'est-à-dire la terre promise, la Palestine.

Les impies seront perdus pour toujours[1],
Et la race des méchants sera exterminée.

Les justes possèderont la terre,
Et demeureront à jamais sur elle.

La bouche du juste murmure la sagesse,
Et sa langue énonce le droit,

La loi de son Dieu est dans son cœur,
Ses pas ne chancellent point.

Le méchant fait le guet pour perdre le juste,
Il cherche à lui donner la mort;

Iahvé n'abandonne pas son serviteur,
Et ne le laisse pas condamner quand il est en justice.

Tourne ton attente vers Iahvé, et garde sa voie,
Et il t'élèvera à la possession du pays,
Et tu assisteras à l'extermination des méchants.

J'ai vu le méchant droit et fier comme un cèdre du Liban[2];
J'ai passé, et il n'était plus;
Je l'ai cherché; impossible de le trouver.

Observe le juste, et regarde l'irréprochable,
Tu verras qu'il y a une postérité pour l'homme accompli.

Les pécheurs, au contraire, seront détruits tous ensemble;
La postérité des méchants sera exterminée.

Le salut des justes vient de Iahvé;
Il est leur lieu fort au temps de la détresse.

Iahvé les aide et les délivre;
Il les délivre des méchants, il les sauve; car ils se sont fiés à lui.

Sous toutes les formes, l'Israélite pieux fait ainsi sentir à Iahvé que son intérêt bien entendu lui

1. Corrections nécessaires.
2. Passage à corriger.

commande de ne pas abandonner ses serviteurs. On ne loue pas Dieu dans le scheol ; les morts n'ont aucun sentiment. En laissant un de ses serviteurs descendre au scheol, Iahvé se prive donc d'un louangeur[1]. Il n'y a pas de torture qu'Israël ne se soit donnée pour éviter l'idée que toutes les autres religions ont acceptée avec une étrange facilité, la vie au delà de la mort. Les réparations d'outre-tombe lui parurent chimériques, jusqu'à ce que le sort des martyrs les imposa, au temps des Macchabées, comme une nécessité. Les angoisses du temps de Manassès, quoique terribles, ne furent pas assez fortes pour ébranler Israël en ce qui lui paraissait une évidence absolue.

Peut-être doit-on rapporter à ce temps de difficultés extrêmes le livre qui jeta les premiers fondements de la légende de Daniel. Ézéchiel, vers 590, place Daniel parmi les hommes accomplis, avec Noé et Job[2]. Le livre qui a fait la célébrité de ce personnage n'était pas celui qui figure maintenant dans le Canon[3]. Le Daniel primitif, comme son nom, combiné avec les passages d'Ézéchiel, l'in-

1. Voir ci-dessus, p. 117.

2. Ézéch., XIV, 14, 20 ; XXVIII, 3.

3. Daniel aurait eu une douzaine d'années au plus, quand Ézéchiel le citait comme un ancien sage.

dique, était un sage qui portait dans ses jugements la sagesse même de Dieu[1]. Des histoires comme celles de Susanne supposant qu'il est impossible que Dieu laisse condamner un innocent, répondent bien au temps des Manassès[2]. L'argument tiré de la contradiction sur les petites circonstances (si défectueux en lui-même, et qui a fait prononcer, en Angleterre surtout, tant de sentences injustes) est bien de ceux qui devaient défrayer les histoires de procès célèbres. Le principe que Dieu a des moyens pour empêcher les innocents d'être victimes est bien dans le goût de Job et des psaumes anavites. Le livre se perdit bientôt; mais les historiettes de sagacité judiciaire se conservèrent oralement[3]. A l'époque des Macchabées, on reprit le vieux cadre, et on y mit toutes les idées du temps.

1. On a pu supposer que l'ancien Daniel traversait la captivité de Ninive en gardant intacte sa dignité d'Israélite et sa foi. Mais jamais on ne voit les Judaïtes se préoccuper des Israélites emmenés en captivité, ni supposer qu'ils restèrent fidèles au culte de Iahvé. Le livre de Tobie, conçu sous l'empire de cette préoccupation, est tout à fait moderne.

2. Voir ci-dessus, p. 124.

3. Le livre palestinien de Daniel, composé en 163 avant Jésus-Christ, n'épuisa pas la tradition orale. D'autres anecdotes, comme celle de Susanne, celle de Bel et du Dragon, y furent ajoutées, mais ne réussirent jamais à conquérir une place bien fixe.

CHAPITRE X

LES RÉVOLUTIONS DE L'ASIE AU VII[e] SIÈCLE. NAHUM.

La grande puissance des Sargonides au commencement du VII[e] siècle réduisit à une sorte de silence les petits royaumes ou villes libres de la Syrie. Juda, en particulier, se tint tout à fait en repos. Il est vrai que le détail des événements du règne de Manassès nous est inconnu ; on dirait que les annalistes orthodoxes, ayant ce règne en horreur, ont voulu le supprimer de l'histoire. Ce que nous lisons dans les livres des Chroniques d'une prétendue captivité de Manassès en Assyrie n'est que fable[1]. Les documents assyriens, qui nous renseignent longuement sur les luttes d'Asarhaddon et d'Assourbanipal avec l'Égypte, sur leurs cam-

1. II Chron., XXXIII, 11 et suiv. Le tour vague de ce récit, la mention erronée de Babel, l'allégation d'une pièce notoirement

pagnes dévastatrices contre la Phénicie, surtout contre Sidon, ne disent rien de Jérusalem et présentent Manassès comme vassal de l'Assyrie[1]. L'état accepté de part et d'autre paraît donc avoir été une paix moyennant tribut, laissant au roi local sa liberté d'action à l'intérieur de ses États. Le rôle politique des prophètes ayant été nul sous Manassès, la politique du roi et des classes dirigeantes fut plus libre, plus exempte de causes perturbatrices. Or le bon sens de la nation, abandonné à lui-même, ne pouvait manquer de voir que la paix avec Assur était commandée. Tous les petits royaumes de Syrie sentaient bien déjà qu'ils n'avaient

apocryphe (v. 18 et 19), prouvent que c'est là une *agada*, empruntée non à l'historiographie sérieuse, mais au livre tout légendaire des *Hozim* ou Prophètes. Si une telle circonstance était vraie, on ne comprendrait pas comment le dernier compilateur des Livres des Rois l'eût supprimée? Il allait si bien à son but de montrer la punition du roi impie! Les réflexions qu'il fait, II Rois, XXIII, 26; XXIV, 3-4, prouvent qu'il ignorait cette prétendue conversion. Les textes assyriens ne parlent pas d'une guerre contre la Judée, et il serait naturel qu'ils en parlassent, si elle avait eu lieu; ils montrent Manassès soumis à l'Assyrie, rien de plus. Le caractère légendaire de l'ensemble du passage n'empêche pas que le v. 14, relatif aux travaux de Manassès, ne soit historique. L'auteur des Chroniques avait sur les travaux de Jérusalem de bons renseignements.

1. Schrader, *Die Keil. und das A. T.*, p. 366 et suiv.; Menant, *Ann. des rois d'Ass.*, p. 245. La mention Esdr., IV, 2, est inexacte à tous les points de vue.

plus d'existence possible que comme membres d'un vaste empire féodal embrassant tout le monde oriental. L'Asie Mineure elle-même entra dans cette espèce de confédération [1], qui devança celle qui fut présidée par les Perses et les Grecs, plus tard par les Byzantins, les khalifes, les Mongols et les Turcs.

Un grand bien-être matériel fut, en Judée, la conséquence de cette ère de paix. Les règnes de Manassès et d'Amon paraissent avoir été très prospères. La cour, surtout, et les classes supérieures, émancipées de la censure des piétistes, poussaient au développement du luxe, des modes nouvelles [2], venant d'Égypte et de Phénicie. Les iahvéistes ardents prenaient leur revanche intérieure en se figurant Ninive comme réservée à une prochaine destruction.

En effet, la violence des masses militaires du temps ne permettait aucune construction de longue durée. Ninive, si puissante, était sans cesse inquiétée. Les invasions des Scythes commençaient;

1. Le royaume lydien, dont le dernier roi est Crésus, semble une dépendance de l'Assyrie. C'est pour cela que Lud (Gen., x, 22) est rattaché à Aram et Arphaxad. Toute la région du haut Méandre a reçu une empreinte profondément sémitique. J'ai réuni les éléments d'un mémoire sur ce sujet.

2. Sophonie, I, 8.

les Mèdes s'organisaient; la force assyrienne divisée contre elle-même inspirait peu de confiance. Les monarchies qui ont deux capitales tendent forcément à la dislocation. Tant de force et tant de faiblesse surprenaient les iahvéistes. Ces empires s'écroulant les uns sur les autres plaisaient à leur imagination et l'excitaient[1]. Israël prenait dès lors l'attitude qu'il devait garder des siècles, d'un petit peuple malveillant au milieu des autres peuples, sachant prédire leur ruine avec une étonnante sagacité, et y applaudissant. Un certain Nahum, probablement de Judée[2], semble, en ces temps troublés[3], avoir possédé une singulière clairvoyance. La prise de No-Ammon (Thèbes d'Égypte) par Assour-banipal (vers 663)[4] conduit sa pensée à la ruine de Ninive, qui ne devait arriver que longtemps après, mais que sa passion lui fait envisager comme prochaine.

Iahvé est un dieu jaloux et vindicatif[5]. Il est vindicatif, Iahvé; c'est un être colère. Il se venge de ses adversaires; il guette ses ennemis. Iahvé est patient et puissant; il ne pardonne pas.

1. Voir le tableau terrible, Ézéch., XXXII, 17 et suiv.

2. L'ethnique *Elkosi* ne dit rien. L'hypothèse d'un Israélite oriental est repoussée par I, 4; II, 1, et par III, 14, trait plus hiérosolymite que ninivite.

3. L'oracle de Nahum est sûrement postérieur à l'épisode de Sennachérib. Voir I, 9; II, 1, 12, 13, 14.

4. Schrader, p. 449 et suiv.; Maspero, p. 460.

5. Nahum, I, 2 et suiv.

Iahvé marque sa route par la tempête et l'ouragan; la nuée est la poussière de ses pieds. Il menace la mer, et il la dessèche; il dessèche les fleuves; le Basan et le Carmel deviennent arides; la fleur du Liban se fane.

Les montagnes tremblent devant lui, et les collines se fondent. La terre, l'univers et tout ce qui l'habite s'ébranlent à son aspect.

Devant son courroux qui peut tenir?
Qui peut résister à sa fureur?
Sa colère se répand comme le feu,
Les rochers éclatent devant lui.

Ninive sera détruite, parce qu'elle a fait du mal à Israël. Le patriote israélite tressaille de joie.

Voici venir sur les montagnes[1] les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui parle de paix. Célèbre tes fêtes, ô Juda, accomplis tes vœux en liberté; car le malfaiteur ne passera plus sur toi; il est lui-même exterminé...

Me voici[2]! A ton tour maintenant! dit Iahvé Sebaoth [à Ninive]. Je vais relever la queue de ta robe sur ton visage, et montrer ta nudité aux nations, ta honte aux royaumes. Et je jetterai sur toi des ordures, et je te conspuerai, et je te donnerai en spectacle. Et il arrivera que quiconque te verra s'écartera de toi, en disant : « Ninive est ruinée. » Qui la plaindra?

En un siècle aussi agité que le fut le VIIe siècle avant Jésus-Christ, on ne risquait jamais beaucoup en faisant des prédictions sombres. Peut-être la pression des Mèdes et des Scythes se faisait-elle déjà sentir. La haine, d'ailleurs, suffisait à inspirer de

1. Nahum, II, 1 et suiv.
2. Nahum, III, 5 et suiv.

telles prévisions. Nahum se distingue de tous les autres prophètes, en ce qu'il ne mêle à ses annonces sinistres aucun espoir de conversion, aucune prédication morale. Il n'a pas le ton d'un *anav* persécuté[1]; c'est un nationaliste, qui se réjouit de voir dans l'avenir le malheur des ennemis de sa patrie. Une telle modération surprend pendant le règne de Manassès, si odieux aux prophètes, et c'est ici la preuve que ce qu'on raconte des vexations subies par les *anavim* est empreint d'une grande exagération. Tout se borna probablement aux représailles que les mondains firent subir à une coterie intolérante. Il n'est pas sûr que Manassès n'ait pas eu des prophètes comprenant le iahvéisme à l'ancienne manière, simplement comme la religion d'un dieu de province et de tribu[2].

Manassès mourut à l'âge de soixante-sept ans. Sa mémoire resta en abomination auprès des exaltés. Pendant plus de cinquante ans, tous les maux qui frappèrent la nation furent, aux yeux des piétistes, la punition des crimes inexpiables de Manassès[3]. Il fut enterré dans un jardin nommé

1. Il n'emploie pas une seule fois les mots *anav*, *ani*, *anvé areç*.

2. Nahum, nous l'avons vu, ne s'écarte pas beaucoup de ce type de prophète.

3. II Rois, XXI, 11-12; XXIII, 26; XXIV, 3, 4; Jér., XV, 4.

le Jardin de Uzza, près du palais. Amon, fils de Manassès et de Mesullémet, fille de Harous, de Iotba, ne régna que deux ans. Il suivit les exemples de son père et laissa dans le cercle anavite un souvenir maudit. Il fut assassiné dans son palais par ses officiers. Mais il paraît qu'il était populaire ; car le peuple massacra les conspirateurs, et proclama roi à sa place son fils Iosiah, enfant de huit ans (639). La régence qui gouverna d'abord en son nom paraît avoir continué purement et simplement les principes de gouvernement de Manassès et d'Amon. Les *sarim* ou princes du sang, plus engoués que jamais de modes étrangères, se montraient déplorablement portés à sacrifier les anciennes mœurs à ce que l'on considérait alors comme le progrès de la civilisation[1]. Iedida, fille de Adaïa, de Boscat, mère du jeune roi, eut sans doute la présidence du conseil ; or ces femmes, appartenant à l'aristocratie de Juda, étaient peu portées vers les idées des anavites, qui devaient leur paraître de dangereuses nouveautés. A treize ans, on maria le jeune roi à Zeboudda, fille de Pedaïah, de Rouma, et, environ deux ans après, à Hamoutal, fille de Irmiah, de Libna, qui furent toutes deux mères de rois[2].

1. Sophonie, ch. I.
2. II Rois, XXIII, 31, 36.

CHAPITRE XI

RECRUDESCENCE DU PROPHÉTISME ANAVITE.
SOPHONIE, JÉRÉMIE.

Le parti anavite n'était mort qu'en apparence. Pour la cinquième ou sixième fois, le piétisme vaincu releva la tête, et essaya de ressaisir le pouvoir. Les excès des fanatiques sous Ézéchias étaient oubliés. La régence qui gouvernait pour Josias enfant laissait aux mouvements populaires la liberté de se produire. Vers l'an 630, on vit ressusciter le vieil esprit qui avait semblé s'éteindre avec Isaïe.

Le signal de cette renaissance du prophétisme messianique et anavite paraît être venu d'un certain Sephaniah, fils de Cousi, fils de Gedaliah, fils d'Amariah, fils de Hizqiah, connu sous le nom de Sophonie. Le court écrit conservé sous le nom de ce prophète est des plus sombres. On y retrouve les âpres colères du rédacteur jéhoviste de la Thora

contre la civilisation[1]. Jérusalem[2] est une ville mondaine pleine d'horreurs. Le culte de Baal y est officiel ; il y a des gens qui se prosternent sur leurs toits devant les astres du ciel et qui jurent à la fois par Iahvé et par Moloch. Cette ville indocile n'écoute aucun des avertissements précurseurs. Ses chefs, ses juges, ses prêtres sont tous injustes et prévaricateurs. Les prophètes sont menteurs. Au nom de son inspiration personnelle, Sophonie se lève pour annoncer la proximité du jour des vengeances divines sur Juda et sur les gentils[3].

Ce jour se présente à Sophonie sous l'image d'un grand festin, d'un sacrifice superbe. Les invités, héros de la fête, sont déjà prêts. Ce sont d'abord les princes du sang, les ministres[4], partisans des modes exotiques, vêtus d'habits étrangers, les gens de cour, favorisant les mauvaises mœurs de la maison royale; puis les Chananéens, négociants du bazar, avec leurs tas d'argent; puis les impies, qui ne croient pas que Iahvé s'occupe des affaires humaines, soit pour faire du bien, soit pour faire du

1. Voir t. II, p. 341.
2. Soph., ch. III.
3. L'auteur paraît avoir lu Joël. Kuenen, p. 454, note 2.
4. Soph., I, 8. Sur בני המלך, voir ci-dessus, p. 45, note 2.

mal[1]. Les *anavim* seuls[2], qui ont pratiqué les règles de Iahvé, seront sauvés ce jour-là, grâce à leur justice et à leur humilité.

Sophonie eût certainement inventé le déluge, si si déjà ce mythe n'eût figuré dans le code sacré. Iahvé, furieux, veut tout détruire. Le prochain jour de Iahvé sera la fin du monde entier.

J'enlèverai tout[3], absolument tout de la surface de la terre, dit Iahvé. J'enlèverai hommes et bêtes, j'enlèverai les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, les objets de scandale et les méchants, et j'exterminerai l'homme de la surface de la terre, dit Iahvé...

Ce sera un jour de colère que ce jour-là, un jour de détresse et de désolation, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuit noire et de nuages sombres, un jour de trompette et de fanfares contre les villes fortes et leurs hautes crêtes... Et les hommes marcheront comme des aveugles... et leur sang sera répandu comme la poussière, et leurs entrailles comme la m... Ni leur argent, ni leur or ne pourront les sauver, au jour de la colère de Iahvé. Par le feu de sa jalousie, toute la terre sera dévorée; car il veut en finir promptement avec les habitants de la terre.

Le prophète annonce, en particulier, la ruine des Philistins (*Krétim*), dont le pays sera momentanément adjugé à Juda. Moab et Ammon ont été hostiles à Israël; malheur à eux! Les Couschites seront frappés. Ninive à son tour sera détruite.

1. Voir ci-dessus, p. 79 et p. 130.
2. Ch. II, 3.
3. Ch. I. Comp. Jér., XLV, 4-5.

Au milieu d'elle coucheront des troupeaux, des bêtes de toute sorte; le pélican, le hérisson passeront la nuit sur ses chapiteaux; la voix des oiseaux chanteurs s'entendra aux fenêtres; le seuil [des palais] sera couvert de décombres, car les toits de cèdre auront été brisés[1]. Voilà ce qu'est devenue la ville légère, assise en son étourderie, qui disait en son cœur : « Moi, et hors de moi rien ! » Comment s'est-elle changée en un lieu de dévastation, un gîte pour les bêtes? Quiconque passera sifflera sur elle, l'insultera de la main.

Presque toujours le prophète israélite, en annonçant les colères de Iahvé, a en vue la force qui doit servir de ministre à Iahvé. Pour Isaïe et les prophètes de son temps, le spectre noir était toujours l'Assyrie. Vers le milieu du VIIe siècle, l'empire d'Assyrie étant ébranlé, les exécuteurs des sentences de Iahvé sont les barbares innommés (Mèdes et Scythes) qui menaçaient Assur du côté du Nord et de l'Est. Les Scythes, dans les temps de la minorité de Josias, exercèrent dans toute l'Asie antérieure une domination dont le petit royaume de Juda dut s'apercevoir[2]. Cette domination, cepen-

1. Passage altéré.

2. Hérodote, I, 103-106; Justin, II, 3 et suiv.; Strabon, I, III, 21. Un vague souvenir des invasions scythes peut se trouver dans les ch. XXXVIII et XXXIX d'Ézéchiel. On applique, mais sans preuves décisives, au même événement, les chapitres I, IV, V, VI de Jérémie. On insiste sur ce que, dans ces passages, les envahisseurs viennent du Nord; mais tout envahisseur de la Judée, vînt-il de Babylone, étant obligé de prendre le détour de la Bekaa, débouchait du côté du Nord.

dant, n'ayant laissé dans l'histoire d'Israël aucune trace positive[1], il ne semble pas conforme aux règles de la bonne critique historique de faire reposer sur cette base fragile de trop vastes hypothèses[2]. Les prédictions des prophètes avaient souvent un objectif assez vague. Leurs images de la fin du monde étaient une sorte de lieu commun en dehors de toute application précise. Nahum et Sophonie purent très bien formuler leurs menaces. sans avoir dans l'esprit autre chose que les images générales fournies par le prophétisme antérieur.

Le règne messianique tel que le conçoit Sophonie ressemble tout à fait au règne messianique d'Amos ou Joël, d'Osée, de Michée, d'Isaïe. D'au-delà des fleuves de Cousch, de toutes parts, les dispersés du vrai Dieu amèneront des offrandes. Tout le monde invoquera Iahvé avec des lèvres pures. Les dieux païens disparaîtront ; on viendra des îles lointaines se prosterner devant Iahvé. Dans Jérusa-

1. La preuve tirée du nom de Scythopolis n'a aucune force. Ce nom, comme celui de Pella, Aréopolis, Philadelphie, etc., est postérieur à Alexandre.

2. La désignation ethnique des Scythes, chez les écrivains hébreux, est Mések-Tubal. Ézéchiel (XXXII, 26) compte les armées de Mések-Tubal parmi les grandes armées qui ont été détruites de son temps. Mais il ne les met pas en rapport avec la Palestine.

lem le triomphe des anavites[1] sur les fastueux, les mondains[2] sera complet. L'*ani* et le *dal* seront tout désormais. Iahvé sera roi d'Israël; il aura sa capitale à Jérusalem. Une ère réparatrice de tout le mal antérieur s'ouvrira. Israël, ramené de ses lieux d'exil[3] et restauré, goûtera enfin les fruits de sa fidélité[4].

Sophonie ne semble pas avoir produit, dans la société de son temps, une impression bien sensible. Une individualité beaucoup plus puissante fit bientôt son apparition dans le monde prophétique, et décida du sort d'Israël. Ce fut Jérémie. Ce qu'Isaïe avait été sous Ézéchias, Jérémie le fut sous Josias. Très inférieur à son devancier par le talent, il le surpassa par le sérieux tragique et l'obstination terrible. Il fut le premier saint, dans l'acception étroite du mot. Les sombres zélateurs du bien que connurent le XIIIe, le XVIe siècle, vont avoir leur ancêtre, leur patron céleste, leur modèle, souvent mauvais à imiter.

Jérémie peut compter entre les hommes qui ont eu le plus d'importance dans l'histoire. S'il n'est

1. עם עני ודל.
2. עליזי גאוה.
3. Voir t. II, p. 426-427, 444, 457.
4. Soph., III, 11 et suiv., 15.

pas le fondateur du judaïsme, il en est le grand martyr. Sans cet homme extraordinaire, l'histoire religieuse de l'humanité eût suivi un autre tour : il n'y eût pas eu de christianisme.

Le prophétisme juif, en effet, entre avec Jérémie dans une voie toute nouvelle. Le caractère religieux devient beaucoup plus prononcé; le tribun incline au prêtre. Amos et Osée, à certains moments Isaïe, nous étonnent par leur hardiesse, leur amour du peuple, leur désintéressement à l'égard des questions théologiques et liturgiques. Leur colère nous plaît. Quand ils voient combien le monde est injuste, ils voudraient le briser. Ils raisonnent un peu comme les anarchistes de nos jours : « Si le monde ne peut être amélioré, il faut le détruire. » Jérémie est beaucoup moins préoccupé de la question sociale et du triomphe des *anavim*[1]. C'est avant tout un homme pieux et d'une moralité sévère. C'est un fanatique, il faut le dire, haineux contre ses adversaires, mettant tous ceux qui n'admettent pas d'emblée sa mission prophétique au nombre des scélérats, leur souhaitant la mort et la leur annonçant. Voilà qui est loin de notre suprême vertu, la politesse. Mais le VIIe siècle avant Jésus-

1. Jérémie et Ézéchiel ne se servent pas de ce mot; rarement ils se servent d'*ébion* ou *dal*. Voir Jér., XX, 13.

Christ était aussi très loin du nôtre. La morale alors avait besoin d'être affirmée et fondée; or, le juif n'avait pas à son service les terreurs d'un enfer chimérique. Le rigorisme moral, de nos jours, fait presque autant de mal que de bien à l'humanité; cependant il a été utile à son heure. Il nous est bien permis, au XIX[e] siècle, d'être pour Marie Stuart contre Knox; mais au XVI[e] siècle, le protestantisme fanatique servait mieux la cause du progrès que le catholicisme, même relâché.

Jérémie doit donc être mis au nombre de ces grands réactionnaires, que nous n'aimons pas, mais dont il serait injuste de méconnaître le rôle historique. Au point de vue littéraire, la décadence chez lui est sensible. Son style n'a pas la fermeté classique des écrivains du siècle d'Ézéchias; il est clair, prolixe et mou; il sent l'imitation; il est plein de réminiscences des écrits antérieurs. Mais le génie religieux de cet homme fut sans égal; les trois quarts des rayons de la gloire légendaire de Moïse doivent être reportés à Jérémie. Même le XVI[e] siècle n'a pas de géant à comparer à ce possédé de l'idée piétiste. Rarement une tendance morale s'est emparée à ce point d'une conscience humaine, l'a remplie de passion concentrée; et cela avec un *minimum* de mobiles d'action qui surprend. Jérémie

n'est ni un philosophe, ni un superstitieux, ni un prêtre, ni un militaire, ni un politique. Il n'a aucune science du monde ; sa théologie est des plus simples ; ses idées sur une autre vie sont nulles. Et pourtant quelle ténacité dans la foi au bien ! Quel courage dans l'insuccès ! Qu'il est grand dans sa solitude, héroïque dans ses prisons, sublime dans sa désolation ! C'est un Élie non légendaire, un Élie dont nous avons des pages et que nous touchons. Il ne doute pas un moment de son Iahvé, même quand Iahvé viole le plus outrageusement son mandat de justicier. Job, cent ans auparavant, injurie en face le Dieu qui manque à ses devoirs. Jérémie s'assied et pleure. Dans ces tentations suprêmes de la foi, il croit absolument que c'est l'homme qui a tort. Quand Dieu frappe son serviteur, c'est que celui-ci a péché. Grande affirmation chevaleresque, sublime acte de foi, qui couvre toutes les fautes de l'Israélite et fait de lui vraiment le confesseur de Dieu sur la terre ! Le héros de cet effort désespéré pour défendre la Providence contre d'accablantes apparences est ce rabbin de Mayence du XIIIe siècle, qui, conduit au bûcher, inventait à sa charge toutes sortes de crimes pour ne pas convenir que Iahvé pouvait laisser périr un innocent.

Jérémie était fils d'un prêtre d'Anatoth, petite

ville située à une lieue environ au nord de Jérusalem. Anatoth était une ancienne ville sacerdotale benjaminite, comme Nob[1], possédant plusieurs de ces familles qui avaient, depuis une haute antiquité, le privilège d'offrir des sacrifices à Iahvé. Helqiah, père de Jérémie, appartenait à une de ces familles, dont il nous est difficile de concevoir l'état et la position sociale. La centralisation du culte à Jérusalem n'était pas encore effectuée; cependant la tendance dans ce sens était très forte. Nous doutons que Helqiah offrît encore des sacrifices sur le vieil autel qu'Anatoth possédait sans doute. Ces familles sacerdotales, qui n'avaient presque plus de raison d'être, offraient peut-être une matière toute préparée aux idées des « pauvres de la terre ». Jérémie, cependant, ne paraît pas avoir été dans le besoin. C'est des profondeurs du iahvéisme, et non des circonstances extérieures, qu'il paraît avoir tiré le fanatisme intense qui le jeta très jeune[2] dans la fournaise ardente des passions d'Israël.

En la treizième année de Josias, le roi n'ayant encore que vingt ans (627 avant J.-C.), Jérémie entra dans la carrière prophétique. Le cercle de son action se borna d'abord à ses compatriotes. Sa parole

1. I Rois, II, 26.
2. Jérém., I, 5-7.

était dure, cassante et austère. Le ton d'autorité exagérée avec lequel il parlait ameuta ses auditeurs contre lui. Les gens d'Anatoth nièrent sa vocation prophétique et voulurent le tuer. Les pensées qui semblent représenter l'état d'esprit de Jérémie à cette époque[1] rappellent le livre de Job. Beaucoup d'indices portent à supposer que le prophète faisait de ce livre sa lecture habituelle.

Tu as toujours raison, ô Iahvé, quand je dispute contre toi; cependant je te dirai mon avis. Pourquoi le sort des méchants est-il prospère ? Pourquoi sont-ils en sécurité, tous ces perfides ? Tu les plantes, et ils prennent racine; ils croissent et portent des fruits. Tu es près de leur bouche et loin de leur cœur. Mais moi, Iahvé, tu me connais, tu me vois, tu as éprouvé mon cœur. Place-les à part comme des moutons pour la boucherie, désigne-les pour le jour de l'égorgement. Jusqu'à quand la terre sera-t-elle en deuil et l'herbe des champs desséchée à cause de la méchanceté des habitants? N'est-ce pas pitié de voir périr des bêtes, des oiseaux par suite de l'aveuglement des hommes ?

Jérémie, dès cette première période, paraît ce qu'il sera toute sa vie, un exalté, un inquisiteur, s'attirant la haine de tous par ses foudroyantes invectives. Ce qui nous choque le plus, c'est l'hypocrisie de sa modération et son affectation de faiblesse. En vrai iahvéiste, il remet sa ven-

1. Morceau XIII (ch. XI fin, et XII commencement. Voir aussi ch. XIX et XX).

geance à Iahvé, assuré qu'il la remet en bonnes mains. Une révélation[1] lui apprend les périls qu'il court de la part de ses proches. Conformément à cet avis, il quitte son village d'Anatoth, en lui prédisant l'extermination, et vient à Jérusalem, où son ardente prédication va trouver un champ plus digne d'elle. A partir de ce moment, Jérémie est le chef de la grande réaction qui ne finira plus, et aboutira aux Macchabées, puis, avec d'étranges variations de nuances, à Jean-Baptiste, à Jésus, à Jacques frère du Seigneur, à la partie ébionite des fondateurs du christianisme, à Rabbi Aquiba, à Juda le Saint.

Le genre de prédication du nouveau porte-voix de Iahvé nous est bien représenté par les premiers chapitres du livre biblique qui porte son nom. L'affirmation perpétuelle de lui-même à laquelle le prophète est entraîné a quelque chose de très fatigant. La grande blessure morale du prophétisme juif est l'obligation où est le prophète d'affirmer sa mission sans preuves ou avec des preuves charlatanesques. Cette affirmation gratuite est d'autant plus obstinée chez Jérémie que jamais il ne fait appel à des miracles tangibles, à des *signes* comme dit Isaïe[2].

1. Ch. XII, 6.
2. Voir t. II, p. 483.

Et la parole de Iahvé me vint en ces termes[1] : « Avant de t'avoir formé dans le sein de ta mère, je te connaissais, et, avant que tu ne sortisses de la matrice, je t'avais consacré et posé en prophète pour les nations. » Et je dis : « Ah ! ah ! Seigneur Iahvé, je ne sais pas parler; je suis un enfant. » Et Iahvé me répondit : « Ne dis pas : Je suis un enfant; car tu iras trouver ceux vers lesquels je t'enverrai, et, tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras. Ne crains rien d'eux; car je serai avec toi. » Et Iahvé étendit sa main, et il toucha ma bouche, et il me dit : « Voilà que je place mes paroles dans ta bouche. Vois, je te constitue aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour ruiner, pour bâtir et pour planter. »

Voilà des paroles que n'eût pas écrites Isaïe. Le prophète, selon Jérémie, est une sorte de pape infaillible, chargé de faire le discernement des choses[2] et revêtu des pleins pouvoirs de Iahvé. Il est le confident intime de Iahvé. Iahvé l'établit comme un mur contre les rois, les princes, les prêtres, le peuple[3]. La parole de Dieu est dans sa bouche un feu qui dévore[4]. Est-ce un démocrate, est-ce un souverain théocratique qui parle ainsi ?

Cette théorie de la mission spontanée a sa grandeur; mais, appliquée aux institutions politiques, elle ne pouvait conduire qu'à l'anarchie. Comment distinguer, en effet, entre ceux qui se disaient éga-

1. Ch. I. Ce prologue général est peut-être du disciple éditeur.
2. Jér., VI, 27 et suiv.
3. Jér., I, 18.
4. Jér., V, 14.

lement inspirés de Iahvé et qui annonçaient ou conseillaient des choses contraires. Les miracles, employés comme signes diacritiques, commençaient à tomber en désuétude. Les rivalités entre les prophètes étaient ardentes. Ils cherchaient à se perdre; ils se volaient leurs prophéties les uns aux autres [1]. Chacun allait contant son rêve; et ces rêves étaient souvent des calomnies homicides. La façon d'alléguer les fléaux naturels comme des preuves, déplorable paralogisme que Jérémie emploie à chaque instant, était pliable à tout sens. Jérémie procède contre ses confrères par l'ironie [2]. « Or çà, qui donc ici a pris part au conseil de Iahvé? Qui l'a vu? Qui a entendu ses paroles? » Voilà qui est bien; mais on pouvait lui dire : « Et vous donc!... » Cela faisait un cercle vicieux, dont il était impossible de sortir. Les principaux adversaires de Jérémie sont des prophètes comme lui [3]. Il ne craint pas de dire que c'est des prophètes de Jérusalem que vient l'impiété de tout le pays [4]. Les prophètes de Samarie prophétisaient au nom de Baal; les prophètes de Jérusalem encouragent les méchants et les empêchent de se repentir.

1. Jér., XXIII, 30.
2. Jér., XXIII, 16 et suiv.
3. Jér., XXIII.
4. Jér., XXIII, 15.

Jérémie est avant tout un iahvéiste exclusif. L'idolâtrie, le culte des astres, les cultes païens, voilà le mal suprême. L'imitation de l'étranger en est la source. Iahvé se plaint de ces infidélités comme d'un amour trahi.

Passez aux îles de Kittim et regardez[1]. Envoyez à Kédar, et observez. Voyez si une chose comme celle-ci est jamais arrivée : un peuple changeant ses dieux ! (Et encore les dieux de ces gens-là ne sont-ils pas des dieux !) Or voilà ce que mon peuple a fait. Cieux, soyez stupéfaits de ceci ; terre, frémis d'horreur... Israël a préféré une citerne crevassée, qui ne garde pas l'eau, à une source d'eau vive ! Israël ne voit pas que tout ce qui lui arrive vient de ce qu'il a délaissé Iahvé. Que veulent dire ces voyages d'Égypte, pour boire l'eau du Nil, ces voyages d'Assyrie pour boire l'eau de l'Euphrate[2] ? C'est ta méchanceté qui te châtie, ce sont tes infidélités, ô fille de joie, qui te punissent. Sur chaque colline élevée, sous chaque arbre touffu, tu t'es livrée à la prostitution. Les ceps exquis sont changés en ceps d'une vigne bâtarde. Quand même tu te laverais dans le *bor* et que tu purifierais tes mains dans l'huile et la cendre, ton péché n'en resterait pas moins éclatant à mes yeux. Comment oses-tu dire . Je ne suis point souillée; je ne me suis pas prostituée aux idoles. Que signifient alors ces courses dans la vallée[3]? Songe à ce que tu y fais, chamelle évaporée et vagabonde. Pareille à l'onagre, du désert, tu es là flairant le vent, dans l'ardeur de tes feux impurs...

1. Ch. II, 10 et suiv. Mêmes idées au ch. V, etc. Comparez les tendres reproches du morceau ch. III et IV, 1-4.

2. C'est-à-dire pour rechercher des alliances.

3. Allusion aux horreurs de la vallée de Hinnom, aux sacrifices humains.

Ils m'ont tourné le dos, ce qui ne les empêche pas de venir me crier, au jour de la détresse : Sauve-nous. Mais où donc sont les dieux que vous vous êtes faits ? Qu'ils se lèvent ; c'est le cas de se montrer. Car tes dieux, ô Juda, sont aussi nombreux que tes villes. Ai-je donc été pour Israël un désert, qui manque à ses promesses? Une vierge oublie-t-elle sa parure, une fiancée sa ceinture? Le sang innocent des prophètes et des pauvres[1] crie vers moi.

La jalousie de Iahvé s'étend jusqu'aux alliances politiques de son peuple. La confiance en Iahvé est la seule chose qui sauve ; l'habileté, la force, la richesse ne servent de rien[2]. Les allées et venues des négociateurs sont finement raillées. « Oh ! comme nous changeons vite de route ! Tout à l'heure nous allions vers Assur, maintenant c'est vers l'Égypte. Mêmes illusions !... »

A beaucoup d'égards, on le voit, le Iahvé de Jérémie est presque revenu au rang de Dieu national. Jérémie trouve tout simple que les autres nations aient leur dieu, il ne les en blâme pas ; mais ce qui lui paraît monstrueux, c'est qu'on abandonne son dieu, quand ce dieu n'a pas failli à ses promesses. L'idée, fondamentale dans les prophètes du VIIIe siècle, que les peuples étrangers viendront au culte de Iahvé, apparaît très rarement chez Jéré-

1. Voir ci-dessus, p. 125, note 2.
2. Jér., IX, 22-23.

mie. Si on le pressait, on l'amènerait à dire que ces peuples, en abandonnant leur dieu, feraient aussi mal que les Israélites en étant infidèles au leur. Quand les Israélites déportés diront : « Pourquoi Iahvé nous traite-t-il de la sorte ? » il leur sera répondu : « De même que vous m'avez abandonné et que vous avez servi dans votre pays des dieux étrangers, de même vous servirez des étrangers dans un pays qui n'est pas le vôtre[1]. » Ailleurs, il est vrai, Jérémie présente Iahvé comme le Dieu qui a fait le ciel et la terre. Souvent il se plaît à décalquer les grandes descriptions de Job, où Iahvé est présenté comme l'agent immédiat des grands phénomènes naturels, surtout atmosphériques[2]. Sa logique, qui n'était pas forte, s'arrangeait comme elle pouvait de ces combinaisons forcées.

Une difficulté qui se présentait fréquemment à son esprit, et qui tenait à sa notion contradictoire de Iahvé, était la sévérité de Dieu pour Israël et son étonnante indulgence pour les gentils, bien plus coupables après tout qu'Israël : « Châtie-moi, Iahvé, mais avec justice, non selon ta colère. Réserve ta colère pour les nations qui ne te connaissent pas, pour les tribus qui n'invoquent pas ton

1. Jér., v, 19.
2. Jér., x, 10 et suiv.

nom[1]. » L'objection qui troublait Jérémie poursuivra Israël jusqu'à ses derniers jours; elle remplit les Apocalypses de la fin du premier siècle de notre ère[2]. Comme les Pères et les évêques du ve siècle semblent souvent amis des barbares, et ont l'air de les appeler parce qu'ils les prédisent, de même Jérémie paraît l'allié secret des hordes du Nord et, plus tard, des *Casdim*. Ces bandes terribles, ces cyclones irrésistibles sont pour lui des exécuteurs de la volonté de Iahvé. Ce qui le préoccupe dans les premières années de son apostolat[3], c'est une invasion venant des pays les plus lointains du Nord[4]. Le peuple que Iahvé amènera est un peuple antique, de vieille race, dont Israël ne connaît pas la langue[5]. C'est un peuple nombreux, cruel, monté sur des chevaux rangés en bataille (une vraie cavalerie, non des chars), armé d'arcs et de javelots, rava-

1. Jér., x, 24-25.

2. Apocalypses d'Esdras, de Baruch. Voir *Hist. des orig. du christ.*, V, 352 et suiv., 519 et suiv.

3. Jér., iv, 16; v, 15.

4. Jér., i, 13 et suiv., vi, 22; x, 17-25. Voir ci-dessus, p. 151, note 2. Des traits particuliers montrent qu'il s'agit ici de peuples réellement septentrionaux, non des *Casdim*. Notez מארץ צפון, vi, 22 et x, 22; ממלכת צפונה, i, 15.

5. Jér., v, 15. S'applique mal à Assur. Pourquoi, d'ailleurs, désigner Assur en énigmes. Il y a ici quelque chose de nouveau.

geant tout[1]. A l'époque où Jérémie écrivait ces menaces, Ninive probablement existait encore. Les attaques redoublées des Mèdes et des Scythes l'avaient affaiblie, non ruinée. Ce sont, à ce qu'il semble, ces hordes iraniennes et tartares que Jérémie voit à l'horizon comme des fléaux de Dieu[2].

Un des morceaux les plus achevés de Jérémie[3] est la peinture de cette invasion, qui n'a sans doute existé que dans ses visions. La panique est universelle ; tout le monde perd la tête ; Iahvé, pour punir le peuple, permet que les faux prophètes le trompent. Les mauvaises nouvelles arrivent coup sur coup de Dan et d'Éphraïm. L'angoisse de Jérusalem est à son comble. Cette prostituée qui s'est livrée à tous les étrangers (modes étrangères, alliances étrangères) est à bout de finesses : « Malheureuse, que vas-tu faire? Quand tu t'habillerais de pourpre, quand tu te mettrais des joyaux d'or, quand tu te ferais de grands yeux au moyen du fard noir, ce serait peine perdue; tes amants[4]

1. Ch. VI, 22 et suiv.

2. Les *Casdim* n'entrent en scène qu'à partir du ch. XXI.

3. Ch. IV, à partir du verset 5. Comp. ch. V, menace d'un siège.

4. Les étrangers, à l'alliance et à l'imitation desquels Jérusalem a tout sacrifié.

te dédaigneraient. C'est ta vie qu'ils veulent. »

Une vaste transportation, analogue à celle qui a frappé Israël et tant d'autres nations, frappera Juda. La masse du peuple sera exterminée. Le temple et Jérusalem seront traités comme Silo[1] ; Juda sera repoussé de Dieu comme Ephraïm. Iahvé ne veut plus des sacrifices de son peuple[2]. C'est l'obéissance qu'il veut, et on la lui refuse. Les tombes des rois de Juda seront violées, ainsi que les grandes nécropoles des *sarim*, des *cohanim* et des *nebiim* aux portes de la ville[3].

Les enfants de Juda ont fait ce que je déteste, dit Iahvé[4]. Ils ont placé leurs idoles dans la maison qui s'appelle de mon nom, pour la profaner. Ils ont bâti les *bamoth* du Tophet, qui sont en la vallée de Ben-Hinnom, pour brûler leurs fils et leurs filles par le feu; chose que je n'ai point commandée, et qui ne me plaît pas. C'est pourquoi voilà que des jours viennent où il sera question, non plus de Tophet ni de vallée de Ben-Hinnom, mais de vallée d'égorgement, et où l'on enterrera les morts à Topheth, faute de place. Et les cadavres de ce peuple serviront de pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, sans que personne les chasse. Et je ferai disparaître des villes de Juda et des rues de Jérusalem les cris de joie et les chants d'allégresse, la voix du Fiancé et de la Fiancée[5] ; car la terre sera un désert.

1. Ch. VII et VIII, long sermon.
2. Voir aussi ch. VI.
3. Ch. VIII, 1 et suiv.
4. Ch. VII, 30 et suiv. Répété au ch. XIX.
5. Voir ci-dessus, p. 87, note 3, et ci-après, p. 284.

Tout cela devait arriver, mais plus tard et par d'autres mains que le prophète ne le croyait. Il fallait de la sagacité, mais il ne fallait aucun don surnaturel pour prévoir la ruine de Jérusalem quarante ans d'avance. Les grandes forces qui s'agitaient en Asie ne laissaient point de place à une aussi petite individualité que Juda. La situation du peuple israélite, au VIIe siècle avant Jésus-Christ, ressemblait à ce qu'elle fut au premier siècle de notre ère, devant la masse croissante de l'empire romain. Les prédictions que l'on prête à Jésus sur les événements de l'an 70 sont du même ordre que celles de Jérémie. L'esprit juif a toujours eu une grande aptitude à prédire les évolutions générales. Jérémie voit très bien que le petit royaume de Jérusalem sera détruit de fond en comble, comme l'a été celui de Samarie. L'avenir d'Israël n'est pourtant pas perdu pour cela. L'arbre sera tranché ; mais la souche ne sera pas arrachée; elle repoussera[1]. Il y aura alors un Israël formé par la réunion des deux familles, docile aux prophètes, qui observera les préceptes de Iahvé[2]. Jérémie ne va guère au delà. Comme tous les prophètes, il fait peu de cas

1. Jér., ch. V.
2. Morceau ch. III et IV, 1-4.

des rites[1]; il n'estime que le culte du cœur[2]. Mais les brillants rêves des prophètes du VIIIe siècle sur la future conversion du monde à la religion d'Israël ne semblent pas beaucoup lui sourire[3]. Une seule fois le grand idéalisme israélite l'élève à la conception du culte pur : « En ce temps-là, on ne parlera plus de l'arche de l'alliance de Iahvé; on n'y pensera plus, on ne s'en souviendra plus; on ne la regrettera pas; elle ne sera pas rétablie. Alors on appellera Jérusalem le trône de Iahvé, et tous les peuples s'y donneront rendez-vous en son nom[4]. »

1. Jér., VI, 20; IX, 23; XI, 15; XIV, 12, etc.; surtout VII, 21 et suiv.
2. Jér., III, 16; IV, 1; VII, 6; XXXI, 33, etc.
3. La conversion des peuplades voisines d'Israël (XII, 15-16) a bien moins de conséquence.
4. Jér., III, 16 et suiv. Le verset XXXIII, 18, qui exprime une pensée toute contraire, est suspect; il manque dans le grec.

CHAPITRE XII

JÉRÉMIE ET LE POUVOIR LAÏQUE.

Il était impossible que des déclamations aussi passionnées [1] ne produisissent pas une réaction violente. A diverses reprises, les particuliers, lésés par les diatribes de l'énergumène, et le gouvernement, rendu responsable de tout ce qui arrivait de mal, s'émurent et cherchèrent à fermer la bouche venimeuse. On fournissait ainsi au fougueux homme d'Anatoth la plus belle occasion de déployer ses qualités de courage et d'indomptable énergie. On inaugurait la puissance du martyre. Quand l'autorité n'est pas décidée à pousser les choses aux dernières extrémités contre les intransigeants, elle ne fait par des tracasseries que leur donner des forces.

1. Jér., ch. IX, ch. XXIII 9 et suiv.

Un des lieux où Jérémie aimait le plus à faire entendre ses prédictions et ses menaces[1], était le lieu dit *Tophet*[2] dans la vallée de Hinnom, endroit repoussant et impur, le plus mal famé de Jérusalem. Là se pratiquaient les holocaustes des premiers-nés à Baal-Moloch[3] ou, si l'on veut, à Iahvé. Le *bama* qui s'y voyait, près de la porte de la Poterie, était le lieu de la grande prostitution de Juda, pour parler le langage du temps. Jérémie prétendait que Iahvé lui ordonnait de s'asseoir en cet endroit pour rendre ses plus terribles oracles. Il annonçait, en particulier, un siège où les Hiérosolymites seraient réduits à se manger les uns les autres[4]. La ville entière deviendrait un *Tophet*, un bûcher. Un jour que Jérémie avait accentué ces prophéties, en les accompagnant de la fracture d'un

1. La date de cet épisode, raconté dans les chapitres XIX et XX (Cf. ch. VII) de Jérémie, est fort incertaine. La mention du roi de Babel et la menace de transportation à Babel inviteraient à le reporter après 605. Nous avons peine, cependant, à concevoir Jérémie exposé à cette date à des traitements comme ceux que lui inflige Pashour. Il y a moins de difficultés à supposer que l'éditeur-biographe de Jérémie, écrivant pendant la captivité, aura confondu les temps.

2. Voy. ci-dessus, p. 126-127.

3. שרף..... באש עולות לבעל (XIX, 5) prouve bien qu'il s'agissait d'holocaustes à Baal. Cf. Deut., XII, 31.

4. Ch. XIX, 9.

vase de terre, il remonta du Tophet dans les cours du temple, et redoubla de violence. Le prêtre Pashour, fils de Immer, surveillant en chef du temple, l'entendit, le frappa et le fit mettre aux ceps qui étaient à une des portes de l'enceinte du temple[1]. Le lendemain Pashour le fit tirer des ceps. Jérémie se retira en insultant Pashour, et en fulminant des prédictions sinistres.

Une sorte de prière intime que Jérémie fit à cette occasion montre bien la profondeur de la conviction qui l'animait. Sa mission lui est à charge; il voudrait y échapper ; mais on ne se soustrait pas aux ruses de Iahvé[2].

Tu m'as enveloppé de tes artifices, Iahvé, et j'ai été séduit; tu m'as pris, tu as le dessus. Ta parole est pour moi une perpétuelle occasion d'opprobre et d'avanies. Je prends la résolution de ne plus penser à toi, de ne plus parler en ton nom; mais il y a au-dedans de moi comme un feu brûlant, contenu dans mes os; je me suis fatigué à le dompter, je n'ai pu. La foule me tend des pièges; mes amis épient tous mes pas. Mais Iahvé est avec moi comme un géant redoutable. Je verrai comment il saura se venger d'eux; j'ai remis ma plainte entre ses mains.

Puis il se livre à une lamentation sur le jour

1. Ces sortes de ceps, où tantôt les pieds, tantôt la tête, tantôt les deux étaient engagés, se voient encore en Orient à la porte des villes ou dans une tour au-dessus de la porte.

2. Ch. XX, 7 et suiv.

de sa naissance[1], imitée de la grande malédiction du livre de Job. L'accent littéraire en est faible, mais le sentiment exquis. La lutte contre le poids fatal de la mission divine n'a jamais été exprimée avec plus de sincérité. Le rôle de Cassandre est lourd à porter, et celui à qui le sort l'impose est toujours amené à se plaindre du lot qui lui est échu.

Pourquoi, ô ma mère, m'as-tu donné le jour, à moi homme de bataille, en lutte avec le genre humain[2]. Tous me maudissent... Toi tu me connais, Iahvé. Venge-moi de mes persécuteurs... Reconnais que c'est pour toi que je supporte l'opprobre. Quand je rencontrais ta parole, je la dévorais; ta parole a été toute ma consolation. Je ne me suis pas assis dans le cercle des railleurs, pour y chercher la joie. Dirigé par ta main, je me suis assis à l'écart; car tu me gonflais de colère...

Iahvé le console en lui promettant que la poussée du peuple entier ne suffira pas pour abattre son mur. Qu'il attende, il sera victorieux.

Une autre fois[3], Iahvé lui défend de se marier, d'avoir des enfants. Tout ce qui naît en Judée est destiné à servir de fumier pour engraisser le sol. Juda, qui aime tant l'idolâtrie, sera satisfait. Il sera exilé dans un pays où il pourra servir les dieux

1. Jér., XX, 14-18. Voir *le Livre de Job*, p. 34 et suiv.
2. Jér., XV, 10 et suiv.
3. Jér., XVI.

étrangers bien à son aise. Même le temple de Sion sera détruit[1]. Pour balayer les hauts lieux, Iahvé balaiera tout.

La lutte devenait à mort. Le monde officiel était poussé à bout et cherchait les moyens de se débarrasser de l'implacable censeur. Un complot se forma contre Jérémie. Au moyen de dénonciations calomnieuses, on crut pouvoir le perdre[2]; l'intrigue échoua; mais l'âme haineuse de l'inspiré ne pardonna pas. L'effroyable prière où il supplie Iahvé de ne jamais oublier le crime de ses ennemis et d'exterminer leurs femmes, leurs enfants[3], semble d'un inquisiteur, identifiant sa cause avec celle de son dieu. Parmi les erreurs que Jérémie poursuit de sa parole ardente, il y en a une si abominable que toute violence en ce qui la concerne fut certes justifiée; c'est l'horrible pratique des sacrifices humains. Mais, voyez le triste retour des choses humaines : Jérémie, nous le verrons bientôt, fut, d'une façon plus ou moins directe, le promoteur d'un code qui édicte la peine de mort pour des délits d'opinions religieuses. L'un vaut l'autre. Les autodafés de l'Espagne ne le cèdent en rien aux

1. Jér., XVII, 3 et suiv.
2. Jér., XVIII, 18 et suiv.
3. Jér., XVIII, 19-23.

monstruosités de la vallée de Hinnom. Jérémie supprimait Moloch pour le ressusciter. Que de temps il a fallu à l'esprit humain pour arriver à cette vérité si simple, que les opinions théoriques sincères ne sauraient être délictueuses, puisqu'elles sont involontaires, et que la sincérité des opinions ne saurait être légalement recherchée ! On eût fort étonné Jérémie, si on lui eût dit que le péché des autres ne le regardait pas. Notre principe libéral, qui est de ne pas s'occuper de son prochain, eût paru à ces fanatiques la plus dangereuse des impiétés.

CHAPITRE XIII

RÉFORMES DE JOSIAS.

Les prédications de Jérémie n'étaient pas un fait isolé. Jérusalem possédait tout un groupe d'hommes qui poussaient l'esprit de réforme à ses dernières conséquences, la théocratie pure, l'interdiction des idoles et l'unité religieuse. Il ne fallait pas beaucoup de philosophie pour voir l'absurdité de l'idolâtrie. La sottise de dire à un morceau de bois : « Tu es mon père », à la pierre : « Tu m'as enfanté », était trop forte pour ne pas être facilement aperçue. Les grands cris et les danses violentes dont les gens simples accompagnaient leurs prières et leurs sacrifices, inspiraient aux puritains des plaisanteries, toujours les mêmes : « Prenez garde de vous enrouer[1] », ou bien : « Criez plus fort ; votre Dieu

1. Jér., ch. II, 25 ; I Rois, XVIII, 27.

a l'oreille dure! » On insistait avec esprit sur certains détails de la fabrication des idoles.

Leurs dieux sont faits de bois coupé dans la forêt [1]; le sculpteur les a taillés avec son couteau; puis on les a décorés d'or et d'argent; puis on les fixe avec des clous et des marteaux, de manière à ce qu'ils ne bougent pas. Ils sont comme l'épouvantail d'un champ de concombres; ils ne parlent pas; on est obligé de les porter; car ils ne peuvent faire un pas. N'en craignez rien; car ils ne font pas de mal; faire du bien n'est pas davantage en leur pouvoir...

Doctrine insensée! C'est du bois, de l'argent plané, apporté de Tharsis, de l'or d'Ouphaz; c'est l'œuvre du sculpteur et des mains de l'orfèvre; on les affuble de pourpre et d'écarlate; tout est le fait des artistes... L'orfèvre même a honte de son idole. Il voit bien que sa statuette de fonte est un mensonge. Nul souffle de vie en tous ces faux dieux; ce sont des néants, des œuvres d'illusion; le jour où on les examine, ils disparaissent.

Un certain Habacuc [2], qui paraît avoir été une des colonnes du parti dévot, avait contre les sculpteurs les sévérités d'un musulman austère.

Triste métier de dire au bois : « Réveille-toi! » à la pierre immobile : « Lève-toi! » Mais voyez-donc! C'est du plaqué. Cela n'a pas un souffle dans le corps [3].

1. Jér., ch. X, 3-15. Comp. Is., XL, XLI, XLIV.

2. La forme des Septante (Habacum) est peut-être la vraie. Le ק de l'écriture d'une certaine époque ressemble beaucoup à un ם final.

3. Habacuc, II, 18-20.

Phidias aurait eu de la peine à lutter contre de telles objections. Au fond, Jérémie et Habacuc se trompaient en théologie aussi complètement que les idolâtres dont ils se moquaient. Ils s'imaginaient que les fléaux ont pour cause un Dieu punissant les hommes, que la mort vient d'un arrêt prononcé par le même Dieu contre ceux qu'il veut perdre à un moment donné; ils prescrivaient de prier ledit Dieu en conséquence. Cela est aussi faux que de croire qu'une statuette en bois, en terre cuite, en pierre ou en métal peut quelque chose sur la pluie et le beau temps. Cela est moins superstitieux en apparence; mais cela est bien plus capable d'inspirer le fanatisme. Le Dieu unique a eu ses fanatiques; les idoles de bois ou de métal n'en ont guère eu. Cette théologie à la façon de Jérémie a même un inconvénient des plus graves, c'est de laisser croire aux hommes qu'ils ont le secret des voies de la Providence et de les induire à une foule de jugements faux, en particulier à regarder le malheureux comme toujours frappé justement; ce qui est erroné, injuste et cruel à la fois. Les *lécim* auraient eu raison, s'ils s'étaient bornés à dire qu'aucune volonté particulière ne préside au gouvernement de ce monde; mais la distinction du conscient et de l'inconscient dans le

développement de l'univers ne pouvait être faite alors, puisque, de nos jours, elle est à peine comprise de l'immense majorité des hommes, même instruits.

Plus de lumière existait-il, en quelque point du monde, vers 625 avant Jésus-Christ, sur ces antinomies du monde religieux et moral? Cela n'est pas probable. La Chine, sans doute, se reposait dès lors, dans cette absence de besoins théologiques et téléologiques, qui est la cause de son étonnant esprit conservateur, presque comparable à celui des abeilles et des fourmis. L'Inde faisait déjà de la métaphysique, mais n'arrivait qu'à un cliquetis de propositions mal coordonnées et à des luttes d'écoles sans résultat. Babylone, dès une haute antiquité, a eu la science positive, surtout dans l'ordre mathématique et astronomique ; de bonne heure Babylone eut des théories pour expliquer l'origine du monde sans dieux, et ces théories étaient plus ou moins connues en Phénicie, en Aramée, à Harran ; mais la science charlatanesque paraît avoir étouffé à diverses reprises, en Chaldée, la science véritable. Il arriva, ce semble, à Babylone ce qui arriverait de nos jours si les charlatans scientifiques, soutenus par les gens du monde et les journaux, envahissaient l'Institut, le Collège de

France, les facultés. Chez nous, certains besoins supérieurs aux caprices des gens du monde, l'artillerie, la fabrication des matières explosibles, l'industrie appuyée sur la science, maintiendront la science vraie. A Babylone, les farceurs l'emportèrent.

Déjà, il est vrai, le génie de la Grèce faisait son apparition dans l'ordre rationnel et était en train de créer la raison, comme il avait créé la beauté. Le grand principe de la fixité des lois de la nature était entrevu en Grèce par quelques esprits d'élite, Thalès de Milet, Phérécyde de Syros, qui recevaient probablement leur inspiration de la Phénicie, intermédiaire à son tour de la Babylonie. La supériorité de la Grèce sur l'Orient était un fait indiqué, sinon accompli. Le germe d'où sortiront pour l'humanité tout entière la science et la philosophie est clairement visible. Solon et les sept sages, tels qu'ils nous apparaissent à travers les charmants enfantillages de leur légende, ont bien plus d'esprit que Jérémie. Mais, en ce qui concerne les questions sociales et la question de la vie d'outre-tombe, les sages juifs avaient un immense avantage. Dans aucune ville grecque, la lutte contre l'idolâtrie, contre les prêtres intéressés, contre les riches oppresseurs, n'avait lieu avec autant d'originalité

qu'à Jérusalem. En somme, la bataille de l'humanité se livrait, pour le moment, dans cette petite ville, dont le nom ne devait faire le tour du monde que mille ans plus tard.

L'esprit religieux de Jérusalem ne résidait que dans un petit nombre. Mais les grands mouvements religieux se produisent presque toujours par une poignée d'exaltés, qui s'emparent d'un chef d'État, lui empruntant son autorité, mettant en retour à sa disposition leur propre ascendant. C'est ce qui s'est vu pour le bouddhisme et Asoka, pour le christianisme et Constantin, pour le protestantisme et les princes du XVIe siècle. Déjà en Israël, Ézéchias s'était doublé des forces d'un Isaïe. Le même fait se revit soixante-quinze ans plus tard, mais sur des proportions plus considérables et dans des conditions de durée qui cette fois s'imposèrent à l'avenir.

Par suite de circonstances que nous ignorons, Josias, vers le temps où il atteignit sa majorité, se convertit, ou, du moins, se déclara pour le parti de la réforme, dont Sophonie, Jérémie, Habacuc et une prophétesse nommée Hulda étaient les prédicateurs les plus ardents. Tout porte à croire que cette conversion, qui a eu des conséquences si graves pour l'histoire de l'humanité, fut amenée par des sen-

timents de terreur religieuse[1]. Les prophètes possédaient sur les laïques une force comme celle que les moines de Saint-Martin de Tours se créèrent contre les Francs. On supposait que les menaces de l'homme de Dieu étaient toujours suivies d'effet. Le roi qui se prêtait à cet ordre d'idées était perdu. Le prophète le menait par la terreur. Les sombres tableaux qui remplissent les pages des *nebiim* n'étaient pas alors ce qu'ils sont pour nous, des morceaux littéraires. C'étaient des cauchemars. On concevait le prophète comme disposant plus ou moins des phénomènes qu'il annonçait. Le malheureux roi, éperdu, se trouvait trop heureux quand le prophète voulait bien ajourner la réalisation de ses menaces à la génération suivante[2]. Il s'efforçait, par tous les moyens, de contenter l'homme qui tenait jusqu'à un certain point entre les mains les arrêts du ciel.

Ce qui prouve bien que la conversion de Josias fut, comme celle d'Asoka, un fait personnel, c'est que sa famille ne paraît pas avoir subi l'influence que les piétistes réussirent à prendre sur lui. Ses trois fils et son petit-fils, qui furent rois après lui, ne partagèrent nullement ses sentiments, et nous les

1. II Rois, ch. XXII et XXIII.
2. Exemple d'Ézéchias : Isaïe, XXXIX, 7-8.

verrons se soustraire complètement à l'influence de Jérémie. La reine Hamoutal, en particulier, qui fut mère de deux rois, paraît avoir été, comme la plupart des reines, anti-piétiste. Or l'influence de la mère sur les enfants est, en Orient, bien supérieure à celle du père. L'influence du mari sur la femme est faible, et il n'est pas rare de voir s'établir, grâce à la polygamie, de fortes antipathies entre deux époux.

Ce qu'Ézéchias avait fait, sans employer, à ce qu'il semble, des moyens de violence, et en s'interdisant les mesures trop générales, Josias le fit en souverain oriental, se croyant un droit absolu sur la foi de ses sujets. Le parfait roi théocratique était trouvé. Voici, enfin, un prince qui reconnaît tenir son pouvoir de Iahvé, et est décidé à ne l'exercer que selon la volonté et pour la plus grande gloire de Iahvé.

L'éclectisme religieux, depuis l'avènement de Manassès, avait été la pratique constante de Jérusalem et des villes de Juda. Les insignes du culte phénicien s'étalaient jusque dans le temple, qui même, à certains moments, put servir à la fois aux sacrifices de Baal et à ceux de Iahvé. Les *bamoth* de province étaient exposés à une promiscuité plus grande encore. Les *astarteia* étaient nombreux,

au grand détriment des mœurs publiques. Le culte des astres (*seba hassamaïm*) se pratiquait sur les toits des maisons, et en particulier sur les toits du palais royal, d'où l'on voyait s'élever vers le ciel de longues fumeroles d'encens [1]. Les gens faciles à scandaliser prétendaient que les dieux de Juda étaient aussi nombreux que ses villes, qu'il n'y avait pas de rue à Jérusalem qui n'eût son autel à Baal [2]. Les sacrifices humains devaient être rares; mais l'odieux appareil s'en voyait à Tophet, et il paraît que, dans quelques circonstances solennelles, les rois les avaient pratiqués.

Josias réforma tout cela [3]. Le temple, puis la ville de Jérusalem, puis les villes de Juda furent purifiés de toutes les impuretés religieuses qui, depuis la mort d'Ézéchias, s'y étaient accumulées. Le roi ordonna au prêtre en chef Helqiah, aux prêtres ses subordonnés et aux gardiens du seuil de faire disparaître du temple de Iahvé tous les objets fabriqués en l'honneur de Baal, d'Aséra et de toute l'armée du ciel. Il fit brûler ces objets hors de Jérusalem, dans les cultures de Cédron, et il en fit porter les restes en un lieu

1. Jér,, XIX, 13.
2. Jér., XI, 12-13.
3. II Rois, XXII, 1 et suiv.

d'ordures[1]. Les prêtres qui avaient offert de l'encens à Baal, au Soleil, à la Lune, aux signes du zodiaque, furent destitués. On retira du temple l'*aséra* qu'on y avait mise, et on la brûla hors de Jérusalem dans le lit du torrent de Cédron; les cendres en furent répandues sur le sol maudit de Gé-hinnom[2]. Le roi ordonna de démolir les maisons d'hiérodules qui étaient dans le temple, à l'endroit où les femmes tissaient des tentes à Aséra. Il supprima les *bamoth* des portes[3], celui qui se trouvait à la porte de Josua, le gouverneur de la ville (probablement à l'entrée de la citadelle), et celui qui se trouvait à la gauche de la principale porte de la ville, près la tour d'angle[4]. Enfin le roi fit détruire les autels que ses prédécesseurs avaient élevés sur la plate-forme du

1. II Rois, XXIII, 4. *Béthel* est une faute certaine. La correction de Thenius בֵּית אָלָה *locus exsecrationis*, est confirmée par les premiers traits graphiques du verset suivant. C'est peut-être Gé-hinnom qui est ainsi désigné. Sans doute quelque copiste aura cru à un ה local, ביתאלה « vers Béthel », ce qui aura conduit au faux sens et à la fausse leçon.

2. L'auteur des Chroniques (II Chron., XXXIV, 4), a eu raison de reculer devant le sens de « cimetière des gens ordinaires », que paraît offrir le texte du livre des Rois. Je crois que בני העם est pour בני הנם. Notez ἐν τῷ πολυανδρίῳ. Jér., II, 23 (Sept.).

3. Probablement ces petits autels ou *sacella* qu'on voit dans les murs des villes assyriennes. Voir *Mission de Phénicie*, p. 163.

4. La porte actuelle de Jaffa.

pavillon d'Achaz, ainsi que les autels érigés par Manassès dans les deux cours du temple, et, après les avoir mis en pièces, il en fit jeter la poussière dans le torrent de Cédron.

Les derniers rois de Juda avaient consacré des chevaux au Soleil, qu'ils distinguaient si mal de Iahvé, que les bêtes en question étaient installées dans le temple de Iahvé, au grand scandale des iahvéistes corrects. Josias fit cesser un pareil abus; les bêtes furent remisées dans le pavillon du grand eunuque[1], situé dans le *pomœrium* ou *parbar*[2]. Josias fit aussi brûler les chars du Soleil, qui avaient servi probablement dans quelque cérémonie.

L'horrible Tophet était désigné en première ligne pour les mesures expiatoires. Josias le fit souiller[3], c'est-à-dire qu'il fit établir à sa place une voierie ou dépôt d'immondices. Plus tard ce fut

1. II Rois, XXIII, 11. Le texte de ce verset présente plusieurs fautes. מבא est une variante sous-introduite pour מבת (cf. la même faute Isaïe, XXIII, 1, et aussi I Sam., XVII, 52, גא pour גת; Juges, IX, 41, Aruma=Torma, etc; voy. t. II, p. 64, note 4; 524, note 1). Le nom de l'eunuque נתנמלך peut être également une variante sous-introduite de נתנו מלכי, à la ligne au-dessus.

2. *Parbar* ou *parvar* semble venir de *péribolos*. Voir t. II, p. 33.

3. II Rois, XXIII, 10.

un lieu de sépultures[1], en continuation de l'idée d'impureté.

Les *bamoth* qui se trouvaient en face de Jérusalem sur le mont de Perdition, vers le sud, ne furent pas plus épargnés[2]. Salomon, dans son éclectisme religieux, les avait fait construire pour l'Astarté des Sidoniens, pour le Camos des Moabites et pour le Milkom des Ammonites. Josias les profana consciencieusement; il brisa les *masséboth*, coupa les *asérot*, et couvrit le lieu d'ossements humains. Jérusalem et ses environs n'eurent plus rien de la sorte qui pût blesser les yeux d'un puritain. Jérémie dut être content; au bout d'un siècle, Isaïe et Michée avaient atteint le but de leurs vœux.

En province, les mesures de Josias ne furent pas moins radicales. Les sacrificateurs de bas étage[3] que les rois de Juda portés à la tolérance avaient établis pour brûler de l'encens sur les hauts-lieux, dans les différentes villes de Juda et dans les environs de Jérusalem, furent rappelés à Jérusalem[4]. Tous ces lieux, où l'on avait prié depuis

1. Voir ci-dessus, p. 126, note 2; 185, note 2.
2. II Rois, XXIII, 13-14.
3. כמרים.
4. II Rois, XXIII, 5.

des générations, furent souillés. De Géba à Beër-Sabé, il ne resta pas un seul *bama*. Le rédacteur des livres des Rois entend cela de cultes infidèles, opposés à celui de Iahvé. Mais nous verrons que le culte de Iahvé lui-même fut atteint dans sa forme libre et rurale [1]. Cette distinction du culte de Iahvé sur les *bamoth* et du culte des dieux étrangers sur les *bamoth*, pour nous si capitale, se faisait à peine alors. A vrai dire, pour la faire, le rédacteur des livres des Rois eût été obligé d'admettre qu'avant Josias le culte de Iahvé se pratiquait ailleurs qu'à Jérusalem, ce qu'il nie absolument, croyant que l'unité du lieu de culte remonte à Moïse.

Pour compléter la réforme, le roi fit des règlements sévères sur la nécromancie, la ventriloquie. Les teraphim, tous les objets idolâtriques furent bannis de Juda et de Jérusalem[2]. La superstition semblait presque entièrement extirpée du pays.

Les analogies de l'histoire du judaïsme et de l'histoire du protestantisme éclatent, on le voit, de plus en plus. La raison est si faible qu'elle n'a le choix qu'entre les degrés divers de crédulité. Les puritains israélites écartaient les pratiques les plus

1. Voir ci-après, p. 191.
2. II Rois, XXIII, 24.

décidément niaises; ils riaient des gens assez sots pour chercher des révélations dans des voix censées venir du ventre, et ils tenaient pour inspirées les paroles de celui qui, sans une ombre de preuves, se donnait pour prophète de Iahvé. Les protestants supprimaient les messes et les indulgences, mais gardaient, exagéraient même la révélation de la Bible, les mérites du sang de Jésus-Christ. Ces distinctions, qui nous paraissent naïves, sont des conditions de force dans l'action. Pauvre espèce humaine! Comme elle veut le bien! Mais comme elle est, dans son ensemble, peu faite pour la vérité!

CHAPITRE XIV

CENTRALISATION DU JUDAÏSME A JÉRUSALEM.

L'œuvre de Josias ne se borna pas à purifier les lieux souillés d'idolâtrie et à rendre le pouvoir aux *anavim*, persécutés par Manassès et Amon. Les réformateurs piétistes, qui avaient pris sur son esprit une autorité absolue, voulurent des institutions en rapport avec les tendances nouvelles. Le judaïsme était comme un arbre puissant, plein de sève; des branches, jusque-là cachées sous son écorce et à l'état virtuel, tendaient à se faire jour. La hardiesse des novateurs était extrême; elle ne s'interdisait ni les impostures, ni les mensonges historiques. De là résulta une organisation qui fut de très courte durée, mais qui, fixée dans des livres bientôt envisagés comme sacrés, resta un type idéal pour les siècles suivants, et introduisit

dans la pâte de l'humanité un élément capital.

La principale cause des abus religieux dont se plaignent si âprement les prophètes était le peu de réglementation officielle du culte. Le roi faisait des sacrifices à son Dieu Iahvé dans le temple, qui était en quelque sorte une annexe du palais; les gens de Jérusalem et les personnages considérables obtenaient de sacrifier dans ce même temple. Mais on sacrifiait aussi dans une foule d'endroits consacrés des territoires de Juda et de Benjamin. Ces cultes locaux n'étaient pas surveillés; les impuretés étrangères s'y mêlaient facilement. Une mesure capitale était nécessaire, une mesure qui fixât à Jérusalem le centre unique du culte[1]. La petite étendue du territoire de Juda rendait cela possible. Aucune localité du royaume n'était éloignée de la capitale de plus d'une douzaine de lieues.

Josias prit cette mesure avec une décision qui étonne. Tous les sanctuaires autres que le temple de Jérusalem furent supprimés. Il dut en résulter un étrange bouleversement dans les familles sacerdotales des petites villes de province. Qu'on se

1. II Rois, XXIII, 5, 8, 9, en observant la prégnance du récit. Ces כמרים ou faux prêtres sont en même temps des כהנים, admis à quelques-uns des droits des prêtres légitimes et partageant avec eux. Cf. Jérémie, VII, 3-14; Deut., XII.

figure un règlement par suite duquel, dans le diocèse de Paris, on ne dirait plus la messe qu'au grand autel de Notre-Dame. Quel serait le sort des prêtres de banlieue? Par suite de la suppression des *bamoth* ou hauts-lieux de province, une foule de lévis se trouvèrent sans pain; on les transféra pour la plupart à Jérusalem; plusieurs y vinrent volontairement, après avoir vendu leur patrimoine[1]. On ne leur donna pas le droit de monter à l'autel de Iahvé avec les prêtres attitrés du temple, censés descendus d'Aaron; ils restèrent des desservants de bas étage, des espèces de sacristains; mais une part leur fut assignée dans la distribution des dons en nature, surtout des *massoth* ou pains azymes, qu'ils mangeaient « avec leurs frères » c'est-à-dire en famille, sans distinction[2].

Ainsi s'augmenta dans une énorme proportion le personnel du temple. A partir de cette époque, le nom de *prêtre lévitique* commença d'être employé, pour désigner tous les prêtres iahvéistes purs[3]. Le mythe d'une prétendue tribu de Lévi, prélevant un préciput sur ses frères, prit alors tous ses développements. Le germe en existe dans les

1. Deut., XVIII, 6 et suiv.
2. II Rois, XXIII, 8-9. Cf. Ézéchiel, XLIV, 10 et suiv.
3. Deut., XVII, 9, 18; XVIII, 1; XXI, 5; XXIV, 8, etc.

anciennes rédactions de l'histoire sainte; cependant ce n'est qu'après Josias que ce troupeau de prêtres entassé à Jérusalem devient une institution d'Israël et peut-être celle qui pesa le plus sur ses destinées.

Les lévites étaient très pauvres, n'ayant guère pour vivre que les aubaines du temple. Le peuple des *anavim* ou pauvres de Dieu grossit ainsi démesurément. Le temple s'entoura d'une triple haie de mendiants. Iahvé eut une armée de *fanatici*, vivant de son autel, oisifs à l'ombre de son sanctuaire. La poésie du temple était créée. On aime toujours les lieux où l'on a été pauvre. L'enceinte qui entourait l'édifice sacré fut le point d'attache de mille sentiments. Il fut clair que, si ce temple venait à être détruit, il serait rebâti par l'amour qu'il avait inspiré. A cette heure-ci, le judaïsme existe matériellement; ses racines ne seront plus ébranlées; il vivra de siècle en siècle, poussant de droite et de gauche les rameaux les plus féconds. L'œuvre idéale, vaguement aperçue par tous les voyants d'Israël, est maintenant réalisée en une maison de pierre, qu'on peut croire indestructible pour l'éternité.

La révolution opérée par ces mesures ne fut pas en province aussi sensible qu'on pourrait le croire; car le mouvement de centralisation du culte avait

commencé à s'effectuer depuis la destruction du royaume d'Israël et depuis Ézéchias. Des mesures furent prises pour que la boucherie, qui jusque-là avait été inséparable des sacrifices, ne fût pas trop gênée. Une seule boucherie centrale pour Juda, c'était vraiment trop peu. La boucherie fut en quelque sorte laïcisée, et on admit des tueries profanes[1].

C'est à Jérusalem que la réforme fut profonde et changea entièrement la face de la religion. Le temple prit une importance toute nouvelle. Il devint ce qu'était le temple de Melkarth à Tyr, le sanctuaire national unique d'un dieu qui n'a qu'un temple et est seul dans son temple[2]. Le monothéisme absolu fut fondé sur un signe évident et tangible. Les prophètes qui jusque-là n'avaient pas tenu grand compte du temple, commencèrent à se grouper autour de lui, dans les *liska*[3], qui formaient une sorte de galerie autour de l'édifice sacré. Le temple en vint, de la sorte, à ressembler beaucoup à une mosquée musulmane, avec ses *qobbé*, servant à l'enseignement. D'un autre côté, une véritable armée de clercs mineurs se forma autour du temple. Un long travail d'organisation

1. Deut., XII, 15 et suiv.
2. Μονοῖκος. Se rappeler *Hercules Monœcus*, Monaco.
3. Comparez le grec Λέσχη.

commença. Le lévitisme, qui jusque-là n'avait pas été un rival sérieux pour le prophétisme, devint une puissance, ou pour mieux dire un obstacle, avec lequel l'esprit libre d'Israël dut compter.

Un des premiers soins de Josias fut de faire réparer le temple. Ce mélange de bois, de métal et de pierre exigeait de fréquentes restaurations. Josias reprit les règlements de Joas[1], et les fit exécuter. L'argent qui affluait au temple était recueilli par les gardiens du seuil, puis remis aux directeurs des travaux, qui le remettaient aux ouvriers et aux fournisseurs de matériaux, sans comptabilité régulière et avec une entière confiance en leur bonne foi. Josias chargea son *sofer* Safan, fils d'Asaliah, fils de Mesullam, de contrôler la remise des fonds aux directeurs et de veiller à ce que les travaux fussent réellement exécutés[2].

Les fêtes se trouvèrent, du même coup, fixées et généralisées[3]. On en comptait trois : pâque, au mois d'abib (plus tard appelé nisan) ; la fête des semaines, qui se célébrait sept semaines après que l'on avait commencé la moisson ; et la fête des tabernacles, à la rentrée des dernières récoltes. Ces

1. Voir t. II, p. 407 et suiv.
2. II Rois, XXII, 3 et suiv.
3. Deut., ch. XVI.

fêtes ne purent plus être célébrées qu'à Jérusalem ; le pèlerinage devint ainsi une obligation et prit une importance capitale. La pâque surtout fut fixée dans ses moindres détails[1]. Tout souvenir naturaliste fut écarté. La pâque ne fut plus qu'un souvenir de la délivrance de l'Égypte, considérée comme le grand bienfait qui rattachait Iahvé à son peuple[2]. La pâque avait été depuis longtemps négligée. La dix-huitième année de son règne, le roi fit une pâque solennelle, qui fit une profonde impression[3].

Ces fêtes, qui avaient eu jusque-là un caractère très simple, revêtirent désormais une grande solennité. L'armée des lévites, comme ailleurs celle des hiérodules ou esclaves du temple, en relevait l'éclat. Les chœurs de musique, en particulier, furent sérieusement organisés. Les Psaumes liturgiques, rares jusque-là, se multiplièrent. Discerner ces hymnes de ceux, en plus grand nombre, qui furent composés lors de la restauration du culte, cent ans plus tard, est chose impossible; car les mêmes formules laudatives : « Louez Iah, célé-

1. II Rois, XXIII, 21-23. Se défier des exagérations des Chroniques.

2. Le livre de l'Alliance et les vieux textes Exode, XIII, XXIII, XXXIV, ont un système plus rudimentaire. Le système Nombres, IX et XXVIII, et Lévitique, XXIII, est postérieur et plus compliqué.

3. II Rois, XXIII, 22.

brez son nom, chantez à Iahvé, etc., etc. », reviennent dans les deux séries, et le style de ces pièces, d'un rythme léger et d'une composition facile, est toujours le même. Le chant de tels morceaux, accompagné d'instruments, devait être plein de charme. Les cantiques de Sion étaient renommés, et, à l'étranger, on demandait aux Israélites de les chanter, comme une curiosité de leur pays[1].

Cette savante façon d'enguirlander la vie dans un cycle de fêtes et de pratiques ayant un sens spirituel, dont le christianisme a réalisé le chef-d'œuvre au moyen âge, est bien, en effet, la création du judaïsme. Un pieux juif du temps de Josias était presque aussi heureux par sa religion qu'un chrétien du temps de saint Louis. Toutes les passes difficiles de la vie étaient enchantées ou désinfectées. On ne voit pas que le mariage juif fût accompagné de cérémonies religieuses. Les funérailles étaient une triste nécessité, comme tant d'autres, que l'on ne chercha pas à sanctifier. Mais la circoncision, qui ne fut à l'origine qu'une opération préalable au mariage, prit de bonne heure un sens mystique ; elle signifia purification et consécration.

1. Ps. CXXXVII, 3. Notez *canticum novum* dans les psaumes de la captivité et du retour : Is., XLII, 10 ; Ps. XXXIII, 3 ; XL, 4 ; XCVI, 1 ; XCVIII, 1 ; CXLIV, 9 ; CXLIX, 1.

On l'appliqua aux dispositions intérieures; on parla de circoncision de cœur[1]. On touchait aux sacrements. Les conditions essentielles de ce qui a fait le charme de la vie juive et de la vie chrétienne étaient déjà posées.

Le jeûne surtout, qui avait ses racines dans la haute antiquité sémitique[2], prenait de grands développements. L'idée fondamentale du iahvéisme était que l'orgueil de l'homme est la plus grande injure à Dieu, et que, par contre-coup, l'humiliation de l'homme est agréable au Tout-Puissant. Le jeûne, si l'on y joignait un vêtement composé de lés de cette toile rude qu'on appelait *saq*, grossièrement cousus ensemble, était tenu pour une façon très efficace d'apaiser Iahvé, quand on supposait qu'il s'apprêtait à frapper l'orgueil humain. Il n'est pas sûr que Josias ait institué de jeûne annuel à jour fixe[3]; mais on était à la veille de voir cet usage prendre une extension extraordinaire et s'attacher aux anniversaires des deuils nationaux. Il y avait, d'ailleurs, des deuils ou jeûnes extraordinaires, pour lesquels on convoquait exprès la population de Jérusalem et

1. Jér., IV, 4; surtout IX, 24-25; Deut., X, 16; Lévit., XXVI, 41; Ézéch., XLIV, 7, 9.

2. Voir t. I, p. 55-56.

3. Cet usage paraît postérieur à la captivité.

de Juda[1]. Ces manifestations publiques étaient des occasions de grande exaltation et de mouvements fanatiques, sur lesquels l'autorité devait exercer une surveillance souvent inefficace.

Le temple, en effet, comme les grandes mosquées musulmanes, était essentiellement un lieu de publicité et de fermentation. Cette population de prêtres inférieurs et de provinciaux, qui se pressaient à Jérusalem pour les fêtes, faisait autour de l'édifice sacré une foule de parasites, vivant tant bien que mal des sacrifices, et s'attribuant tous les privilèges des *gérim*[2]. Le temple commença ainsi à devenir un centre puissant d'action religieuse, ce qu'il n'avait guère été jusque-là. On regarda comme une heureuse vie celle qu'on y menait; on vanta le bonheur d'y demeurer et de participer à son abondance[3]. Le pèlerinage, avec ses cantiques[4], devint quelque chose d'enchanteur. Ces panégyres en famille, d'où le pauvre lévite et l'étranger n'étaient pas exclus, cette innocente bonne chère de pèlerinage et de *pardon*, rappelaient l'idéal patriarcal, dans ce qu'il avait d'idyllique et de pastoral. Toute

1. Jér., XXXVI, 9. Cf. Joël, I, 14; II, 15; I Rois, XXI, 9, 12.
2. Voir ci-dessus, p. 35-36.
3. Ps. XXXVI, 9; LXXXIV, 2, 11, etc. Comp. Isaïe, LVI, 7.
4. En particulier ceux qui ont pour titre *Sir ham-maaloth*.

la joie d'Israël n'est en réalité que la famille agrandie; sa fête est le repas commun, — l'eucharistie naturaliste, admettant le pauvre, — l'action de grâces pour la vie telle qu'elle est, avec ses limites, qui ne l'empêchent pas d'être aimable, sous l'œil de Iahvé, qui dispense le bien et le mal.

Beaucoup de psaumes, qu'on pourrait appeler lévitiques, nous présentent la peinture exquise de ce bonheur tranquille qu'on dut goûter autour du temple, dans les derniers temps de son existence.

Iahvé est mon berger[1],
Je ne manquerai de rien.

Il me fait coucher dans des prairies herbeuses,
Il me conduit aux eaux du repos.

Il ramène mon âme,
Il me met dans les ornières de la justice.

Quand même je devrais marcher dans la vallée de l'ombre[2],
Je ne craindrais rien, pourvu que tu sois avec moi.
Ton soutien, ton appui me rassurent.

Tu dresses devant moi une table à la face de mes ennemis;
Tu parfumes d'huile ma tête,
Ma coupe déborde.

Oui, le bonheur et la grâce me suivront tous les jours de ma vie;
Je vivrai dans la maison de Iahvé le long des jours.

1. Ps. XXIII.
2. Le scheol.

Ou encore[1] :

Que tes demeures sont aimables, Iahvé Sebaoth !
Mon âme se consume à désirer les parvis de Iahvé,
Mon cœur et ma chair crient vers le Dieu vivant !

Le passereau se trouve une maison,
L'hirondelle un nid pour y déposer ses petits;
A moi tes autels, Iahvé Sebaoth, mon roi, mon Dieu.

Heureux ceux qui demeurent dans ta maison,
Qui te louent sans relâche[2] !....

Un jour passé dans tes parvis en vaut mille ;
J'aime mieux être à la porte en la maison de mon Dieu
Que d'habiter dans les tentes du méchant.

En devenant ainsi le centre panégyrique de la nation, le temple devenait le centre du mouvement national. Les réunions de foules, au temple, pour les jeûnes et les fêtes, étaient les occasions d'ordinaire choisies par les agitateurs pour leurs manifestations[3]. C'est dans ces réunions que Jérémie récitait ou faisait lire ses pièces les plus incendiaires[4]. C'était quelque chose d'analogue aux réunions antéislamiques de la vallée de la Mecque, où tout le mouvement de l'Arabie aboutissait.

1. Ps. LXXXIV. On remarquera la prière pour le roi, v. 10.
2. Les versets 6, 7, 8, relatifs au pèlerinage et au bonheur d'être présenté à Iahvé en Sion, sont trop altérés pour qu'on les puisse traduire.
3. Jér., XXV, 2.
4. Premier manifeste contre Joïaqim, scène de Baruch, et ch. VII.

Jésus, six cent cinquante ans après Jérémie, sera en cela, comme sur bien d'autres points, son imitateur. Juda avait désormais un *sensorium* commun. Cette petite nation, si dénuée d'institutions politiques, était la plus richement douée qui fut jamais pour l'agitation religieuse. La fièvre qui la dévore ne s'éteindra plus.

L'état tout à fait fragmentaire où nous est parvenue l'histoire des rois de Juda ne nous laisse voir, de toutes ces grandes choses, que le résultat. Qui inspira, qui assista Josias dans cette grande réforme, où il eut sans doute une faible part personnelle? Le nom de Jérémie se présente de lui-même. Sur tous les points, l'accord est parfait entre les vues du prophète et les mesures prises par le roi. Les prophètes de l'école d'Amos, de Michée, d'Isaïe, n'auraient nullement conseillé de donner cette importance au temple, dont ils se souciaient assez peu. Mais nous avons remarqué que Jérémie était bien plus prêtre que les prophètes antérieurs. Il était naturel qu'il versât du côté du culte. Son idéal impliquait la religion d'État et un roi protégeant par son glaive le culte pur de Iahvé. Les mesures de Josias répondent si parfaitement à ce programme qu'on ne peut se défendre de l'idée que, derrière tous les actes du roi, était Jérémie.

Si l'on objecte qu'un prêtre d'Anatoth a pu difficilement participer à la suppression des cultes locaux, on peut répondre que ce prêtre d'Anatoth était en guerre ouverte avec sa famille, qui voulait le tuer. Qui sait si cette haine n'avait pas pour origine les sentiments que put exprimer de bonne heure le jeune Jérémie sur les abus de ces cultes de village, où devaient se mêler tant de détails indignes de la Divinité ?

Le zèle de Josias s'étendit jusqu'au territoire de l'ancien royaume d'Israël. Il s'en fallait beaucoup, en effet, qu'on eût oublié l'ancien royaume et que les prétendus apports cuthéens et autres eussent oblitéré l'israélitisme en ces parages[1]. La population israélite était nombreuse. L'autorité assyrienne s'y faisait faiblement sentir, et d'ailleurs, à partir de la chute de Ninive, elle put cesser. Ces pays tombèrent tout à fait dans l'action religieuse de Jérusalem[2]. Les puritains de Jérusalem en voulaient surtout à Béthel, qui avait été le principal centre de ce qu'ils considéraient comme l'infidélité d'Israël[3]. Le veau d'or, représentant Iahvé, que Jéroboam érigea en cet

1. Jér., morceau comprenant III et IV, 1-4. Cf. Ézéch., XX, 40.
2. Voy. II Chron., XXXIV, 6, 9.
3. Voy. II Rois, XVII, 28.

endroit, avait, ce semble, été transporté en Assyrie[1]. Mais le sanctuaire existait encore, et on y voyait des *aséroth*. Josias fit tout détruire et tout brûler. Il ordonna même de fouiller les tombeaux qui se trouvaient sur les hauteurs environnantes; on déterra les morts et on brûla les ossements sur l'autel pour le polluer.

Le reste de la Samarie fut également visité et purifié. Les *bamoth* furent balayés; on y brûla des ossements humains. Les prêtres qui continuaient à desservir ces lieux de culte furent tués et brûlés sur les autels où ils sacrifiaient[2]. En Juda, Josias s'était montré bien plus doux; mais, en Juda, il s'agissait surtout d'un culte irrégulier de Iahvé; ici l'idolâtrie était plus caractérisée.

De tels actes supposent que la souveraineté de Josias s'étendait, à quelques égards, sur le territoire de l'ancien royaume du Nord[3]. Jérémie rêve sans cesse une restauration d'Israël converti et revenu au sanctuaire unique de Sion[4]. On doit croire, en effet, que, si le royaume de Juda eût duré, il eût reconstitué l'unité israélite, cette fois avec Jéru-

1. Osée, x, 6.

2. II Rois, XXIII, 19-20. Cf. I Rois, XIII, 2.

3. Ewald, *Gesch des V. I.*, III, p. 690. Voy. ci-après, p. 260.

4. Jér., III, 12 et suiv.; XXXI, 1 et suiv. Notez surtout Jér., XLI, 5.

salem pour capitale. Il est heureux que cette perspective ne se soit pas réalisée. C'est le programme qu'accomplirent les Asmonéens, cinq cents ans plus tard, et, si Israël n'avait d'autre titre de gloire que l'existence de ce petit état, sa place serait mince dans le monde. L'idéal des prophètes de l'ancienne école, essentiellement humanitaire et cosmopolite, était le vrai. Nous avons vu que Jérémie y restait à moitié étranger. Le mouvement auquel présida Josias, relatif surtout au culte et à la liturgie, eût tout à fait écarté Israël de sa vraie vocation, si Nabuchodonosor ne fût venu, comme, à une autre époque, Titus, rendre absolument prépondérante la direction des grands idéalistes. Deux fois, ce fut le sort d'Israël de devoir son salut justement à ce qui perd les autres et d'être ramené, par l'anéantissement des petites espérances mondaines, à ses grands devoirs envers l'humanité.

CHAPITRE XV

LA NOUVELLE THORA.

Toutes les réformes de Josias furent faites en exécution d'une loi de Iahvé, censée révélée à Moïse. Avant le règne de Josias, on avait souvent parlé d'une Loi ou *Thora* de Iahvé, renfermant l'ensemble de ses volontés, son pacte en quelque sorte avec Israël. La rédaction de l'Histoire sainte dite jéhoviste contenait un petit code de ce genre appelé le *Livre de l'alliance* (Exode, ch. XXI-XXIII)[1], conçu particulièrement au point de vue du royaume d'Israël et censé révélé au Sinaï. La rédaction élohiste contenait des prescriptions morales analogues (ce qu'on appelle Décalogue, Exode, ch. XX)[2], d'un caractère plus général, censées également révélées

1. Voir t. II, p. 362 et suiv.
2. Voir t. II, p. 397 et suiv.

au Sinaï. Les deux petites législations religieuses étaient réunies et se complétaient l'une l'autre dans le texte combiné que nous croyons avoir été fait sous le règne d'Ézéchias. Le temple vit aussi se former, probablement du temps d'Ézéchias, des espèces de décrétales attribuées dès lors à Moïse[1] et relatives à certains points spéciaux, par exemple les règlements concernant les lépreux, la liste des animaux impurs. Il y avait, en outre, des poèmes moraux, des Psaumes, ayant la prétention de renfermer en quelques articles l'enseignement moral de Iahvé.

Tout cela constituait un ensemble suffisant pour justifier des phrases comme celles-ci : « observer la loi de Iahvé... conformément à la loi, c'est-à-dire aux préceptes de Iahvé. » Il n'y avait pas, cependant un livre qui pût précisément s'appeler la *Thora*. Il faut se souvenir, d'ailleurs, que la vieille Histoire sainte avait une publicité très restreinte, qu'il n'en existait peut-être qu'un seul exemplaire, que le livre à cette époque était comme la stèle de pierre, une chose sans seconde. Nous l'avons déjà dit : on ne savait pas ce que c'était que recopier. Quand on devait recopier un livre, on faisait un autre livre, en ajoutant, en retranchant, en combinant.

1. Deut., XXIV, 8. Voir ci-dessus, p. 63 et suiv.

Parmi les inscriptions d'Asoka, qui sont ce que nous appellerions des affiches et qu'on s'attendrait à trouver partout les mêmes, il n'y en a pas deux qui soient identiques. L'ancienne Histoire sainte était ainsi presque inconnue. L'intention du parti piétiste étant de frapper un grand coup, son plan consista bien moins à tirer de l'oubli les parties législatives de l'ancien texte, qu'à composer un texte nouveau où les prescriptions anciennes fussent enchassées d'une façon mieux accommodée aux idées du temps.

Le besoin d'un tel livre se faisait particulièrement sentir depuis que l'activité religieuse de l'entourage de Josias avait singulièrement perfectionné et complété la religion. On voulait un livre qui résumât tout l'idéal législatif de l'école théocratique, la règle d'un État parfait selon Iahvé. Naturellement, la révélation de ce code fut attribuée à Moïse, selon une idée qui remontait aux temps les plus anciens des traditions d'Israël. Mais la révélation du Sinaï (ou comme on disait alors, du Horeb[1]) était regar-

1. Le Horeb est étranger au jéhoviste et à l'élohiste. Les passages Exode, III, 1; XVII, 6; XXXIII, 6, paraissent venir de B. C'est dans la légende d'Élie (1 Rois, XIX, 8) qu'on voit le Horeb apparaître comme « montagne de Dieu ». A partir d'une certaine époque, le Horeb supplanta la vieille gloire du Sinaï, et le deu-

dée comme un fait complet et achevé[1]. On supposa donc une seconde révélation plus compréhensive que la première, que Iahvé aurait faite à Moïse au delà du Jourdain, dans la plaine d'Arboth Moab, avant le moment solennel de l'entrée dans la terre promise. Très peu de personnes étaient en mesure de soulever une objection capitale, qui eût été d'opposer le texte ancien au texte nouveau. La nouvelle révélation, d'ailleurs, n'excluait pas l'ancienne; elle était censée n'en être que la conclusion et le résumé[2]. Enfin l'intrigue pieuse d'où sortit le texte nouveau avait probablement pour complices toutes les personnes qui connaissaient les vieux livres et qui eussent pu provoquer à la comparaison. Sans parler de Jérémie, qui paraît avoir été l'âme de toute cette fraude, nous y voyons figurer en première ligne le chef des prêtres Helqiah, le sofer Safan fils d'Asaliah fils de Mesullam, deux grands personnages, Ahiqam fils d'un autre Safan,

téronomiste adopta cette tradition. Le nom du Horeb dans le passage I Rois, VIII, 9, est une correction deutéronomique. Les compositions plus modernes suivent le Deutéronome.

1. Deut., V, 2, 4; IX, 8.

2. Deut., I, 6; IV, 10, 15; V, 2; et surtout XXVIII, 69. Le Deutéronome suppose connue toute l'histoire de Moïse et même l'histoire patriarcale, telle qu'elle est donnée dans les livres plus anciens.

et Akbor fils de Mikaïah, un officier royal nommé Asaïah, enfin la prophétesse Hulda, femme du maître de la garde robe, Sallum fils de Tiqva fils de Harhas.

Un jour donc, en la dix-huitième année du règne de Josias (622 avant J.-C.)[1], le roi ayant vingt-cinq ans, le sofer Safan fils d'Asaliah vint au temple surveiller la comptabilité des travaux qui s'exécutaient, et s'entendre à ce sujet avec Helqiah. Quand les affaires furent réglées, le prêtre lui fit une confidence des plus singulières :

« J'ai trouvé dans le temple le livre de la Loi. »

Helqiah donna en même temps le livre à Safan, qui le lut. Safan, après avoir fait son rapport au roi sur les travaux, ajouta : « J'ai là un livre que m'a donné le prêtre Helqiah », et il le lut devant le roi. « Or, lorsque le roi eut entendu les paroles du livre de la Loi et les menaces qui les accompagnaient, il déchira ses vêtements, et il dit au prêtre Helqiah, et à Ahiqam, et à Akbor, et à Safan le sofer, et à Asaïah : « Allez consulter Iahvé pour moi et pour tout Juda, au sujet des paroles du livre qui vient d'être trouvé; car c'est une terrible chose que la colère de Iahvé, qui s'est allumée contre nous, parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles de

1. II Rois, XXII, 3 et suiv. Cf. XXIII, 23.

ce livre. » Le roi n'avait pas de doutes sur l'authenticité du livre; mais, comme il était clair que, depuis l'avènement de Manassès, au moins, on n'avait pas pris les choses avec tant de rigueur, il se demandait si Iahvé reviendrait sur ses menaces et s'il valait la peine de se convertir, puisque le mal était fait. Les envoyés de Josias allèrent trouver la prophétesse Hulda, qui demeurait à Jérusalem, dans le quartier appelé Misné; ils lui exposèrent l'affaire. La prophétesse, d'accord avec Jérémie, répondit que Iahvé était justement irrité, mais qu'on l'apaiserait en revenant à l'observation stricte de la Loi[1].

Le nouveau code fut adopté comme le programme du iahvéisme réformé que les piétistes de la nouvelle école voulaient introduire. Selon le récit du Livre des Rois, Josias fit assembler tous les habitants de Jérusalem. On lut devant eux les paroles du livre de pacte trouvé dans le temple. Le roi, debout sur l'estrade, proclama le pacte avec Iahvé, consistant « à suivre Iahvé de cœur et d'âme, à gar-

1. C'est là certainement ce que Jérémie eût répondu (morceau ch. III et IV, 1-4). L'auteur du Livre des Rois, persuadé que l'arrêt de Iahvé est prononcé depuis Manassès (II Rois, XXIII, 26; XXIV, 3-4) tourne la chose autrement. Tout le mal annoncé viendra; mais Josias s'étant humilié devant Iahvé, les malheurs annoncés n'arriveront qu'après sa mort.

der ses commandements, préceptes et ordonnances, selon qu'il est écrit dans ce livre ». Tout le peuple conclut le pacte, et Israël fut consacré de nouveau à Iahvé, comme on croyait qu'il l'avait été du temps de Moïse et de Josué.

On ne saura jamais avec la précision exigée par nos habitudes historiques les circonstances de cet événement. Ce qu'il y a de sûr c'est que le volume découvert si à propos par Helqiah, nous le possédons. C'est l'ouvrage parfaitement un, parfaitement bien composé, qui s'étend depuis le verset 45 du chapitre IV de la section de l'Histoire sainte appelée Deutéronome par les traducteurs grecs, jusqu'à la fin du chapitre XXVIII de cette même section[1].

Le code en question a la prétention d'être le code suprême, non le code unique d'Israël. Le pacte du Sinaï ou du Horeb dure encore[2]. La loi révélée à Arboth Moab n'en est qu'une nouvelle publication; mais cette nouvelle publication rend inutile la première. La base du pacte de Iahvé avec le peuple est le Décalogue tel que le donnait l'ancien texte[3]. Ce document capital est reproduit avec des variantes insignifiantes. Pour les lois, le nouveau code innove

1. Comp. II Rois, XXIII, 24, et Deut., XVIII, 9 et suiv.
2. Deut., ch. V, plusieurs fois.
3. Deut., V, 6 et suiv.; comp. Exode, ch. XX, 2 et suiv.

très peu. Sur presque tous les points, il ne fait que relever les prescriptions du Livre de l'Alliance[1]. Il a sûrement copié sa liste des bêtes pures et impures dans un texte plus ancien[2], qu'il a corrigé et écourté. Sur une foule de points de casuistique, il n'a fait qu'abréger des règlements antérieurs. Pour les lépreux[3], il renvoie à un code, que nous trouvons en effet ailleurs[4].

Ce qui appartient bien à notre auteur c'est le *Schema*, la pierre angulaire du judaïsme, la courte formule de son *Credo*, à travers les siècles[5] :

« Écoute, Israël: Iahvé notre Dieu est Iahvé tout court[6]. Tu aimeras Iahvé ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et

1. Ainsi la limitation du droit de gage (Deut., XXIV, 12; Exode, XXII, 25); l'interdiction de l'usure entre frères (Deut., XXIII, 20-21; Exode, XXII, 24); le droit de rachat pour l'esclave (Deut., XV, 12-18; Exode XXI, 1 et suiv.); les choses perdues et l'obligation de rendre service (Deut., XXII, 1-4; Exode, XXIII, 4-5); le droit d'asile (Deut., XIX, 5; Exode, XXI, 13); l'interdiction de cuire le chevreau dans le lait de sa mère (Deut., XIV, 21; Exode, XXIII, 19); le motif de bienveillance pour l'étranger tiré du séjour en Égypte (Deut., X, 19; Exode, XXII, 20; XXIII, 9). Voy. ci-après, p. 227, 229.

2. Lévit., ch. XI. Voir ci-dessus, p. 63, note 2. L'interdiction des mélanges hétérogènes a aussi une physionomie plus ancienne dans le Lévitique, XIX, 19, que dans le Deutéronome, XXII, 9, 11.

3. Deut., XXIV, 8.

4. Lévit., XIII et XIV.

5. Deut., VI, 4 et suiv.

6. Expression singulière reproduite dans Zach., XIV, 9, texte

de toutes tes forces. Que les choses que je te prescris aujourd'hui soient toujours présentes à ta pensée. Tu les inculqueras à tes fils et tu en feras ton entretien, quand tu demeureras dans ta maison, et quand tu seras en voyage, en te couchant, en te levant. Tu les attacheras en signes sur tes mains, en bandeau sur ton front; tu les écriras sur les jambages de ta maison et sur tes portes[1]. »

En prenant ce précepte à la lettre et en l'exécutant d'une façon toute matérielle, le judaïsme a montré une sorte de sagacité historique. La Thora découverte (c'est-à-dire fabriquée) sous Josias a été la base de la religion particulière qui s'est fondée au VIIIe et au VIIe siècle avant Jésus-Christ, en Palestine. Cette Thora a été la pire ennemie de la religion universelle que rêvaient les prophètes du VIIIe siècle; Jésus n'a pu faire triompher l'esprit des grands prophètes qu'en la brisant, en la niant en face. Mais les choses humaines sont composées de matière et d'esprit. La liberté et la chaîne, ce qui excite et ce qui retient, le sublime et le terre-à-terre sont également nécessaires pour construire un grand ensemble qui vive. Sans la méticuleuse Thora, les ardentes prédications des

presque contemporain du Deutéronome. La nuance est qu'il n'y pas plusieurs Iahvés, comme il y a plusieurs Baal (Baal-Berith, Baal-Hermon, etc.), différenciés par des localités ou des nuances. Iahvé est Iahvé *sine addito, simpliciter*.

1. Cf. Exode, XIII, 9, 13.

prophètes fussent restées inféconds; elles seraient à l'état de tant d'autres manifestations de l'esprit, hautes en leur temps et dont la trace même est perdue.

Le Iahvé de la Thora née sous Josias, comme celui de Jérémie, est en même temps le Dieu du ciel et de la terre et le Dieu d'Israël. C'est, à la fois, le Dieu universel, comme tel absolument juste, et un dieu provincial, souverainement injuste[1]. Quand il s'agit de son peuple, il est égoïste, immoral. Pour prix d'une fidélité peu méritoire, puisqu'elle est intéressée, il promet à Israël le comble du bonheur humain; ce comble du bonheur, c'est de posséder de grandes et belles villes qu'il n'aura pas bâties, des provisions qu'il n'aura pas amassées, des citernes qu'il n'aura pas creusées, des vignes et des oliviers qu'il n'aura pas plantés[2]. Ces récompenses ordinaires de la bravoure et du travail sont ici la récompense d'une vertu théologique, la croyance à un seul Dieu, unique en son nom. Iahvé est fidèle; il garde son pacte. Il aime Israël, il a juré; cela suffit. Ce n'est pas un mérite quelconque d'Israël qui lui vaut ces faveurs; c'est le choix libre de Iahvé.

1. Voir surtout Deut., ch. x. On croit lire Jérémie.
2. Deut., vi, 10 et suiv.

Le crime par excellence est de s'attribuer quelque chose. Celui qui dit : C'est par ma propre force que je me suis procuré tout cela, fait un vol à la gloire de Iahvé. Ce Dieu jaloux donne tout à ceux qui le servent, tout excepté l'impossible, c'est-à-dire l'immortalité; ils ont la vie, la forte multiplication de la race, la prospérité parfaite, la pluie en son temps, tous les biens de la terre [1]. Le monde n'existe que pour eux : « Vous dévorerez tous les peuples que Iahvé, votre Dieu, vous livre; votre œil n'aura pas pitié d'eux [2]. »

Une législation fondée sur de telles prémisses ne pouvait être tolérante. Les mesures de précaution pour maintenir le monothéisme iahvéique sont empreintes d'une férocité extrême. Sous ce rapport, l'auteur du code deutéronomique n'a pas été dépassé, même par le code de l'inquisition dominicaine, au XIIIe et au XIVe siècle. Extermination des infidèles [3], défense de tout rapport avec eux, interdiction des mariages mixtes, par suite de cette idée que les infidélités religieuses sont la conséquence des séductions féminines; broiement im-

1. Deut., IX, 1 et suiv.

2. Deut., VII, 16. Nombres, XIV, 9, est encore plus énergique. Comp. Nombr., XXIV, 8.

3. Deut., ch. VII.

pitoyable de tout objet idolâtrique, iconoclastie absolue. « Vous exterminerez le mal d'au milieu de vous, » telle est la formule sanglante par laquelle sont motivés ces arrêts. Les accusations pour crime contre le iahvéisme entraînent les plus terribles solidarités. Un prophète, même thaumaturge, qui prêcherait d'abandonner Iahvé, doit être mis à mort[1].

Si ton frère, le fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou la femme de ton sein, ou l'âme qui est comme ta propre âme, voulait te séduire secrètement en disant : « Allons servir d'autres dieux... », tu ne l'écouteras pas. Vous n'aurez pas pitié d'un tel être ni ne l'épargnerez; au contraire, vous devez le faire mourir. Ta main sera la première à lui donner la mort; les mains du reste du peuple l'achèveront. Vous l'assommerez de pierres, parce qu'il a cherché à vous détourner de Iahvé. Que tout Israël l'apprenne pour l'exemple[2].

Plus terrible encore est le cas d'une ville d'où sort un séducteur. L'enquête ayant été faite, si l'accusation se trouve vraie :

Vous ferez passer au fil de l'épée les habitants de cet endroit, en les mettant au *hérem* avec tout ce qui se trouve dans la localité et en égorgeant les bêtes ; puis vous amasserez tout le butin au milieu de la place, et vous brûlerez la ville ainsi que tout le butin comme un holocauste à Iahvé. La ville sera à jamais un monceau de ruines, elle ne sera pas rebâtie.

1. Deut., XIII, 2 et suiv.
2. Deut., XIII, 7-12.

On frémit quand on songe que, dans ces sortes d'enquêtes, il suffisait de la dénonciation de deux ou trois témoins, avec la garantie assez illusoire que les témoins jetteraient la première pierre[1]. Deux personnes qui s'entendaient pouvaient perdre un homme sans appel. Au VIIe siècle avant Jésus-Christ, nous croyons que ces textes-là ne tuèrent personne. C'étaient des utopies, prouvant beaucoup de naïve imprudence chez ceux qui les imaginaient ; ce ne furent pas des lois réelles, régulièrement appliquées. C'est déjà beaucoup qu'il y ait eu des fanatiques pour faire ces mauvais rêves. Deux mille ans plus tard, ces textes malsains devaient porter leurs fruits. Ils envoyèrent, en particulier, au bûcher, des foules de malheureux israélites. Notre Occident, avec sa lourde bonhomie, n'a pu comprendre que, par simple figure de style et par hyperbole, on ait écrit de telles horreurs, avec l'arrière-pensée qu'il n'y aurait personne pour les appliquer et les prendre au sérieux. Le terrible *Directorium inquisitorum* de Nicolas Eymeric est calqué sur le Deutéronome, et cette fois, des milliers d'infortunés furent victimes de la coupable légèreté de notre rêveur.

1. Deut., XVII, 6-7.

Les institutions judiciaires étaient, du reste, la partie la plus défectueuse de ces vieux codes. L'ordalie, base du Livre de l'Alliance, n'est pas commandée par la nouvelle législation; mais, dans les cas difficiles, on doit aller à Jérusalem exposer l'affaire aux prêtres lévites et au « juge du temps »; celui qui ne leur obéirait pas doit être mis à mort[1]. D'autres textes prouvent, du reste, que l'ordalie, en particulier celle des eaux amères pour la femme accusée d'adultère, continuait d'être en usage[2].

La conception de la royauté est bien celle que devait se former un *anav*, un *ébion*, ennemi du faste et de l'apparat. Le roi sera choisi par Iahvé; il sera choisi parmi ses frères d'Israël[3]. Le luxe des chevaux est signalé comme un danger; si le roi s'y abandonnait, il serait capable, pour s'en procurer, de ramener le peuple en Egypte. Or, c'est là un chemin qu'il ne faut plus reprendre[4]. Le roi doit s'interdire les harems nombreux. Il ne doit pas

1. Deut., XVII, 8-13, article louche exprès; semble fait pour augmenter la puissance royale et créer au roi une juridiction.

2. Nombres, V, 11 et suiv., loi ancienne.

3. Deut., XVII, 14-20.

4. Allusion aux essais d'alliance égyptienne, qui furent la grande préoccupation du règne de Josias, et auxquels Jérémie fut toujours opposé.

posséder trop d'or ni d'argent. Il doit éviter l'orgueil et ne pas dédaigner ses frères, pour qu'il règne longtemps. Il se procurera une copie de cette loi, dont il demandera le texte aux prêtres lévites. Il l'aura toujours par devers lui et la lira pour l'observer de point en point. On sent un esprit fortement antimilitaire. Le piétiste veut un roi à son image. Mais c'est là de sa part une grande inconséquence. Le roi est surtout établi pour les cas de guerre[1]. Or la guerre est une chose de race. Le tempérament militaire est affaire d'hérédité et d'éducation. Une caste militaire ne saurait se laisser morigéner par des saints; un roi ne doit tenir le programme de sa maison ni de démocrates ni de bigots.

Toutes les innovations religieuses de Josias se retrouvent dans le code qui fut l'œuvre de ses conseillers. L'invraisemblance et le manque de couleur locale eussent été trop choquants si Moïse, avant le passage du Jourdain, eût désigné Jérusalem pour le lieu unique du culte. D'un autre côté, la singulière invention par laquelle on chercha à rendre concevable l'unité du lieu de culte dès les temps mosaïques, la fiction du tabernacle, n'était pas née encore. L'auteur du code deutéronomique

1. I Sam., VIII, 20.

se sert d'une expression indéterminée : « A l'endroit que Dieu choisira, d'entre vos tribus, pour y établir son nom et pour y demeurer[1]. » Cet endroit sera le seul où l'Israélite pourra offrir ses holocaustes, ses sacrifices, ses dîmes, ses prémices, ses offrandes votives et volontaires, les premiers-nés de son gros et menu bétail. Les trois grandes fêtes de l'année doivent s'y célébrer en famille, avec les lévites, devant Iahvé[2]. Nous l'avons déjà dit, le monde auquel convenait un tel code était extrêmement petit.

Ce devait être un étrange et touchant spectacle que celui de ces familles en voyage avec leurs offrandes, leur batterie de cuisine, leur clientèle de lévites et de pauvres[3]. Les festins autour du temple, pleins de joie pieuse et de confiance en Iahvé, laissaient un précieux souvenir. A Jérusalem, les prêtres du temple s'y joignaient ; ces jours-là les lévites étaient rassasiés, ce qui n'arrivait pas fréquemment. « Vous ferez vos festins en présence de Iahvé, votre Dieu, et dans ces repas vous vous réjouirez, vous et vos familles, avec tout ce que vos mains auront acquis et en quoi Iahvé vous aura bénis[4]. »

1. Deut., XII, 5 et suiv.
2. Deut., ch. XVI.
3. Voir surtout ch. XXVI. Comp. XII, 12 ; XIV, 29 ; XVI, 11, 14.
4. Ch. XII. Comp. XV, 19-23, et les Psaumes lévitiques, par

Il est clair qu'une telle vie de voyages continuels n'aurait pu être bien longtemps la règle d'une société. Il faut toujours se souvenir que ces lois représentent un état de choses que l'homme de Dieu aurait désiré voir établi bien plutôt qu'un état réel ayant eu de la durée. Il faut se souvenir, d'ailleurs, que Josias mourut en 609, que sa mort fut suivie d'une réaction antipiétiste qui ne finit qu'avec le royaume de Juda, si bien que le bel idéal rêvé par l'auteur du Deutéronome n'a guère duré que treize ans; et certes plus de treize années eussent été nécessaires pour mettre en train un régime aussi extraordinaire et le faire fonctionner.

Le culte intérieur du temple de Jérusalem ne paraît avoir subi sous Josias que peu de changements. La théorie des sacrifices, dans le Deutéronome, est des plus simples. Ils sont de deux sortes : holocaustes où la victime est consumée; sacrifices où l'animal est tué, puis mangé en famille[1]. On éprouva le besoin d'établir des règles pour le partage des viandes entre les prêtres et le fidèle qui offrait le sacrifice, mais sans entrer dans les dé-

exemple, XXII, 27; XXIII, 1, 5; XXXVI, 9; CXXXII, 15. Voir ci-dessus, p. 199 et suiv.

1. Deut., XII, 11 et suiv.; XIV, 22 et suiv; XV, 19 et suiv.; XVI, XVII, etc.

tails qui plus tard furent jugés nécessaires[1]. Les préoccupations de l'auteur du Deutéronome, tout en étant sacerdotales à un haut degré, ne sont pas exclusivement liturgiques. Elles sont avant tout morales et puritaines. Les devins, les sorciers, les faux prophètes, la prostitution religieuse, l'érection des *aseroth*, les incisions au front et l'habitude de se taillader les cheveux, surtout l'horrible pratique de faire passer les enfants par le feu, voilà ce qu'il abomine[2]. C'était la reprise, avec une rigueur nouvelle, du programme de réforme essayé mollement sous Ézéchias.

La situation qu'avaient faite aux lévites les innovations de Josias entraînait les conséquences les plus singulières. Pour l'auteur du code deutéronomique[3], lévite est synonyme de prêtre; son expression favorite est : *prêtres lévitiques*[4]; il n'a pas l'idée d'une hiérarchie entre les *cohanim*. Le grand prêtre, évidemment, n'existait pas encore[5]. Tous les lévites, selon notre code, fonctionnent à l'autel.

1. Lévit., I-IX, XII, XVI, etc.; Nombres, XXVIII, XXIX, etc.

2. Deut., XII, 31; XIV, 20 et suiv.; XVI, 21; XVIII, 9 et suiv.

3. Deut., XVII, 9, 18; XVIII, 1 et suiv.; XXI, 5; XXIV, 8; XXVII, 9. Deut., X, 6-9, paraît une interpolation. Comp. Deut., XXXI, 25.

4. הכהנים הלוים. Voir surtout ch. XII, 10 et suiv.; XVIII, 6 et suiv.

5. Le rédacteur des Livres des Rois actuels, qui est postérieur

Le lévite à qui il plaît de venir de son village demeurer à Jérusalem prend rang immédiatement parmi ses frères, sert à l'autel, reçoit sa part comme les autres, indépendamment du prix qu'il a pu tirer de son patrimoine[1]. Ces lévites formaient ainsi comme une armée sacerdotale famélique, cantonnée en partie à Jérusalem, en partie dans les petites villes de province, et vivant en parasites du reste de la nation. L'auteur du code josiaque aime cette classe de déshérités. Il veut que la communauté les adopte. « Vous vous réjouirez en présence de Iahvé, votre Dieu, vous et vos fils et vos filles, vos esclaves et vos servantes, et les lévites qui demeureront parmi vous[2], » est pour lui une formule souvent répétée. La dîme et les prémices doivent être consommées à Jérusalem. Le cas où le fidèle demeure trop loin de Jérusalem est prévu ; il peut réaliser sa dîme en argent, qu'il dépensera ensuite à Jérusalem, toujours sans oublier les lévites[3]. Une dîme triennale (sorte d'aumône) doit de plus être abandonnée dans les villages, pour que les lévites, les étrangers, les

à la captivité, place, par anticipation, des grands prêtres dans les temps plus anciens (Joïada, Helqiah, Seraïah).

1. Deut., XVIII, 6-8. La distinction marquée dans II Rois, XXIII, 9, fut peut-être une mesure transitoire.

2. Deut., XII, 12, etc.

3. Deut., XIV, 22 et suiv.

orphelins et les veuves mangent et se rassasient[1]. Le caractère socialiste de toutes ces mesures frappe au premier coup d'œil le lecteur le plus superficiel. Il faut toujours se rappeler que de telles mesures sont conçues pour un État de proportions très réduites.

1. Deut., XIV, 26-29; XXVI, 12.

CHAPITRE XVI

PREMIÈRE APPARITION DU SOCIALISME.

Notre opinion arrêtée, à nous autres modernes, étant que le meilleur code religieux est la liberté, — puisque les croyances sont le domaine propre de la conscience de chacun, — ces vieilles législations religieuses de l'Orient se présentent à notre jugement dans des conditions très défavorables. Le côté civil et politique, le côté moral, social, religieux, y sont confondus. Or, à tort ou à raison, nous ne voulons pas que l'État s'occupe des questions morales, sociales, religieuses. La charité et le droit nous paraissent deux domaines distincts. Peut-être est-il bon, en effet, qu'ils soient maintenant séparés; mais il est sûrement utile qu'autrefois ils aient été réunis. La force fut l'unique reine de l'humanité primitive. Le faible n'eut d'avocats que bien tard.

Nous croyons que les plus anciens avocats de l'opprimé furent les prophètes d'Israël, et c'est pour cela que nous leur faisons une place si éminente dans l'histoire de la civilisation.

Le code né sous Josias, ce qu'on appelle le Deutéronome, est le premier code un peu étendu où l'on ait voulu établir pour le faible un système de garanties, aux dépens des riches et des forts. Sans doute, le Livre de l'Alliance, antérieur de deux cents ans au Deutéronome, présente déjà, à côté de prescriptions assez barbares, de singulières attentions de propreté, d'humanité, de politesse. L'auteur du Deutéronome abonde bien plus encore dans ce sens. On ne poussa jamais aussi loin l'amour des humbles, des délaissés. Nous l'avons vu, dans tous les actes religieux, faire la part du pauvre. Il aime le lévite, car le lévite est un pauvre. La veuve, l'orphelin, l'étranger isolé dans le pays, ne sont jamais négligés dans ses prescriptions[1].

Sur le prêt à intérêt, le Deutéronome ne fait guère que reproduire le Livre de l'Alliance. L'usure est interdite absolument entre Israélites; elle est permise, encouragée même envers l'étranger[2].

1. Ch. XXIV, 17-18, passage pris du reste au Livre de l'Alliance, Ex., XXII, 20 et suiv.; XXIII, 9.

2. Deut., XV, 1 et suiv. Cf. XXIII, 20-21.

L'usure, à vrai dire, n'aurait pas de place en une société israélite fidèle, puisque l'Israélite fidèle, spécialement protégé par Iahvé, serait à l'abri du plus grand des malheurs, celui d'avoir besoin d'emprunter[1].

Il n'y aura plus de pauvre parmi vous; car Iahvé vous bénira, si vous l'écoutez[2]. Vous prêterez à beaucoup de nations, sans avoir besoin d'emprunter vous-mêmes, et vous dominerez sur beaucoup de nations, et elles ne domineront point sur vous. S'il se trouve parmi vous un pauvre d'entre vos frères, dans l'une de vos villes ou l'un de vos villages, vous n'endurcirez point votre cœur, ni ne fermerez votre main pour votre pauvre frère, mais vous lui ouvrirez votre main, et vous lui prêterez de quoi pourvoir à ses besoins, autant qu'il lui faudra. Gardez-vous d'avoir dans le cœur une vilaine pensée, de vous dire : « La septième année approche, l'année de relâche », et de voir de mauvais œil votre pauvre frère et de ne lui rien donner, — de peur qu'il n'invoque Iahvé contre vous et que vous ne vous chargiez d'un péché. Donnez-lui plutôt, et que votre cœur ne lui donne pas à regret; car, à cause de cela, Iahvé, votre Dieu, vous bénira dans tous vos travaux et dans toutes vos entreprises. Car les pauvres ne manqueront jamais dans le pays[3]. C'est pourquoi je vous donne ce commandement : « Ouvrez vos mains pour vos pauvres et vos indigents dans votre pays. »

Le code de l'esclavage[4], presque tout emprunté

1. Ps. XXXVII, 21.
2. Deut., XV, 4 et suiv.
3. Légère contradiction avec ce qui précède. L'auteur sent bien que son rêve d'un Israël pratiquant parfaitement la loi de Iahvé ne sera jamais réalisé.
4. Deut., XV, 12-18.

au Livre de l'Alliance, ajoute aux prescriptions de l'ancien code des règles inspirées, elles aussi, par un sentiment d'humanité. Le droit d'asile est développé, de façon à créer un contrepoids à la cruelle loi du sang pour le sang[1]. La confiance funeste que toutes les vieilles justices ont dans le témoignage est atténuée d'une manière assurément fort insuffisante[2]. Le lévirat, enfin, institution dont seul notre législateur donne la théorie[3], conforme du reste aux plus vieilles mœurs sémitiques[4], implique un souci des droits de la femme bien rare dans l'antiquité.

En somme, le code de Iahvé trouvé par Helqiah est un des essais les plus hardis que l'on ait tentés pour garantir le faible. C'est le programme d'une sorte de socialisme théocratique, procédant par la solidarité, ignorant l'individu, réduisant à presque rien l'ordre militaire et civil, supprimant le luxe, l'industrie et le commerce lucratifs. Les restrictions apportées au droit de prendre des gages[5] dépassent de beaucoup les prescriptions déjà très humaines du Livre de l'Alliance. Le passage sur le

1. Deut., XIX, 1-13.
2. Deut., XIX, 15-21. Comp. XXI, 1-9.
3. Deut., XXV, 5 et suiv.
4. Se rappeler les récits relatifs à Onan, à Thamar, à Booz.
5. Deut., XXIV, 6, 10 et suiv.

mercenaire est excellent : « Vous ne ferez point de tort au mercenaire pauvre et indigent, qu'il soit de vos frères ou un des étrangers qui demeurent dans votre terre et dans vos villages; vous lui donnerez son salaire chaque jour avant le coucher du soleil (car il est pauvre et il l'attend avec impatience), de peur qu'il n'invoque Iahvé contre vous et que cela ne vous soit compté comme un péché[1]. » Déjà une efficacité toute spéciale est attachée à la malédiction du pauvre. On est près d'admettre que sa prière a une valeur particulière auprès de Dieu, idée dont le moyen âge fera découler de si graves conséquences sociales et économiques. La recommandation de ne pas museler le bœuf, pendant qu'il dépique le blé dans l'aire[2], se rattache au même ordre d'idées, dont le socialisme moderne ne se fait une arme que parce que la saine économie politique ne sait pas s'en saisir.

Les éliminations opérées dans les rangs par le prêtre, avant la bataille[3], sont une des choses les plus aimablement naïves qui se puissent imaginer. Les règles de guerre pour la ville assiégée, vu la cruauté antique, furent en leur temps un progrès.

1. Deut., XXIV, 14 et suiv.
2. Deut., XXV, 4.
3. Deut., XX, 1-9. Cf. XXIV, 5.

Les droits de la belle captive sont conçus avec tact[1]. Les prescriptions relatives à l'homme qui a deux femmes[2], à l'homme qui vient de prendre une femme[3], au fils indocile[4], à l'adultère, au viol, aux nids d'oiseaux[5], certaines recommandations de propreté, et surtout la raison qui en est donnée[6], les bizarres prescriptions sur la virginité[7], eurent en leur temps une justesse relative. L'homicide par imprudence est sagement prévu[8]. La règle sur l'esclave fugitif[9] a semblé anarchique à des États modernes censés libéraux. La cueillette des grappes et des épis paraîtrait également trop libérale à certains pays[10]. La peine de mort est follement prodiguée, comme dans toutes les législations antiques; mais les punitions corporelles sont limitées[11]. Tout respire une horreur instinctive du sang versé.

Quoi de plus délicat que la recommandation

1. Ch. xxi, 10-14.
2. Ch. xxi, 15-17.
3. Ch. xxiv, 5.
4. Ch. xxi, 18-20.
5. Ch. xxii.
6. Ch. xxiii, 10 et suiv.
7. Ch. xxii.
8. Ch. xxii, 8.
9. Ch. xxiii, 16-17.
10. Ch. xxiii, 25-26.
11. Ch. xxv, 1 et suiv.

d'oublier des gerbes en moissonnant, de ne pas dépouiller complètement les branches de l'olivier, de laisser de quoi grappiller après la vendange, pour que le pauvre ait sa part[1]? L'auteur de ce code n'aima sûrement qu'Israël; mais comme il l'aima! Il ne comprit rien à la liberté; dans sa pensée, les membres d'une société se garantissent tous et sont responsables de tous. Mais comme il conçut bien le bonheur de frères qui vivent ensemble! Comme les panégyries qu'il rêva, ces théories de riches paysans apportant au temple leurs fruits, en compagnie des lévites et des pauvres, durent bien chanter en chœur le beau cantique :

Oh! qu'il est bon! oh! qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble!

C'est comme un parfum sur la tête, qui découle sur la barbe d'Aaron[2] et humecte le bord de sa tunique,

Comme la rosée du ciel qui descend sur la montagne de Sion; car c'est là que Iahvé a placé le bonheur, la vie pour l'éternité[3].

Devant tant de belles et bonnes choses, on oublie certaines taches, un ton de prédicateur prolixe et fatigant, quelques prescriptions cruelles, qui jamais, nous le répétons, n'ont été appliquées[4], des abus

1. Lévit., XIX, 9; XXIII, 22, paraît antérieur.

2. Ce trait indique les temps du second temple.

3. Ps. CXXXIII, texte fortement altéré.

4. La mort de Jésus ne fut pas la conséquence du principe deutéronomique, puisque Jésus fut crucifié, non lapidé.

du principe de la solidarité, qui gâteraient tout le livre si, par une heureuse contradiction, l'auteur lui-même, quand il n'est pas aveuglé par sa frénésie monothéiste, ne s'élevait contre ce principe. Les pères ne seront plus mis à mort à cause de leurs fils, et les fils ne seront plus mis à mort à cause de leurs pères; chacun sera mis à mort pour son péché [1]. Progrès immense sur le Décalogue [2], où Dieu punit le crime des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération! Le vieux principe de la réversibilité perdait du terrain. Il faut se rappeler que ce qui répond chronologiquement en Grèce au code deutéronomique est la législation du mythique Dracon. Le code hébreu de l'an 622 a des erreurs; il renferme quelques pages fanatiques qu'on voudrait effacer; mais il a aussi des articles qui pourraient faire envie aux modernes. Ce code a été à son jour une loi de progrès.

Qui fut l'auteur d'un livre, dont les parrains nous sont si bien connus et dont la paternité nous est comme à dessein dissimulée? C'est pour la critique un vif sujet d'étonnement que le nom de Jérémie ne soit pas prononcé au chapitre XXII du deuxième livre des Rois, quand il s'agit de l'appa-

1. Deut. XXIV, 16. Cf. Jér., XXXI, 29.
2. Exode, XX, 5.

rition de la Thora. D'un bout à l'autre, cette Thora est remplie de l'esprit de Jérémie; ce sont ses idées, c'est son style[1]. La Thora deutéronomique est la réalisation complète de l'idéal prêché par le prophète d'Anatoth. Comment Jérémie ne figure-t-il pas dans le récit de la découverte du livre, quand sept ou huit autres personnes sont nommées? Parmi ces personnes, nous en trouvons au moins un, Ahiqam, qui figure ailleurs parmi les amis intimes et les protecteurs de Jérémie[2]. Comment, pour s'édifier sur les menaces du livre, va-t-on consulter la prophétesse Hulda et non Jérémie? Jérémie était pourtant bien en vue. Il était l'agent le plus actif de la réforme[3]. Chaque

1. Ces analogies sont trop reconnues pour que nous les exposions en détail. On suppose quelquefois que c'est Jérémie qui a imité le Deutéronome; mais cela est contre toute vraisemblance. Quand Jérémie cite une *Thora*, il est d'accord avec le Deutéronome; mais toujours le Livre de l'Alliance se trouve par derrière. Le Deutéronome n'était pour Jérémie et n'est en effet que le Livre de l'Alliance développé. Comp. Exode, XXIV, 7; Deut., XXVIII, 69; Jér., XI, 1-8. Comparez aussi Jér., XXXIV, 8-22, avec Exode XXI, 2-6, et Deut., XV, 12-19, sans oublier Lév., XXV, 39-46. Le rapprochement Jér., VII, 23, et Deut., XXVI, 17-18; XXIX, 12, est indécis.

2. Jérémie, ch XXVI, XXXVI, XXXIX-XL. Le tour de la narration dans l'épisode de l'Invention de la Thora et dans l'épisode du rouleau de Jérémie brûlé et récrit, est bien le même.

3. On objecte que Jérémie n'est pas nommé dans le livre des

jour, il allait se placer aux portes de la ville pour prêcher. Il commandait au roi, aux officiers[1]. Que le code qui résumait ses idées ait été promulgué sans lui être communiqué, voilà une chose tout à fait invraisemblable. Si ce code fut publié d'accord avec lui, c'est qu'il en fut l'auteur ou à peu près. Quand même aucun texte historique ne nous apprendrait que les articles de Smalkalde sont l'œuvre de Luther, nous aurions le droit d'affirmer que ces articles, résumant solennellement les idées de Luther, n'ont pas été publiés à l'insu de Luther.

Le prêtre Helqiah, l'inventeur de la nouvelle Thora, est, selon quelques-uns, identique au prêtre Helqiah, père de Jérémie. Jérémie, en 622, était jeune encore; les préoccupations que trahit le code deutéronomique au sujet des prêtres-lévites réduits à la misère, et en particulier au sujet des lévites qui viennent des sanctuaires en province s'établir à Jérusalem[2], conviendraient bien à un prêtre d'Anatoth, prétendant traiter de pair à égal

Rois, tandis qu'Isaïe y figure. Mais il faut se rappeler que le dernier arrangeur du livre des Rois est l'éditeur même de Jérémie ; il n'a pas voulu qu'il y eût des répétitions d'un livre à l'autre, et il a mis tout ce qui concernait la biographie de Jérémie dans le livre de Jérémie.

1. Jér., XVII, 19 et suiv.

2. Deut., XVIII, 6-8.

avec les autres ministres du temple. Mais *Helqiah* était un nom très commun; l'identité des deux personnages n'est pas probable. Nous n'avons donc aucun moyen pour déchirer le voile dont on a voulu envelopper cette affaire. La part de fraude pieuse qu'elle impliquait a entraîné des combinaisons qui nous déroutent et ne se trahissent que par des invraisemblances et des manques de logique. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le code désigné par les traducteurs alexandrins sous le nom de Deutéronome a été composé du temps de Jérémie, dans l'entourage de Jérémie, d'après les idées de Jérémie.

Ajoutons que le livre de Jérémie contient une pièce [1] qui semble être la promulgation du code récemment découvert. En général, les surates de Jérémie paraissent ou antérieures à la réforme de Josias ou postérieures à la mort de ce prince. Une ou deux pièces, tout au plus, paraissent devoir être placées entre les années 622 et 609 [2]. On conçoit que, durant cette période de plein triomphe, le prophète ait interrompu ses menaces et ait laissé la parole au texte censé révélé.

1. Jér., XI.

2. Par exemple, celle où le prophète va se placer, un jour de sabbat, à la porte des Fils du peuple et fait une prédication sur le sabbat. Ch. XVII, 19-27.

Le petit livre lancé si habilement eut son plein succès. Il se présentait comme un code à part, complet, réunissant ce qui jusque-là avait été épars. Le nombre des exemplaires de l'Histoire sainte était si peu considérable que personne ne faisait des objections qui, dans des temps de plus grande publicité, eussent été accablantes. A ceux qui connaissaient les parties de législation iahvéique déjà existantes, on répondait par la distinction de deux révélations faites à Moïse, celle du Sinaï ou du Horeb, et celle de la plaine de Moab, avant le passage du Jourdain. Il ne faut pas prêter à ces siècles reculés nos exigences critiques. La nouveauté était une cause de force; un livre récemment publié jouissait d'un temps de vogue durant lequel il avait sa plus grande efficacité. C'est l'explication de tous les apocryphes, Daniel, Baruch, Hénoch, etc. Ces livres, quand ils paraissaient, plaisaient plus que les vieux livres; car ils répondaient mieux aux sentiments du temps. Il fallait sans cesse au peuple de nouvelles révélations, et l'on n'admettait pas que la source en fût tarie. Jérémie, s'il composa le Deutéronome, ne commit pas, après tout, un plus grave attentat que ceux qu'on réitéra bien souvent après lui. C'est une des lois de l'histoire religieuse qu'une révélation, une

dévotion, un livre, un pèlerinage, vieillissent vite ; il faut du nouveau à la piété ; cet ordre de choses, que l'on présente souvent comme voué à l'immobilité, est, au contraire, sujet à un perpétuel renouvellement. Les vérités éternelles sont celles sur lesquelles notre pauvre humanité a coutume de varier le plus.

CHAPITRE XVII

LE TRAVAIL LITTÉRAIRE VERS LE TEMPS DE JOSIAS.

La Thora qui compose la presque totalité de la section de l'Hexateuque maintenant appelée *Deutéronome* ne fut pas l'unique fruit du grand travail religieux qui remplit le règne de Josias. Cette Thora exista d'abord quelque temps à l'état de livre distinct; puis on pensa qu'isolée elle était faible, que la Thora suppose l'histoire patriarcale et mosaïque. L'effet qu'on avait voulu atteindre par la découverte soudaine et la publication séparée du livre était obtenu. Cette Loi de Iahvé, résultat de la fraude des uns et de la connivence des autres, avait été l'instrument de la réforme. Il s'agissait maintenant de la garder. Pour cela, il était naturel de la placer dans le volume d'Histoire sainte, comme le dernier acte de la vie de Moïse, avant sa mort au

delà du Jourdain. Mais une suture était nécessaire. Un morceau assez long[1] fut cousu en tête du livre; diverses notes additionnelles furent ajoutées à la fin[2], et se trouvèrent ainsi confiner au cantique de Moïse[3], morceau qui faisait déjà partie de l'Histoire sainte.

Qui fit cette opération singulière de rapiècetage et d'encastrement ? On a quelquefois supposé que ce fut l'auteur même du nouveau code[4]; d'autres fois, on a cru avoir des raisons pour faire descendre l'insertion dont il s'agit jusqu'au temps de Sédécias[5]. L'auteur du remaniement fut, en tout cas, quelqu'un de l'école de Jérémie[6]. Et il ne s'arrêta pas en si beau chemin. Dans son désir de donner à la fin de l'Histoire sainte une tournure tout à fait édifiante, il interpola gravement la partie relative à Josué; il y inséra des discours d'apparat censés prononcés par Josué dans les occasions solennelles,

1. Les quatre premiers chapitres jusqu'à IV, 43, de la partie du Pentateuque qu'on appelle le Deutéronome.

2. Ch. XXIX, XXX et XXI, sauf quelques péricopes. Peut-être aussi la mise en scène de l'Ébal et du Garizim, ch. XXVII.

3. Ch. XXXII.

4. Le style est bien le même de part et d'autre; mais il y a plusieurs difficultés d'arrangement.

5. Comp. Deut., IV, 29 et suiv., avec Jér., XXIX, 12 et suiv., et Deut., IV, 20, avec Jér., XI, 4.

6. Mêmes passages.

et qui offrent avec les longs sermons du code et les tirades des sutures d'indéniables ressemblances[1].

Ainsi le livre de l'Histoire sainte, que probablement déjà l'on commençait à appeler la *Thora* (ce qui jusque-là avait été l'accessoire tendait de plus en plus à devenir le principal), s'arrondissait de siècle en siècle et faisait boule de neige. Ce précieux volume, dans l'état où il était arrivé sous Josias, ou, si l'on veut, dans l'état où le trouva la catastrophe qui mit fin au royaume de Juda, comprenait à peu près les deux tiers de ce qu'il contient aujourd'hui.

Les histoires patriarcales qui remplissent ce qu'on appelle la Genèse étaient, à quelques scolies près, dans l'état où nous les lisons.

L'histoire de Moïse, telle qu'elle se trouve dans l'Exode, jusqu'au chapitre XXIV, et dans les Nombres, depuis le chapitre XX jusqu'à la fin, y compris les deux petits codes anciens, le Livre de l'Alliance et le Décalogue, était en gros comme nous la lisons. Cependant quelques légendes, sentant l'agada prophétique, et faisant le plus souvent double emploi avec les textes plus anciens, manquaient encore.

1. Voir Reuss, Intr., p. 214-216; de Wette, *Einl.*, § 168. On trouve des retouches deutéronomiques du même genre dans les autres livres historiques.

Le Deutéronome a très peu changé. Le livre de Josué, au contraire, recevra des interpolations considérables après la captivité. Des raisons décisives, enfin, obligent à rejeter après la captivité la composition de ce qu'on peut appeler les Pandectes lévitiques, comprenant la fin de l'Exode, le Lévitique et le commencement des Nombres, sans parler de quelques autres intercalations. Deux institutions capitales, dont il n'y a aucune trace ni dans le Code du temps de Josias ni dans les livres antérieurs[1], caractérisent ces additions lévitiques : c'est le tabernacle, fiction bizarre par laquelle on chercha à concevoir l'unité de culte avant la construction du temple de Jérusalem, et la prétendue institution de villes lévitiques par Josué. Non seulement le Deutéronome ne connaît pas ces deux institutions; on peut dire qu'il les exclut, puisque chaque page de ce livre suppose l'unité du culte établie sur de tout autres bases[2], et que les règles de charité relatives aux lévites ne seraient nullement applicables à un clergé richement doté, comme eût été celui qui résulterait du chapitre XXI de *Josué*.

1. Il est absolument impossible, d'un autre côté, d'admettre que, si ces deux institutions avaient été imaginées à l'époque de Josias, le Deutéronome n'y fît pas quelque allusion.

2. Deut., XII, 8.

On se tromperait, cependant, si l'on considérait toutes les lois qui composent aujourd'hui les Pandectes lévitiques comme postérieures au Code promulgué sous Josias. Nous avons montré[1] qu'il y avait, près du temple, un ensemble de petits codes, une sorte de droit coutumier censé révélé[2], qui n'était pas encore enchassé dans la grande Thora. L'auteur du code deutéronomique paraît avoir connu et résumé plusieurs de ces petites Thoras spéciales. Il n'est pas impossible que, du temps de Josias, peu avant ou peu après la rédaction du Deutéronome, on ait écrit, dans le monde sacerdotal, plusieurs de ces capitulaires ecclésiastiques, bases d'un futur droit canonique. On peut supposer que quelques-uns des morceaux utilisés par le code de Helqiah étaient écrits depuis peu de temps quand le pieux faussaire en fit usage. Ainsi le traité sur les vœux (*nedarim*)[3], le code des nazirs[4], ce qui concerne l'ordalie des eaux amères[5], usage si ancien, datent peut-être de ce temps. Ces petits cahiers auraient ainsi longtemps existé à l'état sporadique, comme des *Extra-*

1. Voir ci-dessus, p. 63 et suiv., 207.
2. Deut., XXIV, 8.
3. Lévit., XXVII.
4. Nombres, VI.
5. Nombres, V, 11 et suiv.

vagantes destinées à être plus tard codifiées. Une remarque capitale, en effet, c'est que le Code lévitique[1] n'a aucune unité, tandis que le Deutéronome dut être écrit d'une seule haleine, en quelques jours.

Un caractère de piété exaltée caractérisa toutes les œuvres de ce temps. L'esprit prophétique triomphait, l'esprit laïque subissait une éclipse momentanée. C'est à cette époque que nous attribuerions volontiers les agadas prophétiques, ensemble de compositions destinées à relever dans le passé le caractère des prophètes, à le présenter par le côté thaumaturgique et terrible, et à le mettre en tout fort au-dessus de la royauté. Une légende datée avec précision, par exemple, est celle du prophète de Béthel qui avait résisté, disait-on, à Jéroboam, avait été dévoré par un lion, et dont le tombeau fut respecté par Josias[2]. On supposa que ce prophète avait prédit Josias et annoncé ses réformes. Tout cela est exposé dans une narration analogue aux récits du temps des Juges, et qui prouve que le piétisme n'avait pas éteint le goût de ce qui était simple et grand.

Chaque prophète ancien eut ainsi son livre aga-

1. Épars en Exode, Lévitique, Nombres et Josué.
2. I Rois, XIII; II Rois, XXIII, 15 et suiv.

dique. Ces *midraschim*[1] prophétiques (Paroles ou actes de Nathan le prophète, de Gad le voyant, d'Ahiah le Silonite, d'Iddo, de Semaïah, de Jéhou fils de Hanani[2], et plus généralement Actes des Voyants[3]), étaient l'analogue des *Kisas el-anbia*, dont se délectent les musulmans, des vies de saints de bas étage, chères aux populations crédules. En d'autres termes, parallèlement aux livres des Rois, et quelquefois enchevêtrés avec eux[4], existaient des livres de Prophètes, rapportant leurs actes et au besoin leurs paroles, avec ce sans-gêne, cet oubli de la chronologie, cette insouciance de la réalité qui, dans tous les temps et tous les pays, caractérise la légende. Ces *midraschim* ne furent pas conservés dans leur forme originale; mais ils eurent beaucoup d'importance; car plus tard ils s'introduisirent dans le texte de l'histo-

1. Ce mot devenait déjà synonyme de légende. II Chron., XIII, 22; XXIV, 27.

2. I Chron., XXIX, 29; II Chron., IX, 29; XII, 15; XIII, 22: XX, 34; XXVI, 22; XXXII, 32; XXXIII, 19. Il faudrait se garder de prendre tous ces *midraschim* pour des livres distincts. C'était les rubriques d'une histoire divisée par prophètes au lieu d'être divisée par rois. C'est ainsi qu'on dit encore : « Livres de Samuel. » Cf. I Chron., XXIX, 29.

3. דברי החוים (II Chron., XXXIII, 18, 19); חוזי est certainement pour חזים.

4. Exemple d'Isaïe, ch. XXXVI-XXXIX.

riographie proprement dite. Le compilateur des livres actuels des Rois, après la captivité, reprit ces textes dénués de toute exactitude et pleins d'exagération, pour les fondre dans son exposé, ce qui abaissa considérablement l'aloi historique des annales d'Israël. Il arriva, pour la vieille histoire d'Israël, comme si l'on s'avisait de trouver que l'histoire mérovingienne écrite d'après Grégoire de Tours est incomplète et qu'on cherchât à la compléter, sans souci des contradictions, avec Aimoinus et les plus faibles Vies de saints. L'auteur des Chroniques, dans la seconde moitié du IVe siècle avant Jésus-Christ, connut ces mêmes agadas prophétiques, et en fit ses délices. Il introduisit à pleins bords ces données vicieuses dans la contexture de l'histoire juive, et c'est là ce qui ôte à son livre presque toute valeur historique.

Moïse, étant un prophète, le premier et le plus grand des prophètes, eut sa place dans ces biographies écrites surtout en vue de l'édification. Pour raconter sa vie de la façon que voulait la piété du siècle, où puisa-t-on les documents? Naturellement dans l'Histoire sainte déjà consacrée. Nous regardons comme probable qu'il y a eu un *midrasch* sur la vie de Moïse, où presque toutes les données de l'Histoire sainte étaient reprises,

émoussées et chargées de fables. Après la captivité, le dernier rédacteur, entraîné par la manie qu'ont les compilateurs de légendes de prétendre être complets, même quand leurs documents ne sont que des remaniements les uns des autres, releva ces récits et les réintroduisit transformés dans l'Histoire sainte. Il ne commettait pas, après tout, un délit critique beaucoup plus grave que celui de l'historien qui de nos jours complète les livres des Rois avec les livres des Chroniques, remaniements sophistiqués des livres des Rois. Ainsi s'expliquent ces répétitions, ajoutées à des répétitions [1], qui font de la Vie de Moïse dans l'Hexateuque actuel le récit le plus incohérent et le plus mal ordonné qu'il y ait [2]. C'est comme si l'on réunissait dans un même livre tous les essais de ce livre, et de plus les notes

1. Voir ci-dessus, p. 56 et suiv.

2. Comparez, par exemple, Exode, XI, 1-3, à Exode, III, 21-22; XII, 35-36. — Les chapitres XXXIII et XXXIV de l'Exode sont pleins de troubles et de redites qui ne s'expliquent pas par la simple combinaison du jéhoviste et de l'élohiste. — La petite Thora, Ex., XXXIV, 10-28, est une reprise abrégée et remaniée du Livre de l'Alliance (donnée jéhoviste), et pourtant (v. 28) cet abrégé est appelé « les dix paroles » (donnée élohiste). — Exode, XXXIII, 1-6, est un réemploi du même genre. — Tout ce qui concerne l'*ohel moëd*, Ex., XXXIII, 7-11, est distinct de la grosse invention, Ex., XXV, et suiv., qui est postérieure à la captivité; et pourtant ni le jéhoviste ni l'élohiste n'ont connu l'*ohel moëd*.

qui ont servi à le composer. Le récit revient sans cesse sur lui-même; après la version relativement authentique, vient la version de seconde main, bien que celle-ci, loin d'ajouter à la première, ne fasse que la fausser. C'est Tite-Live complété avec des éléments de toute provenance, même avec des récits provenant de Tite-Live lui-même et ayant subi tous les genres d'altérations.

A mesure qu'Israël inclinait vers le piétisme, le côté lyrique de son génie prenait de plus en plus le dessus. Plusieurs Psaumes se produisirent sans doute vers le temps de Josias et furent l'expression de cette piété fervente dont Jérémie était l'inspirateur. Ils nous est bien difficile de les distinguer des Psaumes des *anavim* du temps d'Ézéchias[1]. Volontiers nous rapporterions à ce temps les Psaumes qui expriment le bonheur de la vie juive, quand elle est consciencieusement pratiquée. Des idées morales très arrêtées sont la principale condition du bonheur. La Thora donnait cette base première de la vie heureuse, outre qu'elle promettait à celui qui l'observait de réussir en toute chose. La méditer, chercher à la pratiquer avec minutie fut tenu pour la joie suprême. La Thora est, en ce sens, le livre qui a fait le plus d'heureux.

1. Voir ci-dessus, p. 45 et suiv.

Heureux l'homme qui ne va pas au rendez-vous des méchants[1],
Qui ne se tient pas dans la voie des pécheurs,
Et ne s'assied jamais sur le banc des frivoles,

Mais qui cherche tout son plaisir en la loi de Iahvé,
Qui la médite jour et nuit.

Il est comme un arbre planté au bord des eaux[2],
Qui donne son fruit en son temps,
Et dont les feuilles ne se fanent jamais.
Tout ce qu'il fait réussit.

Les méchants ne sont pas comme cela;
Ils sont comme la paille que le vent emporte.

Voilà pourquoi ils n'ont pas d'assurance au jour du jugement;
Les pécheurs ne sauraient figurer dans le groupe des justes.

Car Iahvé s'occupe du sort des justes;
Quant au sort des méchants, c'est la perdition.

Cette poésie de reproches tendres, ces plaintes amères de justes toujours irrités de la prospérité de méchants et en susceptibilité avec leur Dieu s'il ne leur fait pas gagner leurs procès, nous paraissent d'une certaine monotonie. Le défaut des Psaumes est de trop bien exprimer un des traits du caractère juif, qui est la tendance à se plaindre, l'éternelle lamentation, l'appel à l'Éternel pour des persécutions souvent imaginaires. Ce défaut date surtout des temps de Jérémie et de Josias. L'inspiration religieuse, si haute encore en ce siècle troublé,

1. Psaume I.
2. Cf. Jér., XVII, 18.

tourne facilement à l'aigreur. Le triomphe des *lécim* sous Manassès et Amon, leur retour au pouvoir sous Joïaqim laissèrent dans la conscience des *anavim* une rancune qui ne se calma plus. Ce fut un état d'âme analogue à celui du parti catholique après l'échec de la tentative du 16 mai et la ruine de l'Union générale. Ces vaincus d'une cause qui s'était identifiée avec celle de Dieu ne savaient plus que récriminer.

C'est ainsi que la littérature du temps de Josias, comparée à celle du temps d'Ézéchias, offre les signes d'une complète infériorité. La décadence de la langue est sensible. L'hébreu de Jérémie et du Deutéronome est mou, prolixe, flasque. Le sentiment plastique des anciens écrivains est perdu. La partie profane de la littérature, qui existe encore sous Ézéchias, a totalement disparu sous Josias. Israël ne produira plus d'ouvrages comme le vieux *Iasar*, comme le Cantique des Cantiques, les Proverbes, les poèmes d'Agour et de Lemuël, la Femme forte, Job, dont le ton est si libre. Tout ouvrage, maintenant, a une tendance; il sert à épauler la foi ou les espérances d'Israël. Israël est désormais un peuple exclusivement religieux. Au temps de Josias, la Grèce n'a encore développé que le quart de son génie, et déjà pourtant son triomphe

est certain. Elle écrit à peine; son incomparable *épos* homérique se récite; son admirable poésie lyrique se chante et se danse; Thalès de Milet est né, et déjà des esprits clairs cherchent à dresser une théorie naturaliste de l'univers. Solon veut fonder la cité juste sur la raison seule.

Israël ne fondera jamais ni l'État, ni la philosophie, il n'aura jamais de littérature profane développée, et cependant sa part, à lui aussi, est immense. Il a fondé la protestation du pauvre, la réclamation de justice et d'égalité, la fraternité au sein de la confrérie, l'Église, enfin, qui est à sa manière une société complète, une organisation de la justice et de l'égalité. La Grèce a dressé le cadre éternel de la civilisation; Israël y apportera une addition, une correction capitale, le souci du faible, la réclamation obstinée pour la justice individuelle. Nos civilisations aryennes, fondées sur l'immortalité de l'âme et le sacrifice de l'individu, sont trop cruelles. Au moins, reconnaissons le droit du psalmiste, qui proteste et qui pleure. Jérémie a raison à sa manière. Les remèdes par lesquels il croit corriger les injustices nécessaires de ce monde sont chimériques; la société qu'il conçoit n'est pas viable; mais il ajoute un facteur essentiel à l'œuvre humaine; Jérémie est, avant Jean-Baptiste,

l'homme qui a le plus contribué à la fondation du christianisme; il doit compter, malgré la distance des siècles, entre les précurseurs immédiats de Jésus.

Il y a un côté, d'ailleurs, par lequel la situation philosophique de ces anciens Juifs ressemblait à la nôtre. Ils s'imposaient de justifier le gouvernement temporel de Iahvé sans se donner les facilités que présente pour des compensations l'hypothèse de la vie d'outre-tombe. Nous autres, aussi, nous avons à expliquer la vie, à lui donner un but et à la rendre supportable, sans cette grande ressource, qui a si fort aidé les éducateurs de l'humanité à tous les âges. Chose inouïe! le judaïsme réussit à obtenir des prodiges de dévouement, sans jamais faire appel à des espérances dont l'objet fût placé au delà de la vie. Il faut que nous fassions de même. Il faut que nous donnions aux hommes un motif de vivre et de bien vivre, sans rien alléguer de ce qu'ils pourraient traiter de leurre et de promesse déloyale. Jérémie s'en tirait en persuadant à ses contemporains que les événements du monde, depuis la pluie et la sécheresse, jusqu'aux révolutions des empires, étaient ménagés pour récompenser ou punir les enfants d'Israël. Cette ressource nous est aussi enlevée. Mais nous avons celle du psal-

miste, les larmes secrètes, l'épanchement du cœur avouant son trouble. Voilà pourquoi les Psaumes, quand tout le reste s'en va, restent notre livre de prières, notre chant intérieur, notre éternelle consolation.

Une chose capitale naissait, la piété, la piété indépendante de tout dogme, consolation et force de la vie. Une expression exquise, « chercher Dieu [1] », résumait la religion dans ce qu'elle a d'intime et de vrai. Pour exprimer l'acte de la prière, l'hébreu ancien eut des mots d'une rare finesse [2]. Plus tard, les traducteurs chrétiens y mirent des nuances encore plus fines. La version latine des Psaumes, grâce à une série de délicieux contre-sens [3], effaça ce que l'original hébreu a parfois d'un peu mat [4]. Elle idéalisa les plus lourdes images; elle rendit l'inintelligible touchant, la monotonie pleine de charme. L'Église en composa le bréviaire, l'électuaire exquis du sommeil pieux.

1. דרש אלהים.

2. הגה, parler bas en soi-même; שיח. Voir t. II, p. 505.

3. Ces contre-sens venaient en grande partie de l'état d'altération où le texte nous est parvenu. Le recueil des Psaumes ayant été fait tard, à une époque où l'écriture était très cursive et très indistincte (se la figurer par les papyrus araméens d'Égypte, *Corpus inscr. semit.*, 2e partie, fasc. I), aucun livre de la littérature hébraïque ne présente des fautes aussi nombreuses.

4. Par exemple, Ps. IV, 3, 9, etc.

Un saint Bernard tira le mysticisme le plus éthéré de cantiques d'un horizon borné. Des emplois nuancés de *meditari* dans le Psautier vint l'oraison, la création la plus originale peut-être du christianisme, la science dont il a le secret, le don qui n'appartient qu'à lui.

CHAPITRE XVIII

RÉVOLUTIONS DE L'ORIENT. — MORT DE JOSIAS.

Telles étaient les étranges poursuites où s'engageait, seul au monde, le tout petit Juda. Trente-huit ans après la réforme de Josias, la nation juive disparaît, de même que, trente-sept ans après Jésus, toute trace de nationalité juive s'évanouit. Ces fièvres puerpérales d'Israël, symptomatiques des grands enfantements de l'humanité, étaient si intenses que chaque crise finissait par une mort apparente, bientôt suivie de résurrections imprévues.

Le mouvement qui agitait Israël, en effet, devait aboutir à la religion du genre humain; il n'en pouvait sortir une nation. Jérusalem a reçu des prophètes un stigmate définitif. Ce sera la ville sainte de toutes les religions; ce ne sera jamais une

ville de culture profane. Jérémie l'a frappée d'un sort. Ce sombre génie y règnera éternellement. Le droit sens sera exclu de ses murs; tous les fanatismes s'y livreront bataille, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'état où nous la voyons de nos jours, — cage de fous, malsaine pour la raison de ceux qui y demeurent, pôle magnétique de toutes les insanités, champ clos où les aliénés des genres les plus divers se donnent rendez-vous pour se disputer et mourir.

L'idéal que rêvaient les prophètes était une paix où, toute trace d'aristocratie militaire ayant disparu, il ne pût plus être question que de réformes sociales. Or l'état général du monde se prêtait de moins en moins à ces utopies. Pendant que la Thora se fondait à Jérusalem, sous la double influence de Josias et de Jérémie, les plus graves révolutions se passaient sur le Tigre et l'Euphrate. Ninive avait gardé sa suprématie sur l'Orient pendant les règnes de Manassès et d'Amon. Assourbanipal succéda à Asarhaddon, et représenta dans sa plénitude l'idéal du roi d'Assyrie, puissant et cruel à la fois. Les Mèdes, quoique menaçants, n'étaient encore qu'un point noir à l'horizon. La féodalité assyrienne arrivait à la plus vaste extension qu'une agglomération d'hommes, sous un pouvoir central, eût su atteindre jusque-là.

Nous avons vu, vers 750, le prophète Nahum annoncer la ruine de Ninive, avec cette joie secrète qui remplit le cœur du Juif, quand il entrevoit la ruine de ses ennemis. On ne se trompe jamais, du reste, quand on prédit aux œuvres humaines qu'elles subiront la mort. *Nafela nafela Babel* est une prophétie qui se réalise toujours. L'oracle de Nahum s'accomplit au bout d'environ vingt-cinq ans. Assour-édil-ilani, successeur d'Assourbanipal, fut le dernier roi de Ninive. L'empire assyrien, déjà affaibli par les Scythes, tomba sous l'effort des Mèdes (vers 625). La ville ne se releva plus. La population émigra ou se porta sur la rive opposée. Ninive tomba en un jour. Mossoul se bâtit de l'autre côté, en laissant intact ce vaste champ de ruines, qui réservait à la science moderne de si prodigieuses surprises.

La ruine de Ninive n'eut pas dans les affaires de la Syrie les conséquences que l'on aurait pu supposer[1]. Babylone concentra désormais toute la force d'action du vieil Assur. Les Mèdes n'exercèrent pas en deçà de l'Euphrate d'influence appréciable. Les Scythes paraissent avoir envahi les vallées de

1. La ruine de Ninive, bien qu'annoncée par Nahum, n'a laissé aucune trace dans les écrits hébreux. Jérémie n'y fait pas allusion. Ézéchiel, XXXII, 22-23, n'a rien de topique.

l'Oronte et du Jourdain, mais seulement pour détruire. Babylone reprit le rôle que Ninive lui avait enlevé pendant près d'un siècle et demi. Déjà, sous Ézéchias, le vice-roi de Babylone, Mérodach-Baladan, fait son apparition dans les affaires de Palestine. Après la disparition de Ninive, Nabopolassar, général assyrien, qui s'était proclamé roi de Chaldée, fut pendant quinze ans le maître suprême de l'Orient. Sa suzeraineté était reconnue par le royaume de Juda. Josias se tenait évidemment pour engagé envers lui, puisque bientôt nous le verrons se perdre pour ne pas l'abandonner. La façon dont Josias agit en souverain dans le territoire de l'ancien royaume du Nord[1] semble prouver, en effet, que la nouvelle dynastie de Babylone laissa le roi de Jérusalem se considérer comme souverain de toute la terre d'Israël.

Les complications du monde rendaient impossible la neutralité d'un aussi petit peuple, entouré de congénères qui auraient pu être ses alliés, mais que la haine religieuse séparait profondément de lui. Si l'empire ninivite ou l'empire chaldéen eussent duré autant que l'empire achéménide, i est probable que le petit royaume de Juda se fût

1. Voir ci dessus, p. 204.

résigné au tribut et à une position militairement subordonnée. Mais les masses qui se heurtaient autour de lui étaient trop grandes pour lui permettre une vie de repos. La situation géographique de la Palestine convenait mal au rôle pacifique que ses prophètes rêvaient. Un bien vieil adage est celui du Psaume LXVIII[1] : « Mort aux nations qui aiment les rencontres ! »

L'Égypte, sous le règne actif de Psammétique Ier, s'était ouverte à tous les vents du dehors. Néchao II, fils de Psammétique Ier engageait son pays dans la voie des grandes entreprises, du commerce, de la navigation, où il aurait pu rendre à la civilisation des services de premier ordre. La conquête de la Syrie, éternelle tentation des souverains de l'Égypte, l'emporta sur ses autres visées ambitieuses. Néchao s'était fait une marine considérable, qui lui ouvrait les côtes de la Phénicie, et il avait à sa solde des bandes nombreuses de mercenaires grecs, qui donnaient à ses hordes libyennes et éthiopiennes une solidité qu'elles n'avaient jamais eue jusque-là[2]. Il semble que le plan de l'expédition fut d'attaquer la Syrie par le centre. Au printemps de 609, le gros des forces égyptiennes débarqua vers le pied du

1. Verset 31 : בזר עמים קרבות יחפצו.
2. Vive description de cette armée, Jérémie, XLVI, 7 et suiv.

Carmel et pénétra dans les terres de l'ancien royaume d'Israël sans résistance [1].

Josias se considérait comme souverain de ces contrées [2]. Il paraît qu'avant d'entrer en campagne, Néchao l'avait averti qu'il n'était pas l'objet de son attaque, et l'avait invité à se tenir tranquille [3]. Mais Josias agit avec loyauté. Il était vassal de Babylone; il crut devoir s'opposer au passage de Néchao. La plaine de Megiddo était en quelque sorte la clef de la Palestine; là se livrèrent à toutes les époques les batailles qui décidèrent du sort du pays. Josias s'y porta bravement, fut vaincu et tué dans la mêlée [4]. Il n'avait que trente-huit ans. Ses gens relevèrent son cadavre et le mirent sur le char royal, pour le ramener à Jérusalem. On l'enterra au jardin d'Uzza, dans la grotte sépulcrale de Manassès et d'Amon, ses prédécesseurs.

1. Le texte d'Hérodote (II, 159) semble s'opposer à cette hypothèse. Jérémie, XLVI, n'y est pas non plus favorable. Mais, si Néchao entra par Asdod, Gaza et la route ordinaire des armées égyptiennes, la rencontre à Megiddo est inexplicable. Si on lit *Magdol*, pourquoi Josias aurait-il porté son armée à travers le désert, sur la frontière d'Égypte?

2. Voir ci-dessus, p. 204, 258.

3. II Rois, XXIII, 29; l'addition du syriaque paraît originale. Cf. II Chron., XXXV, 21.

4. II Rois, XXIII, 29 et suiv.; Hérodote, II, 159. Allusion très douteuse en Zach., XII, 11.

L'extrême sécheresse des renseignements historiques que nous avons sur cette époque nous interdit toute conjecture sur l'acte qui mit fin à la vie de Josias. Le caractère de ce souverain, qui a eu un rôle de premier ordre dans l'histoire du monde, est absolument inconnu. Autant la physionomie de David nous est claire; autant même nous pouvons concevoir avec vraisemblance la personnalité d'Ézéchias; autant il nous est impossible d'énoncer une opinion raisonnée sur ce que fut Josias. Docile en religion aux avis des prophètes, suivit-il également leurs conseils en partant pour la funeste expédition qui devait lui coûter la vie? Il serait téméraire de l'affirmer. Jérémie paraît, en général, opposé à l'alliance égyptienne [1]; cependant un passage du Deutéronome [2] est très favorable à l'Égypte. Comment les piétistes, qui s'étaient servis si audacieusement de l'autorité de Josias pour faire passer leurs idées de réforme, eurent-ils si peu de soin de sa mémoire? Comment le livre de Jérémie a-t-il gardé si peu de traces de lui [3]?

1. Voir ci-dessus, p. 219.

2. Deut., XXIII, 8-9.

3. L'éloge Jér., XXII, 15-16, est indirect. Les pièces mentionnées dans II Chron., XXXV, 25, furent certainement composées après coup et faussement attribuées à Jérémie.

Comment, surtout, les piétistes s'expliquèrent-ils la mort prématurée et imméritée de ce prince accompli selon Iahvé? Pour le iahvéiste conséquent, un malheur arrivait toujours par la faute de quelqu'un. Il était difficile de soutenir que le malheur de Josias avait été amené par son impiété. « Avant lui, dit l'auteur des Rois[1], il n'y eut pas de roi comme lui, qui se fût attaché à Iahvé, de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, conformément à toute la Loi de Moïse, et, après lui, il ne s'en éleva pas de semblable à lui. » Le vrai coupable de la catastrophe de Megiddo, ce fut Manassès. «... Cependant Iahvé ne se détourna pas de la grande colère dont il était enflammé contre Juda, à cause de tout ce que Manassès avait fait pour l'irriter[2]. » Et Iahvé dit : « Ce Juda aussi, je le rejetterai de devant ma face, comme j'ai déjà rejeté Israël; je ne veux plus de cette ville que j'avais choisie, ni de cette maison dont je disais : Mon nom y sera attaché[3]. » Ainsi, contrairement à tant de promesses de pardon faites par Jérémie,

1. II Rois, ch. XXIII, verset 25.

2. C'est ici la meilleure réfutation de ce que le Livre des Chroniques raconte sur la conversion de Manassès. Quoi ! Manassès aurait été pardonné, quand Josias est puni à cause de Manassès.

3. II Rois, XXIII, 26 et suiv, Voir ci-après, p. 263, note 3.

le crime de Manassès était inexpiable. Tous les systèmes qui aspirent à justifier le gouvernement temporel de la Providence sont condamnés à supposer Dieu inepte, féroce ou jaloux. Autant vaut ne pas essayer de le justifier.

Selon le récit d'Hérodote[1], la conséquence immédiate de la victoire de Megiddo fut la prise de la ville importante de *Cadytis*. Il y a là une énigme qui n'a pu encore être bien résolue. Ce qui est encore le moins invraisemblable, c'est que ce nom s'applique à Jérusalem[2], désignée par l'épithète que lui donnaient déjà les piétistes, *Qedosa* ou *Qedisé*, « la Sainte[3] ». Après la bataille de Megiddo, Jérusalem était tout à fait ouverte à Néchao, et, s'il n'y vint pas, c'est qu'il ne voulut pas y venir. Les choses, en tout cas, se passèrent d'une façon tumultuaire. A la nouvelle de la mort de Josias, le peuple proclama un de ses fils cadets, âgé de vingt-trois ans, fils de la reine Hamoutal, qui paraissait offrir plus de garanties au patriotisme que son aîné

1. Hérod., II, 159.

2. Le passage Hérod., III, 5, paraît mieux se rapporter à Gaza; mais l'à-peu-près est familier à Hérodote. Strabon croit aussi que de Jérusalem on voit la mer.

3. Jérusalem a dû être appelée קדשתיה (*Cadustiah*). Cf. Jér., XXV, 29 : עיר אשר נקרא שמי עליה. Cf. Isaïe, LX, 14; Epist. Jac., II, 7.

Éliaqim, âgé de vingt-cinq ans[1]. Il s'appelait Sallum[2] et prit comme nom royal le nom de Joachaz, « celui que Iahvé a adopté ». On ne sait pour quel motif Joachaz était très désagréable aux *anavim*[3]; mais cette antipathie n'eut pas le temps de se développer. Les événements les plus graves se succédaient en Orient. On eût dit que l'axe du monde allait changer et que l'Égypte était en train de se substituer à l'hégémonie exercée, depuis un siècle et demi, par l'Assyrie.

Néchao, après la bataille de Megiddo, poursuivit sa marche victorieuse vers le Nord. Il ne dépassa pas l'Euphrate; Karkemis marqua sa pointe la plus avancée contre l'Assyrie[4]; mais, en Syrie, la domination égyptienne fut plus solide qu'elle n'avait été depuis longtemps. A son retour, Néchao s'arrêta à Ribla, près de Hamath, point

1. Chiffres douteux. Josias les aurait eus en 634 et 632, âgé à peine de quinze ou treize ans.

2. Jér., XXII, 11.

3. II Rois, XXIII, 31 et suiv. Le passage Jérém., XXII, 10 et suiv., lui semble plutôt favorable. Peut-être l'auteur des Livres des Rois a-t-il semé un peu légèrement ses notes malveillantes, après Josias.

4. La ville de Karkemis, marquant le point le plus ordinaire du passage de l'Euphrate à l'époque assyrienne, était autrefois identifiée avec Circesium, au confluent de l'Euphrate et du Cobar. De nos jours, les savants, surtout préoccupés des études

central où tous les envahisseurs de la Syrie établissaient leur quartier général[1]. Là il reçut l'hommage des souverains devenus ses vassaux. Joachaz fut du nombre. Néchao l'accueillit au plus mal, le déposa[2], et mit en sa place son frère aîné, Éliaqim, fils de Josias et de Zeboudda, qui prit en montant sur le trône le nom de Joïaqim, « celui que Jahvé élève ». Joïaqim paraît avoir été impopulaire. On l'envisageait à un tel point comme une créature de Néchao qu'on prétendit qu'il devait au conquérant égyptien son nom royal comme son trône[3]. Quelques indices font croire que Jérusalem subit l'affront d'une occupation égyptienne[4]. Un tribut de cent talents d'argent et de un talent d'or fut imposé à la Judée. Joïaqim tira cet argent du

assyriologiques et égyptologiques, l'ont remontée beaucoup plus au Nord, à Maboug, à Djérabis, à Kalaat-Nedjm. L'identification avec Circesium a cependant encore des défenseurs. Voy. *Journal des sav.*, 1er nov. 1873. Le passage du désert à la hauteur de Palmyre n'était pas dans l'antiquité aussi difficile qu'aujourd'hui. Une armée voulant, de Hamath ou de Ribla, regagner Babylone, n'avait nul besoin de remonter à Thapsaque, encore moins aux passages vers Alep. Les patriarches allant de Chanaan en Paddan-Aram sont censés couper à travers le désert. Gen., XXIX, 1; XXXI, 23; XXXII, 11.

1. Voir ci-après, p. 348, 365,
2. Et non l'*enchaîna*, faute de copiste.
3. II Rois, XXIII, 34.
4. Psaume LXXIX.

pays en taxant les riches en proportion de leur avoir. Cela fut trouvé excessivement lourd. Néchao, chargé des richesses de la Syrie, regagna l'Égypte, emmenant captif avec lui le malheureux Joachaz[1], qui mourut en cet exil, au bout de peu de temps.

La domination de Néchao sur la Syrie dura environ trois ans. Joïaqim paraît lui avoir été, tout ce temps, parfaitement soumis. Une fraction considérable de l'opinion hiérosolymitaine se montrait favorable à l'Égypte. L'Égypte était, à cette époque, le pays où les industries de luxe étaient le plus développées. Tout le monde raffolait, en particulier, de sa carrosserie et de ses meubles ouvragés. Joïaqim et la noblesse de Jérusalem ne songeaient qu'à se procurer ces beaux objets, qui réalisaient ce qu'on avait vu de plus exquis en fait de goût jusque-là. Naturellement, l'austère école des prophètes, à la vue de ces tendances mondaines, était prise d'une rage sombre. L'Égypte devenait de plus en plus l'objet de ses haines et de ses malédictions.

1. Allusion dans Ézéch., XIX, 4.

CHAPITRE XIX

JOÏAQIM. — DISGRACE DES PIÉTISTES.

Le sentiment qui avait porté Josias à favoriser les réformes prêchées par Jérémie était si bien un sentiment personnel que trois de ses fils et un de ses petits-fils, qui règnent après lui, sont notés du même stigmate que les plus mauvais rois. Il ne faut pas se laisser égarer par de telles déclamations. Les dévots se montrent toujours incontentables. Ce qu'on fait pour eux leur était dû; ce qu'on ne fait pas est un crime. Il est clair que Joachaz, Joïaqim, Joïakin, Sédécias ne furent nullement des princes selon le cœur des *anavim*. Mais s'imaginer qu'ils supprimèrent le culte de Iahvé, dont Josias avait été le promoteur, serait une très fausse conception. Là est l'erreur capitale qui résulte du Livre des Rois. On dirait, en lisant

ce médiocre ouvrage, que les rois de Juda se succédèrent comme le blanc et le noir, comme des amis et des ennemis du iahvéisme. Si les choses s'étaient passées d'une manière aussi tranchée, nous en verrions le reflet dans le livre de Jérémie. Le ton du livre de Jérémie est une colère perpétuelle, non une alternative de satisfaction et de colère. La vérité est que les rois de Juda admirent tous Iahvé comme le dieu national. Leurs noms seuls suffiraient à le prouver. Il n'y avait pas d'impies parmi les souverains de ce temps. Nier le dieu national eût été se nier eux-mêmes. Seulement, il y avait des degrés dans le zèle. Pour les uns, le culte de Iahvé était ce que le culte de Camos fut pour Mésa, ce que le culte de Salm était pour Salmsézab. Pour d'autres, disciples des prophètes, le culte de Iahvé était gros de conséquences sociales, politiques ; il entraînait une morale, une censure des mœurs publiques, un mépris des préparatifs militaires qu'aucun patriote sérieux ne pouvait approuver.

La réaction qui suivit la mort de Josias ressemble donc beaucoup à celle qui suivit la mort d'Ézéchias. La secte piétiste, maîtresse de la conscience du roi, avait excité chez les mondains de sourdes colères. Le roi avait agacé par sa bigot-

terie ses femmes et ses fils. On était fatigué de l'hypocrisie officielle. La situation ressemblait à ce qu'elle fut en France à la fin du règne de Charles X. La condition du parti dévot, après la bataille de Megiddo, fut la même que celle de la coterie cléricale après 1830. Joïaqim, qui paraît avoir été un prince libéral et modéré, fut jugé comme Louis-Philippe l'est de nos jours par l'école catholique ; il passa pour un impie, tout en n'ayant fait que défendre les droits les plus élémentaires de la royauté.

Ce qui prouve bien que le mouvement anavite ne fut pas persécuté, mais simplement qu'il n'eut plus la faveur de la cour, c'est que ce mouvement ne fut pas sérieusement entravé par la mauvaise humeur des fils et petits-fils de Josias, pas plus que le mouvement catholique ne fut arrêté par la révolution de 1830. Les vingt années qui s'écoulent de la mort de Josias à la ruine de Jérusalem sont aussi fécondes pour le développement du judaïsme que les années précédentes. La réforme religieuse avait tellement cause gagnée que le bon ou le mauvais vouloir des souverains n'avait plus qu'une importance secondaire. Le code découvert ou plutôt composé sous Josias, quoique non appliqué civilement, continue à exercer son influence.

Jérémie a un rôle plus considérable que jamais. Autour de lui se forme le groupe qui emportera la pensée anavite dans l'exil. Habacuc, Uriah, d'autres prophètes encore soufflent le feu, activent la fournaise. Hanan, fils d'Igdaliah, qualifié « homme de Dieu[1] », réunissait autour de lui des *fils* nombreux dans une des *liska* du temple, au premier étage au-dessus de celle de Maaseïah fils de Sallum, gardien du seuil (près de l'entrée de la grande cour par conséquent). Ézéchiel se formait dans cette atmosphère ardente[2]. L'affirmation exaltée que Iahvé sauve toujours ses serviteurs, et cela d'autant mieux qu'ils emploient moins les précautions humaines, ce qu'on appelle le fatalisme musulman et ce qui est en réalité le fatalisme juif, devenait un dogme absolu, une frénésie.

La dynastie, le parti militaire et patriote semblaient des forteresses isolées au milieu de la nation, entraînée ailleurs par ses zélotes. Usée par le piétisme, méprisée par les saints, la cour n'était plus qu'une aristocratie, sans lien avec ce qui passionnait réellement l'âme du peuple. Ce n'étaient pas, à ce qu'il semble, des hommes sans mérite que ces derniers princes de Juda, qui essayèrent

1. Jér., XXXV, 4.
2. On peut le supposer né vers 620 avant Jésus-Christ.

de lutter avec courage contre la désorganisation nationale. Mais il est dangereux pour une nation de porter une religion dans son sein. Nabuchodonosor et Titus furent bien les instruments, sinon de Dieu, du moins d'une loi divine. La nation qui travaille pour l'humanité est toujours victime de l'œuvre universelle qu'elle accomplit. De toute façon, l'existence d'un pouvoir laïque à Jérusalem était devenue une impossibilité. Au premier coup d'œil, on trouve, dans l'histoire de la race juive, deux éléments qui présentent entre eux un contraste étrange : d'une part, de brillants héros à la façon des anciens cavaliers arabes, des Gédéon, des Saül, des David; d'une autre part, des saints, à l'aspect morose, sordide, monacal. L'un des éléments a tué l'autre. La lutte qui a définitivement éliminé d'Israël la tradition mâle et guerrière eut lieu après la mort de Josias, durant les années de crise qui nous restent à raconter.

Nous avons vu que Joachaz, durant son règne très court, excita fortement l'antipathie des amis de son père. La haine de Jérémie et de ses adeptes fut bien plus vive encore contre Joïaqim. Un parti religieux qui a été au pouvoir et qui en est tombé passe à l'état d'enragement contre ceux qui ne veulent pas se soumettre à ses exigences.

Joïaqim avait sans doute tort de ne pas prendre l'extérieur de désolation que comportaient les circonstances; mais il est des cas où il y a du courage à réagir contre la tristesse générale. On accusait Joïaqim de se faire bâtir des palais, au milieu de la détresse publique, au moyen de la corvée. Dès les premiers jours du règne de ce prince, parut un manifeste de Jérémie, où tous les regrets du passé, toutes les rancunes contre le présent se manifestent avec une sorte d'aigreur concentrée[1].

Voici ce que dit Iahvé : « Descends à la maison du roi de Juda et là parle en ces termes : Écoute la parole de Iahvé, roi de Juda, qui sièges sur le trône de David, toi et tes serviteurs et ton peuple qui entre par ces portes ! Voici ce que dit Iahvé : Faites justice, agissez selon l'équité, arrachez celui qu'on dépouille des mains de l'oppresseur, ne faites pas violence à l'étranger, à l'orphelin, à la veuve, et ne versez point de sang innocent en ce lieu-ci. Si vous voulez agir selon cette parole, il entrera encore par les portes de cette maison des rois de la race de David, héritiers de son trône, montés sur des chars et des chevaux, entourés de leurs officiers et de leur peuple. Mais si vous n'écoutez point ces avertissements, je jure par moi-même, dit Iahvé, cette maison deviendra une ruine... Toi, qui es aujourd'hui un Galaad, un sommet du Liban, je ferai de toi, je le jure, un désert, une ville inhabitée. J'ai dressé contre toi une liste de destructeurs, chacun avec ses armes, pour qu'ils abattent tes beaux cèdres, et les jettent au feu. Et quand les gens en foule passeront près de cette ville et se demanderont les uns aux autres : « Pourquoi Iahvé en a-t-il agi ainsi à l'égard de

1. Jér., XXII, 1 et suiv.

cette grande ville? » on leur répondra : « C'est que ses habitants ont abandonné l'alliance de Iahvé, leur Dieu ; ils se sont prosternés devant d'autres dieux, et ils les ont adorés. »

Ne pleurez pas celui qui est mort [1], et ne le plaignez pas! Pleurez, pleurez celui qui est parti [2]; car il ne reviendra plus, il ne reverra plus la terre de sa naissance. Voici, en effet, ce que dit Iahvé, au sujet de Salloum, le fils de Josias, roi de Juda, qui a régné à la place de son père, et qui a quitté ce lieu-ci pour n'y plus revenir. Il mourra là où on l'a déporté ; il ne reverra plus cette terre !

Malheur à celui qui bâtit sa maison au moyen de l'injustice [3], et ses pavillons au prix de l'iniquité ; qui fait travailler son semblable pour rien, sans lui donner de salaire; qui dit : je me bâtirai une maison vaste, des pavillons bien aérés, avec de grandes fenêtres, des plafonds de bois de cèdre, peint en rouge. Belle royauté que celle qui met son point d'honneur dans les lambris de son palais! Ton père mangeait et buvait [comme tout le monde]; mais il rendait la justice avec équité, et par suite il fut heureux ; il faisait droit au pauvre, au malheureux, et il s'en trouva bien. Voilà ce qui s'appelle me connaître, dit Iahvé. Mais toi, tu n'as d'yeux et d'intelligence que pour ton intérêt, pour verser le sang de l'innocent, pour exercer l'oppression et la violence.

C'est pourquoi voici ce que dit Iahvé, au sujet de Joïaqim, fils de Josias, roi de Juda : « On n'entendra pas à ses funérailles les lamentations [ordinaires] « Hélas, mon frère ! hélas, ma sœur ! » On ne criera pas : *Hoi adon! hoi hodo* [4] *!* C'est la sépulture d'un âne qu'on lui donnera; on le traînera, on le jettera hors des portes de Jérusalem. »

1. Josias.
2. Joachaz.
3. Dirigé contre le luxe de Joïaqim.
4. הוי אדון, chant des fêtes de Tammuz; d'où les Grecs prirent le nom d'*Adonis*.

Si ce discours fut réellement tenu à la porte du palais de Joïaqim, il faut au moins accorder à ce roi une qualité, la patience. « Soyez justes pour les faibles, et la dynastie continuera. Sinon, la ville sera détruite. » Cela paraît très moral ; mais le pauvre Josias avait rempli ce programme et n'en était pas moins mort à trente-huit ans. Soutenir, au lendemain de Megiddo, que Josias avait été dignement récompensé, c'était vraiment dépasser toute limite en fait de paradoxe. Il ne faut pas, par excès de zèle pour la justice, donner aux hommes de trop mauvaises raisons de faire le bien. Cette atroce haine contre le luxe[1], ces injures contre Jérusalem parce que ses maisons sont belles[2], ce parti pris d'empêcher tout développement profane et en particulier la formation d'une classe militaire riche, étaient bien plus délétères que quelques fenêtres largement ouvertes et quelques pièces spacieuses dans un palais. Certes, si Joïaqim ne payait pas ses ouvriers, il avait tort; mais, depuis que nous avons vu comment l'opinion démocratique traite obstinément de voleurs ceux qui font travailler le peuple, nous sommes devenus précautionneux devant de telles allégations.

1. Comparez Jér., XXII, 13-14.
2. Jér., XXII, 23.

Une scène plus violente encore eut lieu dans le temple[1], peu de temps après l'incroyable invective dont nous venons de parler. Jérémie, saisi par l'esprit, se plaça dans la cour sacrée pour s'adresser aux pèlerins de Juda assemblés. Sa prédication fut hautaine et menaçante. Si le peuple n'observe pas la loi que Iahvé lui a donnée, et n'écoute pas les prophètes, il arrivera au temple de Jérusalem ce qui est arrivé à celui de Silo; la ville sera détruite. A ces mots, les prêtres, les prophètes, le peuple s'ameutèrent; on entendit des cris de mort. Jérémie dut son salut aux princes et aux officiers du palais, qui donnèrent, ce jour-là, le plus bel exemple, défendant la liberté de leur adversaire. Ils rappelèrent que, du temps d'Ézéchias, Michée avait dit des paroles aussi fortes, et ne fut pas mis à mort pour cela; au contraire, on l'écouta, on apaisa Dieu, et Dieu changea d'avis. Jérémie trouva surtout un protecteur chaleureux dans Ahiqam fils de Safan, celui-là même que nous avons vu mêlé à l'épisode de la découverte de la Thora[2]. Cet homme universellement respecté couvrit l'agitateur imprudent et empêcha qu'on ne le

1. Jér., XXVI.

2. Voir ci-dessus, p. 209-210, 234. C'était le père de Godolias. Voir ci-après, p. 368.

livrât au peuple pour le faire mourir. En général, le gouvernement montrait envers Jérémie une patience extrême, sans doute en souvenir de ses relations avec Josias et des égards dont on l'avait vu entouré.

Les proclamations furibondes de Jérémie se succédaient de jour en jour. Une sécheresse, une année moins bonne que les autres devenaient un argument entre ses mains[1]. Les péchés du peuple en étaient la cause. On prêtait à Iahvé les raisonnements de l'homme le plus borné dans son entêtement. Il rompait avec son peuple; il ne voulait plus de vœux, ni de sacrifices.

Quand même Moïse et Samuel se présenteraient devant moi pour ce peuple[2], mon âme ne reviendrait pas à lui. Chasse ces gens de ma présence, et qu'ils s'en aillent. Et quand ils te diront : Où donc irons-nous? tu leur diras : Voici ce que dit Iahvé : Qui à la peste, à la peste! qui à l'épée, à l'épée! qui à la famine, à la famine! qui à l'exil, à l'exil. Et je commissionnerai contre eux quatre espèces de ravageurs, dit Iahvé, l'épée pour égorger, les chiens pour traîner, les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages pour dévorer et détruire. Et je ferai d'eux un objet d'horreur pour tous les royaumes de la terre. Tout cela à cause de Manassès, fils d'Ézéchias, roi de Juda, à cause de ce qu'il a fait à Jérusalem.

Ce système de terreur, organisé par un individu

1. Jér., XIV et commencement de XV.
2. Jér., XV, 1.

en dehors de l'État, était subversif de tout ordre public, et, quand Jérémie nous apprend que les faux prophètes combattaient les alarmistes[1], nous sommes tentés de trouver que les rôles étaient renversés. Dès les premières années de Joïaqim, Jérémie annonçait la ruine de Jérusalem[2]. Sans doute, l'instrument du châtiment divin, à ses yeux, ne devait pas être l'Égypte. Le drapeau de la puissance chaldéenne n'était pas levé encore; mais Jérémie avait le sentiment que le torrent de la dévastation viendrait, comme tant d'autres fois, de l'Est et du Nord. Les images de la bataille de Megiddo se pressent dans son esprit[3]. Il affirmait que l'avenir verrait pis encore. Il avait raison; mais qu'il est triste d'avoir raison contre les illusions de sa patrie!

Jérémie avait des émules, qui, n'étant pas protégés par les mêmes respects et les mêmes souvenirs, trouvaient l'autorité plus sévère, ou, si l'on veut, moins faible pour leurs excès. Jérusalem possédait une bande de ces hurleurs, qu'on ne peut comparer qu'aux journalistes radicaux de nos jours, et qui rendaient tout gouvernement impos-

1. Jér., XIV, 13 et suiv.
2. Ch. XIV.
3. Ch. XV, 4-9.

sible. Un certain Uriah fils de Semaïah, de Kiriat-Iarim[1], vomissait contre la ville et contre le pays d'effroyables menaces. Le roi, ses capitaines et ses princes, tout le parti patriotique et militaire, fut outré de cet acharnement à décourager la nation dans un moment aussi critique. Il est toujours pénible pour de braves militaires d'entendre prêcher l'inutilité de leurs efforts. Le militaire a besoin d'espérance, et celui qui lui dit, même avec d'excellentes raisons : « Votre défaite est certaine », est sûr de l'agacer. Les officiers et les princes résolurent de tuer Uriah. Celui-ci s'enfuit en Égypte. Joïaqim envoya pour le saisir Elnathan fils d'Akbor et plusieurs autres. Ceux-ci l'amenèrent au roi, qui le fit mourir par le glaive et ordonna que son corps fût jeté à la fosse commune.

L'entente, on le voit, était impossible entre des fanatiques qui aimaient mieux voir la patrie anéantie que moins sainte qu'ils ne la rêvaient, et des militaires, nullement impies, mais incapables de concevoir de grands raffinements en religion. La simplicité patriarcale, qui faisait le fond de l'esprit prophétique, ne permettait pas la formation d'une armée sérieuse. L'état patriarcal suppose que la

1. Jér., XXVI, 20 et suiv.

tribu n'a pas affaire à de grands empires. Les prophètes s'obstinaient à maintenir ces idées puériles dans un temps qui exigeait un État bien plus sérieusement organisé. La colère qu'ils excitaient chez les laïques sensés se comprend facilement. La condition de l'homme de guerre ne va pas sans une certaine crânerie extérieure; un militaire humble est une contradiction. La royauté, d'un autre côté, suppose un palais décoré avec quelque style, un peu de pompe et d'apparat. Le prophète, envisageant tout cela comme des crimes envers Iahvé, était en réalité le destructeur de l'État, l'ennemi de la patrie; comme le démocrate extrême de nos jours, qui ne veut pas faire les dérogations au principe d'égalité nécessaires pour avoir une armée. Une société trop douce est faible; le monde n'est pas composé de parfaits; il y a des abus nécessaires. Le bouddhisme, qui devait réaliser plus tard le programme moral des prophètes, a rendu les populations qui s'y sont livrées incapables de toute vie politique et nationale.

Au milieu de tant de contradictions, ne laissant que le choix de l'erreur, qui peut avoir la prétention d'être sans péché? Celui qui craint de se tromper, et ne traite personne d'aveugle; celui qui ne sait pas au juste quel est le but de l'humanité, et

l'aime tout de même, elle et son œuvre; celui qui cherche le vrai avec doute et qui dit à son adversaire : « Peut-être vois-tu mieux que moi »; celui, en un mot, qui laisse aux autres la pleine liberté qu'il prend pour lui. Celui-là peut dormir tranquille et attendre en paix le jugement du monde, s'il y en a un.

CHAPITRE XX

NABUCHODONOSOR ET JÉRÉMIE.
LES FLÉAUX DE DIEU.

La quatrième année de Joïaqim (605) vit une révolution nouvelle, qui changea d'une façon durable la face de l'Orient. Un homme de guerre qui semble avoir été de premier ordre fit son apparition sur la scène du monde ; ce fut Nabokodrassar ou, selon la forme reçue, Nabuchodonosor[1], fils de Nabopolassar, qui allait, pendant près d'un demi-siècle, reproduire à Babylone les miracles de force que les Salmanasar et les Assourbanipal avaient réalisés à Ninive. Le fléau de Dieu était prêt. Iahvé aime la guerre ; les jours de bataille sont ses grands jours. Le dieu d'Israël n'a-t-il

1. Les textes hébreux ont tantôt *Nbukdnasr* ou *Nbukdrasr*, par variante phonétique, non graphique. La seconde forme est la meilleure.

pas toujours quelque différend à vider avec les peuples?

Empêché par les grandes luttes qu'il soutenait pour fonder son empire, Nabopolassar avait dû supporter trois ans la domination de Néchao à Karkemis. En 606, le jeune Nabuchodonosor attaqua l'armée égyptienne et la défit complètement. Le sort de la Syrie dépendit cette fois-là, comme toujours, d'une seule bataille [1]. La marche des débris de l'armée égyptienne vers le Sud fut une déroute continue [2].

La nouvelle de la bataille de Karkemis fit à Jérusalem la plus vive impression. Les iahvéistes en général, étaient plus favorables à l'Assyrie qu'à l'Égypte. Jérémie ne se posséda plus. Toujours à l'affût des nouvelles, selon l'usage des prophètes, il composa à ce sujet un *sir* imité des anciens [3], et où il semble suivre les péripéties du combat. Ce qui se passe sur l'Euphrate, les cadavres amoncelés lui apparaissent comme un grand sacrifice [4], en l'honneur de Iahvé Sebaoth. Quelques jours après, Jérémie composa une nouvelle pièce, pour

1. II Rois, XXIV, 7.
2. Jér., XLVI.
3. Jér., XLVI, 1-12.
4. זבח.

se donner le plaisir d'annoncer à l'Égypte la visite du vainqueur[1]. Ses plaisanteries sont atroces. L'Égypte est une belle génisse; un taon du Nord va venir la mettre en rage. Ses mercenaires étaient là, dans les basses terres du Nil, cantonnés comme des bœufs à engraisser. Malheur à eux!

A partir de ce moment, le géant sombre de Jérusalem a trouvé son homme. Nabuchodonosor est pour lui un *serviteur de Dieu*[2], un ministre de Dieu, exécutant ses arrêts. Il ne parle de lui qu'avec une sorte de terreur religieuse. La théorie des fléaux de Dieu, si chère aux Pères de l'Église, commence. Dieu frappe les peuples avec des instruments terribles, qu'il brise après s'en être servi. Il punit par des hommes qu'il punit ensuite à leur tour. Cette philosophie de l'histoire, qui est devenue celle de Bossuet et du catholicisme moderne, a bien Jérémie pour auteur. Dans les surates de Jérémie antérieures à la ruine de Jérusalem, on ne trouve pas clairement exprimée la contre-partie du fléau brisé à son tour[3]; mais, après la captivité, les disciples

1. Ch. XLVI, 13 et suiv.

2. Jér., XXV, 9; XXVII, 6; XLIII, 11.

3. L'idée de la punition du fléau se trouve clairement dans Habacuc. Voir ci-après, p. 294-295.

complétèrent la théorie par de légères interpolations[1].

Depuis la treizième année de Josias, fils d'Amon, roi de Juda[2], jusqu'à ce jour, voilà vingt-trois ans que la parole de Iahvé m'est adressée, et je vous la redis sans relâche, et vous n'écoutez pas. Et Iahvé vous a sans cesse envoyé ses serviteurs, les prophètes, et vous n'avez pas voulu entendre... Pour cela, voici ce que dit Iahvé Sebaoth : « Puisque vous n'avez pas écouté mes paroles, voici que j'enrôle toutes les tribus du Nord, et avec elles Nabuchodonosor, roi de Babel, mon serviteur, et je les amène contre ce pays et contre ses habitants, et contre tous les peuples à l'entour, et je les vouerai à l'anathème, et j'en ferai un sujet de stupeur et de dérision, un tas de ruines à perpétuité. Et je ferai cesser parmi eux les cris de joie et de réjouissance, la voix du Fiancé et de la Fiancée [3], le bruit des meules et la lumière du flambeau. Et tout ce pays deviendra un désert et une solitude, et je rendrai à tous selon leurs actes, selon les œuvres de leurs mains. »

Car voici ce que m'a dit Iahvé, le Dieu d'Israël : « Prends de ma main cette coupe de colère, et fais-la boire à tous les peuples vers lesquels je t'envoie. Qu'ils boivent, qu'ils titubent, qu'ils perdent la tête, devant l'épée que j'envoie parmi eux..... Et tu leur

1. Le ch. XXV de Jérémie a sûrement été interpolé après la captivité. La comparaison du texte hébreu et du texte grec en fournit la preuve. Notez surtout v. 18. Les versets 11-14 et les quatre derniers mots du v. 26 sont de la plume d'un disciple de Jérémie, mais rentrent bien dans la pensée du maître. Il est possible que le chapitre entier soit du disciple qui a ajouté les ch. L, LI. Le verset 7 du ch. XXVII paraît aussi une interpolation; il manque dans le grec.

2. Ch. XXV.

3. Voir ci-dessus, p.87, note 3, et 167.

diras : Ainsi dit Iahvé Sebaoth, Dieu d'Israël : Buvez, et enivrez-vous, et vomissez, et tombez pour ne plus vous relever, devant l'épée que j'envoie parmi vous. Et s'il en est qui refusent de prendre la coupe de ta main pour boire, tu leur diras : Oh ! vous en boirez. Quoi ! après que j'ai sévi contre la ville qui porte mon nom, vous, vous en seriez quittes pour la peur. Non, non. L'épée que j'appelle est pour toute la terre. Dis-leur : Le fracas qui commence ira jusqu'au bout. C'est Iahvé qui prend à partie les peuples, qui plaide contre toute chair. Les méchants à l'épée ! »

La terre en effet, dans la vision du zélote forcené, devient un champ de carnage. Les cadavres couvrent le sol, comme un fumier. Iahvé, pour le coup, triomphe de la méchanceté des hommes[1]. Cette délicieuse perspective enivre le sinistre voyant. « La terreur de tous côtés[2] » est son mot d'ordre. Quelle joie! Tous les ennemis de Iahvé vont être exterminés. Nous avons expliqué ailleurs[3] comment l'adorateur de Iahvé est toujours un peu l'adorateur de la force. Le Dieu de Jérémie, à cette heure, fut vraiment l'épée de Nabuchodonosor, envisagée comme l'épée de Iahvé[4]. Il l'apostrophe, comme s'il en disposait.

Holà épée de Iahvé, jusqu'à quand ne te reposeras-tu pas? Rentre dans ton fourreau, reste tranquille, arrête-toi. — Com-

1. Jér., xxv, 32 et suiv.
2. Jér., xlix, 29 : מגור מסביב.
3. T. II, p. 464-465.
4. xlvii, 6-7 : חרב יהוה, *mucro Domini.*

ment s'arrêterait-elle, quand Iahvé lui a donné des ordres. Il l'a commissionnée contre Ascalon et les côtes de la mer.

Cette sanglante revue, cette géographie de massacre et de haine, que le moyen âge appela les *Onera*[1], et qui provoqua si fort l'imagination joachimite au XIIIe siècle[2], ressemble au hennissement de la bête fauve à l'odeur du sang.

Philistins[3], Tyriens, Sidoniens, Chypriotes, Égyptiens, Mèdes, Élamites, Moabites[4], Ammonites[5], Édomites[6], Hamath, Arpad, Damas[7] sont réservés pour la destruction. Les Kédarites et autres tribus arabes n'ont qu'à se cacher dans des trous; Nabuchodonosor, le roi de Babel, a décidé leur ruine[8].

Levez-vous; marchez contre ce peuple paisible, qui vit en sécurité, dit Iahvé. Il n'a ni portes, ni verroux; il habite à

1. Ch. XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX. Comp. l'énumération ch. XXV, 18 et suiv.

2. Voir *Nouvelles études d'hist. relig.*, p. 237.

3. Ch. XLVI. Le titre mis à ce chapitre par les scoliastes est erroné; il ne se trouvait pas dans le manuscrit dont se servirent les traducteurs alexandrins.

4. Ch. XLVIII, pris en partie à Jonas fils d'Amittaï, déjà copié par Isaïe (ch. XV, XVI), et en partie au chant sur la prise d'Hésébon (Nombres, XXI).

5. Ch. XLIX, 1-6.

6. Ch. XLIX, 7-22.

7. Ch. XLIX, 23-27.

8. Ch. XLIX, 28-33.

l'écart. Que ses chameaux deviennent votre butin ! Que ses troupeaux soient au pillage ! Je les disperserai à tous les vents, ces gens aux cheveux tailladés; de tous côtés, je ferai fondre sur eux la ruine; parole de Iahvé ! Hasor deviendra un repaire de chacals, une solitude éternelle; il n'y demeurera plus personne; aucun mortel n'y séjournera.

L'épouvantable cri de joie qu'arrache au prophète juif l'extermination qui frappera bientôt des peuples paisibles, vivant tranquillement de leur industrie[1], est quelque chose d'horrible; ce qui l'est plus encore, c'est la sympathie que l'homme de Dieu a pour le Tamerlan qui va tout mettre à feu et à sang. Le Iahvé exterminateur, ayant pour parfait serviteur Attila, voilà l'idéal de Jérémie. Cet appareil de la destruction l'enchante; il y applaudit; il s'y complaît. Les affreux tableaux qui remplissent les *Onera* sont peut-être ceux où Jérémie a déployé le plus de talent. Il y flotte comme une buée de sang. L'idée que la force représente la volonté de Iahvé, l'affreuse expression de « Dieu des armées[2] »,

1. Comp. Juges, XVIII, 7.

2. Nous ne parlons que de l'idée; car l'expression de *Sebaoth* garde, dans Jérémie et les écrivains hébreux les plus modernes, le sens qu'elle a dans les prophètes les plus anciens. La traduction κύριος τῶν δυνάμεων vient des traducteurs alexandrins, qui eux-mêmes, dans beaucoup de cas, mettent Σαβαώθ ou παντοκράτωρ. Les traductions orientales n'ont jamais admis le sens d'*armées*.

l'idée que la justice suprême s'exécute par les batailles, jeu horrible d'où Dieu est si absent, tout cela est bien le côté nocturne de Jérémie. Il aime Nabuchodonosor, parce que Nabuchodonosor écrase les civilisations citadines et industrielles, que son instinct patriarcal lui fait haïr. Ce qui détruit lui paraît fort et par conséquent approuvé de Iahvé. Plus tard, la prédication chrétienne abusa déplorablement de ces idées. C'est du livre de Jérémie, un des plus dangereux du Canon biblique, que sont venus ces hideux prosternements devant le massacre accompli qui ont si souvent souillé le langage catholique. Non, le *mucro Domini* n'est aux mains de personne et ne travaille pour personne. Attila n'est en rien le ministre de Dieu. Il est le mal, la négation de Dieu.

De Karkemis, Nabuchodonosor prit la route de l'Égypte, par la Célésyrie, selon l'itinéraire traditionnel des expéditions assyriennes. Il marchait lentement, soumettant les populations sur son passage[1].

1. Un monument insigne du passage de Nabuchodonosor se voyait au Wadi Brissa, près de Ribla, au pied du Djébel-Akkar; malheureusement il a été presque détruit il y a peu d'années. Voir Pognon, *les Inscr. babyl. du Wadi Brissa* (Paris, 1887). L'inscription de Wadi Brissa, comme toutes les inscriptions de Nabuchodonosor, se rapportait principalement aux constructions qu'il avait faites à Babylone et à Borsippa; celle-ci paraît avoir

A mesure qu'il approchait de la Judée, l'enthousiasme de Jérémie pour l'envahisseur redoublait. Il croyait probablement que Nabuchodonosor déposerait Joïaqim, et que la crise amènerait le massacre de ceux qui s'étaient compromis dans l'occupation égyptienne. Comme ces derniers étaient en même temps ses adversaires, il espérait assister ainsi au dernier soupir des ennemis de Iahvé. En son langage exagéré, Jérémie ne savait pas mesurer les mots. Il faisait comme un publiciste français qui, à bonne intention, en 1870, eût appelé les Prussiens les ministres de Dieu, eût applaudi aux défaites amenées par nos fautes, eût prédit pour l'avenir dix fois pis encore si l'on ne s'améliorait. La joie féroce qu'affecte le prophète hyperbolique n'est qu'une apparence, une figure de rhétorique. Mais combien les apparences étaient cette fois un défi à l'opinion! C'est, à ce qu'il semble, au moment le plus critique du règne de Joïaqim que Jérémie conçut un de ses projets les plus hardis, pour frapper le peuple et imposer ses idées de réforme aux récalcitrants.

été cependant plus topique (Voir Pognon, p. 21-22). Une autre inscription de Nabuchodonosor se voit à l'embouchure du Fleuve du Chien, près de Beyrouth. Sayce, dans les *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, nov. 1881, p. 9 et suiv.; Schrader, p. 364. Cette stèle est à peu près illisible.

Jusque-là Jérémie n'avait pas écrit ses discours[1]. Il pensa que, réunis en un volume, et mis en rapport avec les terreurs de l'invasion chaldéenne, ces discours, aussi bien ceux qui étaient relatifs à Juda que ceux qui se rapportaient aux autres nations, feraient une vive impression[2]. Il prit donc un rouleau et dicta à un de ses disciples, Baruch, fils de Nériah, frère de Seraïah, haut personnage de la cour[3], toutes ses pièces antérieures. Peu de temps après eut lieu une grande panégyrie de tout le pays à Jérusalem pour la célébration d'un jeûne (décembre 605). Les cours du temple étaient remplies de monde. Jérémie annonça l'intention de s'y rendre; mais, au dernier moment, il feignit d'être empêché, et envoya Baruch, en le chargeant de lire en public le volume qu'il lui avait dicté. Les cours du temple étaient entourées de *liskoth* ou *cellæ* ne recevant de jour que par la porte, analogues aux *qobbé* des mosquées musulmanes, et, en se tenant sur le seuil, on pouvait s'adresser à tout le peuple. Baruch choisit pour s'y installer la *cella* de Gémariah fils de Safan le scribe, dans la cour supérieure, à côté de la porte Neuve du temple. L'effet de la

1. Voir t. II, p. 421 et suiv.
2. Jér., ch. XXXVI.
3. Jér., LI, 59.

lecture fut immense. Mikaïah fils de Gémariah, voyant l'émotion du peuple, descendit au palais royal, à la salle du Sofer.

Or tous les ministres, Élisama le sofer, Delaïah fils de Sémaïah, Elnathan fils d'Akbor, Gémariah fils de Safan, Sidqïah fils de Hananïah, tenaient justement séance en ce moment. Mikaïah leur raconta ce qu'il avait entendu lire à Baruch. Ils envoyèrent quérir au temple le lecteur imprudent, et lui ordonnèrent de répéter sa lecture devant eux. L'effroi de l'assistance fut extrême. Quoique l'âpreté des discours de Jérémie fût connue, ces discours ainsi rapprochés produisaient une impression qui les faisait paraître neufs. On disait que le prophète atrabilaire avait fait exprès de condenser en ces pages tout le mal que Iahvé méditait de faire à son peuple. Les ministres questionnèrent Baruch sur la façon dont la rédaction s'était faite et l'engagèrent à se cacher; ils firent porter le même conseil à Jérémie. Ensuite ils adressèrent un rapport au roi, qui voulut connaître le livre, cause de si vives émotions.

Un nouveau conseil fut tenu dans l'appartement d'hiver du palais. Le roi était assis, avec un *brasero* allumé devant lui, à cause de la rigueur de la saison; les ministres se tenaient debout en sa présence.

Le lecteur avait à peine lu trois ou quatre chapitres, que la colère du roi fut à son comble. Ces mots surtout, qui se trouvaient dans le volume : « Le roi de Babel viendra dévaster ce pays et en exterminera hommes et bêtes », le révoltèrent, non sans raison. Il prit d'une main le rouleau, de l'autre le canif du scribe, et se mit à déchiqueter le volume, jetant les lambeaux dans le feu jusqu'au dernier.

L'assistance ne partageait pas l'assurance du roi. En entendant ces atroces menaces, plusieurs eussent voulu déchirer leurs habits, comme fit Josias en un cas semblable. Elnathan, Delaïah et Gémariah, en particulier, adjurèrent le roi de ne pas brûler des feuillets qui contenaient des paroles de Iahvé. Joïaqim fut inflexible. Il ne laissa pas subsister une trace du rouleau ; puis il donna ordre à Ierahmeël, qualifié *ben ham-mélek*[1], et à Seraïah fils de Azriël, et à Sélemiah fils de Abdeël, d'arrêter Jérémie et Baruch.

Selon l'expression du jérémiste exalté qui nous a transmis ces récits, « Iahvé les cacha ». Les précautions royales furent inutiles. Jérémie dicta de nouveau à Baruch les paroles que Joïaqim croyait

1. Voir ci-dessus, p. 45, note 2.

avoir supprimées; il y ajouta de nouvelles menaces plus terribles encore. De nouveau, la voix céleste annonça que Joïaqim n'aurait pas de successeur, que son corps serait jeté hors de la ville, exposé à la chaleur et au froid, que Jérusalem et Juda seraient frappés d'une totale destruction. Rien ne pouvait fléchir le forcené. Moins implacable que son maître, le pauvre Baruch trouvait dur de transcrire ainsi des paroles contre sa patrie[1]. Les prédictions terribles qu'il consignait dans le rouleau lui troublaient l'esprit. Il se plaignait amèrement à Iahvé de la dure tâche qu'il lui avait imposée. Iahvé daigna lui parler pour relever son courage; mais ses paroles nous paraissent plus fortes que consolantes. Dans une catastrophe qui va englober l'humanité tout entière, il est beau de venir réclamer de petites faveurs d'exception! Baruch aura la vie sauve partout où il ira; qu'il s'en contente!

L'apparition de cette grande puissance militaire, qui semblait le rouleau broyeur de Iahvé, exaltait au plus haut degré les imaginations. Vers ce même temps, l'inspiré Habacuc[2] émit dans le public piétiste des pièces fort analogues à celles de Jérémie, mais supérieures par le talent littéraire.

1. Jér., XLV.

2. Hab., I, 5 et suiv. Voir ci-dessus, p. 177.

Jetez les yeux sur les peuples, regardez,
Étonnez-vous, soyez stupéfaits;
Car je vais en votre temps faire une chose
Que vous ne croiriez pas, si on vous la racontait.

Voici que je fais lever les Casdim,
Peuple féroce et emporté,
Qui traverse les étendues de la terre
Pour conquérir des demeures qui ne sont pas à lui.
Peuple terrible et redoutable !
Il tire de lui-même son droit et son orgueil.
Ses chevaux sont plus légers que des panthères,
Plus rapides que les loups du soir.
Ses cavaliers s'avancent fièrement,
Ils viennent d'un pays lointain,
Ils volent comme un aigle qui se hâte pour manger.
Tous viennent pour la violence,
La foule de leurs visages est en avant;
Ils entassent les captifs comme du sable.
Ce peuple se moque des rois,
Les princes lui sont un objet de raillerie;
Il se rit de toute forteresse,
Il amasse un peu de terre, et il la prend.
Il galope comme un ouragan,
Il passe en commettant le crime;
Sa force est son Dieu.

Plus juste que Jérémie, Habacuc a des paroles de pitié pour les victimes et de colère contre les envahisseurs[1]. Dieu les punira à leur tour; car après tout ils sont plus coupables que ceux qu'ils punissent.

1. Hab., ch. II.

N'es-tu pas, depuis les temps antiques[1],
O Iahvé, notre Dieu, notre Saint,
Qui nous préserve de la mort.

Iahvé, tu l'as établi[2] comme justicier,
Rocher[3], tu l'as commis pour châtier.

Toi qui as les yeux trop purs pour regarder l'iniquité,
Et qui ne saurais supporter la vue du mal,
Comment peux-tu bien regarder ces perfides,
Te taire quand le méchant dévore plus juste que lui[4]?

Tu as réduit les hommes à l'état des poissons
Et des reptiles de la mer, qui n'ont pas de roi.

Ce peuple les pêche avec son hameçon,
Les tire avec sa senne,
Les ramasse dans ses filets;
Alors il est content, il saute de joie.

Voilà pourquoi il offre des sacrifices à sa senne,
Il brûle de l'encens à son filet;

Car, grâce à ces ustensiles, sa part est belle,
Et sa chère plantureuse.

Le verra-t-on toujours vider son filet,
Pour recommencer à égorger les peuples sans pitié ?

Jérémie ne nous avait pas habitués à de telles protestations contre la violence triomphante. Habacuc nous console en nous assurant que ces forteresses bâties avec la sueur des peuples ne tiendront pas.

1. Hab., I, 12-17.
2. Le peuple chaldéen.
3. Le mot *sour*, rocher, était presque devenu un nom de Dieu.
4. Voir ci-dessus, p. 164-165.

Ainsi les peuples se seront fatigués pour le feu,
Les nations se seront épuisées pour le néant[1].

Habacuc fut un patriote; Jérémie fut un fanatique. Mais toutes les récompenses de l'histoire sont pour les exagérés. L'écrivain sensé est presque tombé dans l'oubli. L'aboyeur acharné, celui qui ne sacrifia jamais un trait de haine au bien de la patrie, est devenu une des pierres angulaires de l'édifice religieux de l'humanité.

1. Hab., II, 13. Cette belle phrase est répétée dans Jér., LI, 58 (chapitre du temps de la captivité). C'était probablement un proverbe.

CHAPITRE XXI

PREMIÈRE TRANSPORTATION.

Les espérances antipatriotiques de Jérémie furent déçues. Nabuchodonosor vint à Jérusalem; mais il ne fit aucun acte d'hostilité; Joïaqim fut maintenu sur le trône à condition de reconnaître la souveraineté de Babylone [1]. Sans doute, Joachaz, qui avait été favorable à l'alliance assyrienne et en avait été victime, était mort en Égypte; sans quoi il eût vraisemblablement été rappelé. Il semble, du reste, que Nabuchodonosor ne franchit pas la frontière d'Égypte [2]. Il rebroussa chemin et gagna Babylone au plus vite; on croit que ce fut la nouvelle de la mort de son père Nabopolassar qui hâta son retour [3].

1. II Rois, XXIV, 1.
2. Maspero, p. 540-541.
3. Bérose, dans Jos., *Ant.*, X, XI, 1.

Par cette mort, Nabuchodonosor eut officiellement le titre de *roi de Babel* (604)[1], qu'on lui donnait abusivement, en Syrie, depuis plusieurs années[2]. Son père avait régné vingt ans; lui-même occupa le trône de Babylone pendant quarante-trois ans.

Cet état de paix dans la sujétion dura trois ou quatre ans pour la Judée. Pendant ce temps, l'agitation prophétique ne fit que redoubler. Le roi et le parti des *anavim* vivaient dans la plus mauvaise intelligence[3]. Ceux-ci déclaraient sans cesse que les préparatifs militaires étaient une injure à Dieu, que le jeûne valait mieux, que la prière des hommes pieux était la meilleure des armes de guerre. A mesure que les forces matérielles de la patrie diminuaient, l'exaltation intérieure des âmes augmentait. Par suite de quelles circonstances Joïaqim abandonna-t-il sa politique de résignation et se mit-il follement en révolte contre Babylone (601)? On n'a là-dessus que des suppositions. L'origine de cette faute, qui eut de si terribles conséquences, paraît avoir été dans les relations hostiles du royaume de Juda avec les Araméens de

1. Jér., XXV, 1.
2. Jér., XLVI, 2, 26 et, XXXVI, 29.
3. II Rois, XXIII, 37.

Damas, les Ammonites, les Moabites. Un des mauvais côtés du caractère d'Israël, c'est qu'il fut presque toujours peu aimé de ses voisins et vécut d'ordinaire en mauvais termes avec eux. Dans le Deutéronome, la malveillance est érigée en précepte à l'égard des Ammonites et des Moabites[1]. Durant les dernières années de Joïaqim, le royaume de Juda fut sans cesse envahi par des bandes d'Araméens, d'Ammonites, de Moabites, qui agissaient sans doute par ordre de Nabuchodonosor; parmi les envahisseurs figurent, en effet, des bandes de *Casdim*[2].

Ces effroyables ravages ont laissé leurs traces dans les écrits de Jérémie[3]. La terre de Iahvé est dévastée par toutes les bêtes de la création. Les brigands la dévorent; le laboureur sème, et ne récolte pas. C'est que l'épée de Iahvé est tirée. Israël est puni par ses voisins infidèles, qui lui ont appris à jurer par Baal. Mais si plus tard ceux-ci veulent adopter les lois d'Israël et jurer par Iahvé, Iahvé les accueillera. Ils seront incorporés à la nation israélite. Sans cela, ils seront exterminés. L'état de trouble profond où était la Syrie faisait naître dans

1. Deut., XXIII, 4 et suiv.
2. II Rois, XXIV, 2.
3. Jér., XII, 7-17.

les imaginations vives les espérances les plus singulières, à côté des perspectives les plus sombres.

Joïaqim paraît avoir tenu tête avec courage à cette situation désespérée, qui peut avoir duré deux ou trois ans. Derrière les brigandages des nomades, apparaissait la puissance chaldéenne, avec son cortège de terreurs. L'Égypte était réduite à l'impuissance. Depuis la bataille de Karkemis, elle ne franchit plus le torrent d'el-Arisch[1]; et néanmoins elle faussait profondément la politique de Jérusalem. Certes, il eût mieux valu se soumettre à la volonté de Iahvé, qui se manifestait, au dire de Jérémie, par l'épée de Nabuchodonosor. Nous savons trop peu de chose sur l'histoire politique de ce temps pour qu'il soit permis d'émettre une simple conjecture sur ce qu'auraient pu ou dû faire ces malheureux princes auxquels échut le triste sort de gouverner un peuple à l'agonie. Nous ignorons même comment finit Joïaqim. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'il mourut à Jérusalem, et fut enterré, avec Manassès, Amon et Josias, dans le caveau du jardin d'Uzza[2]. Mais l'horizon politique, à ce moment, était singulièrement trouble; la grande expédition assyrienne

1. II Rois, XXIV, 7. Comp. Jér., XXII, 20.

2. II Rois, XXIV, 6 ; le texte grec de II Chron., XXXVI, 8 (cf.

qui devait mettre fin à la rebellion de Joïaqim était probablement déjà en marche. Peut-être même, Joïaqim fut-il tué dans quelque combat d'avant-postes. Jérémie[1] lui avait prédit de son vivant que son cadavre serait jeté hors des portes de la ville et ne recevrait pas la sépulture. Mais Jérémie lui avait prédit aussi qu'il n'aurait pas de successeur, ce qui sûrement ne se vérifia pas[2].

Joïaqim n'avait que trente-six ans, quand il mourut (598). Son fils Iekoniah ou Koniah, âgé de dix-huit ans, fut proclamé après lui. L'usage, à cette époque, était que le roi, en montant sur le trône, changeât de nom. Iekoniah se conforma à cet usage en renversant les deux éléments composants du nom qu'il avait porté jusque-là. Il s'appela Joïakin[3], ce qui signifie la même chose. Sa mère était Nehusta, fille d'Elnathan de Jérusalem, personnage identique probablement à Elnathan fils d'Akbor, que

Thenius, p. 446.) Le récit actuel des Chroniques est conçu en vue de justifier Jérémie.

1. Jér., XXII, 19; XXXVI, 30. Voir ci-dessus, p. 273 et p. 293.

2. Jérémie lui-même reconnaît que Jéchonias occupa effectivement le trône de David, XIII, 13. L'éditeur de Jérémie, après la captivité, ne se soucia évidemment pas beaucoup de quelques prophéties non accomplies.

3. Jérémie l'appelle toujours Iekoniah. L'habitude du prophète était de s'en tenir au premier nom. Ainsi il appelle Joachaz de son premier nom Sallum.

nous avons déjà vu plus d'une fois remplir les fonctions de ministre du roi[1], dans sa lutte contre les prophètes. Nehusta joua le rôle d'une sultane validé[2], ayant les pouvoirs de régente[3]. Comme son père Elnathan, elle croyait à la nécessité de réfréner les intempérances des prophètes. Le jeune roi eut bientôt un harem assez nombreux[4]. Jérémie voua au malheureux prince et à sa mère une haine égale à celle qu'il avait eue contre Joïaqim.

Les événements se pressaient. Si l'armée chaldéenne n'était pas arrivée sur les confins de la Judée à la mort de Joïaqim, elle y apparut peu de jours après sa mort. C'étaient d'abord les généraux de Nabuchodonosor, avec des bandes de Chaldéens et d'Araméens[5]. Ils commencèrent par enlever les villes du midi de Juda, qui offraient moins de résistance[6]. Au fur et à mesure de la prise des villes, la transportation s'effectuait sur une grande échelle. Jérusalem était encombrée de

1. Jér., XXVI, 22 ; XXXVI, 12, 25.
2. הגבירה. Jér., XIII, 18.
3. Jér., XIII, 18.
4. II Rois, XXIV, 15.
5. Jér., XXXV, 11.
6. Jér., XIII, 19, et le fait des Rékabites (Quénites), qui se réfugient à Jérusalem.

fuyards. On aurait pu croire que l'approche du danger eût fait tomber les haines des partis. Il n'en fut rien. Deux manifestes de Jérémie parurent au moment même où le siège allait commencer. Ce sont deux rugissements contre Joïakin et sa mère. Le prophète est furieux qu'on se passe des avis de Iahvé, c'est-à-dire des siens. Israël a été gâté par l'étranger. C'est un vêtement pourri, parce qu'on l'a fait plonger dans des eaux étrangères. Aussi Iahvé va-t-il se montrer sans miséricorde. « A bas, à bas de votre trône, asseyez-vous par terre ! crie-t-il au jeune roi et à la reine-mère. Jérusalem subira les derniers outrages. Iahvé lui-même soulèvera les pans de sa robe et mettra à nu sa honte. Les traces de ses prostitutions sur les collines se verront alors[1].

La pièce suivante[2] est plus personnelle encore contre Joïakin et sa mère Nehusta. Jérusalem, épouse infidèle, est réfugiée sur les montagnes. Ses amants (c'est-à-dire les alliés païens sur lesquels elle comptait dans sa lutte contre Babylone[3]) sont en captivité. Pendant ce temps-là, elle loge dans le cèdre[4].

1. Jér., XIII.
2. Jér., ch. XXII, v. 20 et suiv., jusqu'au v. 8 du ch. XXIII.
3. II Rois, XXIV, 7.
4. Allusion aux palais de Joïaqim. Jér., XXII, 7 et suiv.

Par ma vie, dit Iahvé, quand bien même tu serais une bague à ma main droite, Koniah[1], fils de Joïaqim, roi de Juda, je t'en arracherais, et je te livrerais aux mains de ceux qui veulent te tuer, de Nabuchodonosor, des Chaldéens. Et je te jetterai, toi et ta mère qui t'a enfanté, sur une terre étrangère, où vous n'êtes pas nés, et là vous mourrez...

Un vieux morceau de pot cassé, voilà cet homme, ce Koniah! un vase dont personne ne veut! Pourquoi sont-ils jetés, lancés, lui et sa race, dans un pays qu'ils ne connaissent pas. Terre, terre, terre, écoute la parole de Iahvé : « Ainsi dit Iahvé, inscrivez cet homme parmi les stériles ; pendant sa vie, il ne réussira à rien; après sa mort, nul de sa race ne s'asseoira sur le trône de David ni ne régnera sur Juda. »

Malheur aux bergers qui laissent se perdre les brebis de mon troupeau ! dit Iahvé. Bergers de mon peuple, c'est vous qui avez dispersé les brebis, qui n'avez pas veillé sur elles. Eh bien, moi j'ai l'œil ouvert sur vous et sur vos mauvaises actions, dit Iahvé. Moi, je veux ramasser les restes de mon troupeau de toutes les terres où je les ai dispersés, et les ramener à leur pâturage, pour qu'ils y croissent et s'y multiplient. Et j'établirai sur eux d'autres bergers qui les feront paître, et ils n'auront plus de trouble, et ils n'auront plus d'alarmes, et il ne s'en perdra plus. Voici que des jours viennent, dit Iahvé, où je susciterai à David un rejeton juste, qui régnera en roi, et sera intelligent, et jugera le pays avec justice. En ses jours, Juda sera sauf, et Israël habitera en pleine sécurité, et le nom qu'on lui donnera sera : « Iahvé est notre justice[2] ! » Et je ramènerai tous les enfants d'Israël des pays où je les avais dispersés, pour qu'ils demeurent dans leur patrie[3], dit Iahvé.

Ainsi la maison de David est répudiée. Le peuple

1. Il affecte de nommer Joïakin par son petit nom.
2. Comp. Jér., XXXIII, 15-16.
3. Comp., XVI, 14-15.

fidèle n'aura plus de roi. Il ne s'agit plus de royaume ; il s'agit de recueillir les dispersés d'Israël, de refaire un bercail où les hommes pieux se multiplieront et feront souche nouvelle. Un mystérieux rejeton de la race de David (au sens symbolique) présidera à ce nouvel état d'Israël, et sera le centre du monde parfait de l'avenir. Ce roi théocratique est conçu par Jérémie sur le modèle de Josias. C'est moins un roi qu'un pasteur; le peuple qu'il gouverne n'est plus un peuple ; c'est un troupeau. Le christianisme, on le voit, n'est que la réalisation de ces rêves. Jérémie est le plus radical démolisseur qu'aucune royauté ait trouvé devant elle; il est aussi un des plus puissants créateurs dans l'ordre religieux. Oublions les côtés odieux d'un tel rôle. La cité politique et la cité des âmes ont des intérêts opposés. Gloire aux prophètes d'Israël, qui commencèrent avec un talent supérieur une lutte qui a rempli les siècles et qui n'est pas encore finie ! Pitié pour le pauvre Israël qui perdit, à ce jeu terrible, son existence terrestre, sa patrie !

L'orage s'approchait chaque jour. Ceux qui avaient le moyen de faire le voyage allaient s'établir en Égypte [1]. Les fugitifs de la rase campagne se

1. Jér., XXIV, 8.

réfugiaient dans Jérusalem et s'y entassaient. Les *liskoth* du temple étaient remplies de monde. Parmi ces fugitifs se trouva un jour une classe de personnes assez intéressante, c'étaient les Rékabites[1], ces ascètes, d'origine quénite, liés par une sorte de vœu à l'ancienne vie patriarcale, qui offraient de l'analogie avec les écoles des prophètes, et pour lesquels les piétistes témoignaient beaucoup d'estime. Ils formaient cependant une famille distincte des Beni-Israël[2], et il est douteux qu'ils prissent pour eux les Thora et les révélations que les prophètes cherchaient à imposer à Juda. Avant de les admettre dans Jérusalem, il y eut donc quelque hésitation. Jérémie trancha la question; il voulut que les Rékabites fussent pleinement admis dans l'Église israélite. On les logea dans la *liska* du temple concédée à l'école de Hanan fils de Igdaliah, qui pratiquait une vie analogue. Cette salle était près de la *liska* des *sarim*, au-dessus de celle de Maaseïah fils de Sallum, le gardien du seuil. Le chef des Rékabites Iaazaniah, fils de Irmiah, fils de Habassiniah, frappait tout le monde par sa vie dévote. Jérémie prit de là occasion pour ex-

1. Jér., ch. XXXV.

2. Les noms de *Ionadab*, *Iaazaniah*, *Irmiah*, et même *Habassiniah*, sont iahvéistes.

horter les Juifs à être aussi fidèles que ces Quénites au pacte de leur père.

Les opérations du siège de Jérusalem commencèrent avant l'arrivée de Nabuchodonosor. On déploya contre la ville ce luxe des moyens poliorcétiques dont les bas-reliefs assyriens nous ont révélé les secrets. Tout le parti exalté était dans la ville, Jérémie, Habacuc, Hanan fils de Igdaliah, les Rékabites, Ézéchiel, attendant sans doute quelqu'une de ces issues miraculeuses qu'on racontait du temps d'Ézéchias. Pour soutenir ses compagnons de siège, Habacuc composa un psaume[1], imité des anciens cantiques, débutant comme eux[2] par un brillant tableau de la théophanie du Sinaï. On voyait sans doute dans cette théophanie l'image de la prochaine apparition de Iahvé pour son grand jour. Iahvé, encore dieu céraunien, arrive du midi au secours de son oint[3], c'est-à-dire de son peuple élu, dont la détresse est à son comble.

Le jeune roi et ses *sarim* se défendirent avec courage jusqu'au moment où l'on annonça l'approche de Nabuchodonosor en personne. Les sièges alors étaient très longs. On avait pu espérer que,

1. Noter les mots techniques : תפלה, למנצח, בנגינות, סלה, על שגיונות.
2. Voir t. Ier, p. 193 et suiv.
3. Verset 13, משיחך en parallélisme avec עמך.

dans un temps donné, Nabuchodonosor mourrait ou serait détourné par d'autres soucis d'une entreprise qui devait être à ses yeux secondaire. Mais quand on apprit que le roi tout-puissant venait lui-même prendre la direction des opérations militaires, le conseil de régence décida qu'il fallait se rendre. Au moment où Nabuchodonosor approchait, venant sans doute du côté du Nord, Joïakin sortit des portes avec la régente, sa mère Nehusta, toute sa maison, ses officiers, ses ministres, ses eunuques, et alla se mettre à la discrétion du roi de Babylone. L'accueil fut, à ce qu'il semble, des plus durs. Joïakin fut déposé ; sa jeunesse n'empêcha pas qu'il ne fût mis dans un état de captivité, d'où il ne sortit que trente-six ans plus tard. Il n'avait régné en tout que trois mois [1].

Le plan de Nabuchodonosor n'était ni de détruire la ville ni d'en massacrer la population. Il appliqua à Jérusalem le système de transportation que Salmanasar avait appliqué à Samarie et au royaume du Nord, mais sur une moindre échelle. Le roi, la reine-mère, les femmes du roi, ses eunuques, toute sa maison, tous les officiers, ministres, fonctionnaires, tous les hommes aisés, tout ce qui pourrait porter les armes, fut transporté à Babylone ou en

1. II Rois, XXIV, 10 et suiv. ; Ézéch., XVII, 11 et suiv.

Mésopotamie[1]. Selon un chiffre qui paraît ancien et authentique[2], cela faisait un total de trois mille vingt-trois personnes, à peu près un sixième de la population de Jérusalem. Mais c'était l'aristocratie civile et militaire. Les vainqueurs, selon une illusion ordinaire, se figuraient qu'en enlevant la tête de la nation, ils la décapitaient effectivement. Ils ne voyaient pas qu'une vie intense répandue dans un grand corps se reforme, même après l'ablation des parties vitales. On détruit un parterre en arrachant quelques têtes de fleurs ; on active une prairie en la fauchant. La division des classes n'était pas telle en Israël que la déportation des notables fut de nature à arrêter le mouvement de la nation. Une circonstance, d'ailleurs, fit que la combinaison imaginée par Nabuchodonosor, afin d'abattre l'opposition hiérosolymite, fut presque sans résultat pour arriver au but qu'il s'était proposé.

Parmi les classes longuement énumérées de ceux qui furent transportés, le Livre des Rois ne fait aucune mention des prêtres, des lévites, des prophètes[3]. Tout ce peuple resta à Jérusalem autour

1. Jér., XXIX, 1 et suiv.

2. Jér., LII, 28. La donnée de II Rois, XXIV, 16, est exagérée et contradictoire.

3. Le livre de Jérémie, XIX, 1 et 2, mentionne à Babylone (vers

du temple, dépouillé il est vrai de ses objets les plus précieux, mais rendu par là plus vénérable. Or l'esprit de la nation résidait pour une grande partie dans le monde lévitique et prophétique. Jérémie ne fut pas transporté. Les Assyriens sentirent-ils que cet âpre opposant avait été leur meilleur auxiliaire? Cela n'est guère probable. Ils n'entraient pas dans ces questions de sectes. Hanan fils de Igdaliah et Habacuc ne paraissent pas non plus avoir été inquiétés. Il y eut à cette règle bien des exceptions, puisque Ézéchiel, qui fit partie de la première liste de déportés, était *cohen*. Mais certainement, si un grand nombre de *cohanim* avait fait partie de cette première transportation, l'auteur du Livre des Rois l'eût dit, et, quant aux lévites, ils faisaient sans doute partie, à ses yeux, de cette *dallat am ha-areç*, la masse inférieure du peuple, qui ne valait pas la peine d'être transportée.

Nabuchodonosor agit donc, à Jérusalem, en politique tout à fait superficiel. Il fit comme un pouvoir qui, voulant détruire l'ascendant de Paris, en chasserait les hommes riches et importants, mais y laisserait le peuple, les journalistes et les publi-

592) des prêtres et des prophètes, mais trop gauchement pour qu'on puisse de là rien conclure.

cistes. Il était facile de prévoir que les éléments incendiaires qui restaient à Jérusalem prendraient feu de nouveau. Ces grossiers Chaldéens ne voyaient que la force, et il semblait bien que la force militaire de Juda était anéantie. La pauvreté devait être absolue. La campagne était ravagée; la population agricole avait presque disparu.

Tout ce qui avait de la valeur selon les idées du temps devint la proie du vainqueur[1]. Les trésors du temple et du palais royal furent enlevés par les Chaldéens. Les objets en or du temple furent mis en pièces et emportés. La vaisselle d'airain du palais et des maisons riches de Jérusalem fut laissée[2]. Les objets d'airain du temple, en particulier les deux colonnes, le grand bassin, les trains d'airain, furent également respectés[3]. Il est probable que le service religieux ne fut pas interrompu, et que, pendant ces jours néfastes, les lévites et les *anavim* trouvèrent d'excellentes raisons pour se confirmer dans leur foi. Tout cela était arrivé pour accomplir un oracle d'Isaïe[4] et pour punir le mouvement de vanité avec lequel

1. II Rois, XXIV, 13 et suiv.
2. Jér., XXVII, 19 et suiv.
3. Jér., *l. c.*
4. II Rois, XX, 12 et suiv. (Is., XXXIX). Voir ci-dessus, p. 118.

Ézéchias avait montré ses trésors aux envoyés de Mérodach-Baladan.

Le coup porté à Jérusalem par cette première expédition de Nabuchodonosor ne fut donc pas aussi profond qu'on pourrait le croire[1]. A la place de Joïakin, le roi de Babylone mit l'oncle du roi déposé, Mattaniah, fils de Josias et de Hamoutal, qui était âgé de trente et un ans[2]. Son nom royal fut Sidqiahou, dont les transcriptions grecques et latines ont fait Sédécias.

1. Il n'y en a presque pas de trace dans le livre de Jérémie.

2. Selon II Rois, XXIV, 18, il n'aurait eu que vingt et un ans. Il serait né alors treize ans après son frère utérin Joachaz, ce qui n'est guère conforme aux mœurs de l'Orient, où les femmes ont leurs enfants coup sur coup, vers dix-huit et vingt ans. En outre, le passage Jér., LII, 10, suppose qu'il avait des enfants adultes en 588.

CHAPITRE XXII

RÈGNE DE SÉDÉCIAS.

Sédécias, comme son frère Joachaz, avait reçu de sa mère Hamoutal une forte impression d'antipathie contre les piétistes qui avaient dirigé la politique des dernières années du règne de son père. Jérémie et les prophètes lui furent presque aussi hostiles qu'à Joachaz, à Joïaqim, à Joïakin, uniquement parce qu'il était tolérant, et que la tolérance des souverains ouvrait la porte à un éclectisme religieux insupportable aux fanatiques[1]. Il semble que l'éclectisme alla jusqu'à installer des idoles dans le temple même[2]. L'encens, en tout cas, avait recommencé de brûler sur beaucoup de

1. Voir ci-après, p. 325-326, le tableau des mœurs de Jérusalem tracé par Ézéchiel.

2. Jér., XXXII, 34.

toits en l'honneur de Baal[1]; des cultes païens se pratiquaient en secret[2]; des cas de molokisme, se produisirent encore en Ben-Hinnom[3]. Aussi pendant ce règne de onze ans, Jérémie ne cesse-t-il pas un jour de se livrer contre le monde officiel aux déclamations les plus violentes. Quelquefois un vrai sentiment de justice l'anime[4]. En général, cependant, c'était bien moins la tristesse que la colère qui remplissait cette âme furieuse. Les événements, au fond, n'avaient fait que confirmer ses dires; il n'en était que plus impérieux, plus exigeant. Loin de se réconcilier avec les conditions de la société civile, il s'enfonçait de plus en plus dans l'intransigeance, dans sa sotte admiration pour les Rékabites, dans son indifférence pour la civilisation profane.

Sédécias paraît n'avoir rien négligé de qui était possible pour sauver les restes d'une nation perdue. Un voyage qu'il fit, ce semble, à Babylone, la quatrième année de son règne[5], était destiné à tromper son suzerain. Pendant ce temps, il négociait et

1. Jér., XXXII, 34. Voir ci-dessus, p. 184.
2. Ézéchiel, XXIII, 11 et suiv.
3. Jér., XXXII, 35 (cf. VII, 30 et suiv.); Ézéch., XVI, 20-21; XXIII, 37; peut être XLIII, 7.
4. Jér., XXI, 11-12.
5. Jér., LI, 59.

armait. Une dynastie, même en décadence, est toujours un foyer d'esprit national[1]. Vers l'an 595, les rois d'Édom, de Moab, d'Ammon, de Tyr, de Sidon, tinrent à Jérusalem une sorte de congrès par ambassadeurs, sans doute pour concerter une alliance contre l'ennemi commun. Toutes les espérances se réveillèrent. Plusieurs prophètes, en particulier un certain Hananiah fils d'Azzour, de Gabaon, se levèrent et annoncèrent au nom de Iahvé que l'heure de la fin de la domination de Babel était venue. Hananiah allait partout répétant ces mots : « Voilà que je brise le joug de Babel ! Voilà que je brise le joug de Babel ! » Le salut devait venir dans deux ans. Une grande partie du public prêtait l'oreille à des promesses creuses, qui flattaient ses espérances et ses passions.

Jérémie sentit qu'on ne pouvait combattre ces dangereuses illusions que par des moyens d'une violence extrême. Pour rendre plus sensible sa pensée sur la certitude de la captivité future, il parcourut durant plusieurs jours consécutifs les rues, les places, la tête engagée dans des pièces de bois

1. Jér., ch. XXVII et XXVIII. Le verset 1 du ch. XXVII renferme une faute de copiste évidente, *Joïaqim* pour *Sidqiahou*. Les versets 7 et 19-22 du ch. XXVII, qui manquent dans le grec, sont suspects d'interpolation, au moins partielle.

liées par des cordes, simulant le joug d'un bœuf qui laboure. Puis, il affecta d'avoir reçu l'ordre d'envoyer des jougs semblables en cadeau aux cinq rois, avec ces mots, censés venir de Iahvé : « J'ai fait la terre, les hommes et les bêtes ; je les donne à qui je veux. Je donne tout à Nabuchodonosor mon serviteur. Même les bêtes lui seront soumises, et la nation qui ne pliera pas sous son joug, je la visiterai par l'épée, la famine et la peste (parole de Iahvé !) jusqu'à ce que je l'aie exterminée par sa main. » Cette horrible doctrine qu'on est coupable si l'on n'accepte pas la tyrannie du jour, censée commissionnée par Dieu, était prêchée par Jérémie sur tous les tons. Un étranger, un infidèle jouit des droits de la légitimité, uniquement parce que c'est un grand destructeur, s'étalant impudemment. Iahvé est pour Nabuchodonosor ; qui résiste à Nabuchodonosor résiste à Iahvé. Les prophètes moins pessimistes et plus patriotes qui annonçaient que l'entreprise réussirait, étaient des menteurs. « Ils disent cela pour que je vous disperse et que vous périssiez. Ceux qui se soumettront au contraire, je les laisserai dans la terre pour qu'ils la cultivent et y demeurent. » — « Plie ton cou, disait Jérémie à Sédécias, pour que tu vives. Iahvé a prononcé la mort contre quiconque

ne se soumet pas au roi de Babel. » Iahvé a donné pour mission aux faux prophètes de mentir, pour qu'il ait une raison de disperser ces rebelles et de les faire périr.

Une des promesses le plus souvent répétées par les prophètes opposés à Jérémie, surtout par Hananiah, était qu'un des premiers fruits de la victoire des royaumes alliés de la région du Jourdain serait, outre le retour de Joïakin et de tous ceux qui avaient été transportés avec lui, la restitution à Jérusalem des vases d'or du temple enlevés par Nabuchodonosor. L'état de pauvreté où cet enlèvement réduisait le temple attristait tous les cœurs israélites. La perspective d'un démenti sur un point aussi important irritait vivement Jérémie. Il tenait peu au temple et aux objets de culte. L'état de désolation du lieu sacré était plutôt une confirmation de ses menaces. Sa réponse aux espérances qu'ouvrait Hananiah est singulière[1]. Les vrais prophètes ont pour fonction de prédire des malheurs. Quand ils annoncent des choses heureuses, il n'y a que l'événement qui prouve leur mission ; la présomption, d'après l'histoire prophétique an-

1. Jér., XXVII, 16 et suiv. La rédaction est perplexe. Il y a là deux textes superposés. On a substitué le deuxième texte, 21-22, *post eventum*.

térieure, étant toujours pour l'hypothèse triste.

La faveur du peuple était évidemment pour Hananiah. Un jour que Jérémie, portant le joug sur son cou, était assis dans la cour du temple, en présence des prêtres et du peuple, Hananiah, enhardi par l'impopularité qui s'attachait à ce frénétique, qu'on voyait partout, dans les lieux publics, narguant les espérances des patriotes, se laissa entraîner par la colère. Il enleva le joug de dessus le cou du prophète de malheur, et le brisa, en prononçant ses paroles solennelles : « Voici ce que dit Iahvé : Ainsi je briserai, d'ici à deux ans, le joug que Nabuchodonosor, roi de Babel, fait peser sur toutes les nations. » Des applaudissements éclatèrent sans doute; car Jérémie se retira confus. Les jours suivants, il retrouva tous ses avantages : « Tu as brisé un joug de bois. En sa place, tu as préparé un joug de fer », voulant indiquer par là que la révolte qui se préparait remplacerait un état de sujétion tolérable par un état de servitude tout à fait insupportable. Hélas! Il avait raison. Cruels moments que ceux où il n'y a pas de milieu entre une raison odieuse et un aveuglement réclamé par l'amour de la patrie!

Hananiah mourut deux mois après. On assura que Jérémie lui avait dénoncé cette mort prochaine

comme une punition de la mission mensongère qu'il s'était donnée.

Les communications entre Jérusalem et les déportés de Babylone étaient très actives et contribuaient singulièrement à souffler le feu des deux côtés. Tout ce qui venait des bords de l'Euphrate respirait une piété débordante. Figurons-nous, dans les années qui suivirent 1871, la correspondance qui dut exister entre les déportés de Nouméa et les communalistes restés à Paris, on aura l'idée de l'exaltation réciproque que cette correspondance devait entretenir dans les deux fractions de la famille juive. La lettre missive ayant le ton du sermon, l'épître (*iggéret*), devenait le genre capital de la littérature sacrée des Juifs et remplaçait la surate prophétique, destinée à la récitation.

Une vision de Jérémie qui se rapporte à ce temps exprime bien l'opposition des deux Judées[1]. On y voit clairement le peu de cas que faisait le prophète du petit royaume subsistant encore et la franchise avec laquelle il s'en expliquait, au risque de décourager ceux qui cherchaient à sauver quelque chose du récent naufrage de la patrie. Deux corbeilles de

1. Ch. XXIV, répété en partie dans XXIX, 16-26, passage transposé. Se rappeler que ces surates n'ont été écrites que pendant l'exil et que plusieurs nuances ont pu être forcées.

figues étaient posées devant le temple, les unes excellentes, les autres à peine mangeables. Les premières représentaient les déportés en Chaldée; les secondes, ceux qui étaient restés à Jérusalem, en particulier Sédécias, ses officiers, et ceux qui étaient allés s'établir en Égypte. Le repentir, dans l'idée iahvéïste, était un sentiment purificateur. Les exilés ont expié leur faute; Iahvé les a touchés et guéris; Iahvé les replantera, les restaurera. Au contraire, Jérusalem ne se réforme pas; elle refuse d'écouter les vrais prophètes. Sédécias et sa bande seront exterminés; la maison de David va finir.

Dès cette époque, en effet, s'établissait l'idée que le vrai Israël était la troupe que les Chaldéens avaient amenée en exil, et qui, dix ans plus tard, devait se grossir considérablement. Jérémie réservait pour ces infortunés toutes ses sympathies[1]. Les déportés de l'Euphrate contribuaient, par leurs lettres, à inculquer le même sentiment. Ils s'envisageaient comme des victimes déjà pardonnées, tandis que Jérusalem continuait d'irriter Iahvé. Un groupe d'Hiérosolymites avait été cantonné à un endroit nommé Tell-Abib, sur le bord du fleuve

1. Certains passages d'Ézéchiel (ch. XIV, 1 et suiv.) montrent cependant que l'idolâtrie n'était pas extirpée complètement du sein de la communauté déportée.

Cobar, affluent de l'Euphrate, qui vient des montagnes de l'intérieur de la Mésopotamie. Parmi eux était ce jeune prêtre de Jérusalem, Ézéchiel, fils de Bouzi, que nous avons vu entraîné par les vainqueurs en 598. Il était le centre d'un groupe pieux qui se réunissait dans sa maison et l'écoutait comme un oracle[1]. Cinq ans après sa déportation, l'esprit de Dieu le toucha et lui fit voir d'étranges visions. Le tour de l'imagination prophétique était changé. Des symbolismes matériels avaient remplacé l'idéalisme clair du temps d'Isaïe. Les conceptions sur la gloire de Iahvé s'étaient compliquées. Iahvé n'est plus la tempête qui rugit, l'orage qui éclate, le feu qui brûle, le vent qui passe. Sa demeure est maintenant un ciel d'azur, un empyrée de lumière ; son entourage est composé de monstres surnaturels, de machines vivantes, roues engagées dans des roues, vaste système de transmission de force, qui ne diffère de nos idées de mécanique transcendante que par la conscience et les volontés particulières dont ce grand organisme est doué. C'était le commencement du genre des Apocalypses, que l'époque des Macchabées et l'époque chrétienne devaient affectionner si fort. C'était surtout le commencement de la Cabbale,

1. Ézéch., VIII, 1 ; XIV, 1 ; XX, 1, 4.

qui se développera plus tard encore, et tout à fait à la décadence d'Israël.

Le char mystérieux, la sainte *merkaba* d'Ézéchiel[1] portait avec elle le germe de beaucoup d'aberrations. Les cherub et les symboles du sanctuaire en fournirent les éléments principaux. Il est admissible aussi que les taureaux symboliques du style assyrien, qu'Ézéchiel avait pu voir, aient influé sur ses conceptions. Toujours est-il que des monstres nouveaux viennent à cette époque troubler l'imagination d'Israël, jusque-là si eurythmique et si pure. La mesure, qui s'impose aux prophètes du siècle d'Ézéchias, même aux heures de leurs plus grands emportements, a presque disparu. Une sorte de romantisme apparaît, en opposition avec le goût, classique à sa manière, de l'ancienne littérature. Le style d'Ézéchiel est inférieur de tout point à celui des écrivains du VIIIe et du VIIe siècle. L'image est souvent baroque et manque son effet. Quelquefois, cependant, elle est d'une force extraordinaire[2]. Une foule de ces mots frappés qu'on appelle bibliques viennent d'Ézéchiel. L'Apocalypse de Patmos n'est qu'un décalque des apparitions grandioses du fleuve Cobar. Le christianisme doit à

1. Comparez la monnaie dont il est question t. I, p. 187, note 1.
2. Voir surtout la belle suite d'images, ch. XXI.

Ézéchiel plus qu'à aucun autre prophète, si l'on excepte peut-être le second Isaïe.

Les idées d'Ézéchiel sont à peu près celles de Jérémie. Nulle trace de philosophie rationnelle. Parfois un instinct qui ne manque pas de profondeur lui fait concevoir Iahvé comme la force suprême, l'organisme central de l'univers; mais ce moteur central se mêle de la façon la plus particulière à ce qui se passe dans l'humanité. La Providence d'Ézéchiel est peut-être moins capricieuse, moins personnelle que celle des anciens prophètes; Iahvé a pourtant une politique très arrêtée, dont Israël est toujours le centre. Pour Ézéchiel, comme pour tous les prophètes, Iahvé est un Dieu jaloux de l'homme; toute supériorité lui est une insulte. Il humilie ce qui est haut, exalte ce qui est humble; il dessèche l'arbre vert et fait verdir l'arbre sec[1]. Ses voies quand il veut punir sont vraiment étranges. Il commande de mauvaises choses, pour se venger; il punit une nation en lui prescrivant des rites détestables, tels que le sacrifice des enfants. Voulant infliger à un peuple le plus cruel châtiment, qui est la perte de ses aînés, il l'amène à les tuer lui-même, en lui

1. Ézéch., XVII, 24.

prescrivant le molochisme [1]. Cette énormité n'est pas plus forte que quand Iahvé égare les peuples, qu'il endurcit le cœur de Pharaon, qu'il inspire les faux nabis pour le malheur de ceux qui les écoutent.

Il est remarquable, cependant, que, dans Ézéchiel, la justice de Iahvé est moins sommaire que dans les autres écrits hébreux. La conversion sincère entraîne l'oubli du passé ; on n'est pas responsable des crimes de ses ancêtres. Chacun n'est puni que pour ses méfaits. Celui qui se repent est sauvé, mais ne sauve pas les autres [2]. On dirait que l'auteur veut protester contre l'idée chère à l'école de Jérémie, que la piété des nouvelles générations ne saurait effacer les crimes des pères. Les désespérés de Judée n'avaient qu'une explication des malheurs qui les accablaient malgré leur piété, c'étaient les crimes inexpiables de Manassès. Ézéchiel paraît craindre qu'on ne fasse l'application de ce principe à ses compagnons d'exil et que Iahvé ne les rende responsables des méfaits des Hiérosolymites. Une ville coupable posséderait dans son sein trois hommes comme Noé, Daniel et Job, ces trois hommes seraient sauvés par

1. Ézéch., XX, 25-26.
2. Ézéch., XIV, 14 et suiv. ; XVIII, 1 et suiv.

leur sainteté, mais ne sauveraient personne avec eux[1]. Un homme pieux, dans un milieu pervers, ne doit pas se décourager; le châtiment qui atteindra les coupables ne l'atteindra pas.

Presque toutes les années, depuis 595 jusqu'au dernier investissement de Jérusalem (590), Ézéchiel envoya ses visions prophétiques à ses frères de Judée[2]. On s'attendrait à trouver dans ces morceaux un ton consolateur; il n'en est rien; ce sont des menaces, d'amers reproches[3]. L'auteur est singulièrement au courant de ce qui se passe à Jérusalem. Il connaît par leurs noms les chefs de chaque parti, tous les hommes notables[4]. La catastrophe de Joïakin ne les a pas améliorés. Il y a des impies pour dire que cette catastrophe est la preuve que Iahvé a abandonné sa terre, qu'il ne tient plus à son titre de Dieu de Juda[5]. Les Hiérosolymites sont pires que les païens[6]. Les gens les plus graves pratiquent l'idolâtrie, adorent le soleil levant. Les idoles se voient de tous les côtés; les femmes pratiquent sur le bord des eaux les rites larmoyants

1. Ézéch., XIV, 19-24.
2. Ézéch., du ch. I au ch. XXIII inclusivement.
3. Ch. XX, XXI, etc.
4. Ch. VIII, 11 ; XI, 1.
5. Ch. VIII, 12, et IX, 9.
6. Ch. V.

des adonies[1]. Il y avait des lévites qui officiaient dans les cultes étrangers, des étrangers incirconcis qui célébraient le culte de Iahvé[2]. Ces abominations s'étalaient à la porte du temple; un mur seul les séparait du sanctuaire. Les rois y présidaient, et sanctionnaient les monstruosités du culte de Moloch[3]. Le temple même en était souillé, et les pratiques les plus abominables franchissaient l'enceinte sacrée[4].

Telle mère, telle fille[5] ! Tu es bien la fille de ta mère, qui planta là son mari et ses enfants; tu es bien la sœur de tes sœurs, qui suivirent ces beaux exemples de famille. Votre mère était Hittite et votre père Amorrhéen. Ta grande sœur, c'est Samarie avec ses filles, qui demeure à ta gauche; ta petite sœur qui demeure à ta droite, c'est Sodome avec ses filles... Par ma vie, dit Adonaï Iahvé, Sodome, ta sœur, avec ses filles, n'a point fait ce que vous avez fait, toi et les tiennes. Voici quel était le crime de Sodome, ta sœur... Et quant à Samarie, elle n'a pas commis la moitié autant de péchés que toi... Tu as fait absoudre tes sœurs par les abominations que tu as commises !

Le prophète se complaisait surtout dans l'allégorie de deux sœurs, Oholah et Oholibah, désignant Samarie et Jérusalem, courtisant

1. Ch. VIII, 14.
2. Ch. XLIV, 5 et suiv.
3. Ézéch., XLIII, 7 et suiv. Cf. XXXIII, 39.
4. Ézéch., ch. VIII.
5. Ézéch., ch. XVI, 44 et suiv. C'est à Jérusalem que le prophète s'adresse.

dès leur jeunesse les étrangers, s'éprenant d'eux sur les portraits qu'elles voient dessinés au vermillon sur les murailles, se livrant avec eux à tous le crimes, et finissant par trouver dans leurs baisers infâmes l'ignominie et la mort[1].

Certes, en tout cela l'exagération était extrême. Dans ce tableau, étrangement poussé au noir, on sent trop bien les antipathies personnelles du clérical, les dénonciations qu'il recevait chaque jour. On sent la coterie pieuse, avec ses commérages, ses petites délations. Aux yeux du prophète exilé, les gens qui approchent du sanctuaire sont les plus coupables[2] ; les faux prophètes, les sorcières de bas étage pullulent de toutes parts[3]. Chose plus inouïe, peut-être ! Il y a des gens qui ne croient pas aux prophéties[4]. Les saints sont dans la ville une élite, gémissant des crimes qu'on commet autour d'eux. Le sang des innocents coule à flots dans les rues[5]. Les messagers des vengeances célestes marquent les élus en traçant sur leur front le signe *thav* (une croix, le *thav* ancien ayant cette

1. Ézéch., XXIII.
2. Ézéch., IX, 6.
3. Ézéch., XIII et XXII entiers.
4. Ézéch., XII, 23-28.
5. Ézéch., XXII, 3, 6 ; XXIV, 6, 8, 9 et le surplus du grec après 14.

forme); tout le reste est voué à la mort; le massacre commencera par le temple et ses alentours [1].

La politique d'Ézéchiel ne diffère en rien de celle de Jérémie [2]. Il apostrophe le roi de la manière la plus brutale [3]. Nabuchodonosor remplit un rôle providentiel; il est l'agent de Iahvé; il faut le respecter. Sédécias est un coupable. Il a prêté serment à Nabuchodonosor de ne pas armer, de rester humble et faible; or il ne cesse de demander à l'Égypte des chars de guerre et des soldats. En faisant cela il insulte Iahvé, qui a donné le pouvoir à Nabuchodonosor [4]. Il sera puni de son parjure et amené à Babylone, où il expiera son crime [5]. Son armée sera détruite, les débris de la nation seront dispersés [6]. Puis Iahvé recueillera son peuple des pays où il l'a semé. Tout Israël sera réuni et restauré en un centre unique, Jérusalem [7]. Jérusalem et Samarie auront le même sort [8]; mais l'avenir ultérieur appartient à Jérusalem seule.

1. Ézéch., IX.
2. Voir surtout ch. XVII, XIX, XXI.
3. Ézéch., XXI, 30.
4. Ézéch., XVII, 11 et suiv.
5. Ézéch., XII, XXI, etc.
6. Ézéch., XV, etc.
7. Ézéch., XX, 40.
8. Ézéch., XXIII.

Aux déportés de Mésopotamie, Ézéchiel ne trouve à prêcher que la patience. Absolument hostile à toute idée de révolte contre un pouvoir qui se présente à lui comme l'expression de la fatalité, ou pour mieux dire, de la volonté de Iahvé, il veut qu'on en attende paisiblement la fin. Tous les prophètes de la captivité n'étaient pas aussi résignés. Les exilés sont coutumiers de se faire des illusions. Plusieurs des transportés de la Babylonie se croyaient à la veille du retour[1]. Des prophètes s'élevaient parmi eux, leur annonçant une prochaine délivrance. Les malheureux colons, leurrés par ces promesses, ne faisaient dans le pays de leur exil aucun établissement stable. Ils ne cultivaient pas les terres qu'on leur avait données. Ils s'envisageaient comme des déportés temporaires, susceptibles d'être rapatriés d'un jour à l'autre. On citait, en particulier, Achab fils de Qolaïah et Sidqiah fils de Maaseïah, qui, à ce qu'il paraît, provoquaient à la rébellion. Des mouvements comme celui de Hananiah de Gabaon, en Judée, devaient sûrement contribuer à exciter ces rêves d'un patriotisme s'aveuglant lui-même.

Cette fois encore, Jérémie se donna pour mission de décourager les espérances nationales. Il profita,

1. Jér., XXIX (vers 592).

pour transmettre une lettre aux exilés[1], d'une ambassade, composée d'Élasa fils de Safan et de Gémariah fils de Hilqiah, que Sédécias envoya vers Nabuchodonosor, à Babylone. Il y a dans ce morceau des conseils d'une haute sagesse, qui ont été, pendant des siècles, la règle du judaïsme dispersé[2]. Jérémie, d'un autre côté, aurait voulu servir les vues du gouvernement babylonien qu'il ne se serait sûrement pas exprimé autrement. Nous savons que, dans les grands malheurs nationaux, on arrive facilement, par une certaine sincérité, à se donner les apparences de traître et d'ennemi de la patrie.

Voici ce que dit Iahvé Sebaoth, le Dieu d'Israël : « A tous les exilés que j'ai fait transporter de Jérusalem à Babel. Bâtissez des maisons, et demeurez-y ; plantez des jardins, et mangez-en les fruits. Prenez des femmes, ayez des fils et des filles ; donnez des femmes à vos fils et mariez vos filles, pour qu'elles engendrent à leur tour. Multipliez-vous là, et ne laissez pas votre nombre se réduire. Contribuez à la prospérité de la ville où je vous ai fait transporter, et priez pour elle, car votre prospérité dépend de la sienne. Ne vous laissez pas séduire par les prophètes qui sont au milieu de vous ni par vos devins. Ils mentent ; je ne leur ai pas

1. Jér., XXIX.

2. דרשו את שלום העיר אשר הגליתי אתכם שמה... כי בשלומה יהיה לכם שלום. C'est ce qui fait que, dans les questions intérieures d'un pays, le juif donne presque toujours d'utiles avis. Il est clair, d'un autre côté, que cela fait de bons conseillers municipaux, non de vrais patriotes.

donné mission, » dit Iahvé! Car voici ce que dit Iahvé : « Quand soixante-dix ans[1] seront accomplis, je vous visiterai, et j'accomplirai la promesse que j'ai faite de vous ramener de ce lieu-ci... »

Le prophète n'est jamais tolérant pour ses confrères. Si nous avions toute la correspondance secrète des saints, nous y trouverions plusieurs pages comme celle-ci[2].

Ah! vous me dites : Dieu nous a suscité des prophètes en Babel. Écoutez la parole de Iahvé, vous tous que j'ai fait déporter de Jérusalem à Babel. Voici ce que dit Iahvé Sebaoth, le dieu d'Israël, au sujet d'Achab fils de Qolaïah et de Sidqiah, fils de Maaseïah, qui vous prophétisent des mensonges en mon nom. « Voici que je les livre aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babel, qui les fera mourir sous vos yeux, et, dans toute la colonie de Juda déportée à Babel, on se servira de leurs noms pour maudire, en disant : « Que Iahvé te fasse comme à Sidqiah et à « Achab que le roi de Babel a fait rôtir au feu! » Tout cela parce qu'ils ont commis une impiété en Israël en se livrant à l'adultère[3], et qu'ils ont dit mensongèrement en mon nom des choses que je ne leur avais pas commandées. »

La lettre de Jérémie fit à Babylone le plus mauvais effet. Un prophète exilé, Semaïah le Néhéla-

1. Nombre rond, consacré pour signifier deux générations à peu près. En fait, la captivité ne dura que soixante-deux ans, pour ceux de la première transportation.

2. Jér., XXIX, 15-23, en supprimant 16-20, qui manquent dans le grec, et ne sont qu'un équivalent du ch. XXIV.

3. C'est-à-dire en adultérant le prophétisme.

mite, écrivit en ces termes au préfet du temple, Sefaniah fils de Maaseïah[1] :

Iahvé t'a établi prêtre à la place du prêtre Joïada[2], pour le bon ordre du temple, qui veut que tout homme fanatique et faisant le prophète soit mis au ceps et au carcan. Pourquoi donc n'as-tu pas repris ce Jérémie d'Anatoth, qui fait le prophète chez vous, quand il nous a envoyé un message à Babel pour nous dire : « Cela durera longtemps. Bâtissez des maisons et demeurez y; plantez des jardins et mangez-en les fruits. »

Sefaniah lut cette lettre devant Jérémie, qui répondit par un oracle sanglant contre Semaïah.

Mande à tous les déportés, et dis-leur : « Parce que Semaïah vous a prophétisé, sans que je lui en aie donné mission, et qu'il vous a fait mettre votre confiance dans le mensonge, voici ma vengeance sur Semaïah le Néhélamite et sur ceux de sa race : Nul d'entre eux ne demeurera au milieu de ce peuple, ni ne verra le bien que je veux lui faire, parole de Iahvé ! car il a prêché la révolte contre Iahvé !

C'est ici la plaie du prophétisme hébreu, du mahdisme musulman et en général de l'inspiration sémitique. Le mal suprême, selon le croyant, est de ne pas écouter Dieu parlant par son vrai prophète[3]. Mais qui est ce vrai prophète? A quel signe le reconnaître? On n'a en réalité que son affirmation, laissant toujours la porte ouverte

1. Successeur de Pashour. Voir ci-dessus, p. 172.
2. Probablement le célèbre Joïada du temple de Joas.
3. Jér., XXXVII, 2.

à des affirmations contraires. Le prophète n'a derrière lui ni la force ni la raison; rarement il ose en appeler au miracle. *Quod gratis asseritur gratis negatur*. Effroyable dilemme, qui, se combinant avec le dogme de l'identification de Dieu et de son prophète, ne pouvait manquer d'engendrer un fanatisme terrible et de provoquer d'atroces injures! Jérémie nous fait horreur quand nous le voyons se délecter dans la pensée de son rival en prophétie brûlé à petit feu par Nabuchodonosor. Jérémie trouvait cela parfaitement naturel. Le malheureux, en exprimant une opinion différente de la sienne, avait prêché la révolte contre Iahvé.

Certes, en tout ceci, il faut faire une part à ce grossissement colossal que fait subir à toute pensée la rhétorique orientale. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ces odieuses déclamations de Jérémie auraient pu, si on les avait écoutées, prévenir d'affreux massacres. Dans les moments de crise, le patriote qui essaie de rendre sensible la puissance de l'étranger passe toujours pour un ami de l'étranger. « Soumettez-vous au roi de Babel, pour que vous viviez! » Cela était dur à entendre. Figurons-nous, au mois de juillet 1870, un publiciste parcourant les boulevards avec un collier de cheval passé au cou, et prédisant la victoire des Prussiens:

l'acte de cet exalté eût certainement paru à tous blâmable au plus haut degré. Dans ces cas, on n'est excusé d'avoir vu clair que quand les faits ont parlé. La conduite de Jérémie ne saurait donc dès à présent être condamnée sans réserve. Les événements se chargeront bientôt de démontrer que, s'il eut les plus grands torts dans la forme, il avait pour le fond entièrement raison.

CHAPITRE XXII

RÊVES PIEUX.

L'idéalisme israélite n'apparut jamais plus triomphant que dans ce moment terrible où l'avenir semblait fermé. C'est justement alors que cette race, toujours en protestation contre le sort, fonda la religion de la foi et de l'espérance. La nature triste de Jérémie ne le portait pas beaucoup vers de tels rêves ; mais certains faits prouvent que l'imagination juive sut se créer des paradis en ces années où le glaive de Nabuchodonosor paraissait le seul roi du monde. Les éclosions les plus opposées sortaient de ce génie doué d'une si étonnante virtualité religieuse, qui souvent semblait se complaire dans sa propre négation et prendre plaisir à se jouer de lui-même.

Nous rapportons volontiers à ce temps un pro-

phète, à quelques égards adversaire de Jérémie, dont les écrits nous ont été conservés par une sorte de surprise[1]. C'était, certainement, un des hommes les plus sensés de son temps. Très favorable à la maison de David, il semble pleurer encore la mort de Josias et le malheur de Megiddo[2]. Il met sur le même pied, dans la peinture idéale de l'avenir, la fin de l'idolâtrie et la fin du prophétisme; tant l'institution avait été dépréciée. L'abus du prophétisme, en effet, produisait une réaction. Beaucoup de gens sensés avaient pris en aversion cette profession étrange, qui couvrait souvent beaucoup de charlatanisme et de mauvaise foi[3]. Les écoles les plus diverses arrivaient à proclamer que bientôt la prophétie serait le bien commun de toute la communauté et non le privilège de quelques-uns[4].

Et il arrivera, en ce jour-là, dit Iahvé Sebaoth[5], que je ferai

1. Zach., ch. XII-XIV. Voir t. II, p. 461. Ce fragment, sauf les interpolations qui peuvent s'y trouver, est antérieur à la captivité et postérieur à la bataille de Megiddo. Zach., XIV, 9, est une allusion à Deutér., VI, 4. Zach. XIII, 3 semble aussi une allusion aux lois du Deutéronome contre le prophète imposteur.

2. Zach., XII, 11.

3. Le livre de Jonas se rapporte à ce même ordre d'idées; mais nous le croyons postérieur à la captivité. Voir ci-après, p. 510 et suiv.

4. Joël, III, 1; Jér., XXXI, 33; Zach., endroit cité.

5. Zach., XIII, 2 et suiv.

disparaître les idoles de la terre (on ne s'en souviendra plus), et les prophètes aussi et l'inspiration impure, je les balaierai de la terre. Et il arrivera alors que, si quelqu'un veut encore faire le prophète, son père et sa mère qui lui ont donné le jour lui diront : « Tu vas être mis à mort; car tu as dit des mensonges au nom de Iahvé », et son père et sa mère qui lui ont donné le jour le tueront, parce qu'il a fait le prophète. Et il arrivera en ce jour-là que les prophètes, dans l'exercice de leur métier, auront honte chacun de leurs visions, et ne voudront plus revêtir le manteau de poil pour mentir. Et celui qui sera soupçonné de prophétiser s'en défendra en disant : « Je ne suis pas prophète; je suis un homme qui travaille la terre; quelqu'un m'acheta quand j'étais enfant. — Mais alors, lui dira-t-on, qu'est-ce que ces cicatrices qui te couvrent le corps? — Ce sont des coups que m'ont donnés ceux qui m'aimaient. »

Ainsi des parents sages, voyant leur fils tourner au métier de prophète, le mettront à mort ou le roueront de coups, pour l'empêcher de devenir un être funeste. Les prophètes eux-mêmes auront honte de leurs chimères; ils aimeront mieux se donner pour valets de ferme que pour prophètes. La réforme prévue par ce visionnaire, ennemi des visions, consistera dans l'esprit de prière et de pureté. Le jour de Iahvé verra une complète transformation de toutes choses. L'aride Judée deviendra le point de départ de l'irrigation du monde [1]. Les eaux vives sortant de Jérusalem se déverseront d'un côté dans la Méditerranée, de l'autre côté

1. Comp. Joël, IV, 18 et Ézéch., XLVII, 1-12.

dans la mer Morte, et seront aussi abondantes pendant l'été que pendant l'hiver. Le pays à l'entour deviendra une vaste plaine. Les ennemis de Juda seront punis, puis se convertiront et viendront chaque année célébrer la fête des tabernacles à Jérusalem. Les peuples qui ne viendront pas n'auront plus de pluie. Tout portera l'estampille A IAHVÉ; tout deviendra sacré. Les chevaux, autrefois bêtes de luxe et de guerre, exclus comme tels de Jérusalem[1], appartiendront maintenant à Iahvé. Tous les ustensiles seront bons pour offrir des sacrifices à Iahvé, si bien qu'on ne verra plus dans le temple des marchands demandant un prix pour la location des bassines et trafiquant des choses saintes[2].

L'auteur de ces pages étranges, que j'appellerais volontiers le Grand idéaliste d'Israël[3], était prophète, peut-être prêtre. Les personnes familiarisées avec l'histoire religieuse ne seront pas plus surprises de voir les premières paroles contre le prophétisme sortir de la bouche d'un prophète que de voir les protestations contre le cléricalisme du

1. Zach., IX, 10; X, 5.

2. Zach., XIV, 20-21.

3. Il est remarquable que le continuateur du même esprit durant la captivité, celui qu'on appelle le Second Isaïe, est resté également anonyme ou plutôt nous est également parvenu sous le couvert d'un autre prophète.

moyen âge émaner de prêtres et de moines. Combien de prêtres notre siècle a vus pester contre leur soutane et soutenir qu'un jour on y préférera le bourgeron ! Le cri de réforme contre les abus du sanctuaire part toujours du sanctuaire. Il était naturel que la satire des prophètes vînt d'un homme portant « le manteau de poil[1] ».

De toutes parts, on arrivait ainsi à l'idéalisme, à la conception d'une nouvelle religion (une nouvelle alliance), qui remplacerait l'ancienne, et où tout le monde serait prêtre, — d'une loi écrite dans la conscience de chacun, qu'on n'aurait besoin d'apprendre de personne[2], que chacun trouverait dans les inspirations de son cœur[3]. L'étonnante largeur des idées juives sur l'inspiration individuelle laissait la porte ouverte à tous les changements, à tous les progrès religieux. Le pacte du Sinaï n'empêchait pas de rêver des pactes plus raffinés. On ne croyait nullement par là faire injure à Moïse. Si le christianisme, pour prouver qu'il avait réalisé les

1. Voir ci-après, p. 510 et suiv., ce qui concerne Jonas.

2. Comparez deutéro-Isaïe, ch. LIV, 13.

3. Jér., XXXI, 33-35. Il est possible que les disciples de Jérémie qui rédigèrent son livre pendant la captivité, aient ici ajouté quelque chose à la pensée de leur maître ; mais cela ne ferait qu'une différence de peu d'années. Voir ci-après, p. 436 et suiv., 454 et suiv.

prophéties, se fût borné à citer celles-ci[1], il se fût épargné beaucoup de tours de vaine exégèse. Bien vite le christianisme oublia le programme que son fondateur empruntait aux prophètes, pour devenir une religion comme les autres, une religion à prêtres et à sacrifices, à pratiques et à superstitions. Mais le germe déposé dans la tradition religieuse par les inspirés d'Israël ne périra pas; nous tous qui cherchons un Dieu sans prêtres, une révélation sans prophètes, un pacte écrit dans le cœur, nous sommes, à beaucoup d'égards, les disciples de ces vieux égarés.

Le culte était toujours le gros embarras des zélateurs religieux d'Israël. Poussés à leurs dernières conséquences, les raisonnements des hommes pieux de ce temps auraient dû amener la suppression des sacrifices. Les iahvéistes puritains déclarent hautement, comme plus tard les esséniens, que la louange (*toda*) et la prière sont le seul sacrifice agréable à Dieu[2]. Et pourtant le temple, d'abord peu aimé des hommes pieux[3], était devenu, depuis un siècle, le centre du iahvéisme, aussi bien au point de

1. Comp. II Cor., III, 3 et suiv.; Hebr., VIII, 8 et suiv. L'expression καινὴ διαθήκη des premiers chrétiens se rattache au beau passage précité de Jérémie. Il semble que Jésus se servait de ce passage: Marc, XIV, 24; Matth., XXVI, 28.

2. Voir surtout Ps. L.

3. Voir t. II, p. 149 et suiv.

vue idéaliste et réformateur, qu'au point de vue matérialiste et populaire. L'écrivain anonyme dont nous parlions tout à l'heure y est fort attaché[1]. Pas un prophète ne parle de la possibilité de le supprimer; nous verrons bientôt que l'unique pensée des *anavim*, après la destruction de 588, sera de le rétablir. C'est ainsi qu'il arriva que l'école en principe la plus hostile au temple devint fanatique du temple, que l'idée du culte pur, où Dieu n'a pas de maison, grandit à côté de la maison de pierre bâtie par Salomon. En réalité, comme nous l'avons déjà dit, le temple était devenu avec le temps une mosquée, un centre d'agitation religieuse. Les cours et les édicules qui l'entouraient avaient pris une extension énorme. Le prophétisme s'en était rapproché; le lévitisme nouveau qui s'était développé depuis Josias offrait aux idées anavites la matière inflammable la mieux préparée. A vrai dire, entre le groupe lévitique et le groupe prophétique, en ces années suprêmes, on ne distinguait pas beaucoup.

Tout ce petit monde, groupé autour du temple, vivait dans une activité morale qu'aucun autre temple de l'antiquité n'a sûrement excitée. Les lévites devenaient tous des saints, pétris en l'amour

1. Zach., XIV, 20, 21.

de Iahvé. Des jalousies se produisaient entre eux et les prêtres comme entre gens qui courtisent le même maître. Ces pieux sacristains portaient quelque envie au sacerdoce orgueilleux qui seul approchait de l'autel. Ils se consolaient par la pensée que bientôt les plus humbles ustensiles du culte seraient égalés en honneur aux plus beaux vases d'or maniés par les prêtres seuls[1]. Les Psaumes continuaient leur riche et puissante végétation. Quel dommage que le Psaume XVI soit si fort altéré; c'était peut-être une des plus belles élégies lévitiques[2].

> Iahvé est la portion de mon sort, mon héritage[3];
> C'est toi, Iahvé, qui me tiens lieu de part.
>
> Mon lot m'est échu en des lieux agréables,
> Mon patrimoine me plaît...
>
> Car tu n'abandonneras pas mon âme au scheol,
> Tu ne permettras pas que tes *hasidim* voient le tombeau;
>
> Tu me montreras le sentier de la vie;
> Rassasié de joie par ton visage,
> Je goûterai à ta droite[4] des délices sans fin.

Toutes les mélancolies de la vie cléricale, tous les souvenirs tendres d'une vie dévote pratiquée en

1. Zach., XIV, 20.
2. Le Psaume X paraît appartenir au même temps; il est aussi très corrompu. On en peut dire autant du Psaume IV.
3. Ps. XVI, 5 et suiv.
4. Ou peut-être : « dans ton temple », si on lit בביתך.

commun, toutes les alternatives d'amertume et d'espoir du cœur pieux dans sa lutte contre les évidences de la triste réalité, se sont admirablement exprimés dans un Psaume[1] que malheureusement de nombreuses fautes et aussi des allusions difficiles à percer ont rendu pour nous fort obscur. L'auteur paraît avoir été jeté par les troubles du temps dans la région de l'Hermon et du haut Jourdain, vers Banias.

Comme la biche aspire aux rigoles d'eau vive,
Ainsi mon âme aspire à toi, ô Dieu vivant.

Mon âme a soif de Dieu;
Quand reviendrai-je pour être de nouveau présenté devant toi?

Mes larmes sont mon pain de jour et de nuit,
Depuis qu'on me dit sans cesse : Où est ton Dieu?

Mon âme se fond au dedans de moi, quand je pense
Au temps où j'allais en noble compagnie[2] à la maison de Dieu,
Au bruit des cantiques de joie d'une foule en fête.

Pourquoi es-tu triste, ô mon âme?
Et pourquoi me troubles-tu?
Espère en Dieu; car j'aurai encore à le louer,
Mon Sauveur et mon Dieu.

O Dieu, oui, mon âme est triste,
Quand je songe à toi de la terre du Jourdain,
Du pied de l'Hermon et du Massad[3].

1. Ps. XLII et XLIII, réunis ensemble. Comp. Ps. LXIII.
2. Je lis בסוד אדירים.
3. Lisez עלי כי, puis מחרמון ומהר מצעד.

Le gouffre appelle le gouffre en ces cataractes sonores[1];
Ainsi toutes tes ondes, tous tes flots ont passé sur moi.

Pourquoi m'as-tu oublié?
Pourquoi marché-je vêtu de deuil
Sous l'oppression de l'ennemi?

Je crois sentir mes os broyés[2]
Quand j'entends mes ennemis me dire : Où est ton Dieu?

Pourquoi es-tu triste, ô mon âme?
Et pourquoi me troubles-tu?
Espère en Dieu; car j'aurai encore à le louer,
Mon Sauveur et mon Dieu.

Juge ma cause, ô Dieu, et venge-moi d'un monde sans piété;
Délivre-moi de gens perfides et iniques;

Car tu es mon Dieu, ma forteresse;
Pourquoi m'as-tu rejeté?
Pourquoi marché-je vêtu de deuil,
Sous l'oppression de l'ennemi?

Charge ta lumière et ta fidélité de me guider,
De me conduire à ta montagne sainte, à tes tabernacles,

Pour que je m'approche encore de l'autel de Dieu,
Du Dieu qui est la joie de mon cœur[3];
Alors je te chanterai sur le cinnor, ô Dieu, ô Dieu vivant[4].

Pourquoi es-tu triste, ô mon âme?
Et pourquoi me troubles-tu?
Espère en Dieu; car j'aurai encore à le louer,
Mon Sauveur et mon Dieu.

1. Les chutes d'eau, dans la région de Banias, sont nombreuses et bruyantes.

2. Lire כרצח.

3. גילי est pléonastique. On regrette que *qui lætificat juventutem meam* soit un contre sens.

4. Lisez אלהים אל־חי.

Ainsi le temple, en ses derniers jours, abrita des âmes pieuses qui y trouvèrent, au milieu des orages du monde, le parfait bonheur. Les hommes au cœur droit, ceux qui connaissent Iahvé, n'ont rien à craindre.

> ... En sûreté à l'ombre de tes ailes[1],
>
> Ils sont rassasiés de l'abondance de ta maison;
> Tu les abreuves du fleuve de tes délices.
>
> Car près de toi est la source de vie;
> A ta lumière nous voyons le jour[2].

L'image qui rassurait le plus les dévotes personnes amoureusement serrées autour des murs sacrés, c'étaient ces grandes ailes, largement étendues et couvrant de leur protection les *gérim* ou voisins de Iahvé[3]. N'était-il pas évident que Iahvé tiendrait à honneur de défendre sa maison, son héritage, ses serviteurs, contre tous les dangers qui pouvaient les menacer[4]?

1. Ps. XXXVI, 8 et suiv.
2. באורך נראה אור, admirable expression hébraïque.
3. Ps. XVII, 8; XXXVI, 8; LVII, 2; LXI, 5; LXIII. 8. Cf. t. II, p. 60-61.
4. Ps. CXVIII, 6, etc.

CHAPITRE XXIV

DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.
DEUXIÈME TRANSPORTATION.

La situation du malheureux Sédécias entre les exigences de ceux qui eussent voulu lui interdire tout espoir de revanche, et les aspirations légitimes des patriotes qui l'entouraient, n'était plus tenable [1]. Jérémie, écumant de rage, renouvelait chaque jour son effroyable tocsin. L'Égypte, d'un autre côté, se relevait. L'alliance égyptienne miroitait sans cesse devant les Judaïtes; il était écrit qu'ils s'y laisseraient entraîner [2]. C'était une faute, mais une de ces fautes qu'il était impossible de ne pas commettre. L'avènement du roi d'Égypte Ouafra (Apriès), inaugurant un règne énergique et bril-

1. Récit des événements : II Rois, XXIV, 18 et suiv., reproduit dans Jér., ch. LII et ch. XXXIX. Comp. II Chron., XXXVI, 11 et suiv.
2. Ézéch., XVII, 17; XXIX, 3-7, 16; Jér., XXXVII, 5; XLIV, 30.

lant[1], paraît avoir été l'occasion déterminante d'un événement qu'on pouvait considérer comme virtuellement accompli depuis longtemps. Tyr et les autres villes de Phénicie entrèrent dans la ligue. Au contraire, les Ammonites, les Moabites, les Édomites, les Philistins restèrent, à ce qu'il semble, fidèles au roi de Babel.

Ézéchiel fut très vite informé, sur les bords de l'Euphrate, de ce qui allait se passer. Une de ses plus belles visions[2] est celle où il voit dans le lointain le glaive chaldéen hésitant sur la route qu'il prendra. L'épée de Iahvé va sortir du fourreau, pour frapper Israël, « justes et méchants ». Mais une fois sortie, elle ne rentrera plus dans sa gaine ; le monde entier sera frappé. « L'épée, l'épée est aiguisée, elle est fourbie. C'est pour la boucherie et le massacre qu'elle est aiguisée ; c'est pour briller comme l'éclair qu'elle est fourbie. La voilà remise à l'égorgeur. Crie et lamente-toi, fils de l'homme ; car c'est sur mon peuple qu'elle vient !... » Le voyant, en effet, reçoit l'ordre de tracer une sorte de carte géographique, où l'on voit deux routes partant de Babylone ; des poteaux indicateurs, sur lesquels est gravée une main, avertissent que l'une

1. Maspero, p. 547 et suiv.
2. Ézéch., ch. XXI.

aboutit à Jérusalem, l'autre à Rabbath-Ammon. A la bifurcation des deux routes, se tient le roi de Babylone consultant le sort, pour savoir laquelle des deux routes il prendra. Jérusalem tombe au sort la première; puis viendra le tour de Rabbath-Ammon.

En 590, la révolte éclata. Nabuchodonosor était, à ce moment, au comble de sa puissance. Il put concentrer toute ses forces sur la Syrie. C'était un monde entier, des peuples, des nations que le conquérant traînait avec lui [1]. Le quartier général fut établi à Ribla, vers les sources de l'Oronte. De là on dut gagner la côte, probablement par le Wadi Brissa actuel [2]. Sidon paraît s'être rendue sans effort. Forte de sa position insulaire, Tyr résista. L'effort des assiégeants dut se borner à interdire aux Tyriens la communication avec la terre ferme et en particulier l'approvisionnement d'eau. Pendant que le blocus se continuait, Nabuchodonosor attaqua la Judée. Sédécias se renferma dans Jérusalem, abandonnant les villes de province aux ennemis. Le siège de Jérusalem

1. Jér., XXXIV, 1.

2. Inscriptions de Wadi Brissa et du Nahr el-Kelb, toutes deux aux notables couloirs de la route. Voir ci-dessus, p. 288-289, note.

commença. La ville, entourée de trois côtés de fortes pentes, n'était attaquable que par le Nord. Le camp des assiégeants se posa sur le plateau où sont maintenant les établissements russes[1]. Puis les tours d'attaque et les lignes de circonvallation furent tracées selon les procédés lents mais immanquables de la poliorcétique assyrienne. Le siège de Samarie avait duré trois ans. Celui de Jérusalem dura deux ans. L'exaltation religieuse, durant ce temps, fut extrême. On vit se produire, au VIe siècle, sous la pression de Nabuchodonosor les phénomènes qui devaient se produire, six cent soixante ans plus tard, sous l'attaque de Titus.

C'est une règle générale, en effet, que, dans les capitales assiégées, surtout si ces capitales ont un caractère religieux et humanitaire, comme Jérusalem et Paris, les factions s'exaspèrent et arrivent presque fatalement aux excès. Sédécias et ses officiers voulaient la guerre à outrance. Jérémie, assuré de la mauvaise issue du siège, voulait qu'on se rendît sur-le-champ aux Chaldéens. Selon la très juste expression des officiers[2], « il débilitait les mains des gens de guerre restés dans la ville ». En réalité, le vieux prophète voyait juste. Mais il y a

1. Voir ci-dessus, p. 105-106.
2. Jér., XXXVIII, 4.

des cas où la sagesse est de laisser faire les fous. Puis, la violence de son langage dépassait toute borne. Le véritable analogue des prophètes, en notre temps, on ne peut trop le répéter, ce sont les journalistes du style le plus effréné. Jérémie ressemblait beaucoup à des personnages que nous avons connus; c'était un Félix Pyat, doublé d'un jésuite implacable. Même sa prière, il en était avare. A l'approche de Nabuchodonosor, Sédécias envoya Ioukal, fils de Sélémiah et le prêtre Sefaniah fils de Maaseïah pour lui dire : « Adresse-toi pour nous à Iahvé; peut-être Iahvé fera-t-il quelque miracle, comme il en a tant fait autrefois, afin que l'ennemi se retire[1] ». La réponse de Jérémie fut désespérante : l'arrêt de Iahvé est irrévocable; tous seront tués sans merci. Une autre fois[2], le voyant sinistre engage ceux qui désirent sauver leur vie à se rendre aux Chaldéens; les autres n'auront de choix qu'entre l'épée, la famine et la peste. Dans les entrevues qu'il avait avec Sédécias[3], il lui offrait la perspective de la vie sauve et même de faveurs ou de funérailles honorables, s'il voulait faire sa sou-

1. Jér., XXI, 1-7, et XXXVII, 3 et suiv. Il a là des confusions de personnes. *Pashour* est une erreur; מלכיה = שלמיה. Cf. XXXVIII, 1.

2. Jér., XXI, 8-10 et 13-14.

3. Jér., XXXIV, init. et XXXVIII, 17 et suiv.

mission. On voit déjà poindre une sorte d'esprit monacal, étranger à toute idée d'honneur militaire et tenant la lutte contre la fatalité pour de l'orgueil. La bravoure n'avait pas beaucoup de sens dans une manière de voir où la mort était le mal suprême, l'abandon de Iahvé. On sent surtout que les prophètes amis de Nabuchodonosor étaient bien aises de voir disparaître la Jérusalem indocile, qui bientôt ferait place à une Jérusalem pieuse, tout entière en leurs mains.

Ézéchiel affectait plus de réserve; mais, au fond ses prévisions n'étaient pas moins sombres. Une de ses surates est censée avoir été écrite le jour même de l'investissement de Jérusalem [1]. Ce ne sont guère que des reproches et des menaces. Deux paraboles lui furent offertes. Il voit d'abord une marmite où la chair et les os vont cuire ensemble (c'est la ville assiégée), sans que pour cela la marmite perde sa rouille, contractée par des taches de sang, si bien qu'il faudra la consumer au feu. Puis, sa femme, « les délices de ses yeux », meurt, et il lui est défendu de porter le deuil. En présence de tant de crimes [2], le deuil serait déplacé. Bientôt un échappé de Jérusalem viendra pour annoncer que tout est

1. Ézéch., XXIV entier.
2. Ézéch., XXIV, 23.

fini. Le prophète alors pourra recommencer à parler. Jusque-là il sera muet.

Une chose, d'ailleurs, pouvait consoler Ézéchiel des dangers que courait Jérusalem, c'était la certitude qu'il croyait avoir de la destruction des villes de la Phénicie[1]. Cette civilisation industrielle, riche, marchande, lui paraît le comble de l'abomination. Quand Sidon sera ravagée par la peste, que ses rues seront inondées de sang, jonchées de morts, alors on saura ce qu'il en coûte d'avoir souri de la présomption d'Israël. Alors il n'y aura plus, pour la vanité nationale d'Israël, « d'épine qui pique ni de ronce qui blesse, de la part de ses voisins qui le méprisent ». Avoir méprisé Israël, c'est avoir méprisé Iahvé ; cela ne peut s'expier que dans le sang[2].

Tyr est également, aux yeux d'Ézéchiel, une ennemie personnelle de Iahvé. Tous les peuples sont appelés à se liguer contre elle. Nabuchodonosor l'écrasera. Elle sera totalement détruite ; les pêcheurs y sècheront leurs filets. Le ricanement,

1. Ch. XXVI, XXVII, XXVIII. Les dates des prophéties relatives à Tyr et à l'Égypte paraissent avoir été en partie faussées par les copistes. Elles sont inconciliables entre elles. Ézéchiel, du reste, semble n'avoir daté ces morceaux qu'après coup. Autre date erronée, ch. XXXIII, v. 21.

2. Ézéch., XXVIII, 20-26.

l'ironie, la rage concentrée, aussi bien que la beauté des images et l'originalité du tour, font de ces morceaux de vrais chefs-d'œuvre littéraires. On ne peut cependant s'empêcher d'être choqué en voyant de si grossières injures prodiguées au profit d'une colère impuissante. Il y a, en outre, quelque chose de ridicule dans l'attitude d'un frénétique, sautant de joie sur des désastres qui ne se sont pas réalisés. Nabuchodonosor, en effet, ne put prendre la ville insulaire[1]; il dut se contenter de ravager la ville continentale (Palétyr).

La fureur d'Ézéchiel contre l'Égypte n'est ni moins éloquente ni moins puérile[2]. S'appropriant une image proverbiale[3], à laquelle le papyrus avait donné origine par sa fragilité, il annonça que l'Egypte serait cette fois-ci encore un roseau qui perce la main de celui qui s'y appuie. La prospérité de l'Égypte faisait aux iahvéistes fanatiques l'effet de l'orgueil, et leur inspirait un vif déplaisir.

1. Ézéchiel lui-même le suppose, ch. XXIX, 17 et suiv. Voir *Miss. de Phén.*, p. 526-527, note. Pour les autorités alléguées par Josèphe (*Contre Apion*, I, 21; *Ant.*, X, XI, 1) avec la préoccupation de confirmer Jérémie et Ézéchiel mal interprété, voir la note 2, p. 522 de notre tome II. Josèphe, du reste, dit seulement ἐπολιόρκησε.

2. Ézéch., XXIX, 1 et suiv.

3. II Rois, XVIII, 21 ; Isaïe, XXXVI, 6.

A nous deux maintenant, Pharaon, roi d'Égypte, grand crocodile couché au milieu de tes fleuves [1], qui dis : mon fleuve est à moi ; c'est moi qui l'ai fait[2]. Eh bien, je passerai un crochet à tes mâchoires, et je blottirai entre tes écailles les poissons de tes fleuves [3], et je te tirerai du milieu de tes fleuves, et tous les poissons de tes fleuves te suivront. Et je te jetterai dans le désert, toi et tous les poissons de tes fleuves. Tu tomberas sur la surface du sol ; tu ne seras ni ramassé ni recueilli. Aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel, je t'ai donné en nourriture. Et tous les habitants de l'Égypte sauront que c'est moi Iahvé... Et l'Égypte sera un désert de Migdol à Syène et aux confins de l'Éthiopie.

L'Égypte se rétablira au bout de quarante ans; mais elle sera désormais la plus faible des nations, « pour qu'elle n'inspire plus de confiance à Israël » et ne l'induise plus à la pire des fautes, à espérer en autre chose que Iahvé.

Le siège de Jérusalem avançait d'une manière en quelque sorte fatale. La famine devenait pressante. Les villes de Juda tombaient les unes après les autres; Lakis et Azéka résistaient seules; tout le pays de Benjamin était dans la plus complète désolation[4]. Le gouvernement de Jérusalem montra de l'énergie et de l'activité. Soit pour se procurer

1. Les branches multiples du bas Nil.

2. Lire comme au verset 9. Le pronom suffixe n'a jamais le sens réfléchi.

3. Allusion aux alliés de l'Égypte.

4. Jér., ch. XXXII.

des hommes capables de porter les armes, soit pour plaire aux piétistes en observant une loi du Deutéronome qui n'avait jamais été mise en pratique, on proclama l'émancipation de tous les esclaves hébreux[1]. Ce fut l'objet d'un pacte solennel conclu dans le temple, et auquel le roi prit part. Un taureau fut coupé en deux et, selon l'usage, les gens qui s'engageaient passèrent entre les deux moitiés de la victime[2].

C'était là sans doute une concession faite à Jérémie et aux partisans de la Thora. Un moment, en effet, on put croire que cet acte d'humanité avait porté bonheur à Juda.

Le secours de l'Égypte ne s'était pas jusque-là fait sentir; Ouafra laissait écraser séparément ses alliés, et on commençait à désespérer, quand on apprit qu'une armée égyptienne se montrait sur la frontière[3]. Nabuchodonosor leva précipitamment le siège de Tyr et celui de Jérusalem pour se porter vers le Sud. L'opinion générale des prophètes était que les Égyptiens seraient défaits et que l'Égypte serait envahie. Ézéchiel poussa des cris de joie. Le grand jour de Iahvé, le jugement des peuples païens,

1. Jér., XXXIV, 7 et suiv. Cf. Deut., XV, 14.
2. Comp. Gen., XV, 10.
3. Jér., XXXVII, 5 et suiv. Cf. XXXIV, 7 et suiv.

allait commencer[1]. L'Egypte, pour les prophètes, représentait essentiellement le monde idolâtre. Tous plus ou moins dévoués à Nabuchodonosor, en qui ils voyaient l'agent de Dieu, ils avaient pour l'Égypte une haine sans borne. L'anéantissement de l'Égypte leur semblait le commencement du salut d'Israël[2]. Ézéchiel justifiait, d'ailleurs, par une raison de haute théologie, la dévolution de l'Égypte à Nabuchodonosor. Iahvé doit à son exécuteur des hautes œuvres une récompense pour les peines inutiles qu'il s'est données contre Tyr[3]. La paye du fléau de Dieu, c'est le pillage. Tyr n'ayant pas été pillée, Iahvé est en reste avec Nabuchodonosor, pour une besogne faite, qui n'a pas été acquittée.

Fils de l'homme, Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fait faire à son armée un rude service contre Tyr. Toutes les têtes sont chauves, toutes les épaules pelées. Or ni lui ni son armée n'a eu de Tyr son salaire pour tout le service qu'il a fait contre elle. Donc, voilà que je donne à Nabuchodonosor, roi de Babylone, la terre d'Égypte pour qu'il en prenne les richesses et qu'il y fasse un riche butin, et qu'il pille tout ce qu'elle a, et qu'elle soit une paye pour son armée. Comme salaire pour la besogne qu'il a faite, je lui ai donné, ainsi qu'à ses soldats, la terre d'Égypte; car ils ont travaillé pour moi [et n'ont pas été payés de leur peine].

1. Ézéch., XXX, 3.
2. Ézéch., XXIX, 21.
3. Ézéch., XXIX, 17-21.

L'esprit lyrique d'Ézéchiel ne se privait jamais d'un motif poétique à sa convenance. Il déclamait sur des conjectures, faisait des odes et des élégies sur ce qui n'était pas arrivé et ne devait pas arriver. Le broiement de l'Égypte et de l'Éthiopie par Nabuchodonosor lui fournit cinq déclamations[1], qui peuvent compter entre les morceaux littéraires les plus précieux de l'antiquité. Cela ressemble aux *Châtiments* de Victor Hugo, qui, du reste, avait pour le génie bizarre d'Ézéchiel une admiration qu'expliquent beaucoup d'analogies. L'Egypte consolée par Assur, la descente du roi d'Égypte au scheol et l'accueil que lui font les princes d'Assur, d'Élam, de Mések-Tubal, de Sidon[2], le tableau des grandes armées du temps couchées dans le scheol, chaque héros ayant son épée sous sa tête, sont des morceaux d'un merveilleux effet, que notre siècle a peut-être admirés, justement parce qu'ils ont nos défauts littéraires. Ce qui les gâte un peu aux yeux d'un homme de goût, c'est que rien de ce qui y est prédit ne s'est réalisé. On peut les comparer à des pièces de vers qu'un poète romantique aurait faites à Paris pendant le siège, sur l'extermination prochaine des Prussiens et la mort tragique du roi Guillaume.

1. Ch. XXX, XXXI, XXXII.
2. Le lis צידון au lieu de צפון.

On ignore ce qui se passa entre l'armée chaldéenne et l'armée égyptienne[1]. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Égypte ne fut pas envahie, et que sa population ne fut pas transportée, co mme l'avait niaisement rêvé Ézéchiel. Peut-être les deux puissants souverains firent-ils leur paix aux dépens de leurs alliés plus faibles. Nabuchodonosor remonta promptement vers le Nord. On n'avait rien fait à Jérusalem pour profiter de cet armistice. Le peu de profondeur que le sentiment moral avait dans les masses se montra d'une manière triste. Les anciens posesseurs des esclaves libérés, croyant l'armée chaldéenne en pleine déroute, reprirent ces malheureux et les remirent sous le joug. Jérémie, cette fois avec pleine raison, fut outré. Iahvé, par sa bouche, annonça qu'il allait ramener l'armée chaldéenne, pour détruire Jérusalem et les villes de Juda. Nabuchodonosor reprit, en effet, le siège sans trêve ni merci.

Jérémie n'avait jamais cru que la retraite des Chaldéens fût sérieuse[2]. Il était naturel qu'on le suspectât de désirer leur retour. Comme il avait ses propriétés à Anatoth et qu'il y faisait de fréquents voyages, on le voyait fréquemment aux alentours

1. Jér., XXXVII, surtout v. 7.
2. Ch. XXXVII.

de la porte de Benjamin, très près du camp que les assiégeants avaient occupé et où ils allaient reprendre position. On le remarqua ainsi près de ladite porte un jour qui coïncida trop bien avec le retour des Chaldéens. On prétendit qu'il cherchait à passer au camp ennemi. Le chef du poste, Ieriiah fils de Sélémiah l'arrêta, et on le conduisit aux *sarim* ou ministres de la défense nationale, qui le firent battre de verges et enfermer dans la maison du sofer Jonathan, convertie en prison [1]. Il y était au secret, et on lui donnait à peine de quoi manger [2]. Le roi Sédécias, qui au fond croyait à lui, le fit venir en cachette et lui demanda s'il avait reçu quelque oracle de Iahvé. Jérémie le renvoya à ses prophètes, lesquels avaient annoncé que les Chaldéens ne reviendraient pas. Il se plaignit des traitements qu'il subissait dans la maison de Jonathan, déclarant qu'il mourrait si cela continuait. Le roi n'osait le faire mettre en liberté à cause de l'animosité des *sarim* contre lui ; il donna ordre de le transférer dans la prison du palais royal, grande

1. Nous avons deux récits sur la prison de Jérémie, ch. XX (cf. XXXII, 1 et suiv.) et ch. XXXVII. Celui-ci vient de Jérémie lui-même; quoique un peu prégnant d'additions marginales, il doit être préféré.

2. Ch. XXXVII, v. 15, obscur; paraît provenir des variantes de la marge.

cour ouverte, où, les prisonniers, les pieds engagés dans des ceps le long des murs, étaient en communication avec le public. Il lui fut assigné un pain par jour du bazar des boulangers, et on ne cessa de le lui servir que quand il n'y eut plus de pain dans la ville.

De sa prison[1], Jérémie ne cessait de répandre des prédictions sinistres et d'exciter le peuple à se rendre aux Chaldéens pour avoir la vie sauve. Les ministres exposèrent au roi le découragement que ces paroles répandaient parmi les gens de guerre qui restaient encore dans la ville. Les disciples de Jérémie, par lesquels nous savons ces histoires, prétendent que le roi n'avait plus en réalité le pouvoir, qu'il était pieds et poings liés aux mains du parti militaire. Sédécias aurait cédé malgré lui. Les ministres auraient alors saisi Jérémie et l'auraient fait descendre avec des cordes dans une citerne vide, ayant un fond de boue, où Jérémie avait le corps à demi plongé.

La chose fut rapportée au roi, qui à ce moment était à la porte de Benjamin, par un eunuque du palais, Ébed-mélek le Couschite. Le roi donna ordre de tirer le prophète de cet horrible endroit. Ébed-mélek, avec l'aide des serviteurs du palais, descen-

1. Ch. XXXVIII, 1 et suiv., récit contradictoire et prégnant.

dit au prophète des lambeaux de vieilles hardes, qu'il s'attacha sous les aisselles, et au moyen desquelles on le remonta sans le blesser. Il fut enfermé de nouveau dans la cour de la prison attenante au palais.

Son audace ne faisait que grandir. L'avenir immédiat lui apparaissait toujours sous les couleurs les plus sombres; mais, au delà des mornes tristesses du présent, le pessimiste vieillard entrevoyait des temps meilleurs, où Israël n'aurait qu'un cœur et qu'une voie, où la religion parfaite existerait. La ville était à moitié détruite par les ouvrages d'attaque des Chaldéens, le palais royal, où se trouvait la prison, était ébranlé, qu'il annonçait encore la future prospérité de Juda et de Benjamin, maintenant si humiliés [1]. Selon une version, il aurait même annoncé l'éternité du sacerdoce lévitique et de la race de David, celle-ci devant à jamais fournir des chefs à Jacob [2]; mais tout ce passage est suspect d'interpolation, ou du moins les disciples du prophète paraissent en avoir, après coup, forcé les couleurs. Ailleurs, Jérémie présente la race de

1. Ch. XXXIII.

2. Ch. XXXIII, v. 14-26; ne se trouve pas dans le grec. Ce morceau se compose de trois péricopes très ressemblantes entre elles et uniques dans leur genre. On peut supposer qu'elles ont été interpolées pour favoriser les prétentions de Zorobabel.

David comme ayant clos ses destinées et comme repoussée à jamais.

Le roi voulut encore une fois voir l'homme de Dieu; mais il ne put obtenir de lui d'autre réponse que celle-ci : « Rendez-vous; vous aurez la vie sauve; sans cela, la mort et le feu » — comme si l'honneur n'était pas aussi quelque chose! — Sédécias craignait les transfuges qui avaient déjà passé aux Chaldéens et qui, à leur arrivée au camp ennemi, pourraient lui faire un mauvais parti. Jérémie le rassura, lui montra vivement le reproche que lui feraient un jour ses femmes, quand elles seraient prisonnières, de s'être ainsi livré aux conseils de son entourage[1]. Le malheureux Sédécias, convaincu par les paroles du prophète, n'avait, paraît-il, qu'un désir, c'était d'obéir à Iahvé et de se rendre; mais, terrorisé par le parti de la guerre à outrance, il demanda à Jérémie le silence le plus absolu sur l'entretien qu'ils avaient eu. Les ministres vinrent trouver Jérémie, qui fut impénétrable et soutint qu'il était seulement allé trouver le roi, pour qu'on ne le reconduisît pas dans la maison de Jonathan, où sa mort était certaine. On l'enferma de nouveau dans la prison du palais où il resta jusqu'à l'entrée des Chaldéens.

1. Jér., XXXVIII, 22.

Le dénouement, cependant, s'approchait d'heure en heure. Une brèche fut faite au mur du Nord. La ville ne pouvait plus se défendre. Une nuit, les gens de guerre, entraînant le roi avec eux, firent une sortie en masse par le chemin de la porte qui est entre les deux murs, en face du jardin royal, c'est-à-dire par la porte auprès de laquelle était la piscine du Siloh. Ils percèrent le blocus des Chaldéens, et enfilèrent, par la vallée, le chemin du désert. Mais les Chaldéens les poursuivirent et les atteignirent dans la plaine de Jéricho. La troupe se dispersa. On saisit le roi, et on le conduisit au quartier assyrien à Ribla. Là on lui fit son procès comme à un vassal rebelle; ses fils furent égorgés devant lui; Nabuchodonosor, de sa main, lui creva les yeux [1]; on l'enchaîna de deux chaînes d'airain. En cet état, il fut conduit à Babylone (588), où il resta jusqu'à sa mort dans une étroite prison [2].

Après la sortie de Sédécias, les Chaldéens entrèrent dans la ville. Ils attendirent les instructions de Ribla pour agir. Au bout de quatre semaines, Nebuzaradan, chef des gardes de Nabuchodonosor, arriva à Jérusalem, avec des ordres de destruction.

1. Notez עור, confirmé par Botta, *Monum. de Nin.*, pl. 118. Voir Thenius, p. 458.

2. II Rois, xxv, 7; Jér., xxxiv, 3 et suiv.; xxxix, 7; lii, 11.

Il fit brûler le temple, le palais royal, toutes les maisons fortes et bien bâties. L'armée chaldéenne fut employée à démolir la muraille. Tous les métaux précieux du temple furent enlevés. L'airain était en quantité énorme; les colonnes et ce qui restait des grands ouvrages de Salomon furent taillés en morceaux, mis dans des sacs et emportés à Babylone[1]. Il ne resta donc que les gros murs qui servaient de support à l'ornementation, et ceux-ci même furent disjoints. C'est la raison de la pauvreté archéologique de Jérusalem. Tous les ouvrages délicats, les ornements de sculpture en bois et en métal, ont péri. Les grosses pierres dévalèrent au fond de la vallée de Cédron, alors bien plus escarpée qu'aujourd'hui[2].

Nabuzaradan prononça la déportation de tout ce qu'il trouva dans la ville, même de ceux qui avaient passé aux Chaldéens. Cela faisait huit cent trente-deux personnes[3]. Il ne laissa qu'une partie des

1. Voir ci-dessus, p. 311.

2. Josèphe, *Ant.*, XV, XI, 5; Warren, *Palestine exploration fund*, Excav., pl. 26.

3. Jér., LII, 29. La seule manière de lever les difficultés de ce passage est, selon moi, de lire שתים ועשרים au lieu de שמונה עשרה, correction paléographiquement très admissible. Les deux dernières transportations ont lieu ainsi à un an de distance, et n'en font qu'une, la première d'Hiérosolymites, la seconde de Judéens.

gens de la basse classe comme vignerons et cultivateurs[1]. Les Assyriens avaient l'odieuse coutume, comme les Peaux-Rouges, de choisir les notables parmi les vaincus pour les scalper devant le roi[2]. Nabuzaradan choisit pour cela, dans le personnel du temple, Seraïah, le prêtre en chef, Sefaniah, prêtre en second, et les trois gardiens du seuil; parmi les fonctionnaires civils, un *saris*, qui était administrateur des hommes de guerre, cinq[3] de ceux qui avaient des charges à la cour et voyaient la face du roi, le sofer du *sar-saba* qui enrôlait le peuple, et soixante particuliers qui se trouvèrent dans la ville. On les prit, et on les conduisit à Ribla où était le roi. Là on les tortura devant le roi.

1. II Rois, XXV, 12, 22; Jérémie, XL, 7 et suiv. Pour les restrictions, voir ci-après, p. 438.
2. Bas-reliefs du Musée britannique.
3. Ou *sept*, selon le texte inséré dans Jérémie.

CHAPITRE XXV

DERNIÈRES CONVULSIONS DE JUDA.

La position de Juda, après la prise de Jérusalem, était, à beaucoup d'égards, semblable à celle d'Israël après la ruine de Samarie. Une circonstance, cependant, tout à l'avantage de Juda, établissait entre les deux situations une notable différence. Après la prise de Samarie et la transportation des dix tribus, le gouvernement ninivite ne se préoccupa nullement des Israélites, nombreux sans doute, qui restaient dans le pays. Il amena des colons étrangers, qui ne continuèrent que faiblement la conscience israélite. Il n'en fut pas de même pour Juda. Nabuchodonosor laissa derrière lui un gouverneur chaldéen, qui s'occupa très réellement des affaires du pays et bientôt les confia à un indigène. De plus, le gouvernement babylonien n'éta-

blit pas en Judée de colons étrangers. De la sorte, Juda vaincu traversa les convulsions du mourant, tandis qu'Israël vaincu fut, en quelque sorte, décapité d'un coup.

Les difficultés pour Nabuzaradan renaissaient tous les jours. Les campagnes de Juda étaient remplies de corps francs, composés en grande partie des hommes qui étaient sortis avec Sédécias. Les piétistes, opposés à tout ce qui était militaire, paraissent avoir été très sévères pour eux. Ézéchiel entendit parler de leurs méfaits, de leurs manquements à la Thora, « qui les empêcheront à jamais de posséder le pays[1] ». Ces hommes, en effet, trouvaient à vivre avec une très grande difficulté; ils torturaient la population pour se faire découvrir les silos où étaient les provisions cachées. Nabuzaradan leur donna la chasse; il en prit sept cent quarante-cinq, qui furent à leur tour transportés[2].

L'usage des conquérants assyriens et chaldéens n'était pas de laisser des garnisons dans les pays vaincus. Les corps de l'armée qui avait fait le siège furent rappelés ou obligés de partir. Nabuzaradan eut recours alors à un expédient conforme à la politique de son pays. Bien différents des Romains,

1. Ézéch., XXXIII, 6 et suiv.

2. Jér., LII, 29. Voir ci-dessus, p. 374, note 3.

qui déléguaient rarement leur pouvoir à des indigènes, les Chaldéens, après les transportations, aimaient à former des espèces de gouvernements provisoires avec les débris des pouvoirs qu'ils avaient supprimés.

Nabuzaradan trouva le chef qu'il désirait dans un certain Gedaliah, fils d'Ahiqam, fils de Safan, qui appartenait à une des premières familles du pays, peut-être à la famille royale[1]. C'était un homme modéré, qui avait adopté une voie moyenne entre les patriotes et les prophètes, peut-être un de ceux qui avaient suivi les conseils de Jérémie et passé aux Chaldéens. Nabuzaradan lui confia les filles de Sédécias et plusieurs dépôts importants. Il était aussi préposé aux étapes et chargé d'avoir seul des rapports avec les corps chaldéens en retraite. Gedaliah, ou, comme nous disons, Godolias, établit le centre de son autorité à Mispa, près de Jérusalem. Il essaya de gagner par la douceur ses compatriotes ulcérés; en général, il ne fit que les exaspérer et passa pour un traître auprès de ceux qui ne lui pardonnaient pas d'avoir été moins fou qu'eux. Beaucoup de Juifs, cependant, qui s'étaient réfugiés, avant le siège, dans les pays de Moab,

1. On a supposé que Gedaliah était le prince davidique sur lequel, par moments, paraît avoir compté Jérémie.

d'Ammon et d'Édom, apprenant cette restauration, toute mesquine qu'elle était, vinrent se grouper autour de Godolias à Mispa et se mirent à cultiver le sol. Une importante adjonction vint bientôt fortifier ce faible noyau de renaissance, ce fut celle de Jérémie.

On racontait de deux manières, même dans l'école de Jérémie, la manière dont il fut sauvé de l'exil. Selon les uns [1], lors de la prise de la ville, Nabuchodonosor se souvint de celui qui l'avait si bien servi; il donna des ordres à Nabuzaradan et à ses officiers pour qu'ils eussent soin du prophète dévoué aux Chaldéens. On le tira de la prison, et on le remit à Godolias, pour qu'il prît soin de lui. Selon une autre version [2], le vieux prophète aurait été entraîné chargé de chaînes avec la foule des captifs. A Rama, Nabuzaradan, l'ayant reconnu, l'aurait renvoyé avec toutes sortes d'égards vers Godolias, à Mispa. Les deux versions, on le voit, se réunissaient sur ce dernier point. Jérémie servit certainement l'essai de restauration de Godolias, et exerça à ce moment dans le peuple une sorte de souveraineté. L'Éthiopien Ébed-mélek, qui avait sauvé la vie du prophète, éprouva également les effets

1. Jér., XXXIX, 11-14,
2. Jér., XL, XLIII.

de la protection de Iahvé[1], et apporta, ce semble, au petit centre gouvernemental de Mispa l'appoint de sa bonne volonté.

L'anarchie était trop forte pour que ce projet, assez sensé en lui-même, pût réussir. Le groupe de Mispa, qui aurait pu devenir un levain pour les résurrections de l'avenir, resta toujours peu de chose. Des corps armés tenaient encore la campagne. Les chefs de ces corps se rendirent auprès de Godolias à Mispa; c'étaient Ismaël, fils de Nethaniah, Iohanan fils de Qaréah, d'autres encore. Godolias essaya de les calmer, les engagea à rester dans le pays, à travailler, à reconnaître la souveraineté du roi de Babel. Ismaël était de beaucoup l'homme le plus dangereux de la bande : il appartenait à la race royale et avait fait partie de l'entourage de Sédécias.

La plupart des chefs écoutèrent assez favorablement les paroles conciliantes de Godolias. Mais le brigandage était à l'ordre du jour. Les Édomites s'étaient emparés d'une partie du territoire[2] de Juda. Baalis, roi des Ammonites, s'entendait avec les assassins, surtout avec Ismaël, fils de Nethaniah. Les

1. Jér., XXXIX, 15-18.

2. Ézéch., XXV, 12, XXXV, 5, 10; XXXVI, 1 et suiv.; Ps. CXXXVII, 7; Isaïe, LXIII, 18 (correction Grætz); III Esdras, IV, 50.

chefs firent savoir à Godolias qu'Ismaël voulait l'assassiner, et lui proposèrent de prendre les devants en assassinant Ismaël. Godolias refusa, et fut mal récompensé de sa loyauté; car, peu après, Ismaël se rendit avec dix hommes à Mispa. Il tua Godolias, tout son entourage juif et les Chaldéens qui étaient avec lui. Godolias n'avait guère rempli plus de deux mois la mission difficile qui lui avait été confiée. En lui périt le dernier espoir de voir se reconstituer la société juive sur ses anciens fondements.

Ismaël, à partir de ce moment, mena la vie d'un atroce brigand. Il s'empara de ce que contenait Mispa, des filles du roi, de tout ce qui s'était groupé autour de Godolias et de tout ce que Nabuzaradan lui avait confié. Une bande de quatre-vingts pèlerins, qui venaient de Samarie, de Sichem, de Silo, en habits de deuil et la figure déchirée, pour porter des offrandes et de l'encens aux ruines du temple, furent tués de la manière la plus cruelle. Ismaël se disposait à passer avec son butin chez les Ammonites, quand Iohanan fils de Qaréah et les autres chefs, irrités de ses crimes, le surprirent près de Gabaon. Les captifs qu'il emmenait firent volte-face et passèrent à Iohanan. Ismaël s'échappa avec huit hommes et parvint à gagner le pays d'Ammon.

Iohanan se trouva ainsi, vers Gabaon, à la tête d'une troupe assez considérable, composée de gens de guerre, de femmes, d'enfants, d'eunuques. Jérémie et Baruch étaient avec eux[1]. Les fugitifs contournèrent Jérusalem, allèrent camper au khan de Kimham, près de Bethléhem, se dirigeant vers l'Égypte. L'assassinat de Godolias, en effet, avait répandu la terreur dans le pays. On prévoyait les représailles que les Chaldéens ne manqueraient pas de prendre pour le meurtre de leur préfet. L'Égypte, d'ailleurs, apparaissait, à ce moment, comme la seule contrée de l'Orient où l'on n'entendît pas le fracas de la guerre, et où l'on pût trouver du pain.

La résolution de Iohanan et des autres chefs militaires était arrêtée. On voulut, cependant, pour la forme, consulter Jérémie, qui, au bout de dix jours, déclara avoir reçu une réponse de Iahvé. Jérémie se montrait tout à fait hostile au parti de la fuite en Égypte. Il se faisait garant d'obtenir le pardon des Chaldéens pour ceux qui resteraient dans le pays. Iohanan et les chefs reçurent fort mal cet oracle, affectèrent de déverser leur mé-

1. Le détail extrême avec lequel ces épisodes sont racontés (Jér., ch. XL et suiv.), vient sans doute des récits qu'en faisait Jérémie.

contentement sur Baruch et persistèrent à mener toute la caravane en Égypte. Ils entraînèrent avec eux Jérémie et Baruch, et arrivèrent ainsi à Daphné[1], près de Péluse, où il semble qu'ils se fixèrent.

Le mauvais génie de Jérémie ne cessa de le hanter dans ce pays tranquille, où il aurait pu mourir en paix. Nabuchodonosor restait toujours pour lui le ministre de Dieu, le représentant de Iahvé et l'exécuteur de ses volontés. A peine entré en Égypte, toujours obsédé de son idée dominante, la conquête du monde par les Chaldéens, il prédit, contre toute vraisemblance et sans doute parce qu'il la désire, la ruine du pays qui lui donne l'hospitalité, au profit de l'exterminateur de sa patrie[2]. Les temples magnifiques de l'Égypte, surtout celui du Soleil à Héliopolis, le remplissent de rage. Il voit Nabuchodonosor brisant, brûlant tout, massacrant, déportant, torturant, et, en voyant tout cela, il triomphe. Le mauvais côté du fanatisme israélite n'apparut jamais en un exemple plus frappant. En cette circonstance, du reste, Jérémie fut en pure perte prophète de malheur.

1. Voir les résultats des récentes fouilles anglaises, *Egypt exploration fund*, n° IV.

2. Jér., XLIII.

Nabuchodonosor ne conquit pas l'Égypte, et le règne de Ouafra fut une époque de grande prospérité[1].

La petite colonie juive de Daphné rayonna aux alentours, à Migdol, à Memphis, dans la Haute-Égypte. Les habitudes d'idolâtrie prirent bien vite le dessus chez ces dispersés sans prêtre ni pasteur. Le culte d'Astarté ou Reine du ciel, qui avait son centre dans un quartier de Memphis[2], exerçait sur tous les Sémites résidant en Égypte une vive attraction. Ce fut l'occasion d'un manifeste de Jérémie[3], plus violent qu'aucun autre. Ceux qui se livraient au culte de la Reine du ciel, ou permettaient à leurs femmes de s'y livrer, sont présentés comme le fléau de leurs coreligionnaires. Par leur faute, le sort des réfugiés d'Égypte ne différera en rien de celui des habitants de Jérusalem.

La colonie de Daphné paraît avoir été peu docile aux ordres du prophète. Le iahvéisme pur comptait peu d'adhérents parmi ces émigrés pris au hasard;

1. Hérodote, II, 161; Maspero, p. 554 et suiv. Josèphe, *Ant.*, X, XI, ne fait que tirer des conséquences de Jérémie.

2. Hérodote, II, 112; Brugsch, dans la *Zeitschrift für ægypt. Sprache*, juin 1863, p. 9; renseignements de M. Maspero.

3. Ch. XLIV.

car ils répondirent assez impertinemment qu'ils accompliraient leurs vœux faits à la Reine du ciel, comme ils avaient accoutumé de le faire, eux, leurs pères, leurs rois, leurs chefs, dans les villes de Juda et les rues de Jérusalem, au temps heureux où l'on avait du pain, tandis que, depuis qu'ils ont cessé d'encenser la Reine du ciel et de lui offrir des libations, ils manquent de tout. — Il n'était pas facile de sortir logiquement de ce cercle vicieux. Le iahvéisme était pris dans ses propres arguments. Jérémie assigna aux incrédules un signe qui devait les convaincre, c'est que Ouafra serait livré à ses ennemis, comme Sédécias avait été livré à Nabuchodonosor[1]. Il n'osait plus dire, comme il l'avait dit peu auparavant, que Ouafra serait livré à Nabuchodonosor; car Nabuchodonosor cessait d'être en vue. Il se servait d'une formule vague qui, vu les péripéties du temps, ne pouvait manquer de se réaliser tôt ou tard[2].

Le judaïsme se trouva ainsi totalement décapité en Palestine. Jérusalem n'était qu'un tas de décombres. La campagne conserva la plus grande

1. Jér., XLIV, 30.

2. La mort tragique de Ouafra, arrivée en 569 par la révolte d'Amasis, ferait croire à une *prophetia post eventum*, provenant des disciples de Jérémie.

partie de ses habitants. Mais ces villages, troublés par les réformes de Josias, n'avaient pas de culte organisé. Le iahvéisme était véritablement déplanté. Il était tout entier en Mésopotamie et en Chaldée. La conscience israélite était supprimée en Judée. Elle avait, au contraire, en Babylonie, une ntensité décuplée.

LIVRE VI

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES DE L'EXIL.

L'affreux spectacle que le voyageur en Afrique rencontrait fréquemment sur son chemin, au temps de la traite des noirs, ces chaînes de malheureux, conduits par le fouet du marchand d'esclaves, liés l'un à l'autre, Ninive et Babylone en rendaient constamment le monde asiatique témoin, au temps où la puissance leur était dévolue. Les bas-reliefs assyriens [1] nous montrent avec un réalisme effrayant

1. Layard, *Monum. of Nineveh*, 2e série, pl. XVIII et suiv. jusqu'à L.

les files de captifs, les bras attachés derrière le dos d'une façon qui devait être une affreuse torture, marchant courbés et humbles sous le bâton, pour la plus grande gloire de vainqueur. C'est dans cette posture que les notables de Juda firent ce long et cruel voyage de Jérusalem à Ribla (plus de quatre-vingts lieues!) La foule exilée fut aussi sans doute conduite d'abord à Ribla, puis de là menée à travers le désert de Palmyre, au confluent de l'Euphrate et du Cobar[1]. C'est alors que le monde, les voyant passer, dut souvent dire : « Où est leur Dieu? » et que le pieux Israélite murmura au fond de son cœur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

Si l'on excepte les hommes de guerre, pour la plupart tués ou réfugiés en Égypte, et les hommes de basse condition restés en Judée, la nation juive (nous voulons dire ce qui fait vraiment une nation, c'est-à-dire la tête) se trouva ainsi transportée presque tout entière sur les bords de l'Euphrate vers l'an 585 avant Jésus-Christ. L'organe essentiel de la nation était avec eux, je veux dire les vieilles écritures, formant un volume déjà consi-

1. Le retour apparaît dans Isaïe, ch. XXXV (morceau de la fin de l'exil), comme se faisant à travers le désert. Le second Isaïe conçoit les choses de la même manière.

dérable. Les exilés avaient sûrement des bagages, portés sur des ânes ou des chameaux. Le sort de l'humanité fut attaché durant quelques jours au pied plus ou moins sûr de la bête qui portait le livre sacré de l'avenir. Ne resta-t-il pas, néanmoins, quelque volume d'écritures en Judée, entre les mains des pauvres gens que le conquérant avait jugés assez peu dangereux pour ne pas s'occuper d'eux? C'est ce qu'on ne saurait dire[1]. Ce qui est sûr, c'est que la tradition littéraire se fit par les familles emmenées en Orient.

La plupart des transportés furent internés à Babylone; d'autres dispersés dans les villes et villages qui s'échelonnaient le long des canaux[2] de la Basse-Chaldée. Babylone était une province plutôt qu'une ville[3]. De nombreux centres de population, séparés les uns des autres par des vergers, des prairies, des saules[4], étaient comme semés dans un espace énorme, enclos de murs. Cela devait rappeler l'agglomération constantinopolitaine de nos jours. Les races les plus diverses, rapprochées par la

1. Voir ci-après, p. 438.
2. נהרות בבל. Ps. CXXXVII, 1.
3. Aujourd'hui l'enceinte de Babylone contient près de vingt-cinq mille habitants. Hillah est le principal des groupes de maisons qui y sont éparpillés.
4. Ps. CXXXVII, 2.

captivité, se rencontraient dans cette enceinte[1]. Le contact intellectuel et moral entre elles était faible; la conquête seule les avait réunies, et elles n'aspiraient qu'à se séparer. Le pont qui joignait les deux parties de la ville se levait tous les soirs, pour empêcher les différentes populations de se jeter les unes sur les autres et de se piller[2]. Israël, du moins, n'emprunta rien à ses vainqueurs. Au contraire, s'enfonçant avec une sorte de frénésie dans ses idées propres, il ne voulut plus entendre parler que de son passé, ne voulut plus rêver que de son avenir[3].

Babylone, au moment où les Juifs y furent transportés, sortait brillamment, par Nabuchodonosor, d'une longue période d'abaissement. Les bâtisses et les restaurations de ce roi le mirent au rang des plus grands souverains constructeurs qui aient jamais existé[4]. La tour de Bel fut par lui réta-

1. *Hist. des langues sémit.*, I, II, 3; Quatremère, *Mém. géogr. sur la Babylonie*, p. 21.

2. Hérodote, I, 186. Comparez les chaînes de Stamboul.

3. L'hypothèse d'emprunts considérables faits par les Juifs à l'Orient, durant la captivité, est fondée sur une conception tout à fait erronée de l'état d'esprit des Juifs et de leurs relations internationales pendant ce temps.

4. Presque toutes les inscriptions de Nabuchodonosor sont relatives à ses constructions.

blie dans son état primitif[1]. Les dernières années de Nabuchodonosor, en particulier, paraissent avoir été remplies par des travaux gigantesques, tels qu'en exige ce pays, à beaucoup d'égards semblable à l'Égypte, pour l'aménagement des eaux[2]. Rien ne prouve que les Juifs transportés y aient été employés. Leurs occupations paraissent avoir été bien plutôt agricoles. On les trouve dans les villages de Tell-Mélah, Tell-Harsa, Keroub-Addan, voisins, ce semble, de Babylone[3]. Le commerce et l'industrie de Babylone étaient immenses. Ils excitaient la colère des prophètes[4]; mais il est fort possible que les parties laïques du peuple y fussent moins hostiles et même y aient pris une part active. Les rapports avec la population inférieure, qui parlait araméen, entraînèrent les émigrés vers cette langue, dont le domaine s'étendait à cette époque au bassin entier de l'Euphrate et du Tigre. Tous l'apprirent, sans perdre pour cela l'usage de leur idiome national. Les *soferim* continuèrent à écrire dans le vieux dialecte hébreu. Mais ceux mêmes qui parlaient et écrivaient en hébreu commirent désor-

1. Oppert, *Miss. de Mésopotamie*, I, p. 202 et suiv. Schrader, p. 122.

2. Maspero, p. 557-558.

3. Esdras, II, 59.

4. Ézéch., XVII, 4.

mais de nombreux aramaïsmes. Les noms propres, en particulier, s'imprégnèrent de racines araméennes[1].

Au point de vue matériel, la situation des Juifs exilés n'était nullement celle d'esclaves ; c'était celle de transportés ou d'internés, libres pour tout excepté pour le lieu de leur séjour. Les lois de l'empire chaldéen, quant à la condition des personnes, différaient peu de celles de l'empire ottoman. La situation des Juifs sur l'Euphrate devait ressembler beaucoup à celle des métualis de Syrie de nos jours. Les métualis sont des Persans ou des Curdes, que diverses aventures ont portés en Syrie, à l'époque des croisades. Ils ont perdu leur langue (la langue, en Orient, résiste toujours moins que la religion) ; mais ils conservent obstinément leurs sympathies persanes, leur culte schiite, et y montrent un attachement tout à fait invincible. Leur condition est non pas servile, mais subordonnée. Les terres qu'ils occupent font partie du *miri;* elles leur sont concédées d'une manière qui arrive, dans certains cas, à constituer une quasi-propriété.

C'est bien ainsi qu'il faut concevoir l'état des Hébreux en Babylonie, sauf que, l'empire chaldéen n'ayant pour âme aucun fanatisme religieux, la si-

1. משיזבאל, etc.

tuation des Hébreux devait être moins gênée que celle des métualis, toujours exposés aux avanies des sunnites. Un grand nombre de Juifs prirent des états ou des positions, qui les conduisirent vite à l'aisance[1]. Presque tous eurent des concessions de terres, qui leur permirent de se bâtir des maisons, de se planter des jardins. Leurs relations entre eux étaient fort libres, comme le sont celles des diverses communautés de raïas dans l'empire ottoman[2]. La grande majorité se trouvait bien d'un état de choses qui la mettait à l'abri des malheurs de la guerre; les piétistes seuls tenaient à Sion par le fond de leurs entrailles et ne rêvaient que le retour. Ils restaient pauvres et en voulaient à ceux qui devenaient riches presque toujours en servant les vices ou le luxe de leurs vainqueurs. Ceux-ci étaient à leurs yeux des espèces de transfuges, que punirait le parfait David qui devait gouverner un jour au nom de Iahvé[3].

On se tromperait, en effet, si l'on croyait que le malheur avait établi entre les exilés l'égalité et la concorde. Les riches possédaient des esclaves et les traitaient assez durement[4]. Les familles sacerdo-

1. Jér., XXIX, 5 et suiv., et le chapitre entier.
2. Jér., ch. XXIX; Ézéch., XIV, 1, XXXIII, 31.
3. Ézéch., XXXIV, 20 et suiv.
4. Esdras, ch. II; Ézéch., ch. XXXIV.

tales et patriciennes avaient gardé toute leur morgue[1]; elles avaient juridiction sur les classes inférieures et les vexaient au nom des Chaldéens[2]. L'équipage du retour fut celui d'une riche caravane, où ne manquaient ni les chanteurs ni les chanteuses[3]. Or cette richesse avait été acquise en Babylonie, et le peu d'empressement que mit la masse laïque à revenir vint sûrement de ce bien-être, qui, dès les premières années, dut se laisser pressentir. Beaucoup de pauvres, au contraire, furent obligés pour vivre de se vendre comme esclaves. Les hommes pieux regardaient comme un devoir de se cotiser pour les racheter[4].

Les rapports d'Israël avec les classes supérieures de Babylonie furent presque nuls. Beaucoup de Juifs s'engagèrent dans la domesticité de la noblesse chaldéenne et prirent des noms chaldéens sans s'inquiéter du paganisme que ces noms impliquaient[5]. Cela n'impliquait aucune apostasie et n'était pas plus choquant que quand des Juifs

1. Isaïe, ch. LIX.
2. Les *roim* d'Ézéchiel, ch. XXXIV.
3. Esdras, ch. II.
4. Néhém., V, 8.
5. Sesbassar; Saréser et Redjem-Milik de Za harie, VII, 1 et suiv. Voir Daniel, I, 7, en prenant cet ouvrage comme une légende écrite quatre cents ans plus tard.

de l'époque romaine s'appelaient Apollonius ou Hermas. Autant qu'il est permis de se figurer un passé aussi éloigné de nous et mal expliqué encore, nous voyons à Babylone deux classes supérieures, toutes deux également peu faites pour exercer sur un peuple tel qu'Israël une influence durable : d'abord, une classe guerrière, dure et cruelle, des espèces de peaux-rouges méchants et orgueilleux; puis, une caste savante, déjà rationaliste, naturaliste, athée, à qui la Grèce était en train de demander ses premières leçons. Ces deux aristocraties étaient la négation la plus directe du Dieu d'Israël. Huit ou neuf siècles auparavant, Israël, dans toute sa flexibilité de jeune tribu, avait pu boire avec avidité les récits grandioses de la vieille mythologie d'Ur-Casdim[1]; mais une nation fanatisée par des Jérémie, des Ézéchiel, était incapable de comprendre une civilisation arrivée par la philosophie à nier les dieux et la Providence. Quant à l'Assyrie militaire, conquérante, presque sans religion, elle n'inspirait que l'horreur au sens moral si fin, si développé des vrais Hébreux. Babylone pour eux est le mal, rien de plus[2]. Notre opinion est que les Juifs pieux captifs à Babylone n'ouvrirent pas

1. Voir t. I, p. 64 et suiv.
2. Zach., V, 5-11.

les yeux sur ce qui les entourait. Leur attitude fut celle des Bas-Bretons transplantés à Paris, qui ne veulent rien voir, déprécient ce qu'ils ont sous les yeux, soutiennent que la douce petite vie de leur village, pleine d'affection et de cordialité, valait beaucoup mieux. Aussi l'effet de cet exil, qui du reste ne dépassa guère une cinquantaine d'années, fut-il de fortifier dans sa donnée propre le génie d'Israël, d'exagérer ses qualités et ses défauts et de l'enfermer avec une furie plus intense que jamais dans son idéal d'une loi parfaite, dont la parfaite observation donnerait le bonheur.

Les lévites, si nombreux depuis Josias, et dont le sort avait constamment préoccupé l'auteur du Deutéronome et Jérémie, étaient à l'état de mendiants dans les rangs des émigrés[1]. Ils firent cause commune avec les *anavim* et allèrent grossir la foule de ces pauvres de Dieu, attendant de Iahvé seul leur nourriture et leur salut. Les prêtres devaient aussi être dans une grande détresse : la réforme de Josias ayant rendu tout culte illicite hors du temple de Jérusalem, aucun sacrifice ne pouvait avoir lieu. Les prêtres et les lévites, qui vivaient des sacrifices, étaient sans ressources.

1. Voir Esdras, ch. II, 40 et suiv., 70, et les listes parallèles.

C'est probablement dans ce milieu, dont l'esprit nous est si bien représenté par Ézéchiel, que les idées de retour et de restauration furent le plus vivement agitées.

Là est la raison de la différence entre ce qui se passa pour les transportés de Samarie et les transportés de Jérusalem, à cent trente trois ans de distance. Le iahvéisme des transportés de Samarie n'était pas noué encore. Il arriva à une prompte dissolution ; les dix tribus disparurent ; leurs noms n'eurent plus qu'une valeur hiératique. Juda, au contraire, fut dans l'exil comme une barre métallique. C'est que Jérémie, Josias, le Deutéronome avaient passé par là. La Loi existait ; elle était la grande soudure qui tenait réunies les parties du petit monde brisé par la conquête. Comme le culte de Iahvé ne pouvait plus se pratiquer qu'à Jérusalem, il fallait à tout prix rebâtir Jérusalem. Le culte de Iahvé, pour les dix tribus, pouvant se pratiquer partout, Samarie ne devint jamais ville sainte ; il n'y avait pas eu de raison de la rebâtir.

Il ne semble pas que les Judaïtes exilés se soient trouvés en contact avec des groupes considérables de transportés israélites[1]. Ceux-ci avaient déjà

1. Jér., L, 4 et suiv., n'est qu'une rengaîne prophétique, souvent répétée. Des passages comme Ézéch., XXXVII, 15 et suiv.

sans doute à demi perdu leur culte, ou offraient à Iahvé des sacrifices qui, aux yeux des Judaïtes, devaient être des sacrilèges. Quand les prophètes nous parlent de l'espoir qu'ils ont de voir restaurer Jérusalem comme capitale de toutes les branches de la famille d'Israël, cela n'a qu'un sens géographique. Déjà, sous Josias, cet espoir avait été jusqu'à un certain point réalisé par l'espèce de suzeraineté que reprit Jérusalem sur les provinces du Nord. Cette reprise fut toujours une partie intégrante du programme juif, et devint un fait accompli sous les Asmonéens.

Ce fut donc la captivité de Babylone qui fit définitivement d'Israël un peuple de saints. La cour et la classe militaire, toujours opposées aux prophètes, n'existaient plus. Les lévites, nombreux parmi les transportés, gardaient leur attachement aux choses religieuses. Les tièdes et les indifférents prirent vite leur parti, et s'établirent en Orient, où les emplois lucratifs ne leur manquèrent pas. Les piétistes se groupèrent, s'exaltèrent par leur rapprochement. Disciples pour la plupart de Jérémie, ils affirmèrent plus que jamais l'avenir d'Israël et la juste provi-

semblent cependant supposer qu'il y avait en Babylonie des déportés de Salmanasar pratiquant encore le culte de Iahvé à leur façon.

dence de Iahvé. C'est ici le moment décisif. La crise qui ne détruit pas une conscience naissante la fortifie. Le judaïsme fut désormais comme un faisceau cerclé de fer. Dès les premières années de la captivité, le groupe des saints dispersés sur les bords de l'Euphrate avait reconstitué un foyer de vie aussi intense que celui qui brûla le sang juif aux jours les plus enfiévrés de Jérusalem.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, en effet, dans l'attitude morale des représentants du peuple juif, à ce moment de l'histoire, c'est leur inflexibilité, leur persistance à croire et à espérer, malgré les apparences. Il y aurait de l'exagération à attribuer ces sentiments à la nation tout entière. Les exaltés ne sont jamais qu'un petit nombre; mais seuls ils écrivent; seuls ils lèguent leur pensée à l'avenir. Le relâchement sur quelques points fut extrême. La divination chaldéenne avait de puissants attraits, et on croyait pouvoir s'y livrer sans quitter Iahvé [1]. Les règles sur les choses pures et impures étaient minutieuses, et on les violait souvent [2]. Des milliers de gens paisibles prirent leur parti des nécessités du temps et s'accointèrent en un iahvéisme

1. Is., LXV, init.
2. Is., LXV, 4; LXVI, 17.

modéré, admettant une forte dose d'idolâtrie[1]. Il n'est plus question de ceux-là, tandis que la protestation des fanatiques nous est venue, claire et retentissante comme une trompette. Dans ces pages ardentes, pas une expression de désespérance, pas une trace de découragement[2].

De là ce fait étrange que la captivité de Babylone fait à peine époque dans l'histoire religieuse et littéraire d'Israël. Le mouvement commencé sous Josias se continue après la ruine de Jérusalem comme si rien n'était arrivé. Seulement le mouvement est fort accéléré. Les tièdes ne comptent plus; il n'y a plus de modérés. L'idéaliste qui n'a pas de patrie devient toujours un homme dangereux; le monde fait bien de se garer de lui.

Les *anavim* existent désormais seuls et sans contrepoids en Israël. Nabuchodonosor avait en réalité travaillé pour eux, comme Titus travailla pour les chrétiens. Jérémie se trouvait avoir eu raison. Ses disciples triomphaient; leurs vrais ennemis, les mondains et les militaires de Jérusalem, ceux qui rêvaient une politique profane et des rapports avec les étrangers, avaient disparu. Un

1. Second Isaïe, surtout LXIV, 4, et LXV entier.

2. Les *Lamentations* seraient une exception, si l'on ne devait y voir une œuvre de rhétorique artificielle, bien postérieure.

des éléments qui luttaient a jugulé l'autre. Les *anavim*, jusque-là minorité persécutée, seront désormais tout Israël. Chez les peuples voués à l'idée, la loi, nous l'avons dit vingt fois, se fait par la minorité. La Révolution française fut la gageure d'un petit nombre d'énergumènes, qui réussirent à faire croire qu'ils avaient entraîné la nation. On ne parle que de ceux-là; le troupeau de moutons ne sert qu'à faire nombre. L'histoire ne s'occupe que des ambitieux et des passionnés.

Tout réussit à ceux qui ont une mission divine à remplir. Les hommes les plus funestes durant le siège furent admirables dès qu'ils n'eurent plus de politique à faire. Par des éliminations successives, Israël devenait un groupe de justes, ne s'occupant ni de guerre ni de politique, acceptant la suzeraineté de Babylone, tout en gardant au fond du cœur cette pensée consolante que bientôt Babylone allait être détruite à son tour. Les classes profanes étaient frappées à mort; l'école prophétique, au contraire, était plus vivante que jamais. Jérémie traînait ses dernières années, obscur en Égypte[1]. Mais Baruch, son disciple, et toute son

1. On croit voir des allusions à la triste fin de Jérémie et aux injustices dont il fut l'objet, dans le Second Isaïe, LIII. Voir ci-après, p. 485-486.

école continuaient le vieil esprit, datant de Josias. Les douleurs de la nation inspiraient des chants plus harmonieux que jamais.

Sur les canaux de Babel, là nous nous assîmes[1],
Et nous pleurâmes au souvenir de Sion.

Aux saules qui bordaient les rives,
Nous suspendîmes nos cinnors.

Car un jour nos maîtres nous demandèrent des hymnes,
Nos oppresseurs des chants de joie :
« Chantez-nous, [disaient-ils,] un des cantiques de Sion. »

Comment chanterions-nous l'hymne de Iahvé,
En terre étrange !

Si je t'oublie jamais Jérusalem,
Que ma main droite se dessèche ;

Que ma langue s'attache à mon palais,
Si je ne me souviens toujours de toi,
Si je ne place Jérusalem
Au sommet de toutes mes joies.

Souviens-toi, Iahvé, de la conduite des fils d'Édom[2]
Au dernier jour de Jérusalem :
« Démolissez-la, démolissez-la,
[Disaient-ils,] jusqu'en ses fondements. »

Fille de Babel, ô cruelle !
Heureux qui te rendra le mal que tu nous a fait !

Heureux qui saisira
Et brisera tes petits contre la pierre !

1. Ps. CXXXVII.
2. Voir p. 299, 370, 398. Trait de contemporanéité.

CHAPITRE II

CONSOLATEURS DU PEUPLE.

Le grand consolateur des exilés de Babylonie fut Ézéchiel. Pendant plus de vingt ans, cet homme extraordinaire fut le centre de la prédication enflammée qui sauva la conscience d'Israël d'une tourmente où toute autre conscience nationale eût pé r. Tant que Jérusalem avait existé, il fut en correspondance avec ses frères de Judée; quand Jérusalem et le temple eurent disparu, il fut le mainteneur obstiné du iahvéisme comme les prophètes l'entendaient. Sans aucun titre officiel et malgré l'opposition de prophètes rivaux[1], il eut une autorité hors ligne et traça la voie de l'avenir.

On peut supposer qu'à cette époque de sa vie, Ézéchiel avait fixé son domicile à Babylone. Sa

1. Ézéch., XIII.

maison servait de rendez-vous aux anciens et aux hommes pieux ; même les simples fidèles y venaient ; car le prophète croyait quelquefois remarquer que certains l'écoutaient avec plus de curiosité que de piété véritable et de désir de s'amender[1]. C'était une sorte de synagogue, et on peut le dire, la première synagogue qui ait jamais existé. Depuis la destruction du temple, en effet, une institution nouvelle était devenue nécessaire : c'était un lieu où l'on se retrouvât à certains jours pour se fortifier dans l'esprit national et se prémunir contre les influences étrangères. Le lieu qui servit à ces séances pieuses fut d'abord la maison de quelque chef de famille vénéré, comme plus tard, les premières églises furent toutes domestiques[2]. Le jour du sabbat se vit bientôt sans doute assigné à ces assemblées. Le cycle de la vie juive, sans temple ni prêtres, commençait déjà à se fixer. Le quartier juif, en chaque ville, aura, non sa chapelle de Iahvé, mais une salle de réunion, centre d'un mouvement très fécond.

Ézéchiel avait été très vite informé par un fuyard de la prise de Jérusalem[3]. La fiction est si difficile

1. Ézéch., XXXIII, 30 et suiv.
2. Rom., XVI, 5; I Cor., XVI, 19.
3. Ézéch., XXXIII, 21 et suiv. Cf. XXIV, 26-27. Circesium n'est

à distinguer de la réalité dans les pages bizarres qui portent le nom de cet écrivain, qu'on ne saurait dire s'il faut prendre au sens propre l'assertion que, vers ce moment-là, il perdit sa femme et reçut de Iahvé l'ordre de ne pas porter le deuil[1]. Ézéchiel, en tout cas, fut tenu au courant des incidents de la guerre de partisans qui suivit la prise de la ville, et s'y montra très défavorable[2]. Nous avons vu, en effet, que ces mouvements eurent un caractère peu fait pour plaire aux piétistes. L'arrivée des nouveaux exilés ne fit, du reste, que hausser le ton d'Ézéchiel[3]. Le prophète sent que, par cette augmentation de sa famille religieuse, sa responsabilité a grandi. Il a charge d'âmes[4]. Il est responsable de ceux qui périssent faute d'avoir été avertis. L'idée d'un ministère ecclésiastique est, chez Ézéchiel, presque aussi développée que chez saint Paul ou chez Clément Romain.

pas loin de Palmyre. De Jérusalem à Palmyre une nouvelle peut aller en peu de jours.

1. Ézéch., XXIV, 15 et suiv. Voir ci-dessus, p. 351. Selon quelques interprètes, Ézéchiel veut par là reprocher aux premiers déportés leur indifférence à l'égard des malheurs de leurs compatriotes de Judée.

2. Ézéch., XXXIII, 21 et suiv.

3. Ézéch., de XXXIII à XXXIX.

4. Ézéch., ch. XXXIII. Discussions de théologie morale assez fines.

L'assurance d'Ézéchiel en ce qui concerne les promesses faites aux Israélites ne fléchit jamais. Iahvé est lié par sa parole; il a un engagement. Ce n'est pas pour les mérites d'Israël qu'il agit comme il fait; c'est pour sauver son honneur. Jérusalem et les villes de Juda seront rebâties; les deux moitiés de la race élue se réuniront; l'unité d'Israël se fera autour de Juda. Iahvé rassemblera tous les membres de son peuple des pays où ils seront dispersés. Alors la vie juive sera pratiquée dans son intégralité; plus d'idolâtrie; la Thora sera tout entière observée[1]; le monde sera heureux.

Cette idée fixe d'Ézéchiel prend, dans ses visions, les formes les plus variées. Tantôt, c'est une plaine couverte d'ossements blanchis, sur laquelle court un souffle de vie, si bien que les ossements se revêtent de chair, de nerfs et de peau[2]; tantôt, c'est la vision du temple idéal de l'avenir[3] qui se déroule devant lui; tantôt les révolutions du monde lui apparaissent comme subordonnées aux destinées de son peuple. La prophétie des bergers d'Israël[4] est déjà toute chrétienne, pleine d'esprit pas-

1. Ézéch., XXXVII, 2e partie.
2. Ézéch., XXXVII, 1re partie.
3. Voir ci-après, p. 407 et suiv.
4. Ézéch., XXXIV.

toral et d'onction. C'est un de ces morceaux d'Ézéchiel qui ont passé presque tout d'une pièce dans l'Évangile, puis dans la prédication chrétienne. Israël a eu de mauvais bergers, qui n'ont vu dans le troupeau que des profits à faire. Aussi le troupeau s'est-il dispersé. La conduite en sera légitimement ôtée aux anciens conducteurs. Iahvé déclare que désormais il veut être le seul berger d'Israël. Il recueillera ses bêtes de leur dispersion, les ramènera sur leurs montagnes. Il fera justice aux brebis contre les béliers et les boucs. Il empêchera ces derniers de salir l'herbe et de troubler l'eau qui doivent servir aux brebis. Bien plus. Il fera justice aux brebis entre elles, il défendra la brebis maigre contre la brebis grasse. Dans des temps aussi tristes, malheur à qui a pu s'engraisser! Puis les brebis grasses donnent des coups de corne aux brebis faibles. Il faut les en empêcher. « J'établirai sur elles un berger unique, mon serviteur David[1]. Et moi, Iahvé, je serai leur dieu, et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles. C'est moi, Iahvé, qui le dis. »

Le pays d'Israël deviendra un paradis terrestre; les bêtes sauvages disparaîtront; une pluie de bénédictions humectera les montagnes. Plus de maître,

1. Ézéch., XXXVII, 24.

plus de violences, plus de peuples conquérants. Combien différent sera le sort des voisins d'Israël, qui ont été malveillants pour lui! Leurs montagnes seront un désert; leurs vallées seront remplies de cadavres; leurs villes seront des tas de ruines. Ils ont ri des malheurs d'Israël.

Comme à l'époque romaine, la plupart des petits peuples de la Syrie se trouvaient bien d'avoir été moins fiers qu'Israël et d'avoir plié sous le coup de vent de la puissance du jour. Le retour au régime des petits États devenait de plus en plus impossible. Un accès de jalousie féroce saisissait les partisans forcenés de l'état patriarcal, quand ils voyaient Ammon, Édom, Moab, les Philistins, Tyr, Sidon, l'Égypte, rester florissants après le désastre qui venait d'emporter Juda. Ils prenaient leur revanche en vomissant des malédictions contre les nations dont la prospérité semblait un démenti aux promesses de Iahvé[1]. Ammon a battu des mains sur la ruine de Jérusalem; il sera livré aux pillages des Arabes. Moab aura le même sort. Édom, qui a voulu envahir le territoire de Juda, sera puni lors de la restauration d'Israël. Quant aux Philistins, ils seront anéantis pour toujours.

Ces grands actes de justice de Iahvé s'opèreront

1. Ézéch., ch. XXV et ch. XXXV-XXXVI.

en un jour de ténèbres[1], qu'Ézéchiel, comme tous les prophètes[2], croit prochain[3]. Ce « jour des nations » sera précédé de signes terribles, en particulier d'une sorte de branle-bas général de tout le monde païen, venant à la rescousse contre la théocratie. Le chef mythique de cette levée de boucliers sera Gog, prince du pays de Mések-Tubal[4], qui, devenu chef de toute la barbarie du Nord, l'amènera au combat contre Israël restauré et finira par être exterminé à son tour. Israël s'enrichira de son butin et sera empesté de ses cadavres[5]. Ce nom de Gog n'est qu'un écourtement du vieux nom géographique de Magog[6], désignant probablement le Caucase. Il y a là, ce semble, une allusion aux Scythes, qui firent une grande invasion en Syrie du temps de Josias[7]. On ne percera jamais complètement le mystère de passages que

1. Ézéch., XXX, 3.

2. Voir t. II, p. 438.

3. Ézéch., XXXVIII, 17 ; XXXIX, 8.

4. Ézéch., XXXVII et XXXIX. *Ros* n'est pas un pays. La géographie d'Ézéchiel ne sort pas des limites du Xe chapitre de la Genèse.

5. Comp. Hérodote, I, 105.

6. Ézéch. XXXVIII, 1 ארץ מגוג est une addition marginale, qui a passé dans le texte. Pour traduire comme on fait d'ordinaire, il faudrait בארץ.

7. Voir ci-dessus, p. 151-152, 257-258.

l'auteur lui-même a voulu rendre énigmatiques, en donnant une signification symbolique à des faits réels et en présentant comme futurs des événements arrivés depuis plus de trente ans.

L'école de Jérémie ne contribuait pas moins que l'infatigable Ézéchiel à consoler les exilés. Nous ne savons rien des destinées ultérieures du groupe de Juifs réfugiés en Égypte. Jérémie mourut en invectivant contre leur tiédeur et leur penchant à l'idolâtrie. Il est assez probable que Baruch se rendit à Babylonie, où le courant des idées était plus conforme au sien[1]. Le reste de la colonie juive répandue à Daphné, à Memphis, à Héliopolis, se corrompit vite, s'abandonna aux cultes sémitico-égyptiens, et fut à peu près perdu pour Israël. Ces premières colonies n'avaient point de Thora. La colonie, autrement féconde, d'Alexandrie, est d'une provenance bien plus moderne et d'un âge où un groupe israélite n'allait pas sans la Thora.

Un beau morceau, qui se lit dans les œuvres de Jérémie[2], est l'expression complète des espé-

1. Baruch semble avoir contribué à la rédaction du livre de Jérémie, inséparable des derniers chapitres des Livres des Rois. Or, ces rédactions paraissent avoir été faites en Babylonie. Voir ci-après, p. 436.

2. Ch. XXX et XXXI. Il est très douteux que ce morceau soit

rances juives, à cette heure solennelle. Celui qui a dispersé Israël le ressemblera. Sion et Samarie seront réconciliés; Éphraïm viendra adorer à Jérusalem. Benjamin et Joseph ne sont-ils pas fils de la même mère, Rachel? A l'heure qu'il est, on entend sortir du tombeau de Rachel, à Rama, les gémissements d'une mère qui ne veut pas être consolée parce que ses fils ne sont plus. Quel bonheur quand Iahvé lui dira : Tes enfants reviendront! Déjà la route du retour se prépare, les poteaux indicateurs se dressent. Jacob, ainsi restauré dans son unité, aura un prince national; le prophète ne dit pas que ce sera un descendant de David. Joie sans mélange! Le culte sera rétabli à Sion avec une splendeur inouïe; les prêtres seront rassasiés de graisse; le peuple sera comblé de biens.

Une pensée qui accablait les hommes pieux, surtout ceux de l'école de Jérémie, c'est que, Iahvé punissant les crimes des pères sur leurs générations successives, on verrait toujours, quelque juste que l'on fût, se dresser devant soi les horreurs de Hinnom, les crimes de Manassès. Le jérémiste, d'accord en cela avec Ézéchiel, annonce qu'après la restauration le péché sera personnel; on ne

de Jérémie lui-même. Il offre les plus grandes ressemblances avec le second Isaïe.

paiera plus pour ses ancêtres, comme cela a lieu maintenant. Le pardon sera absolu. Tous sauront la Loi directement, non par enseignement, Dieu lui-même l'écrivant dans leurs cœurs. Ce sera un pacte nouveau, supérieur à celui qui fut conclu à la sortie d'Égypte, lequel, par la faute de l'ancien peuple, a été rompu.

Ainsi, la formule de l'avenir était dans toutes les familles d'Israël complètement arrêtée. Les saints dispersés sur les bords de l'Euphrate eurent en commun le rêve obstiné qui inspirera désormais tous leurs actes et tous leurs écrits. Jérusalem sera rétablie; le culte de Iahvé, restauré. Un David idéal fera régner la justice en Israël. Ce qu'ont prédit les anciens Voyants s'accomplira. Le jour de Iahvé éclatera et sera pour les païens une effroyable réalité. Israël, au contraire, rendu à la vie pastorale et agricole, goûtera sur ses montagnes, redevenues fertiles, le comble du bonheur. Le messianisme prenait, à chaque vision nouvelle, un degré nouveau de netteté et de précision.

CHAPITRE III

PLANS DE RESTAURATION. ÉZÉCHIEL.

Ce qui montre le mieux l'incroyable foi qu'a le peuple juif en lui-même, c'est la fécondité des imaginations qu'il se fit sur sa résurrection future, juste au moment où les choses du monde paraissaient lui être le plus contraires. L'âme passionnée d'Ezéchiel atteignit en ces années une hauteur où rarement la nature humaine a pu se tenir. Le rétablissement de Jérusalem faisait si peu l'objet d'un doute pour ce croyant imperturbable, que toute sa pensée était occupée par des plans, souvent bizarres, pour aménager la société future conformément à l'esprit des prophètes dont il était l'ardent continuateur.

La réforme de Josias étant devenue la loi du iahvéisme d'une façon si absolue, l'idée d'un culte

de Iahvé pratiqué hors de Jérusalem semblait une impossibilité. La religion, comme l'avait entendue Jérémie, était non seulement un culte purement citadin, mais un culte qui ne pouvait se pratiquer que dans une ville déterminée. Cette ville une fois détruite, il fallait à tout prix la relever, sous peine de voir périr la vérité. Si les idées juives prirent un tout autre tour après le siège de Titus, c'est que la puissance romaine avait un caractère bien plus inéluctable que la puissance assyrienne. En outre, la conception idéaliste avait fait en Israël de tels progrès, grâce surtout au christianisme, que Jérusalem était devenue moins nécessaire au iahvéisme et que les docteurs de Iabné purent concevoir une parfaite observation de la Loi sans sacerdoce ni autel.

L'organisation sacerdotale et rituelle était l'objet sur lequel se portaient principalement les rêves des piétistes. Sûrement, on se proposait de revenir au passé dans ses lignes essentielles; mais on sentait que bien des changements matériels étaient nécessaires, et on ne se faisait nul scrupule de les introduire. Ézéchiel usait ses loisirs de captif à ruminer des plans, qu'il remaniait sans cesse. Abordant de front le problème que les réformes de Josias avaient créé sans le résoudre, la hiérarchie du

corps sacerdotal, il cherchait à voir en esprit la ville de prêtres qui sortait de l'effort inconscient d'Israël.

Ces idées, qui apparaissent dans Ézéchiel sous des formes assez diverses et avec des retouches montrant en quelque sorte le progrès de sa pensée, sont résumées dans une suite de visions[1], datées de l'an 575 avant Jésus-Christ. Les morceaux en question forment un petit exposé idéal de la nouvelle organisation, conçue par celui qu'on est autorisé à considérer comme le second fondateur du judaïsme après Jérémie. Il n'y a pas de pages dans les écrits du passé qui révèlent un plus étrange état d'esprit. On dirait un rêve, où les lois de la réalité n'existent plus, où les chiffres mêmes sont flexibles. La géographie y est toute fantaisiste; la topographie pleine de contradictions. C'est un idéal que, sûrement, le Voyant n'aurait voulu voir appliqué qu'avec une foule de modifications. Les nombres, en particulier, sont presque mis au hasard, et il y a de la naïveté à vouloir les corriger; l'auteur eût aussi bien fait de les laisser en blanc. Ceux qui prétendent fonder sur ces visions bizarres des calculs et des dessins feraient aussi

1. Ézéch., ch. XL-XLVIII.

bien de dresser le plan de la Jérusalem céleste de l'Apocalypse. Ils devraient donner une place, dans leurs tracés, au fleuve sortant du temple, grossissant à chaque pas, et allant assainir la mer Morte [1]. Aucun prophète, autant qu'Ézéchiel, ne s'est joué de l'impossible. Il rappelle Fourier; mais c'est un Fourier qui décrirait son phalanstère avec la précision d'un architecte ou d'un arpenteur.

Ézéchiel conçoit Israël comme une pure théocratie, où il n'y aurait ni gouvernement civil, ni gouvernement militaire, ni armée, ni magistrature, ni politique. Comme tous les juifs à toutes les époques, il se trouve très bien d'une condition de vassalité, où le peuple de Dieu, dispensé des charges d'un État organisé, peut goûter à sa guise les promesses de Iahvé. La cité rêvée par Israël n'a de place au monde que comme fief intérieurement libre d'un grand empire, à la manière des communautés de raïas de l'islam. Il n'y a dans cette cité ni roi ni service militaire. Si Ézéchiel, dans les premières années de la captivité, donne encore à son berger d'Israël le nom de David [2], sans indiquer clairement qu'il sera de la race de David, maintenant il ne l'appelle plus que *nasi* (prince). Le *nasi*

1. Ézéch., XLVII, init.
2. Ézéch., XXXIV, 23; XXXVII, 24.

a un domaine territorial et le droit d'apanager ses enfants; il touche en outre des redevances, en retour desquelles il doit fournir les victimes des sacrifices publics. Les impôts arbitraires, comme ceux qu'établit Salomon, lui sont absolument interdits. Quant à défendre Israël contre ses ennemis, Iahvé s'en charge, en traitant les peuples voisins d'une façon atroce. Le *nasi* a une place d'honneur dans les actes solennels du culte, une porte sacrée pour lui seul. C'est un roi de parade [1]; ce n'est nullement un prince temporel. Le grand-prêtre, qui, dans soixante ans, finira par l'emporter sur le *nasi* comme chef d'Israël, vaudra mieux, à beaucoup d'égards, que cette espèce de *corregidor* bâtard, pourvoyeur de victimes, figurant liturgique, ayant pour fonction presque unique de présider à un culte dont les ministres ne dépendent pas de lui.

L'organisation exposée par Ézéchiel est tellement idéale, qu'il veut que la terre sainte recouvrée, dont il conçoit les limites d'après une géographie singulièrement complaisante, soit divisée symétriquement en parties égales et par zones rectangulaires allant de la Méditerranée au Jourdain, entre les douze tribus, qui n'existaient plus [2]. Le

1. Ézéch., XLIV, 3; XLV, 7 et suiv.; XLVI, 7 et suiv.
2. Ézéch., XLVII, 13 et suiv.

domaine sacré et le domaine du nasi sont conçus comme des carrés à part. La ville capitale aura aussi son domaine[1]. Elle sera neutre entre les douze tribus, comme une sorte de Washington, et constituée par des représentants de toutes les tribus, qui vivront dudit domaine. Les peuplades depuis longtemps incorporées à la nation, comme les Rékabites, les Qénites, les Calébites, y seront tout à fait fondues. L'esprit large et humain du Deutéronome se retrouve dans Ézéchiel, quand la colère nationale et le fanatisme puritain ne l'étouffent pas.

Le temple rêvé par Ézéchiel n'a de commun que les dispositions générales avec le petit édicule bâti par Salomon. L'*a priori* du prophète est poussé à ce point que, par moments, son temple n'a pas l'air d'être à Jérusalem[2]. C'est un casernement colossal situé au centre du domaine sacré et destiné à contenir une armée sacerdotale. Le nom même de Jérusalem disparaîtra ; la ville s'appellera *Iahvé ṣamma*, « Iahvé [demeure] là ». Les prêtres issus de Sadok (le premier prêtre du temple de Salomon) ont seuls le droit de monter à l'autel. Les lévites, contre lesquels on avait un grief considérable, c'est qu'ils avaient servi des cultes passablement idolâ-

1. Ézéch., XLV, 6; XLVIII, 15 et suiv.
2. Ézéch., XLI, 1 et suiv.; XLVIII, 8 et suiv., 21.

triques, constituaient une énorme difficulté. Nous avons vu Jérémie et le Deutéronome trancher la question de la manière la plus radicale. Tout prêtre, à leurs yeux, est un lévite, ou, comme ils disent, « un prêtre lévitique[1] ». L'égalité paraît régner entre ces prêtres lévitiques. Ce fut là, sans doute, l'expression d'un souhait, bien plutôt que l'assertion d'un fait. Le rédacteur du Livre des Rois, en effet[2], accentue la différence. Ézéchiel en dresse la théorie. Les prêtres sadokites sont seuls légitimes à ses yeux. Les lévites, ayant été les ministres de cultes illégaux[3], sont des servants d'un ordre inférieur; ils ne figurent pas dans les sacrifices publics. Ils doivent habiter des villages à part aux environs de Jérusalem[4]. Quant aux prêtres sadokites, ils sont égaux entre eux. Les sacrifices et les fêtes sont plus largement développés chez Ézéchiel que dans le Deutéronome; la dîme n'existe pas. Il est pourvu à la subsistance des prêtres par les prémices et par les redevances en nature sur les sacrifices.

Tel est ce code de la théocratie, auquel les législateurs qui suivirent n'ont presque rien ajouté, mais

1. Voir ci-dessus, p. 223, et Jér., XXXIII, 18, 21, 22.
2. II Rois, XXIII, 8 et suiv. Voy. ci-dessus, p. 192.
3. Ézéch., XLIV, 10 et suiv.; XLVIII, 11 et suiv.
4. Ézéch., XLV, 5, corrigé d'après le grec.

qui constitua, au moment où il fut conçu, la plus complète des innovations. Jusque-là aucune distinction absolue n'avait été faite entre les prêtres et les lévites. Ézéchiel, mû sans doute par d'anciennes haines de sacristie remontant au temps de sa jeunesse sacerdotale, ne reconnaît comme véritables prêtres que les descendants de l'aristocratique Sadok. Cela était conséquent. Ézéchiel voulait une théocratie sacerdotale. Un corps de prêtres qui concentre entre ses mains toute l'autorité ne peut être nombreux. Ézéchiel n'arriva pas, au moins avant 575, à l'idée de ce grand prêtre héréditaire que connurent les temps postérieurs; mais il y touchait presque. En tout cas, Ézéchiel fut, sans le savoir, le père d'un mot qui eut un rôle considérable dans l'histoire. *Sadoki* fut par son fait la désignation du prêtre riche, orgueilleux, dédaigneux des pauvres gens. De là vint *sadducéen*. La concentration du sacerdoce lucratif en un petit nombre de mains ne pouvait avoir que de mauvais effets. Une aristocratie sacerdotale devient vite irréligieuse et mécréante.

Le long rituel imaginé par Ézéchiel[1] est bien moins l'œuvre d'un prophète que d'un prêtre. On y sent les préoccupations de l'homme qui a été mêlé aux sacrifices, a vu les abus des coutumes établies,

1. Ch. XLIV et suiv.

et a, de longue main, combiné là-dessus son programme de réforme. Le prophète reparaît dans la conception idéale de la Jérusalem future, source de vie et de pureté pour le monde à venir, origine unique des eaux qui purifient, assainissent et fécondent. La pente de Jérusalem à la mer Morte, devenue un immense verger d'arbres, produisant des fruits tous les mois et dont les feuilles servent de médicaments, fournira les plus belles images au Voyant chrétien du temps de Galba. La Jérusalem céleste de l'Apocalypse, qui suffit à consoler le monde depuis dix-huit cents ans, est une copie, légèrement régularisée, de la Jérusalem d'Ézéchiel. Ainsi, dans ce génie étrange, les visions eschatologiques du prophétisme s'unissaient, par un phénomène unique en Israël, aux soucis positifs de la Thora.

CHAPITRE IV

THORA SACERDOTALE ET LÉVITIQUE.

Ezéchiel était-il seul à construire ainsi des utopies pour une restauration que l'on croyait prochaine ? Non certes, et tout prouve qu'il y eut, dans les trente ou quarante premières années après la ruine de Jérusalem, une période où s'élabora un nouveau Deutéronome, un code de l'avenir. Tous les hommes pieux admettaient qu'Israël restauré aurait une loi nouvelle[1]. L'esprit prophétique était considéré comme une inspiration permanente, suffisante pour compléter et remanier la Thora. On se mit à l'ouvrage, non avec la précision qui est naturelle quand il s'agit d'édicter des mesures bientôt applicables, mais avec le vague que comportent les aspirations peu définies.

1. Voir ci-dessus, p. 339-340.

Ce qui caractérise, en effet, les lois que cette époque ajouta au Digeste mosaïque, c'est leur caractère spéculatif et chimérique. Ce ne sont pas les expédients de gens pratiques aux prises avec la nécessité, et faisant ce qu'ils peuvent pour parer aux exigences d'une situation qui leur impose des mesures claires. Ce sont des indications générales, qui deviennent puériles quand elles veulent en venir à quelque netteté, des plans comme ceux qu'on pouvait élaborer autour de M. le comte de Chambord ou ceux qu'on discute dans les clubs socialistes.

Le code de la restauration fut ainsi ébauché cinquante ans d'avance. Ce n'est pas au moment de la reconstruction du temple que ces pages ont été écrites; c'est à une époque où les espérances de la nation n'étaient que des rêves, où le pays s'offrait comme une carte blanche et où l'on pouvait confier au papier les solutions les plus hardies, parce qu'on n'avait pas à craindre le contrôle de la réalisation.

Ce qui est bien frappant, en tout cas, c'est l'intime connexion qu'il y a entre les neuf derniers chapitres d'Ézéchiel et les parties sacerdotales et lévitiques de la Thora. De même que, à côté de Jérémie, naît en quelque sorte spontanément le

Deutéronome, comme forme codifiée de ses idées; de même, à côté d'Ézéchiel, apparaît cette Thora sacerdotale que nous appellerions le Lévitique, si ses membres épars ne se trouvaient également dans l'Exode, dans les Nombres et dans Josué. Les procédés de construction idéale, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont bien les mêmes. Le tabernacle et le camp israélite dans le désert sont dessinés sur une espèce de papier quadrillé, qui les rend tout à fait analogues au temple d'Ézéchiel et à sa carte de Palestine, où toutes les lignes sont droites. La raideur, l'*a priori*, l'impossibilité, sont les mêmes de part et d'autre. Dans beaucoup d'endroits, surtout dans certaines parties du Lévitique, le style a une forte ressemblance avec celui du prophète. Qu'on change le tour des instructions censées données par Dieu à Ézéchiel, dans les visions de l'an 575, qu'on les présente comme dictées par Dieu à Moïse sur le Sinaï, on pourra croire, en lisant ces visions, qu'on a sous les yeux des chapitres du Lévitique.

Le livre de l'Alliance, le Décalogue, le Deutéronome restaient à la base des institutions religieuses de la nation; mais quelques idées nouvelles, très importantes, tendaient à s'établir. La situation des lévites était une plaie toujours saignante, et on n'y

voyait, après le retour, aucune amélioration possible. On visait de plus en plus, d'après la théorie d'Ézéchiel, à séparer les prêtres des lévites. Selon cette manière de voir, les prêtres seuls servent Iahvé ; les lévites servent les prêtres[1] ; leur fonction est celle d'hiérodules, occupés aux grosses besognes du temple. Comme les institutions modernes devaient avoir leur racine dans les temps mosaïques, la Vie de Moïse fut enrichie de légendes destinées à prouver que toute tentative de la part des lévites pour usurper les fonctions sacerdotales est un crime digne de la mort. Les chantres et les musiciens paraissent avoir occupé parmi les lévites une sorte de rang d'honneur. Ces fonctions étaient censées avoir été, du temps de David, entre les mains d'une sorte de tribu lévitique qu'on appelait les Beni-Qorah, ou fils de Coré[2]. On leur supposait, peut-être se supposaient-ils à eux mêmes un auteur de leur nom du temps de Moïse. Une légende terrible se forma sur ce Qorah. Il avait prétendu à des pouvoirs sacerdotaux égaux à ceux d'Aaron. Une sorte de jugement de Dieu fut ordonné. Les Aharonites, d'un côté, les Qorachites, de l'autre, s'appro-

1. Nombres, III, IV, XVIII, etc.

2. I Chron., VI, 33 et suiv.; IX, 19; XXVI, 1 ; II Chron., XX, 19 ; titres de onze psaumes.

chèrent du tabernacle avec leurs encensoirs. Le feu du ciel dévora Qorah et sa bande, ainsi que leurs encensoirs[1].

Ézéchiel, pas plus que Jérémie, le deutéronomiste et les anciens prophètes, ne parle jamais d'Aaron comme souche du vrai sacerdoce. Les vieilles histoires connaissaient Aaron, mais simplement comme frère et prophète de Moïse. L'idée d'Aaron grand prêtre est, au contraire, l'idée dominante du dernier code sacerdotal. Les prêtres y sont tous fils d'Aaron ; Aaron est à leur tête comme un président naturel. Le rôle presbytéral d'Aaron et l'idée de grand prêtre naquirent ainsi en même temps. Les temps anciens, même ceux d'Ézéchias, n'avaient pas de grand prêtre[2]. Le commencement de cette fonction apparaît sous Josias ; l'armée de prêtres groupée autour du temple devait avoir un chef. En 575, cependant, Ézéchiel, comme nous l'avons vu, évite de faire entrer dans son programme un prêtre supérieur aux autres. Il est très possible que, dans ses méditations ultérieures, il soit arrivé

1. Nombres, XVI, où l'on voit clairement l'enchevêtrement du vieux récit jéhoviste sur Datan et Abiram et de la légende moderne hostile aux Qorachites.

2. L'histoire de Joas, pleine d'invraisemblance, a été retouchée après la captivité dans un esprit sacerdotal. Les Chroniques l'ont tout à fait lévitisée.

à en voir la nécessité, ou que ses disciples y aient été amenés. Quoi qu'il en soit, le mythe d'Aaron et la constitution officielle d'un *cohen* en chef étaient deux idées tout à fait voisines et à deux pas de celles d'Ézéchiel. Nous sommes persuadés qu'elles suivirent de très près le programme de 575 [1]. Le signe de la prééminence par désignation était l'onction [2]. Le grand prêtre fut conçu comme oint, installé solennellement, vêtu d'habits d'apparat, obligé à un grand décorum, à ce point qu'il ne pouvait porter le deuil, même de son père et de sa mère [3].

Une idée plus analogue encore à celle d'Ézéchiel fut l'invention de l'*ohel moëd*, ou tabernacle, sorte de temple portatif que Moïse était censé avoir fabriqué dans le désert, qu'on repliait en quelque sorte et qu'on réassemblait à chaque campement [4]. C'est là, vraiment, une imagination puérile, et, sur ce point, les plaisanteries de Voltaire étaient pleinement justifiées. Rien ne ressemble plus à ces visions liturgiques d'Ézéchiel, caractérisées par l'invraisemblance et le mépris absolu de la réalité.

1. La liste des grands prêtres (I Chron., v, 30 et suiv., Esdr., VII, 1 et suiv.) est pleine de difficultés insolubles.

2. Voir *Lex. hebr.*, aux mots נסיך et משיח.

3. Lévit., XXI, 10 et suiv. Cf. Lévit., IV, 2 et suiv. ; VI, 15 ; VIII, 12 et suiv., 30 ; Nombres, XXXV, 25, 28 ; Josué, XX, 6.

4. Exode, XXV et suiv.

D'un autre côté, la conception d'une pareille fable avait quelque chose de très logique[1]. L'unité du lieu de culte était devenue, depuis Josias, le dogme fondamental d'Israël. On voulait que ce dogme remontât à Moïse. Par une faute de critique qui ne soulevait aucune objection, on reportait facilement un tel état de choses jusqu'à la construction du temple sous Salomon. Avant le temple, il était plus difficile d'imaginer un culte centralisé et solennellement organisé. On comptait peu alors avec l'invraisemblance. On supposa un temple avant le temple, sans se soucier des impossibilités que l'on soulevait. Nous n'affirmons pas que cette invention soit d'Ézéchiel; mais il faut avouer que les descriptions détaillées que nous avons de ce bizarre outillage sont bien conçues dans l'esprit même qui dicta à ce prophète tant de plans irréalisables et de combinaisons chimériques. On s'adressait évidemment à des lecteurs peu assidus des anciennes histoires; car une telle conception était en contradiction flagrante avec les récits anciens de l'histoire de Moïse. Mais l'absence de critique et surtout le manque d'assemblage des textes laissaient place à tous les à-peu-près. Ce que l'un connaissait, l'autre ne le connaissait pas, et, de la sorte, le corps

1. Sur ses racines dans les textes antérieurs, voir t. I, p. 209.

des écritures religieuses se grossissait de parties étrangères les unes aux autres et profondément contradictoires.

La disposition, en carré parfait comme un damier, du camp d'Israël se rattache de très près à la conception de l'*ohel moëd*[1]. Si Ézéchiel n'a pas écrit cette description, il a dû sûrement concevoir une distribution analogue. Le tabernacle est au centre; Iahvé trône ainsi au milieu de son peuple. La tribu de Lévi remplit autour de l'arche la position d'une garde et aussi d'une équipe de porteurs. Symétriquement, à l'entour, sont rangées les douze tribus. Juda, comme on devait s'y attendre, occupe la place d'honneur. L'auteur du Deutéronome avait eu un concept anologue[2], et en avait déduit des règles de propreté, très particulières et qui font sourire. Chez le rédacteur du code lévitique, cela devient un plan géométral, absolument semblable à la carte de Palestine et à l'esquisse de la Jérusalem nouvelle d'Ézéchiel.

La description des habits sacerdotaux est de la même provenance que celle du tabernacle. Tout cela suppose un art du tapissier et du décorateur

1. Nombres, ch. I, II, III.

2. Deut., XXIII, 10-15. Il y a peut-être là quelque interpolation lévitique.

poussé assez loin. Les influences égyptienne, assyrienne, tyrienne, s'y croisent; les données égyptiennes, cependant, l'emportent. Le goût égyptien dominait encore dans tous les ouvrages d'art et d'industrie. Un culte somptueux, un riche système de fêtes, étaient essentiellement dans l'esprit des organisateurs religieux de ce temps.

Nous avons vu Ézéchiel[1] cantonner les lévites dans une partie déterminée du domaine sacré (évidemment aux environs de Jérusalem), où ils auront des villages pour demeures. Cette idée fut développée et aboutit, dans la nouvelle Thora, à la conception bizarre des villes lévitiques, autre impossibilité qui n'a jamais rien eu à faire avec l'ordre de choses réelles[2]. On supposa que Moïse avait ordonné qu'après la conquête du pays de Chanaan, on séparât des différentes tribus quarante-huit villes, qui seraient réservées aux lévites; il fut admis que Josué avait exécuté cet ordre. Voilà sûrement une rêverie sacerdotale de premier ordre, une des recettes les plus singulières qu'on ait imaginées pour sortir d'un embarras social intolérable. Loin d'être les déshérités, les lévites, en supposant un tel arrangement, eussent été les plus riches des

1. Ézéch., XLV, 5.
2. Lévit., XXV, 32 et suiv.; Nombres, XXXV, 1 et suiv.; Josué, XXI.

Israélites. C'est là un expédient de la dernière heure, ou plutôt une solution sur le papier qui ne fut jamais exécutée. Si une institution de ce genre avait existé avant la captivité, comment est-il possible que le Deutéronome n'en ait rien su? Les villes qui, au chapitre XXI de Josué, sont données pour lévitiques figurent, dans l'histoire d'Israël, à la façon de villes comme d'autres; plusieurs n'étaient pas même conquises du temps de Josué. Après le retour des captifs, nous voyons bien les lévites parqués dans les villages voisins de Jérusalem[1], mais jamais avec la régularité et le caractère légal que supposent les interpolations lévitiques du livre des Nombres et de Josué. Il est évident que la conception dont il s'agit n'a eu qu'un objectif, résoudre dans le sens indiqué par Ezéchiel ce problème lévitique, qui, depuis Josias, était la préoccupation constante des organisateurs religieux de Juda. Les impossibilités géométriques du passage Nombres, XXXV, 4-5, rappellent bien celles qui sont familières à Ézéchiel.

L'année jubilaire[2] est la plus hardie des utopies qu'engendra, en ses derniers jours, l'esprit hau-

1. Esdr., II, 70.

2. Lévit., XXV, 8-17, 39-41, 54; XXVII, 17 et suiv.; Nombres, XXXVI, 4.

tement socialiste de l'école prophétique. Le plus ancien code d'Israël connaissait l'année sabbatique, c'est-à-dire le repos de chaque septième année[1]. Ce n'était là qu'un vœu théorique, qui, bien que renouvelé par le Deutéronome, ne fut jamais pratiqué. Les utopistes du ve siècle le prirent au sérieux, l'épaulèrent d'un miracle[2]; puis ils allèrent plus loin. Ils voulurent que, chaque cinquantième année, le monde retournât en quelque sorte périodiquement à ses origines, que les esclaves redevinssent libres, que les terres fissent retour à leur ancien propriétaire. Combinée avec la prescription de l'année sabbatique, cette loi faisait une constitution économique absolument impraticable. Non seulement jamais nation n'a vécu sous un pareil régime[3]; mais il est permis de dire que jamais homme sensé n'a pris la plume pour écrire de pareilles choses en croyant qu'elles doivent être appliquées. Tout cela ne fut pas écrit dans une charte en train de se faire. Ces conceptions bizarres du tabernacle portatif, des villes lévitiques, de l'année

1. Voir t. II, p. 365-366, 372-373.

2. Lévit., XXV, 20 et suiv.

3. L'année sabbatique fut pratiquée après l'exil (Néh., X, 32; I Macch., VI, 49, 53; Josèphe, *Ant.*, XIII, VIII, 1; XIV, X, 6, 16; XV, I, 2; *B. J.*, I, II, 4), sans doute avec bien des atténuations; l'année jubilaire ne le fut jamais.

jubilaire, aussi éloignées que possible de toute pensée d'application, sont des sœurs évidentes de la Jérusalem chimérique et de la topographie sacrée d'Ézéchiel. Ce ne sont pas là les *desiderata* d'une époque de restauration telle que fut celle de Zorobabel et de Josué fils de Josadaq. Ce sont les fruits d'une époque où les utopistes israélites, dont le plus grand, sans comparaison, fut Ézéchiel, travaillaient dans le vide et n'étaient pas un moment arrêtés par le souci du possible. Le plan d'Ézéchiel renferme, en effet, une allusion évidente à l'idée de l'année jubilaire[1], non encore sous le nom qui la désigna plus tard officiellement.

Une hypothèse qui groupe bien toutes ces données convergentes est de supposer que, près d'Ézéchiel et sous son influence, il s'écrivit une Vie de Moïse, compilée d'après les textes anciens, avec toutes les additions que les besoins du temps rendaient nécessaires. La forme était, en quelque sorte, anecdotique. Chaque solution légale était amenée par un cas qui était censé s'être présenté à Moïse ou à Josué. Ces solutions étaient toutes conçues dans un sens favorable aux prétentions du haut sacerdoce aharonide et avec une nuance prononcée de haine contre les officiants du temple ou Beni-Qorah. Là figu-

1. Ézéch., XLVI, 17.

raient les récentes inventions sur le tabernacle, sur le rôle d'Aaron, sur le grand prêtre et les habits sacerdotaux, sur les villes lévitiques. Là étaient l'histoire du lévite Qorah, destinée à montrer qu'on ne peut sans un vrai sacrilège attribuer aux lévites les privilèges des prêtres. Les anciens récits s'y retrouvaient amollis et transformés en histoires pieuses à tendance. Ainsi on y lisait une version très affaiblie des épisodes de Balaam[1], des filles de Selofhad[2].

De même que l'auteur du Deutéronome avait repris presque toutes les vieilles lois du Livre de l'Alliance, pour les rajeunir et les développer; de même le nouveau législateur embrassa dans son cadre une foule de prescriptions antérieures, comme s'il eût supposé que les autres codes étaient inconnus ou que le sien servirait seul. Vu le nombre extrêmement petit des livres, on voulait que chaque volume renfermât tout ce qui se rapportait à un sujet. Comme, plus tard, les derniers arrangements de l'Hexateuque se firent sans tenir compte de ces doubles emplois, il en résulta d'étranges répétitions. Presque toutes les lois importantes reviennent trois fois : une première fois dans leur forme antique (Livre de l'Alliance, ou Décalogue), puis dans la forme deu-

1. Nombres, XXXI, 8; Josué, XIII, 22.
2. Nombres, XXVII, XXXVI; Josué, XVII.

téronomique, puis dans la forme lévitique ou sacerdotale[1]. Le Décalogue lui-même, qui avait été repris par le Deutéronome, fut repris deux ou trois fois par les remanieurs sacerdotaux[2].

L'esprit moral du Lévitique diffère peu de celui du Deutéronome. Le fanatisme et le formalisme sont les mêmes[3]. L'impression laissée par les réformateurs de 622 avait été telle que, cinquante ans après eux, on ne faisait que les répéter. La pitié, l'humanité, sont poussées aussi loin que possible, toujours, naturellement, dans le sein de la famille israélite. Le pauvre est entouré de tant de garanties qu'on se demande quelle serait, dans une société faite sur ce modèle, le privilège du riche. La terre n'est pas réellement vendue[4]; elle n'appartient qu'à Dieu; le propriétaire n'est que le tenancier de Dieu. Celui qui est forcé de vendre sa propriété garde de telles hypothèques sur elle qu'on ne voit pas bien qui sera tenté de l'acheter. Le chapitre XXV du Lévitique est un vrai titre de code civil,

1. Ainsi la loi sur les villes de refuge : première forme, Exode XXI, 13; deuxième forme, Deut., XIX, (cf. IV, 41); troisième forme, Nombres, XXXV, et Josué, XX.

2. Exode, XXXIV, et même dans le petit Lévitique (voir ci-après, p. 430-432.

3. Lévit., XXIV, 10 et suiv.

4. Lévit., ch. XXV.

où la considération d'humanité prime sans cesse le droit strict. L'Israélite, devenu pauvre ou affaibli par l'âge, doit être assisté par la commune, de manière à ce qu'il ait l'existence d'un homme vivant de son travail. L'usure est interdite entre Israélites. Le frère obligé de se vendre doit être accepté comme un mercenaire jusqu'au jubilé ; l'Israélite ne peut réellement pas être esclave d'Israélite. L'esclavage israélite ne peut se recruter que chez les peuples voisins et parmi les enfants d'étrangers établis dans le pays. Aux esclaves provenant de ces catégories, toutes les duretés de l'esclavage sont applicables; on peut se les transmettre en héritage à perpétuité ; pour eux point de jubilé. Au contraire, il y a rachat et jubilé pour l'Israélite devenu esclave d'étrangers établis dans le pays. L'Israélite ne peut être que le mercenaire de l'étranger; on ne doit pas souffrir qu'il soit traité avec dureté. Au jubilé, l'étranger perd ses droits.

Cette loi, on le voit, est une loi de confrérie, non une loi de nation. Elle se rapproche fort des idées qui dominent dans certains cercles socialistes. Inutile de dire que nulle culture d'esprit, nul art, nulle science, nulle philosophie, aucune de ces fleurs exquises que la Grèce a fait éclore, ne pouvait sortir d'un tel régime. Tout le monde y a la même

culture, parce que cette culture est très médiocre. Le bonheur de l'individu, garanti par le groupe social auquel il appartient, voilà l'objectif de la loi.

Qui maintiendra ce bel idéal? Qui protégera ces petits paradis de frères vivant ensemble, contre les attaques de la force extérieure? Voilà ce dont le socialiste juif ne s'inquiète pas. Les grands empires, fondés sur des classes militaires, sont chargés de ce soin. De là une attitude humble et hautaine à la fois devant les aristocraties militaires, qui froisse nos instincts. Israël se dit toujours au fond qu'il a la meilleure part et que, malgré sa position subordonnée, le monde n'existe que pour lui. Il est plein de pitié pour ces pauvres fous qui passent leur vie à se mettre en pièces, au lieu de goûter, comme lui, les douceurs de la vie pacifique. Puis, quand l'empire qui lui servait d'abri s'écroule, il éclate de rire; il s'écrie que toutes les nations[1] travaillent pour le feu, s'épuisent pour le vide. Il oublie que, sans cet abri d'une grande société civile et militaire, sa Thora serait inapplicable.

Toutes les moineries en sont là. L'Église catholique, si dédaigneuse pour l'État, ne saurait vivre sans l'État. Si le socialisme pouvait arriver à quelque organisation, ses phalanstères, groupes, syn-

1. Jér., LI, 58.

dicats, existeraient dans l'État comme de petits égoïsmes, très peu soucieux de l'intérêt commun. Et, quand on leur ferait remarquer que les défenseurs de l'État ont bien droit à quelques privilèges, puisque ce sont eux qui empêchent la ruche d'être détruite et piétinée, ils répondraient sans doute, comme Ézéchiel, par des prédictions apocalyptiques sur la fin des nations et les futures transformations du monde. Ils n'auraient pas la franchise d'avouer, comme Ézéchiel, qu'il faudrait auparavant subir les invasions de Magog. Les Jérusalem idéales portent malheur. Elles amènent toujours pour les Jérusalem réelles l'atrophie, les catastrophes et finalement la ruine, l'incendie.

Que dire de l'énorme contresens qu'on a fait en transportant au sein de la grande société une loi faite pour une petite communauté de frères? C'est comme si l'on appliquait les constitutions d'un ordre religieux à un empire, à une nation. L'interdiction de l'usure, par exemple, est la chose du monde la plus conséquente dans la loi de charité rêvée par les utopistes hébreux. Elle devient funeste, si on l'érige en règle générale de la société. Les vieilles lois hébraïques à cet égard sont parfaitement raisonnables; l'usage qu'en a fait, au moyen âge, le monde devenu chrétien a été funeste. Tant

il est vrai que les lois d'Israël ne sont pas de vraies lois civiles, susceptibles d'être adoptées par un état! Ce sont des rêves, souvent de beaux rêves, qui, transformés en législation positive, n'ont pas été sans danger.

En somme, la charité, la bonté pour le faible, doivent beaucoup à Israël. Le droit ne lui doit rien. Ce code de Gortyne, dont on possède le texte original [1], est à peu près contemporain du code juif sacerdotal. Il lui est supérieur par la claire notion de la société civile, c'est-à-dire d'une société fondée sur la parenté humaine et la raison, non sur un fait surnaturel, la préférence supposée qu'un dieu très puissant aurait eue pour une certaine tribu. Aucun peuple, si ce n'est Israël, n'a interdit l'usure entre nationaux. L'interdiction, si humaine en apparence, du code juif a eu, en définitive, plus d'inconvénients que d'avantages. Car la permission de l'usure avec les étrangers s'en est trouvée soulignée, et, par une suite de singuliers contre-coups, le peuple qui a le plus stigmatisé l'usure s'est trouvé poursuivi par l'injuste épithète d'usurier [2]. Ajoutons que ces lois juives sur l'usure

1. Rodolphe Dareste, *la Loi de Gortyne*, Paris, 1886.

2. Il serait long d'expliquer toutes les phases de ce singulier malentendu. En réalité, la dévolution des affaires d'argent aux

ont rendu au monde un mauvais service ; car, le christianisme les ayant adoptées, et la chrétienneté étant devenu d'abord une partie des plus considérables, puis la totalité de l'humanité progressive, le monde a subi, pendant des siècles, une loi très mauvaise, l'interdiction du prêt à intérêt, qui a prolongé considérablement le moyen âge et retardé de mille ans la civilisation.

Sans aboutir à un ouvrage aussi nettement dessiné que le Deutéronome, un nouveau code, par le fait, naissait en Israël. Beaucoup de tâtonnements se produisaient. La refonte de la Loi devenait la perpétuelle occupation des esprits actifs, surtout dans le milieu dont Ézéchiel était le centre. Vouloir retrouver en détail les retouches, les repentirs, les caprices de kalam de ces scribes sacrés, ce serait poursuivre l'impossible. La critique méconnaît son rôle quand elle veut porter dans ces questions une trop grande précision de détail. La bibliographie d'un temps où chaque livre n'avait qu'un ou deux exemplaires ne saurait répondre aux mêmes questions que celle de nos jours.

Quoi de plus singulier, par exemple, que ce petit

juifs date du moyen âge et des impossibilités que le droit canonique créait aux chrétiens pour toute affaire d'argent. Cela commença en Espagne, sous les Visigoths.

code, complet à sa manière, qui se trouve encastré dans le Lévitique actuel, du chapitre XVIII au chapitre XXVI? Ces chapitres forment un livre ayant son unité et présentant les mêmes expressions caractéristiques d'un bout à l'autre; or ces expressions sont justement celles qu'affectionne Ézéchiel, et on ne les retrouve presque point ailleurs. On est donc amené à supposer que le petit livre contenu dans les chapitres XVIII-XXVI du Lévitique n'est qu'un remaniement postérieur du morceau d'Ézéchiel contenu dans les chapitres XL-XLVIII. On a pu penser que c'est Ézéchiel lui-même qui composa cette espèce de mise au net, avec quelques modifications, de sa méditation primitive, en l'enrichissant d'emprunts faits à des écrits plus anciens[1]. Il vaut peut-être mieux croire que l'opuscule en question fut composé d'après les écrits d'Ézéchiel par un de ses disciples[2]. L'institution du grand prêtre, l'origine aharonide du sacerdoce, le tabernacle, les villes lévitiques, y sont mentionnés. L'écrit se donne pour un résumé complet des lois révélées par Iahvé à Moïse sur le

1. C'était l'opinion de Graf, de Kayser. Quoi de plus frappant à cet égard que le passage Ézéch., XLVI, 17, où nous trouvons une allusion à l'institution longuement développée dans Lév., ch. XXV?

2. C'est l'opinion de MM. Reuss, Horst, Wellhausen.

Sinaï. Ce fut un nouveau Deutéronome approprié au temps et supposant que le code de Josias n'était pas fort lu. Des menaces finales (ch. XXVI) prouvent que ces petites Lois, créées à neuf et formant des ensembles, étaient en quelque sorte un genre de littérature assujetti à des règles et ayant ses parties fixes. Chacun refaisait sa Thora, et beaucoup de ces compositions éphémères ont sans doute disparu pour nous [1].

Les vingt ou vingt-cinq années qui suivirent la transportation furent, de la sorte, une époque de haute activité créatrice. Presque toute la partie sacerdotale et lévitique de la Thora nous paraît, quant au fond, de cette époque; la forme fut ensuite plusieurs fois remaniée. Comme Jérémie fut l'inspirateur du Deutéronome, Ézéchiel fut l'inspirateur du Lévitique [2]. Les trois degrés de la législation religieuse chez les Hébreux se distinguent ainsi fort nettement : un premier âge, caractérisé par un génie grandiose, s'exprimant en formules simples que le monde entier a pu adopter (c'est

1. La fusion de ces nouveaux éléments de législation religieuse dans le corps déjà existant de la Thora sera expliquée en notre livre VII.

2. En comprenant sous ce mot les parties lévitiques de l'Exode, des Nombres et de Josué.

l'âge des prophètes anciens, du Livre de l'Alliance, du Décalogue); un second âge, empreint d'une moralité sévère et touchante, gâtée par un piétisme fanatique très intense (c'est l'âge du Deutéronome et de Jérémie); un troisième âge, sacerdotal, étroit, utopique, plein de chimères et d'impossibilités (c'est l'âge d'Ézéchiel et du Lévitique). Comme toutes les grandes choses, la Thora juive est anonyme; pas au point, cependant, que, derrière ce texte, devenu sacré au plus haut degré, ne se dessinent trois ou quatre grandes figures, Élie (tout légendaire), Isaïe, Jérémie, Ézéchiel.

CHAPITRE V

TRAVAIL LITTÉRAIRE DURANT LA CAPTIVITÉ.

Depuis le temps d'Ézéchias, les Hébreux avaient été assez portés à écrire. L'exil, en les condamnant à une vie sédentaire et retirée, ne fit qu'augmenter encore cette disposition. Beaucoup de pages hébraïques furent écrites sur les canaux de la Babylonie. Les anciennes écritures avaient été apportées dans un assez grand désordre. On s'occupa de les ranger. Nous avons vu que la Thora était ouverte encore; il ne venait à l'idée de personne de la considérer comme close. Les pages des prophètes, d'un ton assez uniforme, se mêlaient avec une déplorable facilité. Certes il est possible qu'à cette époque beaucoup de lacunes et de troubles aient été occasionnés, puis réparés maladroitement. Rien de plus faux cependant que l'imagination assez répandue

que la littérature hébraïque, lacérée lors de la prise de Jérusalem, aurait été, en quelque sorte, refaite de mémoire pendant la captivité ou plus tard[1]. La transmission des anciens textes se fit mal; mais elle se fit. Ézéchiel, lors de la première transportation, avait déjà sans doute des livres avec lui. Il est probable que les déportés de 588 ne négligèrent pas davantage ces trésors, qui étaient pour eux, surtout depuis la destruction du temple, la nourriture de vie.

Les annales des rois d'Israël et de Juda, jusqu'à la fin de Joïaqim[2], existaient encore dans leur état complet. Ce qui concernait les règnes de Joïakin et de Sédécias était gardé dans la mémoire des disciples de Jérémie et se confondait presque avec les mémoires qu'ils avaient de leur maître. Baruch était certainement au centre de ce travail. La fin du second Livre des Rois est ainsi dans une étroite connexité avec le livre de Jérémie[3]. L'éditeur de Jérémie paraît avoir été l'arrangeur des dernières

1. C'est Esdras que l'on charge d'ordinaire de ce soin, d'après l'Apocalypse d'Esdras, écrit de la fin du Ier siècle de notre ère, IV Esdr., ch. XIV. Les écrivains chrétiens, saint Irénée, saint Augustin, saint Jérôme, accueillirent cette idée, assez légèrement.

2. Joïaqim est le dernier roi pour lequel la formule ויתר דברי··· (II Rois, XXIV, 5) soit employée.

3. La contradiction sur la fin de Joïaqim (voir ci-dessus,

pages du Livre des Rois, depuis Manassès. L'abréviateur qui, à force de coups de ciseaux, a mis ces maigres annales dans l'état où elles sont, ne vint probablement que plus tard.

L'édition de Jérémie se fit d'une façon singulièrement désordonnée et avec beaucoup d'indécision[1]; les exemplaires ne se ressemblaient pas pour la distribution des surates, et, dans plusieurs de ces exemplaires, les disciples ne s'interdirent pas d'introduire des idées que le vieux prophète n'avait pas aussi clairement énoncées[2]. Plus tard, on y fit des interpolations plus fortes encore[3]. Peu de livres furent lus et commentés avec autant de passion; chaque lecteur mit ses réflexions à la marge de son manuscrit; puis ces notes marginales passèrent dans le texte. A vrai dire, l'esprit de l'école était si absolu, que la voix du disciple et celle du maître peuvent quelquefois sans grand inconvénient être confondues.

p. 300) ne doit pas trop arrêter. Dans l'édition des prophètes, on ne s'imposa pas toujours de retrancher les prophéties non accomplies. Les soucis apologétiques n'existaient point alors.

1. Répétitions provenant du désordre des feuillets. Jér., X, 12 et suiv.; LI, 15 et suiv.

2. Nous avons en réalité deux éditions de Jérémie, celle du texte hébreu actuel et celle qui est représentée par la version grecque alexandrine.

3. Voir ci-après, p. 454 et suiv.

Les malheurs du temps amenèrent la formation d'un livre des élégies ou des lamentations, qu'on appela *Sépher qinoth*. On y mit quelques pièces déjà anciennes, par exemple des élégies sur la mort de Josias, qui passaient pour être de Jérémie[1]. Bientôt s'y joignirent des morceaux d'une rhétorique un peu artificielle, dont le sujet perpétuel était la prise de Jérusalem et la captivité du peuple. Ces morceaux furent aussi attribués à Jérémie[2]. Il semble qu'on les chantait solennellement en certaines occasions[3]. Quelques psaumes larmoyants et exprimant le repentir ont peut-être la même origine[4]. Mais ici le discernement est fort difficile, les accents de deuil devant former désormais la note habituelle des hymnes d'Israël.

Une coutume qui s'établit dès les années qui suivirent la ruine de Jérusalem dut beaucoup contribuer à développer cette littérature de chants élégiaques. Ce fut l'usage de consacrer par des jeûnes les jours commémoratifs des catastrophes

1. II Chron., XXXV, 25.

2. Lament., premier verset de la version grecque, qui existait sûrement dans le texte hébreu dont se servirent les traducteurs alexandrins.

3. II Chron., *loc. cit.*

4. Par exemple, Ps. XIV, XXII, XXXIV, LI, LIII, LXIX, LXXI, LXXIII, LXXVII, LXXXII, CII, XCIV, CXXIII.

qu'on venait de traverser, le commencement du siège, la prise de la ville, l'incendie de la ville et du temple, dans les mois de tammuz, de ab et de tébet. Ces jeûnes étaient accompagnés de pleurs, des signes de deuil ordinaires et de la cessation de toute occupation, comme en un jour de sabbat[1].

On n'admet pas volontiers que les Juifs restés en Judée aient eu, pendant l'exil de la partie la plus noble du peuple, une activité littéraire. Cependant il est possible que notre imagination nous trompe à cet égard. Certains critiques rapportent aux Juifs de Palestine le morceau ch. XXIV-XXVII du livre d'Isaïe, et aussi le ch. V des Lamentations.

On peut placer la mort d'Ézéchiel vers 560. Ses ouvrages, consistant en pièces écrites, non en récitations tardivement rédigées, furent faciles à recueillir. Ézéchiel n'eut pas une école aussi compacte que celle de Jérémie. Le livre contenant ses visions fut moins lu et par conséquent moins interpolé. La haute individualité du style était comme une barrière qui empêchait les retouches. Le livre d'Ézéchiel est ainsi presque le seul livre de la Bible qui n'ait pas été remanié.

Les œuvres d'Isaïe étaient encore, à ce qu'il

1. Is., LVIII, 3 et suiv.; Zach., VII, 1 et suiv.; VIII, 19.

semble, dans un assez grand désordre. Nous les verrons bientôt interpolées de la façon la plus grave. Peut-être, dans quelqu'une des éditions qui s'en firent, place-t-on en tête cette mise en scène inaugurale[1], analogue à celles qu'on lit en tête de Jérémie et d'Ézéchiel, où Iahvé apparaît, au fond du sanctuaire, entouré de saraphes[2], sphinx doués de six ailes, analogues aux cherubs. Isaïe craint de mourir; car il a vu Dieu; ses lèvres sont impures; un des saraphes prend sur l'autel des parfums un caillou brûlant et le promène sur ses lèvres. Il est désormais apte à parler au nom de Iahvé.

Nous verrons bientôt que le prophétisme garda, tout le temps de la captivité, d'illustres continuateurs, toujours dans la ligne la plus pure du génie d'Israël. On écrivait parfaitement encore; les anciens livres étaient comme des classiques qui maintenaient la langue et qu'on cherchait à imiter. L'influence orientale qu'on prétend s'être exercée

1. Maintenant ch. VI. La date donnée en tête semble prise du titre, I, 1. On tenait à ce qu'Isaïe eût prophétisé sous Ozias; mais, comme cela faisait une carrière très longue, on se bornait à la dernière année.

2. Ces êtres fantastiques ne figurent qu'ici. Leur origine est tout à fait incertaine. Voir Dieulafoy, *l'Art antique de la Perse*, 1re partie, pl. XVII.

sur les juifs transportés se réduit à presque rien. Loin de s'ouvrir aux idées du dehors, l'esprit juif se concentre plus que jamais en lui-même, dans ses traditions, dans ses passions, dans ses haines. Il ne rêve que de Jérusalem. Le juif d'alors, à l'étranger, allait, comme aujourd'hui le musulman, les yeux fermés, et n'apprenait rien[1]. Aucune donnée scientifique ne pénétra dans ces consciences fermées. Les idées de cosmogonie chaldéenne dont on trouve la trace dans la première page de la Genèse viennent d'emprunts bien plus anciens. Babylone, au VIe siècle avant Jésus-Christ, n'était guère en mesure de donner des leçons de théologie épurée[2]; en tout cas, les deux juifs les plus éminents de cette époque, le poète du *Super flumina* et l'auteur de la seconde partie d'Isaïe ne doivent certainement rien à l'influence de cette Babel dont ils appellent ou saluent la ruine. Les changements

1. On peut citer, à cet égard, l'exemple d'Abdelkader, qui, placé dans les meilleures circonstances pour s'instruire, s'en tint à sa vieille culture arabe, singulièrement pauvre.

2. Les erreurs répandues en ce qui concerne l'influence de la captivité sur les Juifs viennent des fausses idées qu'on se faisait autrefois de l'ancienneté de l'Avesta. L'Avesta est relativement moderne, et d'ailleurs, eût-il existé au VIe siècle avant notre ère, comment aurait-il exercé une influence à Babylone avant Cyrus?

dans l'esprit juif qu'on rapporte à la captivité se rapportent plutôt à la restauration de Zorobabel et de Josué fils de Josadaq, et tous ces changements sortent, par une logique inflexible, de l'ancienne conception israélite, telle que l'école d'Élie, les prophètes du VIIIe siècle, Isaïe, les *anavim*, Jérémie, Ézéchiel l'avaient formulée.

CHAPITRE VI

LES APPROCHES DU SIÈGE DE BABYLONE.

Nabuchodonosor mourut vers 561, laissant le trône à son fils Évilmérodach. Joïakin, l'avant-dernier roi de Juda, vivait encore dans sa prison de Babylone. Évilmérodach le grâcia, probablement par mesure de joyeux avènement. Une place honorable lui fut donnée parmi les rois vaincus qui remplissaient Babylone. On lui assigna une somme pour son entretien et celui de sa maison, et il fut admis, dit-on, à la table du fils de son vainqueur.

Évilmérodach, Nériglissor régnèrent peu de temps; puis le trône est occupé par un enfant, qui fut assassiné en 555. En lui finit la maison de Nabuchodonosor. Courte dynastie, comme toutes celles de l'Orient, mais qui avait donné la mesure du plus grand pouvoir qu'on eût connu jusque-là.

Nabonahid, un des conjurés, maintint encore dix-sept ans l'empire de Babylone, pendant que les événements qui devaient changer l'axe des affaires du monde prenaient une tournure décisive. Les années de Babylone étaient comptées. A l'est du Tigre, les populations aryennes des Mèdes, des Perses, terribles toutes deux par leur organisation militaire, opéraient leur jonction définitive, sous le commandement d'un des plus puissants organisateurs d'empires dont l'histoire fasse mention, Cyrus le Perse, qui fut en quelque sorte le Charlemagne du monde antique et le point de départ d'un ordre nouveau. L'entrée de l'Iran sur la scène du monde se faisait avec un éclat sans égal.

La bataille de Thymbrées et la chute du royaume à demi assyrien de Lydie (554), une guerre de quinze ans en Bactriane et en Scythie, qui réunit en un seul boulon de force toutes les populations militaires et saines de l'Iran, décidèrent de la fin d'Assur. Invincibles à leur heure, ces milices de Ninive et de Babylone, recrutées surtout, à ce qu'il semble, dans les monts Carduques et en Arménie, avaient trouvé leurs maîtres. Le sort des armes, si souvent inique, eut au moins une fois sa justice. Ce vieil empire, tour à tour ninivite et babylonien, d'Assyrie ne méritait pas de vivre. L'em-

pire romain fut aussi dur; mais il civilisa, il prépara un régime vraiment humanitaire, l'empire du second siècle, qui a été une des pierres angulaires du progrès. L'Iran, quoique peu civilisateur, valait mieux qu'Assur. La capacité intellectuelle de ces populations féodales et guerrières était faible assurément. Mais la faculté morale avait chez elles toute sa vigueur. On peut se figurer les Perses de Cyrus comme des Francs d'Austrasie, barbares, ignorants, naïfs, honnêtes, fidèles au serment prêté. Le système de transportation, qui avait exaspéré à bon droit l'Orient, ne fut jamais pratiqué par les Perses. Les nombreuses nations que l'Assyrie avait opprimées commencèrent à respirer, quand elles virent cette grande délivrance se préparer à l'horizon. Le monde se crut déchargé d'un couvercle de plomb.

Ce fut sans doute parmi les déportés de Judée que l'impression fut la plus vive. Les prophètes avaient annoncé que Iahvé briserait la verge dont il s'était servi pour châtier les peuples. Des oracles où la ruine de Babylone était clairement pressentie et affirmée circulaient de toutes parts. Quand les signes avant-coureurs du jour du jugement de Dieu se rapprochèrent, les prophéties se multiplièrent et se précisèrent. Beaucoup de mor-

ceaux qui furent englobés dans le livre d'Isaïe, quand on composa le volume des prophètes, sont de ce temps. L'erreur fut d'autant plus facile que les écrivains hébreux de Babylone cherchèrent souvent à imiter le style d'Isaïe, ou même à se couvrir de son nom. Peut-être aussi reprit-on quelquefois des morceaux d'anciens prophètes, comme Isaïe l'avait fait contre Moab, pour les appliquer aux circonstances actuelles avec quelques changements. Telle est la prophétie contenue aux chapitres XXVI-XXVII du livre d'Isaïe, qu'on dirait du style d'Osée et qui renferme des allusions presque certaines aux événements du VIe siècle, à la destruction de Babylone, au retour des déportés, au rétablissement de Jérusalem.

Un admirable poète, qui a voulu se perdre dans les rayons d'Isaïe, fait entendre, au milieu du tumulte prophétique d'Israël, sa voix claire, son timbre sonore, ses accents pathétiques et touchants[1]. Le sentiment israélite vers 550 était si unanime, qu'il

1. Les quatre morceaux : Isaïe, XIII, 1—XIV, 23; Isaïe, XXI, 1-10; Isaïe, XXXIV; Isaïe, XXXV, sont contemporains du siège de Babylone. Ils paraissent du même auteur; mais il n'est pas sûr qu'ils soient de l'auteur du grand morceau, Isaïe, XL-LXVI, quoique les analogies soient très grandes et qu'on croie remarquer des emprunts entre eux; comparez, par exemple, Is., XXXV, 10, à Is., LI, 11.

est difficile de décider si, dans cette haute harmonie deutéro-isaïque, on entend une ou plusieurs voix. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, parmi les feuillets d'Isaïe, se glissèrent plusieurs chants, d'une rare beauté, qui se rapportent au siège de Babylone, et sont comme les coups de clairons poétiques, les *flourish of trumpet* du grand drame qui se jouait.

Le plus frappant de ces morceaux prophétiques est sûrement un *massa* contre Babel[1], où les Mèdes sont déjà indiqués comme les exécuteurs de l'extermination voulue par Iahvé.

Sur la montagne chauve, élevez le signal;
  Appelez-les à grands cris,
  Faites signe de la main,
  Qu'ils entrent dans les portes triomphales!

  J'ai mandé ma troupe sacrée,
  J'ai appelé les exécuteurs de ma colère,
  Mes superbes champions.

  Voix de foules sur les montagnes!
  Cela ressemble à un peuple immense;
  C'est le fracas de peuples entiers,
      De peuples assemblés.
  Iahvé Sebaoth passe en revue son armée de combat.

  Ils viennent d'une terre lointaine,
  Des confins du ciel,
  Iahvé et les instruments de sa fureur,
  Pour ravager toute la terre,

1. Is., XIII, 1—XIV, 23.

Lamentez-vous, car le jour de Iahvé est proche;
Le ravage vient du Tout-Puissant[1],

Voyez toutes les mains sont paralysées,
Tout cœur d'homme se liquéfie;
Les convulsions s'emparent d'eux[2],
Les douleurs les saisissent;
Ils se tordent comme une femme en travail,
Ils se regardent l'un l'autre stupéfaits,
Leurs visages sont en feu...

Car je vais punir la terre de ses méfaits,
Et les méchants de leurs crimes.
Je vais faire cesser l'orgueil des insolents,
Humilier l'arrogance des forts...

Tous alors seront comme la gazelle éperdue,
Comme le troupeau que nul ne tient assemblé.
Chacun retournera vers son peuple,
Fuira vers sa terre[3].

Quiconque y sera découvert[4] sera égorgé,
Quiconque s'y blottira, tombera par l'épée.
Leurs enfants seront écrasés à leurs yeux,
Leurs maisons pillées, leurs femmes violées.

Voici que je fais lever contre eux les Mèdes,
Qui ne font point cas de l'argent
Et ne tiennent pas à l'or[5]...

Et Babel, l'ornement de l'empire,
Le bijou de l'orgueil chaldéen,
Sera comme Sodome et Gomorrhe, quand Dieu les renversa...

1. Jeu de mots intraduisible.
2. Les Babyloniens.
3. Les exilés entassés à Babylone fuiront chacun vers leur pays.
4. Dans Babylone, au moment où elle viendra d'être prise.
5. Par conséquent, pas de rançon possible.

L'Arabe n'y dressera point sa tente;
Les pâtres n'y feront pas faire halte à leur troupeau;

Mais les bêtes sauvages y auront leur gîte,
Ses maisons seront pleines de hiboux;
Les autruches y demeureront,
Les satyres y danseront.

Les chacals hurleront dans ses palais,
Les loups dans ses châteaux de plaisance...

Car Iahvé aime Jacob,
Israël est encore son élu;
Iahvé rétablira son peuple dans sa terre.
L'étranger alors s'attachera à Israël,
Et se fera le client de Jacob.

Les peuples viendront les prendre[1],
Pour les ramener en leur pays.
Ensuite la maison d'Israël les gardera comme esclaves[2]
Et comme servantes, sur la terre de Iahvé.

Ainsi ils auront pour captifs ceux qui les ont mis en captivité,
Ils seront les maîtres de leurs maîtres.

L'hymne que chantera Israël, le jour où tombera sa dominatrice, lui est dictée par avance[3] :

Comment a disparu le maître,
A cessé la tyrannie?

Iahvé a brisé le bâton des méchants,
Le sceptre des despotes,
Qui frappait les peuples avec rage de coups sans trêve,
Qui faisait peser sur les nations une domination impitoyable.

1. Les étrangers, voyant combien Israël est protégé, viendront lui faire la conduite durant le voyage de retour.

2. Cf. Lévit., xxv, 46.

3. Is., xiv, 3 et suiv.

La terre maintenant respire tranquille;
Le monde éclate en cris de joie,

Même les cyprès se réjouissent de ta chute[1],
Les cèdres du Liban [se rassurent] :
« Depuis que tu es couché, [disent-ils,]
« Le bûcheron ne montre plus vers nous[2] ».

Le scheol, sous terre, s'est ému à ton approche[3],
Pour venir au devant de toi;
Il a réveillé pour toi ses ombres,
Les princes de la terre [qui dorment dans son sein];
Il a fait lever de leurs trônes les rois des nations.

Tous ensemble prennent la parole et te disent :
« Te voilà donc aussi frappé comme nous,
« Te voilà devenu semblable à nous! »

Comment es-tu tombé du ciel,
Astre brillant, fils de l'aurore?
Comment as-tu été précipité à terre,
Dompteur de nations?

Tu disais dans ton cœur :
« Je monterai au ciel;
« Au-dessus des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône.
« Je m'assiérai sur la montagne sacrée[4]
« Dans les profondeurs du Nord.
« Je monterai sur les hauteurs des nues,
« Je serai l'égal du Très-Haut. »

Non; c'est dans le scheol que tu seras jeté,
Dans les profondeurs du sépulcre.

1. Le poète apostrophe Nabonahid, dernier roi de Babylone, ou plutôt une sorte de roi de Babylone conçu d'une manière générale.

2. Le mouvement des grandes constructions s'est arrêté.

3. Comp. Ézéchiel, ch. XXXII.

4. Montagne séjour des dieux, située dans les régions les plus inaccessibles du Nord, sorte de Merou ou d'Albordj. Voir Ps. XLIII, 3.

Ceux qui te verront te considéreront,
S'approcheront pour te regarder :
« Est-ce là, [diront-ils,] cet homme qui ébranla la terre,
« Qui fit trembler les empires,
« Qui fit du monde un désert et dévasta les villes,
« Qui ne laissa pas un de ses captifs revenir chez lui? »

Tous les rois des nations sont couchés dans leur gloire,
Chacun dans son mausolée.
Mais toi tu seras jeté à la voirie,
Loin du tombeau qui te fut destiné,
Comme un pan souillé [1],
Comme une charogne piétinée.

Tu ne seras pas uni dans la sépulture
A ceux qui, percés par l'épée,
Descendent au tombeau de pierre;

Car tu as perdu ton pays,
Tu as assassiné ton peuple.
La race des méchants n'a pas de nom dans l'éternité [2].

Préparez l'échafaud pour ses fils,
A cause des iniquités de leurs pères;
De peur qu'ils ne se lèvent et ne reconquièrent le monde,
Et que la terre ne soit de nouveau couverte de ruines [3].
— « Oui, je me lèverai contre eux, dit Iahvé Sebaoth,
« Et je supprimerai de Babel le nom et la place,
« La trace et la race, dit Iahvé;
« J'en ferai le domaine du hérisson,
« Le réceptacle des eaux.
« Je la balaierai du balai de la destruction, » dit Iahvé Sebaoth.

1. Texte troublé.

2. Le tombeau garde le nom après la mort. Le méchant ne doit donc pas avoir de tombeau.

3. Lisez עיים.

CHAPITRE VII

PRISE DE BABYLONE.

A mesure que le cercle se rétrécissait autour de Babylone, le prophète israélite élevait la voix[1]. L'année de la revanche est enfin venue. Le Voyant s'envisage comme une sentinelle placée par Iahvé pour surveiller l'horizon, pendant que les Babyloniens mangent et boivent[2]. Il découvre une innombrable cavalerie qui s'avance au galop. Il se mêle en imagination avec elle.

> Pillards, vite au pillage!
> Ravageurs, vite au ravage!
> Monte, Élam!
> Serre la place, Madaï!
> Car je vais mettre fin aux soupirs.

1. Is., XXI, 1-10.

2. Is., XXI, 5. De là est venue, plus tard, la légende de Balthasar. Comp. Jér., LI, 30-31.

Puis éclate par anticipation le cri de triomphe :

Tombée, tombée Babylone !
Toutes ses idoles brisées par terre !
O ma paille triturée,
O fils de mon aire[1],
Ce que j'ai appris de Iahvé Sebaoth, dieu d'Israël,
Je vous l'annonce.

La fièvre du Voyant semble redoubler avec le carnage. Tous les signes du jour de Iahvé se révèlent à lui[2]. Puis, il voit la délivrance accomplie[3]. Le désert que vont traverser les Israélites en regagnant leur pays se pare de fleurs pour faire fête à de si nobles voyageurs.

Que le désert se réjouisse
Que le sol aride tressaille,
Qu'il fleurisse comme le colchique d'automne.

Que la gloire du Liban lui soit prêtée,
La splendeur du Carmel et du Saron ;
Car il va voir la gloire de Iahvé,
La splendeur de notre Dieu.

Fortifiez les mains affaiblies,
Affermissez les genoux vacillants ;
Dites à ceux dont le cœur chancelle :
« Courage ; ne craignez pas !

1. Israël, haché sur l'aire par la machine à triturer, c'est-à-dire par l'armée chaldéenne, conduite jusque alors par Iahvé.

2. Is., ch. XXXIV. Édom et Bosra, dans cette surate, semblent personnifier Babylone, comme plus tard *Édom* désigna symboliquement Rome.

3. Is., XXXV. Fait peut-être corps avec XXXIV.

« Voici votre Dieu ; la revanche vient ;
« Elles viennent les représailles de Dieu.
« Il va vous sauver. »

Bientôt les yeux des aveugles se dessilleront,
Et les oreilles des sourds s'ouvriront ;
Le paralytique bondira comme un chevreau,
Et la langue du muet poussera des cris de joie !

Car dans le désert jailliront des eaux,
Des rivières dans la terre aride.
Le mirage sera une vraie flaque d'eau ;
La terre de la soif se changera en fontaines.
La demeure des chacals deviendra un sol humide[1],
Et se couvrira de joncs et de roseaux.

Là il y aura une route battue[2],
Voie sacrée sera son nom ;
L'impur n'y passera pas ;
Elle ne servira qu'à eux[3].
Ceux qui suivront cette voie,
Même sans savoir la route,
Ne s'égareront pas.

Sur cette route, pas de lion à craindre,
Les bêtes féroces n'y mettront pas le pied.

C'est la route des délivrés,
Des rachetés de Iahvé,
Qui retournent et vont à Sion en triomphe.
Joie éternelle sur leur tête !
Voici le jour des transports d'allégresse.
Loin de nous soucis et soupirs !

1. Au lieu de רבצה, lisez יצמח ou בצה ··· Le mot בצה pour « marais » est de la langue de Job.

2. La route qui conduit au travers du désert de Babylone à Jérusalem.

3. Aux Juifs.

La règle des prophètes de ce temps était l'anonyme. Soit pour éviter les soupçons de la police haldéenne, soit parce que nul n'osait se comparer à Isaïe, à Jérémie, personne, après Ézéchiel, n'osa, durant l'exil, prophétiser en son nom personnel. Ce n'est pas sans raison que les morceaux qui précèdent se trouvent dans le corps des écrits d'Isaïe. Leur auteur put les répandre sous le nom d'Isaïe, ou, ce qui revient au même, les insérer dans une édition de l'ancien prophète appropriée aux besoins des temps nouveaux. Les idées qu'on avait alors sur la prophétie permettaient de croire qu'Isaïe, cent cinquante ans auparavant, avait vu d'avance les événements par don surnaturel. On admettait qu'il y avait dans le trésor prophétique des pages qui ne s'étaient pas encore accomplies et qui trouvaient leur réalisation à mesure que les faits se déroulaient. De là à fabriquer de tels oracles, il n'y avait pas loin.

Le nom de Jérémie fut exploité comme celui d'Isaïe. En ce cas, la fraude était d'autant plus facile que l'école de Jérémie vivait encore et ne cessait de remanier les ouvrages du maître. On commença par interpoler les visions authentiques, par exemple celle de la quatrième année de Joïaqim[1]. On supposa que, profitant du voyage de

1. Jér., ch. XXV. Les versets 12, 13, 14, 26, sont ajoutés ou

Sédécias en 594, Jérémie remit au chambellan du roi, qui était frère de Baruch, un petit livre où la future destruction de Babel était clairement annoncée [1]. Puis on attribua au prophète d'Anatoth des prophéties visant directement la fin imminente de l'empire chaldéen [2].

Annoncez-le parmi les nations, proclamez-le. Dressez un signal... Dites : Babel est prise; Bel est confondu, Mérodach abattu. Ils sont confondus, ses faux dieux ; elles sont abattues, ses idoles. Car il s'avance contre elle un peuple du Nord, qui changera le pays en solitude.

Le prophète semble croire qu'à la faveur de l'anarchie qui va se produire, les captifs de Babylone pourront retourner dans leur pays.

Fuyez, sortez de Babel et du pays des Chaldéens. Soyez comme les béliers à la tête du troupeau [3]. Je vais faire marcher contre Babel une ligue des grandes nations du Nord, pour l'assiéger...

A vos rangs, contre Babel, tout autour, vous tous qui bandez l'arc. Tirez contre elle, n'épargnez point les flèches ; car elle a péché contre Iahvé. Poussez le cri de guerre contre elle de tous les côtés. Elle se rend, ses créneaux tombent, ses murs s'écroulent. Vengez-vous sur elle. Faites-lui ce qu'elle a fait aux autres... Pour échapper à l'épée dévastatrice, que chacun se dirige vers son pays...

remaniés. Voir ci-dessus, p. 436. Les permutations de lettres que présente le texte hébreu, Jér., XXV, 26 ; LI, 1, 41, paraissent de simples jeux de copistes.

1. Jér., LI, 59-64.

2. Ch. L et LI.

3. C'est-à-dire : Mettez-vous à la tête de l'émigration.

C'est Dieu qui excite les rois de Madaï; il a son temple à venger. Le monde se donne rendez-vous pour écraser Babel. Quand éclate le cri : « Babel est prise », la terre tremble; l'écho s'en répand parmi les nations. Les fuyards vont annoncer à Sion la vengeance de Iahvé, la punition des destructeurs du temple. Les captifs retrouveront leur liberté; les péchés de ceux qui auront été ainsi épargnés seront effacés. Le marteau du monde entier sera brisé.

Voici qu'un peuple va venir du Nord; une grande nation, des rois nombreux se mettent en mouvement depuis les extrémités de la terre. Ils tiennent en main l'arc et le javelot; ils sont cruels et sans pitié. Le bruit qu'ils font est comme celui de la mer qui mugit. Ils sont montés sur des chevaux rangés en bataille. La rumeur en est arrivée au roi de Babel, et ses bras ont défailli; l'angoisse l'a saisi.

Fuyez, sortez de Babel, sauvez-vous tous, afin de ne pas périr pour son crime... Elle enivrait la terre entière; toutes les nations buvaient de son vin. Nous avons voulu guérir Babel; elle est inguérissable. Abandonnez-la; que chacun retourne en son pays. On racontera en Sion ces miracles de la main de Iahvé...

Tu étais pour moi une massue, une arme de guerre; avec toi j'écrasais les nations, je détruisais les royaumes; avec toi j'écrasais le cheval et son cavalier; avec toi j'écrasais le char et celui qui le montait; avec toi j'écrasais l'homme et la femme; avec toi j'écrasais le vieillard et l'enfant; avec toi j'écrasais le jeune homme et la vierge; avec toi j'écrasais le berger et son troupeau; avec toi j'écrasais le laboureur et son attelage; avec toi j'écrasais princes et capitaines. Tout le mal que tu as fait à Sion, je te le rends.

Levez le fanion. Faites sonner le clairon parmi les peuples. Appelez les nations à la guerre ! Convoquez les royaumes d'Ararat, de Minni et d'Askenaz [1]... Appelez les rois de Madaï... O toi, qui habites sur les grandes eaux, ville aux trésors, ta fin est venue ; c'en est fait de tes richesses [2].

Les portes de Babylone sont enfoncées ; le roi ne s'en doute pas encore. Courrier sur courrier, message sur message, lui apportent la nouvelle que sa ville est prise, que les passages sont occupés, que les lagunes sont en feu, que la terreur s'est emparée des soldats.

Sion alors réclame sa chair et son sang des habitants de Babel. Iahvé a une affaire d'honneur à régler avec Bel, son rival, qui a dans son temple les vases sacrés de Jérusalem. Il lui fera dégorger ce qu'il a englouti ; alors les peuples cesseront de venir à ce faux dieu.

Les murs de Babel tombent. Partez de là, mon peuple. Sauvez votre vie de devant la colère de Iahvé. Que votre cœur ne défaille pas. Ne vous effrayez point des bruits qui se répandent sur la terre ; cette année, c'est un bruit ; l'année prochaine, ce sera un autre bruit. Le monde est à la violence ; potentats contre potentats... Vous qui avez échappé à l'épée, partez, ne vous arrêtez pas ; songez de loin à Iahvé ; que Jérusalem vous monte au cœur.

1. Pays du côté de l'Arménie.
2. Je lis אבד pour אמת.

Israël a déjà pour règle, on le voit, de ne pas se mêler des querelles qu'ont entre eux les puissants. Il se contente d'en profiter. Le bruit que faisait la vanité chaldéenne va cesser. Tous les blessés du monde vont avoir leur revanche. Babylone ne ressuscitera plus; ses murailles sont rasées, ses portes consumées.

Et voila comme les peuples travaillent pour le néant, s'exténuent au profit du feu [1].

La grande ironie, mêlée de pitié, qu'inspire au penseur ce que la pauvre humanité, amoureuse de ses bourreaux, appelle la gloire, ne s'est jamais exprimée par un trait plus énergique [2]. La Grèce a merveilleusement compris les petits plaisirs enfantins de la vie intérieure des cités. Les ruines des grands empires, avec les colères et les larmes qu'elles provoquent; le sentiment supérieur, profondément triste, avec lequel l'homme pacifique contemple ces écroulements; la commisération qu'excite dans le cœur du sage le spectacle des peuples travaillant pour le vide, victimes de l'orgueil de quelques-uns; la vanité de toute chose, et

1. Jér., LI, 58; Habacuc, II, 13. Voir ci-dessus, p. 296.

2. On n'y peut comparer que les réflexions finales des chants du *Schahnameh*.

le feu dernier juge des sociétés humaines (ce qui n'exclut pas la foi invincible en un avenir idéal) : voilà ce que la Grèce n'a pas su voir ; voilà ce que les prophètes juifs ont exprimé avec une sagacité admirable.

וייגעו עמים בדי ריק ולאמים בדי אש ייעפו

La crise qui inspira des accents de si haute éloquence au génie prophétique d'Israël fut très longue. Les esprits sagaces voyaient Babylone perdue bien avant que la ligue médo-perse en fût maîtresse. Les approches de Babylone durèrent plus de deux ans[1]. Le blocus était impossible. La population ne croyait pas au danger d'une prise de vive force. Elle se livrait à ses affaires, à ses plaisirs, comme en pleine paix[2]. Les assiégeants furent obligés de détourner l'Euphrate ou plutôt d'en

1. Les récits anciennement connus sur la prise de Babylone par Cyrus s'accordent médiocrement avec le récit qu'on croit pouvoir tirer des textes cunéiformes (Pinches, dans les *Transactions of the Society of biblical archæology*, t. VII, p. 139-167 ; H. Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, nouvelle série, t. XII (1889), p. 70 et suiv.). Nous croyons qu'on fait trop bon marché des textes grecs, anecdotiques sans doute dans les détails, mais au fond d'accord avec les proclamations hébraïques contemporaines du siège, que nous avons analysées, et qui supposent une catastrophe bien plus terrible que ne le pensent les récents critiques.

2. Voir Is., XXI, 5.

mettre le lit à sec par des saignées nombreuses[1]. Un jour, dit-on, pendant que la population était tout entière à ses fêtes, l'armée perse entra par le lit du fleuve. Dans leur sens général, les paroles des prophètes furent vérifiées. La puissance d'Assur, qui pesait sur Israël depuis plus de deux cents ans, était anéantie pour jamais (536 av. J.-C.). Les fils d'Akhéménès, à leur tour, vont tenir le sceptre de l'Asie pendant deux cents ans.

1. Allusion possible en Isaïe, L, 2-3.

CHAPITRE VIII

CYRUS ET LES ACHÉMÉNIDES.

Bien qu'un peu usée d'avance par les hardies anticipations des prophètes, la joie qu'éprouva Israël dispersé, en apprenant la nouvelle de la prise de Babylone, fut un véritable enivrement[1]. Les effets ne répondirent cependant qu'à moitié aux terribles prédictions émises sous les noms d'Isaïe et de Jérémie. Babylone ne fut nullement détruite ; les villes de cette taille ont la vie dure. Il est douteux que le massacre général, par la perspective duquel on tâchait de déterminer les Juifs à partir, ait eu lieu ; la ville conserva ses murs et ses palais[2]. Le vrai coup mortel pour Babylone fut le siège qu'en fit Darius fils d'Hystaspe, vingt ans

1. Voir la grande invective, Isaïe, ch. XLVII.
2. Hérodote, III, 159.

après[1]. Le temple de Bel fut pillé ou détruit par Xerxès[2]. La ruine totale vint sous les Séleucides. A l'époque romaine, on pouvait dire que les prophéties avaient reçu leur accomplissement; l'espace jadis occupé par l'antique Babel était un désert[3].

Ce qui fut décisif, ce fut le changement qui s'opéra dans toute la politique de l'Orient. C'était vraiment la victoire de Iahvé. Iahvé s'était battu comme un furieux et avait écrasé ses ennemis.

Quel est celui-ci qui vient d'Édom[4],
Qui arrive de Bosra, les habits rouges de sang?
Qu'il est beau dans sa tunique!
Qu'il marche fièrement en sa force!

— C'est moi, le proclamateur de justice,
Le puissant qui sauve.

— Pourquoi donc tes vêtements sont-ils rouges,
Et tes habits comme ceux du vendangeur qui foule le pressoir?

— Le pressoir, je l'ai foulé tout seul,
Et d'entre les peuples personne n'a été avec moi.
Et je les ai foulés dans ma colère,
Et je les ai broyés dans ma fureur.
Et leur jus a rejailli sur mes vêtements;
Toute ma robe en est trempée,

1. Hérodote, III, 159; Justin, I, 10.

2. Hérodote, I, 183; Strabon, XVI, I, 5; Arrien, *Alex.*, VII, 17.

3. Strabon, *l. c.*; Pausanias, VIII, XXXIII, 1; Dion Cassius, LXXV, 9.

4. Isaïe, LXIII, 1-6. Édom et Bosra sont ici employés d'une façon symbolique, pour désigner les ennemis de Iahvé. Comp. Malachie, I, 1 et suiv. Voir ci-dessus, p. 452, note 2.

Car le jour de la vengeance est dans mon cœur;
L'année de ma revanche est venue.

J'ai regardé ; pas d'aide ;
J'attendais; nul allié.

Alors mon bras fut mon secours ;
Ma colère fut mon allié.

Et j'écrasai les peuples dans ma colère,
Et je les broyai dans ma fureur,
Et je fis couler leur sang à terre.

La domination chaldéenne représentait pour l'Israélite pieux le règne de l'idolâtrie, de la force et du mal. C'était, d'ailleurs, une domination de fer, qui ne lâchait aucun de ses captifs[1]. Avec elle, par conséquent, nulle espérance de retour. La nouvelle dynastie avait des allures plus graves, mieux faites pour plaire aux sectateurs de Iahvé. Des races d'une moralité relative remplacent la férocité inintelligente qu'on avait connue auparavant. Sans impliquer les vrais éléments du progrès (la Grèce seule les possédait), le nouvel empire n'était pas violent et laissait le mouvement se produire, pourvu qu'il fût lent. La Perse[2] eût été funeste, si elle eût vaincu la Grèce; mais vaincue par elle, elle servit. Sa place dans le monde a été grande. L'œuvre

1. Is., XIV, 17; Jér., L, 33.

2. Le nom de *Perse* ne paraît pas, dans les écrits hébreux, avant *Esther* et *Daniel*. Pseudo-Isaïe et pseudo-Jérémie ne connaissent que le nom des *Mèdes*.

juive et chrétienne, en particulier, lui doit la plus grande reconnaissance. Israël, qui s'est révolté contre la Grèce, qui s'est fait broyer par Rome, a traité l'Iran en frère, et a voulu qu'il eût sa part dans l'estime de Iahvé.

La religion iranienne, au VIe siècle avant Jésus-Christ, n'était guère encore séparée du tronc aryen[1]. Ahouramazda[2] « l'omniscient » (Ormuzd) était un véritable Dieu suprême, plus abstrait même que Iahvé; son rival Angromainyous (Ahriman) n'était guère développé; si bien que la religion perse, à cette époque, était une sorte de monothéisme[3]. Elle n'avait pas de temples[4]. Elle arrivait même aux conséquences ordinaires du monothéisme, à l'intolérance, à l'horreur exagérée pour les images[5].

1. Les *gathas* du Yaçna et du Vendidad ont une sorte d'analogie avec les Védas. Darmesteter, *The Zend Avesta*, t. I, p. LIII.

2. Voir la formule de début des inscriptions achéménides cunéiformes, dont la plus ancienne n'est postérieure que de vingt-cinq ans à Cyrus. Comp. Yaçna, init. et XXXV, 1-3.

3. Voir Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, 2e vol. (1873); James Darmesteter, *Ormazd et Ahriman* (Paris, 1877); *Essais orientaux* (Paris, 1883, p. 120 et suiv.); *Haurvatât et Ameretât* (Paris, 1875).

4. Hérodote, I, 122, 131.

5. Hérodote, V, 102; VI, 9; VII, 8, etc.; Diodore de Sicile, XI, 14; Polybe, V, 10. Dans la suite, le développement du mazdéisme ressemble bien plus encore à celui du judaïsme. Les Parsis rappellent à une foule d'égards les Juifs.

Tout cela devait établir entre Israël et les nouveaux conquérants une grande sympathie. L'institution des mages, qui peut remonter à la Médie du VIIe siècle avant Jésus-Christ, n'était pas sans analogies avec le lévitisme juif[1]. Une très belle morale, que nous retrouvons à travers les siècles dans l'Avesta, de graves et mâles disciplines[2], des habitudes de compagnonnage féodal très saines pour une humanité encore grossière, constituaient, chez les Perses, l'*arété* antique, celle qui fonde les empires, mais que la prospérité dissout vite.

S'il faut croire certaines traductions de textes assyriens[3], qui auraient peut-être besoin d'être confirmées, Cambyse, fils de Cyrus, en prenant posses-

1. Hérodote, I, 101, 107, 111, 120, 122, 131, 138, 140; III, 61 et suiv. Comp. Xénophon, *Cyrop.*, VIII, I, 23. La légende de Zoroastre n'existait pas avec ses développements à l'époque de Cyrus. Hérodote, qui parle tant des mages, en eût certainement parlé aussi. A partir de Platon et d'Aristote, au contraire, les écrivains grecs le mentionnent fréquemment. La rédaction définitive de l'Avesta tel que nous l'avons ne paraît pas antérieure à l'époque des Sassanides. C'est le parallèle du Talmud, non de la Bible, sauf les paillettes antiques qui s'y trouvent.

2. La *Cyropédie* est un roman; mais ce roman prouve que les vieilles mœurs perses étaient devenues, au Ve siècle, un idéal. L'opinion des anciens sur les deux périodes de la vie de Cyrus, l'une sobre et vertueuse, l'autre corrompue par l'influence de Babylone, répond au même fait général.

3. Pinches et H. Rawlinson, endroits cités précédemment, p. 458; Maspero, p. 582-584.

sion de Babylone au nom de son père (car, selon ces données nouvelles, Cyrus ne prit pas la ville en personne), aurait sacrifié aux dieux du pays. Cyrus, faisant son entrée dans la ville trois mois après, aurait adressé une proclamation au peuple pour annoncer qu'il prenait la royauté du consentement des dieux nationaux. Mardouk, irrité de l'abandon où Nabonahid le laissait, s'était vengé en appelant Cyrus et en l'excitant à marcher contre Babylone. Lui-même avait conduit l'armée perse; Cyrus était son ami, son favori. Il n'est nullement impossible que l'adulation sacerdotale soit allée à ces excès. Selon les récits turcs, les Français, en 1830, prirent Alger par ordre du sultan, pour punir la rébellion du dey. Mais, aux yeux des Israélites, Cyrus n'en fut pas moins le destructeur des idoles de Babylone. Il apparut ainsi aux prophètes comme une sorte de iahvéiste, comme un *mesih*, un Oint, un homme envoyé par Iahvé. Dieu lui-même le proclame « l'homme de ses conseils[1] ». En partant des idées chrétiennes sur la vie d'outre-tombe, ce rôle d'un païen est difficile à comprendre. Dieu se serait dû à lui-même de convertir à la vraie foi un homme placé si haut dans l'exécution de ses des-

1. איש עצתו. Is., XLVI, 11. Comp. XLI, 25; XLIII, 1; XLIV, 28; XLV, 1; XLVIII, 14.

seins. Avec le paradis et l'enfer, il n'y a que des élus et des réprouvés. Mais, d'après les anciennes idées juives, toute la destinée de l'individu se passant dans le cadre de la vie présente, Dieu a une bien plus grande largeur d'action. L'Église chrétienne a été obligée de faire de Constantin et, jusqu'à un certain point, de Charlemagne des saints, au moins des chrétiens. Cyrus, selon les Juifs, a pu écrire : « Iahvé, Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre[1] », sans avoir pour cela l'idée de se faire juif.

Certes la théorie juive de la Providence était sujette à une grave objection, qui l'eût arrêtée, si le rationalisme avait été alors quelque peu exigeant. Pourquoi Iahvé se sert-il toujours de voies obliques pour protéger son peuple? S'il est tout-puissant et s'il veut qu'Israël soit le centre du monde, à quoi bon ces intrigues pour obtenir par Cyrus et Nabuchodonosor ce qu'il lui serait si facile d'obtenir directement, en donnant sans ambages la royauté pantarchique à son peuple? Cela n'est pas conséquent. Iahvé récompense le pieux israélite en lui faisant obtenir de bonnes places d'intendants, de chambellans, de domestiques favoris auprès des grands personnages; certes il serait plus logique

1. Esdr., I, 2.

qu'il fît de son protégé un grand personnage. Mais Iahvé est un Dieu profond dans ses desseins. Il préfère avoir le cœur des rois dans sa main que de régner lui-même. Israël aura les bonnes grâces des puissants[1]; les puissants devront leur puissance au degré de bienveillance qu'ils auront pour lui. Gouverner ostensiblement le monde est une tâche ardue. Mieux vaut profiter, au moment de leur passage au pouvoir, de la faveur de ceux qui se succèdent en ce rude labeur.

Les prophètes juifs, suivant leur idée que les révolutions des empires n'ont qu'un but, l'accomplissement des volontés de Iahvé sur Israël, sont, en un sens très véritable, les fondateurs de la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire de la tentative d'assujettir tous les événements à un finalisme providentiel. Ce n'est pas une des moindres singularités du peuple juif que d'avoir imposé les chimères

1. De là un défaut qui se produit chez les Juifs à certaines époques, cette vanité de subalternes, de provinciaux, fiers d'être l'objet de l'attention des grands, cette façon de tenir à ce que les rois aient songé à eux, aient parlé d'eux avec considération (faux édits, faux titres, fausses lettres, dans Esdras, Néhémie, Esther, Macchabées, Alexandrins, Josèphe). C'est ce qu'ils appellent « la gloire d'Israël », et c'est ce qui fait qu'Israël a souvent rendu de mauvais services aux états, en mendiant les faveurs des forts. N'ayant plus de vie politique pour lui-même, il a parfois troublé la vie politique des autres.

de son patriotisme au monde entier. Au lieu de raconter, Israël prédit, c'est-à-dire systématise[1]. Voilà pourquoi il n'a pas d'historiens : il a des prophètes. L'invasion des Scythes, par exemple, n'est racontée nulle part. L'épisode de Gog, dans Ézéchiel, en est le tableau, transformé en symbole pour l'avenir[2]. Dans ce bizarre état d'esprit, tout devient type et formule générale. Le fait arrivé ne compte pour presque rien.

Dans trois siècles et demi, le livre de Daniel sera l'exposition complète du système juif, système dont il ne faut pas trop sourire, puisque la philosophie de l'histoire de Bossuet, prise encore au sérieux par tant de personnes, n'en est que la reproduction. Les visions des prophètes, depuis les temps les plus anciens, sont, à leur manière, des mythes humanitaires hautement expressifs. Le livre d'Ézéchiel est tout entier une énigme historique, une nuit pleine d'éclairs. Le disciple de Jérémie qui interpola son maître[3] vit très loin aussi, quand il proclama que les peuples se fatiguent pour le vide et

1. L'impossibilité de distinguer nettement, par les temps du verbe, le présent, le passé, le futur, contribuaient beaucoup à cette particularité du génie hébreu.

2. C'est ainsi que tout l'Ancien Testament deviendra un jour la figure de ce qui a été réalisé par le Nouveau.

3. Jér., ch. L et LI. Voir ci-dessus, p. 454 et suiv.

construisent toutes sortes de belles choses au profit du feu. Au-dessus des nationalités, en effet, il y a l'idéal éternel. Le socialisme, selon le rêve israélite et chrétien, tuera probablement un jour les patriotes et fera une réalité de ce qu'on lit à l'Office des morts : *Judicare seculum per ignem.*

Si la perspective de la prise de Babylone avait si fort exalté l'imagination d'Israël, ce fut bien pis encore quand l'événement fut accompli et que l'arrivée de Cyrus à la domination universelle ouvrit la porte aux espérances les plus hardies. Persuadé que le monde ne tourne que pour lui, l'Israélite vit dans les grands bouleversements une manœuvre de Iahvé pour arriver à ses fins. La verge dont il s'était servi pour châtier Israël était brisée. Cyrus succédait à Nabuchodonosor comme exécuteur de la volonté divine. Lui-même, prétendait-on, l'avait confessé, et avait fait hommage de sa puissance à Iahvé. Cela conduisait à l'idée que Cyrus voudrait reconstruire le temple du Dieu à qui il devait tout, et bientôt nous verrons cet ordre d'imaginations se développer[1]. Il fut reçu que Cyrus, au moins par moments, invoqua le nom du vrai Dieu[2]. On ne le fit jamais se convertir au iahvéisme; mais on lui

1. Voir ci-après, p. 517-518.
2. Isaïe, XLI, 25, atténué par Isaïe, XLV, 4, 5.

prêta une pleine reconnaissance de la supériorité de Iahvé et une conscience claire de la mission qu'il accomplissait.

La dynastie achéménide, en effet, est la domination dont les Juifs se sont le mieux trouvés dans leur longue histoire. Eux, si portés à se plaindre, ne se sont jamais plaints de l'empire perse. Sous un tel régime, tout allait au mieux pour l'œuvre des piétistes juifs. Ils étaient libres à leur manière. Moyennant quelques formes de respect extérieur, qui dissimulaient mal beaucoup de dédain, ils se trouvaient protégés contre leurs voisins, toujours mal disposés pour eux, et à l'abri des grandes révolutions du monde, sur lesquelles ils pouvaient, selon leur usage, spéculer à perte de vue.

C'est qu'aussi l'empire achéménide réalisa, dans ses premières années, un état politique assez parfait. C'était quelque chose d'analogue à l'empire germanique du moyen âge, vite latinisé et transformé par la cour de Rome, ou plutôt à l'empire ottoman du temps de Mahomet II. La corruption vint plus tard, quand la Babylonie vainquit son vainqueur, et imposa à l'empire achéménide ce qu'elle imposa plus tard aux Sassanides et aux khalifes, sa civilisation, sa bassesse morale, sa corruption profonde, sa mollesse. Une forte organi-

sation centrale laissait place aux diversités locales, soit sous forme de petites royautés, comme c'était le cas pour les villes de Phénicie, soit sous forme de religions indépendantes. C'était justement ce qu'Ézéchiel avait rêvé pour son Israël restauré en pure théocratie. Cette théocratie, qui eût rendu non vivables tout royaume, toute république, se trouva parfaitement d'une situation qui lui enlevait le souci politique et la laissait libre de suivre son utopie. Le *nasi* allait pouvoir vaquer à ses présidences d'honneur, au milieu d'une armée de prêtres riches. C'est ainsi que, de nos jours, la communauté grecque de Smyrne, débarrassée par la suzeraineté turque de l'agitation politique, qui use la Grèce indépendante, est plus libre de suivre sa ligne de développement intérieur que le royaume hellénique. Sous le protectorat achéménide, Israël ne créa plus (la capacité de son génie créateur était épuisée); mais il se développa avec une admirable liberté. Esdras et Néhémie eussent été impossibles avec un roi de Jérusalem. On ne dispose pas comme ils firent d'une société pour la façonner selon un idéal religieux, quand cette société a un principe vivant d'organisation nationale et surtout une dynastie.

CHAPITRE IX

LE GRAND PROPHÈTE ANONYME.

Jamais sûrement la conscience juive ne vit ni plus haut, ni plus clair qu'à cette heure solennelle. Les plus beaux accents du génie prophétique sont datés de cette année décisive 536. Un inspiré, dont nous avons déjà peut-être entendu la voix dans les manifestes prophétiques qui marquèrent chacune des phases du siège[1], éclata en ce moment, et, en une série de morceaux écrits d'une seule venue, probablement pendant les jours qui suivirent la prise de Babylone, atteignit le plus haut degré où la pensée d'Israël ait jamais su arriver[2].

Le défaut ordinaire de la théologie d'Israël, c'est le particularisme. Iahvé nous choque, parce qu'il

1. Voir ci-dessus, p. 445.
2. Is., XL-LXVI. C'est ce qu'on appelle souvent le Second Isaïe.

est le dieu national des fils de Jacob. Le plus beau livre hébreu est le Livre de Job, parce que le Dieu de Job est bien le Dieu absolu. Le grand anonyme dont nous parlons, dont le style rappelle souvent le Livre de Job et qui sûrement l'avait lu[1], demeure également sur les sommets du monothéisme le plus épuré[2]. La jonction s'est accomplie. Iahvé est redevenu complètement l'Élohim des patriarches[3], avec quelques belles formules métaphysiques de plus[4].

La supériorité du grand anonyme se retrouve en sa façon d'embrasser le genre humain. Certes, à ses yeux, la mission d'Israël est unique, exceptionnelle. Mais cette mission est bienfaisante pour le monde. Israël est le levain qui fera lever le monde. L'établissement de la vraie religion sera l'œuvre d'Israël. Cemme cette formule est justement celle à laquelle arrive la science critique, on ne peut trop mettre à part l'inconnu qui écrivit ces pages extraordinaires, les plus belles sans doute qui, à leur date, eussent été tracées par une main d'homme.

1. Voir surtout Is., ch. XL.

2. Exceptions rares; ch. LXIII, 1-6, il prête à Iahvé la soif de vengeance qu'il éprouve lui-même.

3. Is., XLI, 4.

4. Is., XLIV, 6; XLVIII, 12 et suiv.

Nous croyons que celui qui les écrivit les mit sciemment à la suite du volume d'Isaïe, et qu'il voulut qu'elles fussent attribuées à ce prophète[1]. L'acceptation en tout cas fut très prompte[2]. Nous avons vu la même chose arriver pour Jérémie[3]. Il a y un deutéro-Jérémie, comme il y a un deutéro-Isaïe. Les prédictions obtenaient par là une autorité à laquelle aucun particulier ne pouvait plus atteindre. N'était pas prophète qui voulait : il fallait pour ce rôle un aplomb extraordinaire. Depuis Jérémie et Ézéchiel, personne n'avait osé prendre ce manteau terrible, qui supposait une profession publique d'inspiration et une docilité des foules qui devenait chaque jour plus rare. Notre anonyme ne fut donc pas prophète qualifié; il fut probablement aussi inconnu pour ses contempo-

1. Is., XLI, 21-29; XLII, 8-9; XLIII, 9 et suiv.; XLIV, 7; XLV, 21; XLVI, 9 et suiv.; XLVIII, 3 et suiv.; ces passages, où l'auteur veut que sa prophétie soit un jour une preuve de la véracité de Iahvé, n'a guère de sens que dans la bouche d'un prophète célèbre. L'exorde solennel LXI, 1 et suiv., inspire la même réflexion. Enfin des passages comme XL, 2; LI, 16, semblent vouloir se rapporter au temps d'Isaïe.

2. Il est remarquable que, moins de vingt ans après, Zacharie, VII, 5, 7, 12, cite un passage de deutéro-Isaïe (LVIII, 5) comme antérieur à la captivité. Il n'est guère douteux que Zacharie ne lût le livre d'Isaïe dans sa complexité, tel que nous l'avons.

3. Voir ci-dessus, p. 454 et suiv.

rains qu'il l'est pour nous. C'était la conscience anonyme de la nation qui reprenait ses vieux maîtres inspirés et leur faisait dire ce que voulait la consolation du temps. En somme, la prophétie finissait. On n'osait plus se lancer en pleine eau; on amplifiait les anciens livres, en attendant qu'on arrivât aux compositions purement apocryphes, telle que pseudo-Daniel, pseudo-Baruch, pseudo-Hénoch, pseudo-Esdras.

Isaïe, pour le moment, bénéficiait de ce trop-plein du cœur d'Israël. Grand de son vivant, Isaïe devenait colossal après sa mort. Le rang de premier écrivain hébreu, le titre d'aigle des prophètes lui sont venus de pages qu'il n'a pas écrites. C'était justice; il avait écrit de si belles choses que toutes les grandes et nobles pensées, pleines des fièvres de l'avenir, semblaient devoir lui être attribuées [1].

La voix de l'inconnu que l'on prenait pour celle d'Isaïe était, en effet, si profonde qu'on eût dit vraiment que c'était la voix de Iahvé, sortant du fond de son sanctuaire pour intimer à ses fidèles le mot d'ordre nouveau.

1. Ceci prouve rétrospectivement l'authenticité des passages d'Isaïe empreints de messianisme, authenticité qu'on a pu révoquer en doute. Voir t. II, p. 499 et suiv.

Consolez, consolez mon peuple [1]; relevez le cœur de Jérusalem [2]; criez-lui que son temps d'épreuve est fini, que son iniquité est pardonnée...

Voix qui crie : Dans le désert [3], préparez le chemin de Iahvé; aplanissez, dans le désert, une route pour notre Dieu. Que les vallées se comblent; que les montagnes s'abaissent; que toute pente se change en plaine, toute crête escarpée en vallon [4].

Iahvé, en effet, va se mettre à la tête de la caravane de retour.

> Montez sur une haute montagne,
> Pour annoncer le bonne nouvelle à Sion;
> Élevez la voix avec force
> Pour l'annoncer à Jérusalem;
> Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu !

Le trajet du désert sera rude (les sceptiques demandaient ce que deviendraient les femmes, les enfants); mais Iahvé se fera le berger de son peuple; il fera couler des rivières dans la steppe [5]; il portera dans son sein les petits qui tètent encore. La nature sera dans la joie; les montagnes et les collines éclateront d'allégresse; les arbres de la campagne applaudiront [6].

1. Ch. XL, init.
2. Voir ci-dessus, p. 475, note 1.
3. Le désert de Circesium à Palmyre et de Palmyre à Ribla, que devait traverser Israël. Voir ci-dessus, p. 378.
4. Pour faire une route plane aux retournants.
5. Is., XLIII, 19 et suiv.
6. Is., LV. Comp. LVII, 14; LXII, 10-12.

La victoire de Cyrus a été l'œuvre de Iahvé[1].

Qui l'a suscité de l'Orient,
Celui que suit la victoire ?
Qui lui livre les peuples?
Qui lui soumet les rois ?
Son glaive réduit les choses en poussière,
Son arc fait de tout une paille qui s'envole...
Il marche sur les potentats comme sur de la boue;
On dirait un potier qui foule l'argile.
Les iles le voient et ont peur,
Les extrémités de la terre tremblent.
Qui a fait, qui a exécuté tout cela ?
Celui qui appelle les générations à l'être;
Moi Iahvé, qui suis le premier,
Et qui serai aussi le dernier[2].

Il se forme des ligues contre Cyrus, pour restaurer l'empire chaldéen. Ces efforts seront aussi vains que ceux des forgeurs pour réparer une idole cassée[3]. La préférence de Iahvé pour la race d'Abraham, son ami, qu'il a choisie pour être « son Serviteur » veut la ruine de l'empire chaldéen. « Ce vermisseau de Jacob » règle le sort du monde. Sa victoire sera la victoire des pauvres et des malheureux.

1. Is., XLI.
2. Comp. Is., XLIV, 6; XLVIII, 12.
3. Is., XLI, 6 et suiv. Le psaume *Quare fremuerunt gentes*, pourrait bien se rapporter à ces complots contre Cyrus, l'Oint de Iahvé.

Une expression familière à notre auteur commence dès ce moment à paraître, c'est celle de « Serviteur de Iahvé », prise dans un sens collectif pour désigner Israël, non l'Israël profane, mêlé de bien et de mal, où la parole de Dieu trouve souvent tant d'obstacles[1], mais l'Israël piétiste, qui seul compte, les pauvres, les *ébionim*, les *anavim*, dépositaires de l'avenir religieux. Cette congrégation de saintes gens peut être sujette à des critiques, à des reproches[2]; mais Dieu n'a d'égards que pour elle. Elle conquerra le monde par un apostolat plein de mansuétude.

> Voici mon serviteur, que je tiens par la main[3],
> Mon élu, en qui se complaît mon âme;
> En lui, j'ai mis mon esprit,
> Pour révéler aux nations ce qui est juste.
>
> Il ne crie pas, il n'élève pas la voix.
> Il ne fait pas entendre ses clameurs dans la rue.
>
> Il ne brise pas le roseau cassé,
> Il n'éteint pas la mèche qui fume encore;
> Il juge en toute vérité.
>
> Il ne se lassera ni ne se découragera
> Qu'il n'ait établi la justice sur la terre.
> Les îles attendent sa loi.

L'aveuglement, les ténèbres, la prison, voilà

1. Is., XLIX, 1 et suiv.
2. Is., XLII, 18 et suiv.
3. Is., XLII, 1 et suiv.

l'état actuel de l'humanité. Le peuple prophète réparera tout cela.

Moi, Iahvé, je t'ai appelé pour le bien,
Je t'ai pris par la main,
Je t'ai établi pour la fédération humaine[1] et la lumière des nations,
Pour ouvrir les yeux aux aveugles,
Tirer les prisonniers de la prison,
Du cachot ceux qui sont dans l'ombre.

Un cantique nouveau, le cantique de la délivrance, va éclater[2]. Iahvé recueillera de tous les coins de la terre les membres épars de son élu. Les Perses, en échange du bien qu'ils ont fait à Israël, auront l'Egypte et l'Éthiopie. Les dieux païens n'ont su rien prévoir. Israël seul peut parler de prédictions accomplies.

Ces annonces vagues ne suffisent pas à l'auteur. Il va jusqu'à nommer par son nom l'homme choisi pour réaliser les desseins de Iahvé[3].

J'ai désigné Cyrus comme mon berger,
Comme celui qui accomplira ma volonté,

1. ברית עם, en parallélisme avec אור גוים, a sûrement un sens humanitaire.

2. Is., XLII, 10 et suiv.; XLIII, 1 et suiv.

3. Is., XLIV, 28, et XLV, 1 et suiv. Voilà une chose bien contraire aux habitudes des prophètes, et on se demande s'il n'y a pas là quelque illusion de copiste ou quelque glose marginale introduite dans le texte. Pour le passage XLV, 1, cela serait tout à fait supposable; mais pour le passage XLIV, 28, il semble bien que nous avons le texte tel que l'auteur l'écrivit. Comp. Is., XLV, 3, 4.

En disant à Jérusalem : Sois rebâtie!
Et au temple : Sois fondé.

Voici ce que Iahvé dit à son Oint, à Cyrus, qu'il a pris par la main, pour abattre devant lui les nations et délier les ceintures des rois, pour ouvrir les battants devant lui et faire qu'aucune porte ne lui soit fermée :

« Je marcherai devant toi;
« J'aplanirai les monts,
« Je briserai les portes de bronze,
« Je broierai les verroux d'airain,
« Je te donnerai des trésors enfouis,
« Cachés dans des lieux secrets,
« Afin que tu saches que je suis Iahvé, le Dieu d'Israël,
« Qui t'appelle par ton nom.
« C'est à cause de mon serviteur Jacob, d'Israël, mon élu,
« Que je t'ai appelé par ton nom,
« Que je t'ai donné ton surnom favori [1],
« Bien que tu ne me connusses pas.

« C'est moi qui suis Iahvé et nul autre;
« Hors moi il n'y a pas de Dieu.
« Je te ceins [pour l'œuvre que je t'ai assignée],
« Bien que tu ne me connaisses pas ;

« Afin que l'on sache du levant au couchant
« Que hors de moi il n'y a rien,
« Que moi je suis Iahvé et nul autre,
« Le créateur de la lumière et des ténèbres,
« L'auteur du bien et du mal;
« Moi, Iahvé, je fais tout cela. »

1. La *kounia* sémitique est le petit nom par lequel on aime à être désigné, comme Abou-Ali, Abou-Ibrahim, impliquant le nom du fils le plus aimé.

Par suite des actes réparateurs de Cyrus, le bonheur tombera du ciel sur la terre comme une rosée[1].

> C'est moi qui l'ai suscité pour le bien[2].
> J'aplanirai tous ses chemins;
> C'est lui qui rebâtira ma ville
> Et délivrera mes exilés,
> Sans rançon et sans cadeau;
> C'est Iahvé Sebaoth qui le dit.

Le monde va devenir tributaire de Jérusalem; les gens de l'Égypte et de l'Éthiopie, les Sabéens, à la haute taille, viendront à Jérusalem, disant : « Il n'y a de Dieu qu'en toi; hors de toi, pas de Dieu! »

> Oh! vraiment tu es un Dieu caché,
> Dieu d'Israël, qui sauves!

Dieu aime la vie et veut que la terre soit peuplée[3]. Même les idolâtres peuvent être sauvés des catastrophes qui vont venir, s'ils s'attachent à Israël et s'ils veulent reconnaître qu'Israël seul a des prophéties réalisées. Toute la terre est invitée à reconnaître la divinité de Iahvé. Bel et Nebo[4] sont déjà tombés; leurs images sont emportées en morceaux

1. Is., XLV, 8 et suiv.
2. Is., XLV, 13.
3. Is., XLV, 20 et suiv.
4. Is., XLVI.

sur le dos des bêtes de somme. Sion entonne un hymne de délivrance[1].

> Qu'ils sont beaux sur les montagnes
> Les pieds du messager qui annonce la paix,
> Qui annonce le bien, qui annonce la victoire,
> Qui dit à Sion : Ton Dieu règne[2].

Il y avait des douteurs, des questionneurs[3], qui ne croyaient pas à la parole de Iahvé, et qui, à chaque prophétie, disaient : Nous le savions bien déjà. Ils insistaient sur l'impossibilité de traverser le désert. Ils disaient avec une feinte politesse et une ironie assez fine : « Que Iahvé se montre ; nous ne demandons pas mieux que de contempler votre joie[4] ». Quelques-uns osaient même dire que leurs faux dieux leur avaient révélé de tout aussi belles choses. Le nouvel Isaïe soutient énergiquement que Iahvé seul émet de vrais oracles. Les prophéties du passé, qui sont déjà accomplies, sont une garantie que celles d'aujourd'hui s'accompliront également. Dieu, qui a conduit autrefois Israël à travers le désert, saura encore le lui faire traverser, sans qu'il souffre de la soif. Le Serviteur de Dieu est

1. Is., LII, 1 et suiv.

2. Quand un dieu national laisse écraser sa nation, il ne règne plus. Il reprend son règne, quand sa nation est vengée.

3. Is., XLVIII. Comp. XLV, 9 et suiv.

4. Is., LXVI, 5.

maintenant détesté[1]. Il souffre les traitements les plus indignes avec patience, s'offrant aux outrages, aux crachats. Mais il aura sa revanche. Jérusalem verra dans son sein toute une génération née dans l'exil, qu'elle ne connaît pas. Chaque nation rapportera ces derniers rejetons d'Israël sur ses bras, sur ses épaules. Les rois feront la garde autour d'eux; les princesses seront leurs nourrices. Les potentats lécheront la poussière de leurs pieds.

S'exaltant de plus en plus, l'auteur combine, à des traits empruntés au type de Jérémie, des teintes qu'on dirait prises par avance à Jésus[2]. Le Serviteur de Dieu crée une loi pour tous les peuples. Il fonde une justice, un salut qui dureront plus que le ciel et la terre. Maintenant il est en prison; mais il ne mourra pas dans son cachot.

> Oui, mon serviteur réussira[3];
> Il sera élevé, exalté, haut placé.
> Autant la foule a eu horreur de lui,
> (Il était si minable;
> Son apparence n'était plus celle d'un homme!)
> Autant il entraînera de peuples;
> Les rois se tiendront bouche close devant lui;
> Car ce qui ne leur a pas été conté, ils le verront;
> Ils reconnaîtront vrai ce qu'ils n'avaient pas ouï dire.

1. Is., ch. XLIX et L.
2. Is., LI.
3. Is., LII, 13-15.

Dans une des pages les plus étranges qui aient été écrites[1], le Voyant nous montre ensuite le Serviteur de Iahvé sous la forme de victime. Jérémie, mort depuis quarante ans, et dont la figure grandissait chaque jour, se mêle à ses hallucinations et vient compléter l'idéal de l'Homme de douleur.

Qui a cru à notre parole, et à qui s'est révélé le bras de Iahvé ? Il poussait devant lui comme un faible rejeton, comme une racine qui sort d'un sol aride; il n'avait ni beauté ni éclat qui le fît regarder, ni grâce qui le fît aimer. Méprisé, dédaigné des hommes, homme de douleurs, savant en infirmité, objet d'horreur, vilenie dont on ne tient aucun compte! Et c'étaient nos maladies qu'il portait, nos douleurs dont il s'était chargé. Nous le prenions pour un malheureux touché, frappé de Dieu, humilié. Et c'est pour nos péchés qu'il a été meurtri, pour nos iniquités qu'il s'est vu écrasé; le châtiment qui nous vaut la paix a pesé sur lui, et c'est par ses blessures que nous sommes guéris. Nous étions comme des brebis errantes, chacun engagé dans son chemin, et Iahvé a jeté sur lui notre iniquité à tous. Maltraité, injurié, il n'ouvrait pas la bouche; comme un agneau qu'on mène à la boucherie, comme une brebis silencieuse devant celui qui la tond. Les angoisses, les prisons l'ont tué[2]. De son temps, qui s'aperçut qu'il venait d'être enlevé de la terre[3]? Qui sut voir que les coups qui le frappaient avaient pour cause les péchés de son peuple[4]? On a mis sa sépulture avec celles des impies, son tombeau parmi ceux des méchants, quoiqu'il n'ait rien fait de mal

1. Is., ch. LIII.
2. Allusion aux poursuites dont Jérémie fut l'objet.
3. Allusion aux circonstances obscures de la mort de Jérémie.
4. Je lis עמו.

et qu'il n'y ait jamais eu de fraude en sa bouche. Iahvé a voulu le briser par la souffrance[1]; mais, parce qu'il s'est offert lui-même[2] en sacrifice expiatoire, il verra une postérité qui comptera de longs jours, et les affaires de Iahvé prospéreront dans sa main.

Iahvé adhère à l'apothéose de son grand serviteur, devenu la personnification du peuple.

Du prix de ses fatigues, beaucoup seront rassasiés[3] ; par sa sagesse, mon serviteur justifiera des foules, et prendra sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai un lot parmi les premiers; avec les forts il partagera le butin, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il s'est laissé compter au nombre des malfaiteurs, tandis qu'en réalité, il portait le péché de plusieurs et qu'il intercédait pour les coupables.

1. Les anciens traducteurs ont lu בחלי.
2. Je lis ישים.
3. יראה du v. 11 est sûrement une dittographie du v. 10, entraînée par la répétition de נפשו. Je pense qu'il en faut dire autant de צדיק.

CHAPITRE X

LA JÉRUSALEM FUTURE.

Un avenir splendide pour Jérusalem, et par Jérusalem pour le monde, tel est le couronnement de rigueur des rêves prophétiques de ce temps. Israël a été une épouse justement abandonnée par son mari jaloux[1]; elle a perdu ses enfants; mais la réconciliation a lieu, grâce à la bonté de l'époux; une nouvelle famille lui est donnée, tellement nombreuse que l'ancienne maison ne suffit plus pour la recevoir. La Jérusalem de l'avenir sera une ville de joie[2]; ce sera une ville de saints et de prophètes, instruits directement par Iahvé[3]. Rien qui rappelle la guerre et l'appareil de la force. Iahvé sera désor-

1. Is., ch. LIV.
2. Is., LXV, 18.
3. Is., LIV, 13. Comp. Jérémie, ci-dessus, p. 339-340.

mais l'unique fabricant d'armes[1]; il ne se fera plus de guerres sans sa permission. De la sorte, le pacifique Israël sera maître du monde. Il ne pratiquera pas le travail matériel.

Il y aura des gens du dehors pour paître vos troupeaux,
Des fils d'étrangers seront vos laboureurs et vos vignerons;
Et vous, vous serez appelés prêtres de Iahvé,
On vous nommera ministres de Dieu[2];
Vous mangerez la richesse des nations,
Et vous vous substituerez à leur gloire[3].

Notre grand utopiste se montre médiocrement soucieux de la Thora[4]. Il n'en parle que d'une manière générale[5]. La loi israélite, depuis que les sacrifices sont empêchés, se réduit à faire le bien, à observer le sabbat, à éviter le porc et les nourritures impures[6]. Ainsi l'entrée dans la famille israélite est on ne peut plus facile, bien plus facile que dans le Deutéronome[7]. Le non-juif, une fois admis en Israël, est complètement naturalisé. L'eunuque, exclu

1. Is., LIV, 16.

2. En ce cas, comme en beaucoup d'autres, lire אלהים pour אלהינו.

3. C'est-à-dire : Vous serez désormais riches et maîtres en lieu et place des païens.

4. Is., ch. LVI.

5. Is., LI, 4 et 7.

6. Is., LVIII, 13-14 : LXV et LXVI.

7. Deut., XXIII.

par le Deutéronome [1], aura sa place dans la communauté. Après sa mort, à défaut d'enfant, un cippe (un *iad*, un *sem*), fera vivre son nom. Les Babyloniens qui voudront se joindre à l'émigration le pourront [2]. Les étrangers seront admis à offrir des sacrifices à Iahvé, à condition d'observer le sabbat et d'être fidèles au pacte. « Car ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples [3]. » Il est remarquable que, parmi les conditions d'admission, il n'est pas parlé de la circoncision.

Le jeûne en souvenir de la ruine du temple était déjà établi [4]. Le prophète ne veut pas qu'on y attache trop d'importance [5].

> Pencher la tête comme un roseau,
> Se coucher sur le saq et la cendre,
> Est-ce là ce que vous appelez un jeûne,
> Un jour agréable à Iahvé [6] ?

1. Deut., XXIII, 2.
2. Notez Is., LVI, 8, oracle solennel. Comp. Esdras, II, 59-60.
3. Is., LVI, 6-8. Il ne saurait être question là des *nethinim* seulement. L'imagination du poète, étant engagée dans la voie de païens servant Iahvé, verse du côté des Gabaonites et conçoit ces étrangers prosélytes comme des servants de bas étage. Comparez le trait servile du nom écrit sur la main, Is., XLIV, 5. L'à-peu-près du style prophétique est un élément dont il y a toujours à tenir compte. Comp. Lévit., XVII, 8; XXII, 18; Nombr., XV, 14.
4. Voir ci-dessus, p. 437-438.
5. Ch. LVIII.

Voici le jeûne que j'aime :
C'est de rompre les chaînes de l'injustice,
De dénouer les liens de tous les jougs,
De renvoyer libres ceux qu'on opprime,
De briser toute servitude.

C'est de partager ton pain avec l'affamé,
De donner une maison aux malheureux sans asile;
Quand tu vois un homme nu, de le couvrir,
De ne point refuser le secours à ton semblable.

Bravo, Israël! Nous avons dit cela aussi, nous autres révolutionnaires, et nous avons été broyés à cause de nos fautes. Le Serviteur de Iahvé pourra être humilié; il finira par l'emporter.

La grande consolation de l'homme, en présence des maux incurables de la société, c'est d'imaginer une cité idéale, dont il supprime toutes les misères et qu'il dote de toutes les perfections. Jérusalem ressuscitée inspire au Voyant de Babylone une description merveilleuse, qui, reprise par le Voyant de Patmos et idéalisée par le christianisme, a été le rêve d'or de la pauvre humanité, dans ses épreuves pires, hélas! que celles d'Israël.

Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue [1],
Et la gloire de Iahvé monte sur toi.

Les ténèbres couvrent la terre,
L'ombre enveloppe les peuples ;
Mais sur toi Iahvé se lève,
Sa gloire apparaît sur tes cimes.

1. Is., ch. LX et LXI. Comp. LXVI, 10 et suiv.

Et les nations sont attirées par ta lumière,
Les rois par l'éclat de ton aurore.

Lève tes yeux à l'entour, et regarde;
Les voilà qui s'assemblent et viennent à toi.
Tes fils te viennent de loin;
Tes filles t'arrivent portées sur les bras [1].

A cette vue, tu éclateras de joie,
Ton cœur tressaillira, se dilatera;
Car les richesses de la mer [2] te seront convoyées,
L'opulence des nations t'est destinée.

Un débordement de chameaux t'inondera :
Ce sont les dromadaires de Madian et de Ghéfa;
Voici venir tout Saba, apportant l'or et l'encens,
En chantant la bonne nouvelle des louanges de Iahvé.

Les brebis de Kédar s'entasseront en tes murs,
Les béliers de Nebaïoth viendront s'offrir d'eux-mêmes;
Ils montent sur mon autel en sacrifice agréable.
Je saurai soigner la gloire de mon temple.

Qui sont ceux-ci qui volent comme une nuée.
Comme des colombes vers leurs colombiers [3]?
Ce sont les îles qui m'attendent [4] ; —
Et d'abord les vaisseaux de Tharsis,
Pour ramener de loin tes fils!
Ils ont avec eux leur argent et leur or,
Pour le dédier à Iahvé ton Dieu [5].

1. Les peuples chez lesquels Israël est dispersé apportent eux-mêmes à Jérusalem ces précieux restes destinés à être le germe d'une nouvelle humanité.

2. C'est-à-dire des pays maritimes de l'Ouest.

3. Allusion aux voiles blanches des navires.

4. Les îles et les côtes lointaines de la Méditerranée connaissent encore peu Iahvé. Cf. Is., XL, 15; XLII, 4; XLIX, 1, 12; LI, 5.

5. Le membre suivant est une répétition fautive de LV, 5.

Et les étrangers bâtiront tes murailles,
Et leurs rois te serviront de manœuvres;
Car, si je t'ai frappé dans ma colère,
Dans ma bonté j'ai eu pitié de toi.

Et tes portes seront toujours ouvertes;
Elles ne seront fermées ni nuit, ni jour,
Pour laisser entrer les richesses des nations
Et leurs rois amenés captifs;

Car le peuple, la dynastie qui refusera de te servir, périra;
Ce peuple-là sera détruit de fond en comble.

La gloire du Liban affluera vers toi,
Cyprès, sapin, mélèze, tous les bois ensemble,
Pour orner le lieu de mon sanctuaire,
Pour honorer l'endroit où reposent mes pieds.

Les fils de tes oppresseurs viendront à toi courbés,
Ceux qui t'ont humiliée adoreront la trace de tes pas;
Ils t'appelleront Ville de Iahvé,
Montagne du Saint d'Israël.

D'abandonnée, de haïe, de solitaire,
Je te ferai glorieuse à jamais,
Délices des générations successives.

Et tu suceras le lait des peuples,
Et tu boiras à la mamelle des rois,
Et tu sauras que je suis Iahvé,
Ton sauveur, ton vengeur, le Fort de Jacob.

Où il y avait de l'airain, je mettrai de l'or;
Où il y avait du fer, je mettrai de l'argent;
Où il y avait du bois, je mettrai de l'airain;
Où il y avait des pierres, je mettrai du fer.

Pour magistrature je te donnerai Paix,
Pour gouvernement Justice.

On n'entendra plus parler de violence en ton pays,
De ravages, ni de ruines en ton territoire;
Tes murs s'appelleront Sécurité
Et tes portes Gloire.

Tu n'auras plus besoin du soleil pour le jour,
La nuit, tu ne connaîtras plus de clair de lune;
Iahvé te sera une lumière permanente ;
Ton Dieu lui-même fera ta beauté.....

Ce peuple de justes sera d'une fécondité merveilleuse[1]. Le moindre de ses grains donnera mille. Le futur Israël est un peuple de nouveau-nés, que Iahvé portera entre ses bras, caressera sur ses genoux. Les pervers, au contraire, ceux qui auront fait opposition à l'œuvre de Iahvé, seront exterminés. Leurs corps seront gisants hors de la ville, dans la vallée de Hinnom, diffamée par les brûleries d'enfants et les exécutions de criminels. Là on verra les cadavres des rebelles et des incrédules; ils ne seront jamais consumés; ils resteront toujours à l'état de cadavres frais, que les vers mangent et que le feu dévore. Les païens convertis qui viendront à Jérusalem sortiront de la ville pour les voir et seront remplis d'horreur[2].

1. Is., LX, 21-22; LXVI, 7 et suiv., 12 et suiv.

2. Is., LXVI, 15-18, 24. Cf. LXV, 13 et suiv., et Isaïe, XXX, 33. C'est la première origine de l'enfer. Cf. Sirach, VII, 17; Marc, IX, 43 et suiv.; Judith, XVI, 17.

Le nouvel ordre de choses qui sera pour l'humanité la conséquence du règne de Dieu dans une Sion renouvelée, sera la perfection. Israël sentira qu'il est la cause du bonheur du monde. Il chassera le mal, et avec le mal la souffrance disparaîtra. Le bien-être sera complet; la longévité sera pour tous.

Voici que je crée un ciel nouveau et une terre nouvelle [1];
Si bien qu'on ne se rappellera plus ce qui aura précédé,
On n'en gardera pas le moindre souvenir.

C'est l'hymne sibyllin de tous les âges qui commence de faire entendre ses notes argentines. Virgile a respiré l'air de ce monde enchanté.

On n'y entendra plus le bruit des pleurs;
Il n'y mourra plus d'enfants en bas-âge;
Plus de vieillard qui n'ait rempli ses jours;
Mourir à cent ans, ce sera mourir jeune;
Le pécheur maudit atteindra cet âge.

Celui qui bâtira une maison y demeurera;
Celui qui plantera un verger en mangera le fruit.
On ne bâtira plus pour qu'un autre jouisse;
On ne plantera plus pour qu'un autre consomme;

Mais les jours de mon peuple seront comme les jours des arbres;
Mes élus consommeront le fruit de leur travail,
Ils ne se fatigueront plus en vain;
Ils n'enfanteront plus pour la mort.
Ce sera la race des bénis de Iahvé,
Eux et leurs rejetons.

1. Is., LXV, 17 et suiv.

Avant qu'ils m'appellent, j'accomplirai leurs vœux;
Ils parleront encore qu'ils seront exaucés [1]...

Tous les rêves humanitaires sont contradictoires; car l'imagination tourne dans un cercle étroit et les dessins qu'elle trace ont, comme les figures losangées des mosaïques orientales, les croisements les plus divers. La Révolution avait pour programme liberté, fraternité, et elle portait l'Empire dans ses flancs. Le grand germanisme idéaliste des Herder et des Gœthe devait aboutir à un réalisme de fer, déclarant ne plus connaître que l'action et la force. Que dire du socialisme moderne et des volte-faces qu'il ferait, s'il arrivait au pouvoir. Le Grand Anonyme du temps de la captivité est sûrement un des héros de l'histoire humaine. Il est ivre de justice. Sa peinture du Serviteur de Iahvé nous montre l'abnégation poussée jusqu'au martyre; et, avec cela, le comble du bonheur qu'il conçoit, c'est une vie plantureuse et la longévité. Sa ville d'or et de pierres précieuses règne sur toute la terre et l'exploite à son profit. Jouir soi-même de la maison qu'on a bâtie, de l'arbre qu'on a planté, voilà où en arrive cet humanitaire. L'Aryen, qui admet tout d'abord que les dieux ne sont guère justes, n'a pas

1. Ce qui suit est pris ou imité de l'Isaïe authentique, XI, 6-9. Voir ci-dessus, p. 474 et suiv.

de ces envies pour les succès du monde. Il ne prend pas la jouissance si fort au sérieux. Préoccupé de sa chimère d'outre-tombe (chimère avec laquelle seule on fait de grandes choses), l'Aryen bâtit sa maison pour l'éternité; le Sémite veut qu'elle dure autant que lui. Une maison défiant les siècles, comme nos constructions féodales ou nos hôtels du XVII[e] siècle, lui paraît une injure à Dieu. Sa soif de justice implique de l'égoïsme. Il ne veut point attendre; pour lui une gloire ou un bien que l'on ne sent pas n'existe pas. Le Sémite croit trop à Dieu; l'Aryen croit trop à l'homme éternel. Les deux conceptions ont été nécessaires pour fonder la civilisation. Le Sémite a donné Dieu; l'Aryen a donné l'immortalité de l'individu. On n'a pas réussi jusqu'ici à se passer de ces deux postulats.

Cet idéal de bien-être matériel sans noblesse militaire et de gloriole bourgeoise non fondée sur l'héroïsme des masses, paraît bas à nos races sentimentales et romantiques, élevées comme saint Bernard dans la confidence des bois et des rochers. Quoi que nous fassions, nous sommes les adeptes d'une folle chevalerie, poursuivant des rêves et au fond reposant sur la croyance à l'immortalité. Mais le génie des grandes races se retrouve toujours. Laissez faire ce prétendu matérialiste, cet

égoïste apparent. Sa vie sera un acte de dévouement continu. Il a un don qui n'appartient qu'à lui, l'espérance. L'Aryen est résigné; il espère peu. Le Serviteur de Iahvé pratique la belle devise italienne *Ma spero*. Rien ne le décourage. Voilà un penseur d'il y a deux mille cinq cents ans, assez réfléchi pour bien écrire un idiome très cultivé, assez raisonnable pour écarter les aberrations du polythéisme, de la divination, du culte des morts, de la vie d'outre-tombe[1], et qui est assez fermé à toute réalité pour croire que la justice peut gouverner le monde, que l'idéal d'un état parfait va se réaliser. En cela, le Second Isaïe ressemble beaucoup à nos socialistes, pour lesquels la désillusion n'existe pas. Après chaque expérience manquée, ils recommencent : on n'a pas trouvé la solution, on la trouvera. L'idée ne leur vient jamais que la solution n'existe pas, et là est leur force. Avoir vu que les choses humaines sont un à-peu-près sans sérieux et sans précision, c'est un grand résultat pour la philosophie; mais c'est une abdication de tout rôle actif. L'avenir est à ceux qui ne sont pas désabusés. Malheur à ceux dont parle saint Paul, *qui spem non habent!*

C'est par là qu'Isaïe a été, plus qu'aucun des

1. Is., LXV, 3-4.

héros religieux du vieil Israël, le fondateur du christianisme. Isaïe eut la chance d'avoir un continuateur anonyme digne de lui, qui le mit en quelque sorte au courant du temps et lui fit dire ce qu'il aurait dit cent cinquante ans après sa mort. Les aspirations de ces deux grandes âmes, si fortement associées[1], seront relevés par les sibyllistes d'Alexandrie, par Jésus, par les évangélistes, par l'auteur de l'Apocalypse de Patmos, par Joachim de Flore et les sectateurs de l'Évangile éternel. Ils ont été la fumée d'encens dont l'humanité s'est grisée durant des siècles. Ces puissants narcotiques, consolant l'homme par des paradis imaginaires des tristesses de la réalité, ne cesseraient d'être nécessaires que si l'humanité atteignait l'état de bien-être matériel qui rend le rêve inutile. Or, si l'humanité atteignait un pareil état de morne béatitude, elle s'y corromprait si vite, de tels abus se produiraient, que, pour sortir de cette stagnation putride, il lui faudrait de nouveau des héros, des victimes, des expiateurs, des Serviteurs de Iahvé. C'est le cercle éternel de toute vie. Espérons que le résultat définitif se solde en quelque progrès. Dans l'ordre de la science, cela est sûr. Dans l'ordre de la moralité humaine, cela est plus douteux.

1. Comp. Is., ch. XI authentique, à ch. LXV, apocryphe.

CHAPITRE XI

IAHVÉ DIEU UNIVERSEL.

Les anciens prophètes avaient annoncé qu'après les réparations accordées à Israël par son Dieu national, ce Dieu national deviendrait le Dieu universel du genre humain. Chez le Second Isaïe, cette pensée est claire, développée, constante avec elle-même. Il ne faut pas, pour cette époque, attacher au mot conversion le sens dogmatique qu'on y a mis depuis. Il n'était pas rare de changer de Dieu protecteur, quand on en trouvait un plus puissant.

La conversion des *goïm* sera la conséquence de la chute de Babylone. Ceux qui échapperont à la catastrophe deviendront des missionnaires de Iahvé[1]. Ils iront de tous les côtés, à Tharsis, à Phout, à Loud,

1. Is., LXVI, 18 et suiv.

à Tubal, à Iavan, aux îles lointaines, qui n'ont jamais entendu parler de Iahvé ; là ils proclameront la gloire de Iahvé, et ils ramèneront les Israélites exilés, à cheval, en voiture, en litière, sur des mulets, sur des dromadaires, vers la montagne sainte. Iahvé désormais sera adoré par le monde entier. Les païens, voyant les faveurs que Iahvé accorde à son peuple, voudront être les adorateurs d'un Dieu si profitable aux siens [1].

Tout le monde tâchera ainsi de s'affilier à Israël, se réclamera d'Israël, le flattera. On prendra à l'envi des *kounia* israélites [2], comme les Israélites, à Babylone, prenaient souvent des noms chaldéens [3]. Le Serviteur de Dieu sera la lumière des nations [4]. Celles-ci apporteront des offrandes à Jérusalem dans des vases purs. Iahvé se choisira parmi elles des prêtres et des lévites. Au temple, ce sera une fête perpétuelle : de sabbat en sabbat, de nouvelle lune en nouvelle lune, ce seront des théories d'adorants qui viendront se prosterner. Dieu, c'est-à-dire Iahvé, aime Israël ; mais il aime aussi l'humanité, et un jour l'huma-

1. Is., LV, 5; LX, 9.
2. Is., XLIV, 5. Sur la *kounia*, voir ci-dessus, p. 481, note.
3. Voir ci-dessus, p. 384.
4. Is., XLIX, 6.

nité ne se distinguera pas d'Israël. Israël embrassera l'univers. La prière remplacera le sacrifice. Le sabbat sera presque la seule pratique extérieure de la religion de l'avenir.

Le premier évangéliste de l'universalisme, le *mebasser* de la religion de l'humanité, c'est bien le prophète anonyme de 536. Le messager de bonne nouvelle, dont les pieds apparaissent sur les montagnes comme une aurore matinale, c'est bien lui. Par lui le monde a entendu pour la première fois cette grande parole: « Les peuples n'ont qu'un seul Dieu, dont l'univers est le temple[1]; on l'honore par la justice ». Tous les prophètes, depuis Amos, avaient travaillé à épurer ainsi Iahvé de ses scories naturalistes et de ses partialités nationales. Isaïe, en particulier, a, dans le sens de l'universalisme, des accents de la plus grande élévation[2]. Il n'est donc pas surprenant que ce soit sous le couvert de son nom que nous voyions se produire, avec la plus grande clarté, au VIe siècle, la proclamation de Iahvé comme Dieu suprême de l'univers et de l'humanité[3]. L'anonyme de 536 est le der-

1. Is., LXVI, 1-2.

2. Voir t. II, p. 476-477, 500, 525 et suiv., et ci-dessus, pages 6-7.

3. Is. XLIV, 6, LXVI, 1 et suiv.

nier aboutissant de trois siècles du plus grand effort religieux (le christianisme excepté) dont l'histoire ait gardé la trace visible. Avec lui nous sommes au haut de la montagne d'où l'on aperçoit Jésus sur le sommet d'une autre montagne, et dans l'intervalle une bien grande dépression.

Par l'élévation du sentiment, la hardiesse des tours, l'eurythmie toute classique des images, le nombre de beaux mouvements qu'il a fournis à la mysticité chrétienne, le prophète de 536 occupe dans la littérature hébraïque une place à part. L'onction et la douceur de sa parole[1] en font déjà presque un chrétien. L'atmosphère lumineuse de son livre est la même que celle de l'Évangile. Son Iahvé commence à se fatiguer du rôle singulièrement dur que lui ont prêté les anciens prophètes ; il ne songe plus à tout détruire ; il serait fâché, par trop de rigueur, de supprimer l'humanité.

> Je ne veux pas disputer sans trêve
> Être toujours en colère ;
> Car l'esprit finirait par s'éteindre devant moi,
> Ce souffle que j'ai créé[2].

1. Is., XLIV, XLVI.
2. Is., LVII, 16.

On touche au Dieu père. Le portrait de l'Homme de douleurs a été pris par dix-huit siècles comme un portrait de Jésus. Le Second Isaïe est de beaucoup le livre biblique qui a le plus fourni au christianisme. Il a passé presque tout entier dans la prédication et la liturgie de l'Église.

Avec les idées fausses de critique littéraire qui sont généralement répandues, on est surpris qu'un inconnu ait fait un tel chef-d'œuvre. Mais c'est un inconnu aussi qui a composé le livre de Job; c'est un inconnu qui a écrit la rédaction dite jéhoviste de l'Hexateuque. Les belles œuvres des époques sincères, non tourmentées du mal littéraire, sont toutes anonymes. La question de gloriole personnelle, et même de mérite personnel, est nulle à ces époques. Les Évangiles sont anonymes; il ne saurait venir à la pensée de personne de dire que saint Matthieu a du talent. Sait-on qui a fait Homère, qui a fait l'*Imitation de Jésus-Christ?* François de Sales a dit le mot juste sur de tels livres : « Leur véritable auteur c'est le Saint-Esprit ».

Le prophète innommé de 536 est ainsi le plus grand des prophètes, justement parce qu'il est innommé. C'est le premier des penseurs humanitaires. Nous tous dont la religion est d'espérer un avenir où l'humanité se consolera enfin de ses souffrances,

nous le saluons comme notre maître. La Grèce, qui a créé de si belles choses, l'art, la science, la philosophie, la liberté, n'a pas créé l'humanitarisme. Elle était trop dédaigneuse des barbares pour cela. Certes le juif méprisait aussi les *goïm;* mais le dédain juif n'a pas eu des conséquences aussi désastreuses que le dédain grec. Il n'a pas empêché le christianisme; tandis que le dédain grec a empêché Constantinople d'assimiler les barbares de race slave, de conquérir à fond la péninsule des Balkans et l'Orient, ce qui lui eût permis d'étouffer l'islam en son œuf.

La seule chose qui blesse dans le Second Isaïe, c'est le nom de *Iahvé.* Ce nom de Dieu particulier n'a que faire dans un livre universaliste à ce point. Certes il eût été conséquent de supprimer dès lors ce mot bizarre. Un Dieu qui a un nom propre est un faux Dieu. Il est un dieu entre plusieurs autres, et, lors même qu'on arrive à prouver que lui seul est Dieu et que les autres ne sont rien, il n'en reste pas moins qu'il a été en concurrence, en compétition avec d'autres. Mais renoncer à *Iahvé* eût été, à cette date, impossible. C'eût été la destruction de la nation ; Iahvé avait tant fait pour elle ! C'eût été la philosophie; or la philosophie n'a eu que de nos jours son influence directe dans les choses

humaines. Le travail de l'esprit israélite, au fond singulièrement rationaliste, consista à identifier Iahvé avec le Dieu suprême, El, Adonaï, Saddaï, Élohim, à ramener Iahvé à Élohim, à prononcer implicitement cet aphorisme : « Iahvé, c'est Élohim », à revenir ainsi, après des siècles de tâtonnements, à l'unité divine, que les vieux patriarches du désert avaient entrevue dans leurs longues heures d'oisiveté [1].

Il semble, du reste, que désormais le nom de Iahvé sera une gêne; on va bientôt le remplacer par le mot vague *Adonaï*, « le Seigneur ». On évitera de le prononcer (ce qui sera une façon de le supprimer), et les voyelles s'en perdront. Iahvé disparut vraiment dans sa victoire. De là cette singularité que le nom du Dieu qui a conquis le monde, et a passé Dieu unique, est inconnu de tous ceux qui ne sont pas hébraïsants de profession, et que même ceux-ci ne savent comment le prononcer. Il était juste que le particulier fût absorbé dans la victoire de l'absolu, et qu'Israël oubliât jusqu'au nom du dieu national qui avait été la source de toutes ses erreurs.

Les nations hénothéistes, ayant un Dieu parti-

1. Voir t. I, p. 85-86, 174 et suiv., 264 et suiv.; t. II, p. 211-212, 268 et suiv.

culier, mais n'en ayant qu'un, ont une grande facilité pour arriver au monothéisme, tandis que les races foncièrement polythéistes, comme la race aryenne, y arrivent lentement et par des emprunts. Iahvé a eu raison de Camos, de Milkom, de Salm, de Baal; tandis que ni Jupiter ni Brahma n'ont jamais pu supprimer complètement leurs parèdres. Le phénomène du duc de France, devenant roi de France par sélection entre ses pairs, d'abord les subordonnant, puis les étouffant les uns après les autres, n'a pas lieu en théologie. Le carlovinge du moyen âge, n'ayant pas de territoire propre, régnant partout et ne régnant nulle part, n'a guère non plus d'analogue dans l'histoire religieuse. Gengiskhan, employant vingt ans à devenir maître dans un petit pays de dix ou douze lieues, puis envahissant le monde comme un cyclone, voilà plutôt l'analogue de la victoire de Iahvé. Le monothéisme dans l'humanité a eu pour origine le Dieu protecteur d'une petite tribu. Le culte du dieu protecteur entraîne des câlineries, des relations intimes, filiales d'un côté, paternelles de l'autre, que n'inspire pas un absolu toujours identique à lui-même et impersonnel. L'abstraction n'est pas propagandiste. La façon dont un chrétien pieux parle à Dieu n'aurait pas de tels accents de tendresse,

si, derrière le Dieu en trois personnes, il n'y avait un Dieu plus tangible, qui a porté sa tribu dans son sein comme une nourrice, l'a caressée, lui a parlé comme à un enfant[1].

1. Is., XLIV, 1 et suiv.

CHAPITRE XII

DOUTES ET HÉSITATIONS.

Nous avons vu que les *anavim* étaient en petit nombre parmi les transportés. Le malheur put donner de la piété à plusieurs qui auparavant n'en avaient guère eu. Les familles pieuses, d'ailleurs, durent se trouver fort multipliées à la seconde génération. Malgré tout cela, le nombre des tièdes était encore le plus considérable. Beaucoup de Juifs se livraient sans vergogne aux cultes idolâtriques du pays[1], et avaient à peu près oublié Iahvé. Le prophète fait à ce sujet des tableaux fort sombres[2], sans doute exagérés, comme le sont d'ordinaire les diatribes des prédicateurs. Les plus mauvaises pratiques de l'idolâtrie sémitique, les scènes de luxure sous les arbres verts, les sacrifices d'enfants dans

1. Is., LXV, LXVI.
2. Is., LVI, LVII, LIX, LXII.

les ravins, les fétichismes les plus ineptes, trouvaient, à ce qu'il paraît, de la faveur parmi les exilés. Les classes supérieures, en particulier, sont sévèrement traitées par le Second Isaïe. Israël a de mauvais chiens, qui gardent mal le troupeau [1], de mauvais bergers, gloutons, dormeurs, ivrognes. Un moment le prophète désespère et proclame heureux ceux qui meurent; ils entrent dans la paix, et ne voient plus le mal [2]. Puis il se fortifie dans sa vocation, qui est d'annoncer aux *anavim* la bonne nouvelle, de proclamer l'année de délivrance, de panser les cœurs blessés [3].

Ce qui créait surtout des obstacles aux vœux des enthousiastes, c'est que beaucoup d'Israélites avaient pris leur parti de l'exil, et se trouvaient bien en Babylonie. Grâce à leur dextérité pratique, ils avaient su trouver, dans une ville de luxe et de plaisir, mille moyens de faire fortune. Peu sensibles aux souvenirs religieux de Sion, ils n'étaient nullement tentés de quitter un pays qui garderait longtemps encore toute son importance, pour une lisière de terrain condamnée à rester éternellement pauvre, resserrée qu'elle est entre la mer

1. Is., LVI, 9 et suiv.
2. Is., LVII, 1-2.
3. Is., LXI, 1 et suiv.

et le désert. Il semble même qu'à un certain moment, on vit éclore une idée singulière, ce fut de bâtir à Iahvé un temple en Babylonie. L'indignation des zélés ne put se contenir. Il fut décidé que, dans un tel temple, s'il se bâtissait, le sacrifice de la bête la plus pure vaudrait le sacrifice d'un porc, et que les actes du culte légitime y seraient aussi infâmes qu'un acte d'idolâtrie ou un sacrifice humain[1].

Ce sont souvent les fanatiques, ce ne sont pas toujours les esprits délicats qui se trouvent être au droit fil des solutions que veut l'avenir. Peut-être y avait-il dans le parti opposé au retour plus de jugement et de raison que dans l'opinion des piétistes. Le grand argument des partisans du retour, savoir que, depuis la cessation des miracles, l'accomplissement des prophéties était le grand *signe*[2], laissait beaucoup à désirer. Les prophètes se rendaient souvent insupportables par leur assurance et les subtilités qu'ils employaient pour n'avoir jamais de démentis de la part des faits.

Beaucoup d'esprits éclairés étaient en réaction contre l'esprit étroit de Jérémie et des prophètes

1. Is., LXVI, 1-3. Selon d'autres interprètes, il s'agirait là de cette idée familière aux prophètes, que les sacrifices, le temple même, sont de peu de valeur.

2. Is., XLI, 21 et suiv., 26; XLIII, 9 et suiv.; XLIV, 7 et suiv.; XLV, 21; XLVI, 10 et suiv.; XLVIII, 3 et suiv.

acrimonieux, qui n'avaient su que prédire des malheurs, dont plusieurs, du reste, ne s'étaient pas accomplis. Le Iahvé de la vieille école paraissait dur, fataliste, obstiné. On voulut un Iahvé revenant sur ses prédictions par respect pour la liberté des hommes. On se représenta comme assez plaisant l'embarras qu'éprouveraient ces prophètes atrabilaires le jour où les hommes s'aviseraient de se convertir et où il plairait à Dieu de leur pardonner. Quelques mauvais plaisants pariaient que ce jour-là les prophètes de malheur seraient désolés et diraient son fait à Iahvé, qui n'accomplissait pas ses menaces[1]. Telle est la pensée fondamentale du Livre de Jonas, le seul livre de la littérature hébraïque à propos duquel on soit amené à prononcer le mot de drôlerie.

L'auteur a voulu inculquer cette idée qu'il n'y a qu'un seul Dieu du monde, c'est Iahvé, Dieu paternel pour toutes ses créatures, qui se repent quand il a pris des résolutions trop sévères, pardonne toujours à la pénitence et retire ses menaces quand elles ont atteint leur objet, la conversion du pécheur. Il suppose que l'ancien prophète d'Israël, Jonas fils d'Amittaï[2], reçoit l'ordre de Iahvé d'aller

1. Jonas, ch. IV.
2. Voir t. II, p. 416 et suiv.

prêcher Ninive. Ninive est donc capable de se convertir; ce qui eût paru singulier à un ancien Israélite, mais ce qu'un adepte de l'école universaliste admettait parfaitement. Jonas, convaincu du contraire, et peu désireux de sauver des païens, part pour Tharsis. Iahvé lui fait sentir sa faute, puis le sauve par le miracle burlesque que l'on sait et où se mêle sûrement un grain d'ironie. Iahvé, en tout cas, est si bien le Dieu de tout le monde, que les matelots, convaincus de sa puissance, l'implorent, le remercient, lui font des vœux.

Devenu plus docile, Jonas se rend à Ninive, remplit sa mission, annonce aux Ninivites que, dans quarante jours, leur ville sera détruite. Les habitants, le roi en tête, s'humilient. Le bétail même invoque Iahvé et prend part à l'humiliation, en jeûnant et en prenant le deuil! Iahvé pardonne, voyant que sa menace, qui n'était que pour faire peur, a obtenu son effet. « Dieu se repentit du mal qu'il avait parlé de leur faire, et ne le fit point[1]. » La situation est alors une des plus plaisantes qui se puissent imaginer. Jonas se fâche. Il adresse des reproches à Iahvé, qui l'a ainsi compromis pour se donner des airs de bonté. Iahvé, par des arguments naïfs et grandioses, lui fait comprendre que

1. Jonas, III, 10.

son rôle à lui c'est d'être miséricordieux pour toutes les créatures.

C'était là une réponse aux objections de beaucoup d'Israélites pieux, qui étaient étonnés de ne pas voir se réaliser les anciennes prophéties contre les païens, en particulier contre Babylone, et arrivaient à douter de la véracité de ces prophéties. La destruction de Babylone ne fut pas aussi complète que les fanatiques l'avaient espéré. Nous verrons bientôt les piétistes se plaindre de la mollesse de Iahvé et trouver qu'il est avantageux de ne pas servir un Dieu si faible à l'égard de ses ennemis[1]. L'auteur de *Jonas* pense que l'infidèle converti, quelque pervers qu'il ait été, obtient son pardon. Jonas pleure sur la mort d'une petite plante qui lui avait procuré de l'abri. « Tu t'apitoyes sur ce ricin, qui ne t'a coûté aucune peine, et que tu n'as pas fait grandir, qui est né en une nuit et a péri en une nuit. Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille êtres humains, qui ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche, et des animaux en grand nombre[2]. »

1. Malachie, II, 17; III, 13 et suiv.; Zach., I, 12; II, 1-4.

2. Il serait dur de faire périr les inconscients (enfants et animaux) avec les coupables.

Il n'est pas douteux que, parmi les survivants de l'ancien prophétisme, il n'y ait eu plus d'un Jonas, désolé que Iahvé l'eût employé à menacer pour pardonner ensuite. Le prophète est toujours un peu de mauvaise humeur quand ses oracles ne s'accomplissent pas. Un des ridicules de Jonas, c'est qu'il veut mourir à tout propos. Si Jérémie avait pu voir le pardon de Babylone, il eût probablement aussi demandé de mourir. On commençait à être agacé de ces jérémiades, n'annonçant que mort, malheur, anathème, et après lesquelles les villes condamnées se portaient aussi bien que par le passé.

Au point de vue littéraire, le livre de Jonas est un livre tout à fait unique dans la Bible[1]. C'est une caricature, dont la pensée générale est fort sérieuse, mais dont le détail est traité en charge. L'imitation des anciennes légendes relatives à Élie et à Élisée y est sensible. Dans les littératures modernes, cela rappelle, par moments *la belle Hélène*, par moments les paraboles de Krummacher ou certains pastiches des anciennes agadas à la façon de Heine et de Kalisch. Le récit est peu développé, comme il convient dans une pochade. Il est probable que bien des lecteurs, même dans l'anti-

1. Il a sûrement été écrit en Babylonie, non en Palestine.

quité, ont souri des mésaventures du prophète, de ses déconvenues, de ses dépits. En cela, ils n'étaient pas loin des intentions de l'auteur. Ce cantique dans le ventre du poisson, composé avec des bribes de psaumes, et qui n'a aucun rapport avec la circonstance, cette prédication aux Ninivites, presque comique par sa brièveté, ce repentir de Iahvé, imité des plus vieux récits jéhovistes, ce bon roi inconnu qui se convertit tout de suite, les bêtes prenant part au jeûne, le désespoir de Jonas à propos d'un ricin, sont des traits qui n'ont pu être pris au sérieux que quand l'interprétation des vieux textes fut devenue d'une colossale naïveté[1].

Ces légères notes discordantes n'empêchaient pas le courant de l'opinion nationale de se dessiner avec force. Le Serviteur de Iahvé engageait doucement les incrédules à se rattacher au groupe des saints qui espèrent et sont déjà en possession du bonheur[2]. L'idée s'établit que Iahvé ferait un triage, que les bons seuls retrouveraient leur

1. Comment un pareil livre a-t-il pu être conservé? Comme l'ont été l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, le chapitre XII, 1-6, de Zacharie, le chapitre IX, 13-18 des Proverbes, et tant d'autres passages qui vont contre le dessein général du livre sacré. La collection des vieilles écritures se fit avec une certaine largeur, et les suppressions s'exercèrent mollement.

2. Is., L, 10.

patrie, que les autres seraient exterminés ou misérables. Il est probable que plusieurs Psaumes durent leur existence à cet état troublé de la conscience israélite. Quelques uns des morceaux qui nous charment le plus dans la collection des *tehillim* furent peut-être l'ouvrage de l'anonyme même qui a eu l'honneur de fixer les pensées les plus fines, les meilleures et les plus durables d'Israël[1]. La possession de la terre y est présentée comme le bien suprême, les promesses de Iahvé sont attachées à la terre ; ceux-là seuls en bénéficieront qui rentreront dans la terre.

Les lévites paraissent avoir beaucoup poussé au retour. Leurs rangs s'étaient grossis d'un assez grand nombre d'étrangers, qui, admis dans la famille israélite en qualité de « servants de Iahvé », furent vite considérés comme des esclaves sacrés[2]. C'est ce qu'on appelait les *nethinim* ou oblats[3]; beaucoup de pauvres gens s'affiliaient à cette congrégation d'humbles personnes pour avoir de quoi vivre. Cela grossissait encore la masse

1. Par exemple, Ps. LXIX, XCVI, XCVII, XCVIII.

2. Voir ci-dessus, p. 488. Dans Isaïe LVI, 3, 6, notez הנלוים ; dans Isaïe, XLIV, 5, notez la marque servile sur la main.

3. Ce mot, de forme chaldéenne, n'est pas antérieur à la fin de la captivité. Esdr., VIII, 20, confond exprès les *nethinim* avec les hiérodules gabaonites.

pieuse et pauvre où se recrutait l'*anavisme*. La perspective d'une existence de fainéants, vivant de l'autel, leur souriait plus qu'une vie de travail en Babylonie. Une fondation religieuse n'est solide que quand elle assure l'oisiveté à toute une classe d'hommes. L'islamisme est défendu surtout par les wakoufs et les fondations qui entretiennent la paresse des softas. Le jansénisme n'existe plus qu'à Utrecht, parce que là seulement on a une prébende pour être janséniste.

CHAPITRE XIII

LE RETOUR.

Toutes les discussions, les hésitations même auxquelles nous venons d'assister supposent que les Juifs se sentaient libres de quitter la terre d'exil et de regagner leur patrie. Ils l'étaient en effet. Plus tard, on supposa que, le lendemain de sa victoire, Cyrus, voulant rendre hommage au Dieu qui la lui avait fait remporter, publia solennellement un édit pour la liberté d'Israël et pour la reconstruction du temple[1], ordonnant de restituer à Israël les vases sacrés que Nabuchodonosor avait fait enlever. Voilà le premier exemple de ces édits apocryphes dont l'historiographie juive des bas temps s'est montrée si prodigue. On croyait se donner de

1. Esdr., I, 1 et suiv., V, 13 et suiv. ; VI, 3 et suiv. (partie très faible). L'édit est calqué sur Deutéro-Isaïe, XLIV, 28.

l'importance en montrant les potentats du jour ayant pour premier souci de protéger Israël. Il est probable qu'en fait Cyrus ne pensa jamais aux Juifs et entendit à peine parler d'eux. Ce qui est vrai, c'est que l'ordre nouveau que Cyrus inaugura rendit la liberté à Israël. L'interdiction du retour n'eut pas besoin d'un édit spécial pour être levée. La victoire des Perses et des Mèdes rendait par le fait la disposition d'eux-mêmes à tous les captifs. Sans doute il s'organisa d'abord des bandes isolées. La route par Circesium et Ribla était d'au moins trois mois[1]. Les dangers du voyage, dans l'état où se trouvait l'Orient, devaient être extrêmes. On comprit bientôt la nécessité de grandes caravanes. Deux expéditions principales furent préparées, sous la conduite de princes appartenant à la famille de David. La première eut pour chef Sesbassar, fils de Joïakin[2]; elle arriva, ce semble, la première à

1. Esdras met quatre mois à faire le voyage. Esdr. VII, 9.

2. Esdr., ch. I et V. M. Imbert (*Muséon*, janv. 1889, p. 64, note), a très bien vu que le ששבצר du livre d'Esdras peut être le שנאצר, fils de Joïakin, dans I Chron., III, 18. La paléographie confirme pleinement cette supposition : un même sigle pouvant donner נא ou שב, dans les écritures des derniers siècles avant notre ère (voir les tableaux de M. Euting). L'Ἀϐασσάρος de Josèphe est sûrement le même personnage; son nom sort bien de la forme ששבצר, qui est probablement la vraie. Comp. III Esdr., II, 12, 15, variantes du Cod. Alex. L'identification de Zorobabel

Jérusalem[1], et, selon une tradition, ce fut Sesbassar qui eut les honneurs de la restauration de la ville et du temple[2].

Cependant la caravane qui fonda décidément le nouvel ordre de choses fut celle que conduisait Zorobabel, fils de Salathiel[3] et petit-fils de Joïakin, concurremment avec Josué fils de Josadaq, le chef des Aharonides ou Sadokites, petit-fils du prêtre Seraïah, mis à mort par Nabuchodonosor[4]. Zorobabel était agréé par l'autorité perse. Il avait le titre persan de *péha*[5] ou de *tirsata*[6]. Josué fils de Josadaq lui était bien supérieur en capacité. On pouvait

et de Sesbassar est tout à fait impossible. Dans le document où il est question de Sesbassar, il est question de Zorobabel comme d'un personnage différent (Esdr., v, 2).

1. Il est difficile de ne pas voir, dans les deux versions contradictoires conservées par le dernier rédacteur du livre d'Esdras, une trace de rivalité entre les deux traditions sur la priorité de l'œuvre de restauration.

2. Les six premiers chapitres d'Esdras sont composés de deux documents, l'un sérieux, s'étendant de II, 1, à IV, 5, puis de VI, 13, à VI, 22; — l'autre, presque sans valeur et plein de correspondances apocryphes, comprenant le ch. I, et ensuite ce qui s'étend depuis IV, 6, jusqu'à VI, 12. Ces questions seront reprises dans notre t. IV.

3. I Chron., III, 17-19, est sûrement troublé.

4. I Chron., V, 41.

5. Aggée, I, 1. 14; II, 2, 21. Peut-être n'eut-il ce titre que plus tard.

6. Esdr., II, 63; Néh., VII, 65, 70.

prévoir dès lors que le prêtre finirait par supplanter le survivant d'une dynastie perdue, qui n'aurait pu qu'à force d'habileté tirer parti d'une situation terriblement amoindrie.

Le départ de Zorobabel eut lieu probablement en l'année 535. Le chiffre des retournants ne dut pas être très considérable[1]. Il y avait cinquante-trois ans que la grande transportation avait eu lieu. Quelques-uns des exilés de Nabuchodonosor vivaient encore, et partirent avec la caravane[2].

La liste de ces retournants fut dressée et se conserva, mais avec beaucoup de fautes et de variantes[3]. Les prêtres et les diverses classes de lévites ou serfs sacerdotaux (*nethinim*) en composent la plus grande partie. C'était presque une troupe de prêtres et de lévites. On y voit figurer des villages chaldéens[4], voisins de Babylone, dont la population, conformément à l'invitation des prophètes[5], s'était

1. Les renseignements fournis par le livre d'Esdras (par exemple, II, 64) sont pleins d'exagérations ou défigurés par des fautes de copistes.

2. Esdr., III, 12.

3. Esdras, ch. II. Cette pièce fut reprise dans les mémoires de Néhémie (ch. VII). Elle se retrouve avec des variantes dans un autre document, Néh., ch. XII. Le total (Esdr., II, 64) et les chiffres partiels ne sont pas d'accord.

4. Voir ci-dessus, p. 381, 516.

5. Voir ci-dessus, p. 489.

jointe aux Israélites. « Il ne purent, dit le recenseur, montrer leur généalogie ni établir leur origine israélite[1] ». Plusieurs familles aussi voulurent se faire passer pour sacerdotales, mais sans pouvoir retrouver leurs titres. Le tirsatha[2] leur interdit la participation aux choses sacrées, jusqu'à ce que vînt « un prêtre selon l'*urim* et le *tummim*[3] ». C'était, ce semble, une plaisanterie pour dire « jamais »; car ce vieux rite était depuis longtemps aboli. L'attirail d'esclaves, de chevaux, de mulets, d'ânes, de chameaux était considérable. Deux cents chantres et chanteuses mentionnés en dehors des lévites[4] et par conséquent distincts des chantres sacrés, semblent avoir accompagné la marche. Il n'y avait pas de moutons, ni de bêtes à cornes, ce qui montre bien que la population agricole compta pour peu de chose dans le retour.

Cette fois, l'élimination des indifférents fut complète. Tous ceux qui n'étaient pas des piétistes ardents, absolument convaincus de la fidélité de Iahvé à ses promesses, restèrent en Babylonie. La troupe qui s'acheminait le long de l'Euphrate et

1. Esdras, II, 59-60.
2. Probablement après la réorganisation du culte.
3. Voir t. I, p. 275 et suiv.
4. Esdr., II, 65.

par les déserts de la Syrie était bien une troupe de purs. Chez les *refaïm*, Jérémie et Ézéchiel durent être satisfaits. Ils avaient réussi. La piété était décuplée en Israël. A travers mille broiements, mille épurations, des exils et des sélections sans fin, le personnel voulu pour l'œuvre divine était mis à part. L'élimination des scories était complète. Aucun souci politique ne distraira plus Juda de sa vocation. Voici en route la bande de saints qui réalisera l'idéal rêvé par deux siècles de puritains. Ce fut le plus beau triomphe de la foi et la meilleure preuve de ce que le judaïsme depuis Josias eut de puissamment constitué. Le grand amour fait seul ces miracles. Si la colline de Sion n'eût pas été puissamment aimée depuis cent ans, elle n'eût pas exercé une telle attraction. On n'eût pas vu des fanatiques mettre en mouvement des masses entières et les entraîner à travers le désert, avec la certitude de mille privations dans le trajet et la perspective d'une misère sombre à leur arrivée.

Cantate Domino canticum novum[1]. C'était le chant inaugural de l'ère qui allait s'ouvrir. La pauvre humanité a besoin de se dire qu'elle entonne un canti-

1. Is., XLII, 10. Les joachimites, les sectes de l'Évangile éternel vécurent du *susurrus* intérieur de ce verset, qui sert de début à plusieurs psaumes composés après le retour.

que nouveau quand souvent elle ne fait que répéter les airs antiques. Jamais peuple autant que le peuple juif n'a vécu par l'espoir. Le judaïsme, le christianisme naissant sont les religions de l'espérance obstinée, persistant malgré toutes les apparences. Le retour de Babylone fut l'espérance poussée jusqu'à la folie, et cette fois encore il se trouva que la folie avait été bonne conseillère, du moins au point de vue des intérêts généraux du monde. On peut dire que c'est ici, dans l'histoire du judaïsme, l'heure solennelle, l'heure qui décide de la vie et de la mort. Si le retour n'eût pas eu lieu, Juda aurait eu le sort d'Israël; il se serait fondu en Orient; le christianisme n'aurait pas existé; les écrits hébreux se seraient perdus; nous ne saurions rien de ces étranges histoires, qui sont notre charme et notre consolation. La petite troupe qui traversait le désert portait donc bien avec elle l'avenir; elle fondait définitivement la religion de l'humanité.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE

DU TOME TROISIÈME

LIVRE V

LE ROYAUME DE JUDA SEUL

LIVRE VI

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

3825. — Impr. réunies, B, rue Mignon, 2. — MAY et MOTTEROZ, directeurs.





